



■ Spécial festival  
« Etonnants  
voyageurs »  
■ « Poches » d'avril

## Cinéma : UGC suspend la vente de ses cartes d'abonnement

UGC a annoncé, jeudi 4 mai, la suspension de la vente de sa carte d'abonnement annuel à partir du mercredi 10 mai. Ce système d'abonnement - 98 francs par mois sur un an, sans limitation de fréquentation - était contesté par la ministre de la culture, Catherine Tasca, et avait soulevé une vague de protestations chez les exploitants indépendants. Dans un entretien au Monde, Guy Verecchia, PDG d'UGC, se défend d'avoir voulu accroître sa part de marché aux dépens des exploitants indépendants. Il se déclare prêt à une concertation qui pourrait déboucher sur l'intégration de salles indépendantes à l'abonnement UGC. Le succès de l'opération ne se dément pas. UGC a mis en place un dispositif d'accueil renforcé pour faire face à la ruée, attendue après l'annonce de la suspension des ventes.

Lire page 30

## Le droit de vote des étrangers, à petits pas

- Une majorité de députés ont adopté le droit de vote des étrangers non européens aux municipales
- Tous les élus de gauche, sauf un, et deux centristes ont voté pour
- Mais le gouvernement ne prévoit pas d'inscrire ce texte à l'ordre du jour du Sénat
- Jacques Chirac reste opposé à cette réforme

L'ASSEMBLÉE NATIONALE a terminé, jeudi 4 mai, l'examen en première lecture de la proposition de loi constitutionnelle des Verts, visant à instaurer le droit de vote des étrangers aux élections municipales. L'article unique de cette proposition prévoit que « le droit de vote et d'éligibilité aux élections municipales peut être accordé aux étrangers non ressortissants de l'Union européenne résidant en France ». Cette réforme a été adoptée par une majorité de députés, a voté pour. A l'inverse, la quasi-totalité des députés de l'opposition ont exprimé leur hostilité. Seuls deux centristes, Gilles de Robien (maire d'Amiens) et Jean-Louis Borloo (maire de Valenciennes), ont approuvé le texte, après avoir regretté que la France soit « dans le dernier peloton » des pays européens, « avec l'Autriche », à n'avoir pris aucune mesure en faveur du vote des étrangers.

Cette réforme, évoquée depuis



plus de vingt ans, a donc fait, pour la première fois, l'objet d'un vote du Parlement. Mais elle n'a pratiquement aucune chance d'aboutir rapidement pour être appliquée lors des élections municipales de mars 2001. Son adoption suppose, en effet, l'accord de la droite, majoritaire au Sénat, puis l'organisation d'un référendum, dont la convocation relève du chef de l'Etat. Or, en dépit d'une déclaration favorable au vote des étrangers en 1979, Jacques Chirac s'est, depuis, toujours montré opposé à cette réforme. Dans l'entourage du président de la République, on affirme aujourd'hui : « Il est toujours dangereux, dans la vie politique française, d'agiter le chiffon rouge du vote des étrangers. » Dans l'immédiat, le gouvernement n'envisage pas d'inscrire cette proposition de loi à l'ordre du jour du Sénat. Son président, Christian Poncelet, a dénoncé, mercredi, une « opération dirigée contre le Sénat ».

Lire page 6



ÉLECTIONS

## Red Ken, roi de Londres

Pour Tony Blair, c'est une humiliation. Son ennemi intime, Ken Livingstone (photo), dit « Ken le Rouge », cinquante-quatre ans, gauchiste provocateur exclu du Parti travailliste, avait toutes les chances de gagner, jeudi 4 mai, les élections municipales organisées pour la première fois à Londres. Le favori du premier ministre, Frank Dobson, ancien ministre de la santé, blairiste grand teint, c'est-à-dire chantre de la « troisième voie », était donné largement battu à l'ouverture du scrutin. p. 3

## Le bogue du téléphone

FRANCE TÉLÉCOM a connu, mercredi 3 mai, une panne informatique sur son réseau parisien. Environ 2 millions de clients ont été victimes d'une défaillance exceptionnelle du réseau fixe de l'opérateur public. Le trafic était redevenu normal, jeudi à 10 heures. Un des huit « disjoncteurs » permettant d'acheminer les communications entre Paris et la province a « sauté ». Qui est responsable ? Le fournisseur Alcatel admet que la panne est intervenue « sur ses matériels », mais affirme que « ceux-ci n'ont subi aucune défaillance ». Selon Alcatel, « avant la panne, France Télécom était en train de procéder à des travaux de réaménagement de son réseau ».

Lire page 19 et la chronique de Pierre Georges page 36

## Ces faits divers où le Japon découvre une jeunesse qui l'inquiète

TOKYO  
de notre correspondant

Le détournement d'un autocar par un jeune homme de dix-sept ans, avec une dizaine d'otages libérés à l'aube jeudi 4 mai après un calvaire de dix-huit heures, a mis une nouvelle fois en lumière la montée de la violence chez les jeunes japonais ainsi que les troubles psychologiques dont souffrent certains d'entre eux. L'auteur de la prise d'otages venait de sortir d'un hôpital psychiatrique, qui avait jugé que son état était « stable ».

Armé d'un long couteau, le jeune homme a détourné l'autocar peu après son départ de Saga (nord du Kyushu) et ordonné au chauffeur de prendre la route de Tokyo, à 900 kilomètres de là. C'est sur une aire de parking dans la banlieue d'Hiroshima, sur l'île principale du Honshu, à 300 kilomètres du lieu du détournement, qu'a pris fin le calvaire de la dizaine de passagers. La police a donné l'assaut au car avec des gaz fumigènes et a libéré les otages qui étaient toutes des femmes. Auparavant, le jeune homme avait tué une femme de soixante-huit ans en lui tranchant la gorge et blessé deux autres passagères.

La « cavale » de l'autocar, suivie en direct par les chaînes de télévision jusqu'à son dénouement, intervient quelques jours après qu'un autre crime, commis par un jeune également âgé de dix-sept ans, a ébranlé l'opinion : un lycéen de Toyokawa (préfecture de Aichi) a tué à coups de couteau une femme de soixante-cinq ans. Considéré comme un bon élève, il est entré dans la maison de la victime, dont la porte était ouverte, et l'a assassinée pour « faire l'expérience de tuer quelqu'un », a-t-il déclaré à la police en se constituant prisonnier quelques heures plus tard. « J'ai pensé qu'il n'était pas bien de tuer un jeune qui a un avenir devant lui », a-t-il ajouté pour expliquer le choix de sa victime.

En février, à Nakagawa (sud du pays) deux adolescents de treize et quatorze ans ont tué leur mère en la rouant de coups parce qu'elle était ivre et n'avait pas préparé le dîner. Ces crimes donnent des arguments à ceux qui sont partisans d'un renforcement des dispositions de la loi sur la délinquance juvénile. Un projet de loi en ce sens est actuellement débattu au Parlement.

La délinquance juvénile reste pourtant faible au Japon, comparée à ce qu'elle est aux Etats-Unis par exemple. Le nombre des délits commis par des jeunes a même diminué en 1999, mais la gravité de actes de violence augmente. Entre janvier et novembre 1999, 130 000 mineurs ont été appréhendés, soit 9,8 % de moins que l'année précédente. En revanche, le nombre de ceux qui ont été arrêtés pour crimes a doublé en dix ans. Au cours des deux dernières années, plus de 200 mineurs ont été arrêtés ou interrogés par la police pour meurtre ou blessures ayant entraîné la mort. Et en 1999, 110 ont été accusés de meurtres.

L'aggravation des actes de violences commis par des jeunes, seuls ou à plusieurs, incite certains juristes et parlementaires à demander un renforcement des dispositions légales visant les mineurs, en mettant moins l'accent sur les droits des criminels que sur ceux des victimes. Le projet de loi soumis au Parlement prévoit un abaissement de l'âge de la responsabilité pénale de seize à quatorze ans.

Philippe Pons



ÉCOLOGIE

## Chasse et violence

Alors que les chasseurs de gibier d'eu multiplient les actions violentes dans la Somme, le Syndicat national de l'environnement CFDT accuse les pouvoirs publics de fermer les yeux. Les chasseurs dénoncent l'influence croissante des écologistes et la « trahison » des élus locaux. Huit d'entre eux ont été mis en examen après l'agression du député socialiste Vincent Peillon. p. 10

## Les priorités de la recherche



ROGER-GÉRARD SCHWARTZENBERG

NOUVEAU ministre de la recherche, Roger-Gérard Schwartzberg veut obtenir des moyens supplémentaires. Dans un entretien au Monde, il explique pourquoi les sciences du vivant et les technologies de l'information seront ses priorités.

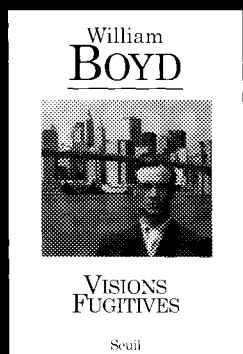
Lire page 24

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 Dh ; Norvège, 14 KR ; Pays-Bas, 3 Fl. ; Portugal, 200 Esc. ; République, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$ ; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 504 - 7,50 F  
Editions du Seuil

## William Boyd

VISIONS FUGITIVES



Histoires, mémoires et canular.

Editions du Seuil

## Le tintamarre de l'euro

JE N'ENTENDS RIEN au tintamarre actuel autour de la valeur de l'euro, aux paroles définitives prononcées ici et là par les médias, certains hommes politiques et quelques économistes sur la crise de la monnaie unique et les germes potentiels de déstabilisation de la construction européenne qu'elle contient.

On dit - les journaux - que la population allemande, nostalgique de la force du mark, serait réellement inquiète de la faiblesse persistante de l'euro. Mais les mêmes journaux, sans probablement percevoir la contradiction de leurs propos, informent que les puissants syndicats allemands ont sévèrement critiqué la décision des autorités monétaires européennes de relever d'un quart de point les taux d'intérêt. Les syndicats seraient-ils moins représentatifs de la population allemande que M. Hans Tietmeyer ou qu'un représentant d'un parti d'opposition ?

On entend aussi dire que l'euro défierait les lois de l'économie, et même qu'un sentiment d'injustice dominerait devant la force non « méritée » du dollar. Que vient faire la morale dans ce domaine ? Les « bons » Européens seraient-ils victimes des « méchants » marchés financiers ?

J'ai donc tenté de comprendre à la fois les raisons de ce tintamarre et celles de l'évolution du cours des

monnaies. L'« affaire de l'euro » ne me semble pouvoir être expliquée que si l'on prend simultanément en compte ses trois dimensions, psychologique, économique et politique. La dimension psychologique est celle du culte de la monnaie « forte », entre idéologie et religion, qui fut célébré à grand renfort de discours, déclarations, explications, campagnes médiatiques, pendant presque dix ans avant l'avènement de la monnaie unique. La pédagogie par répétition, ou plutôt la méthode Coué, a fini par atteindre son objectif : toute baisse du cours d'une monnaie est considérée comme attentatoire à la dignité nationale.

Il me souvient d'un sondage dont un journal m'avait demandé de commenter les résultats, il y a près de cinq ans. La question principale était en substance la suivante : êtes-vous pour une monnaie forte et donc pour une économie stable et prospère, ou êtes-vous pour la dévaluation ? Je m'étonnais dans mon commentaire - qui ne fut jamais publié - qu'il ne se trouvait « que » 60 % des Français pour préférer la monnaie forte !

Jean-Paul Fitoussi pour le Monde

Lire la suite page 17 et nos informations page 18



ENQUÊTE

## Enfants perdus du siècle

### 3. Breton et Crevel

Fasciné par André Breton, René Crevel (photo) poussait le surréalisme jusqu'à la rage. Poète, polémiste, condamné à mort par la tuberculose, il se suicida à 35 ans, au soir d'une rupture politique avec Breton. Troisième épisode de la série de Frédéric Gaussen. p. 15

International.....	2	Tableau de bord.....	21
France.....	6	Aujourd'hui.....	24
Société.....	10	Météorologie, jeux.....	28
Régions.....	13	Culture.....	30
Carnet.....	14	Guide culturel.....	33
Horizons.....	15	Kiosque.....	34
Entreprises.....	18	Abonnements.....	34
Communication.....	20	Radio-Télévision.....	35



**PROCHE-ORIENT** Le second tour des législatives, vendredi 5 mai, devrait conforter la victoire des réformateurs en République islamique d'Iran. Il n'aura pas lieu à Téhéran, où

le succès des partisans du président Khatami - 29 sièges sur 30 - n'est toujours pas validé. ● LE SCRUTIN se déroule alors que la pression conservatrice s'est accentuée, avec ferme-

ture de journaux, inculpations et emprisonnements de responsables réformateurs et d'intellectuels. ● LES RÉFORMATEURS, explique au Monde Ali-Reza Nouri, leur tête de liste à Téhéran, ont choisi d'« éviter tout affrontement avec les conservateurs avant l'entrée en fonction du nouveau Parlement ». ● CERTAINS JEUNES, désillusionnés, reprochent

au pouvoir politique de ne pas avancer vers la démocratie. ● A CHIRAZ, deux autres accusés juifs ont « avoué » publiquement, mercredi, avoir « espionné » en faveur d'Israël.

## Les réformateurs iraniens veulent reprendre l'initiative après les législatives

Le second tour des élections, vendredi 5 mai, pour la formation d'un nouveau Parlement, devrait confirmer le succès des partisans du changement. Ceux-ci, qui soutiennent le président Khatami, ont opté pour une stratégie de résistance patiente face aux récentes provocations des conservateurs

### TÉHÉRAN

de notre envoyée spéciale

A la veille du second tour des législatives, l'optimisme des réformateurs iraniens pourrait paraître contagieux, n'étaient les faits : seize de leurs publications ont été interdites ; en l'espace de deux semaines, une douzaine des leurs, au moins, ont été convoqués par la justice, traduits devant les tribunaux ou déjà jetés en prison. Vingt-neuf de leurs députés élus ne savent toujours pas,

### 66 sièges sont en jeu

Cent trente-deux candidats sont en lice pour les 66 sièges qui restent à pourvoir, sur les 290 que compte le Parlement, lors du second tour prévu le 5 mai. Le Conseil des gardiens, qui valide les résultats, a confirmé l'élection de 185 candidats, majoritairement réformateurs. Il en a annulé 9 dans 7 circonscriptions, sans fixer de date pour les prochaines partielles. Par ailleurs, il n'a toujours pas validé les résultats de Téhéran, où on ne votera donc pas, et où les réformateurs sont supposés, d'après les chiffres annoncés par le ministère de l'intérieur, avoir remporté 29 des 30 sièges à pourvoir. L'ancien président de la République, Ali Akbar Hachémi Rafsandjani, aurait été élu bon dernier.

deux mois et demi après le premier tour des législatives, s'ils siègeront ou non au Parlement ; et l'un de leurs plus célèbres ministres, titulaire du portefeuille de la culture, est dans le collimateur de leurs adversaires conservateurs. Tous les ingrédients sont réunis pour les pousser au désespoir ou à la révolte. Pourtant, ils gardent un calme olympien, ou le feignent, peut-être.

Les salles d'audience des tribunaux et la prison d'Evine, à Téhéran, sont devenues le rendez-vous d'une partie de l'élite intellectuelle du pays : penseurs, journalistes, hommes politiques, éditeurs, étudiants s'y succèdent, se côtoient ou se croisent. Le tribunal révolutionnaire détient la palme des convocations, des jugements à l'emporte-pièce et des transferts en prison, où les derniers clients en date de la gent pensante sont une avocate, Mehrangiz Kar, militante des droits de la femme, la directrice d'une maison d'édition, Shahla Lahiji, et un leader étudiant, Ali Afshari. Ils sont « coupables » d'avoir participé à un forum organisé à Berlin, du 7 au 10 avril (Le Monde du 22 avril) et d'y avoir tenu des propos « contraires à la sécurité de l'Etat », c'est-à-dire relativement critiques vis-à-vis de la République islamique. D'autres participants à ce forum ont été interrogés ou continuent de l'être ; ceux qui s'en sont le mieux sortis ont été laissés en



liberté sous caution, en attendant leur procès.

### « DIVISION 8 DE RÉHABILITATION »

Le pensionnaire le plus maltraité du pénitencier d'Evine est le journaliste et écrivain Akbar Ganji, détenu dans le quartier dit « division 8 de réhabilitation », réservé aux criminels et aux trafiquants de drogue. M. Ganji, qui souffre de sérieux problèmes de santé, avait déjà, en 1996, fait un passage par la même divi-

sion, où il avait été, d'après l'organisation de défense des droits de l'homme Human Rights Watch, témoin de violences entre détenus. Certains, ici, craignent qu'il ne soit lui-même assassiné au cours d'une pseudo-dispute du même genre. M. Ganji, en tout cas, paie son audace dans la dénonciation des abus de pouvoir quasi illimités auxquels se seraient livrés certains des dirigeants actuels de la République, ainsi que sa mise en cause de l'ancien président de la République, Ali Akbar Hachémi Rafsandjani, aujourd'hui président du tout-puissant Conseil de discernement des intérêts de la République. Nombreux sont les Iraniens qui estiment que M. Rafsandjani est le principal responsable des malheurs actuels des réformateurs.

Certains, parmi ces derniers, admettent que quelques-uns de leurs journaux ont peut-être poussé le bouchon un peu loin en continuant de harceler leurs adversaires conservateurs, après leur défaite cuisante au premier tour des législa-

tives. « Dans les pays en voie de développement, disait avec raison Karl Popper, le succès de la démocratie dépend autant du gouvernement que de l'opposition, ce que cette dernière a parfois tendance à oublier », commente Ibrahim Yazdi, secrétaire général du Mouvement pour la libération de l'Iran. Cela ne saurait en aucune manière justifier, estime-t-il néanmoins, le coup de force, « illégal et anticonstitutionnel », mené contre la presse réformatrice, alors que les journaux conservateurs mettent constamment de l'huile sur le feu et que certains prédicateurs

vit, en est même l'une des principales victimes, sans pour autant jamais se départir de son sourire. Non seulement le quotidien *Assr-e-Azadegan*, dont il est l'un des directeurs, a été fermé et deux de ses responsables jetés en prison, mais M. Djalâpour est lui-même en liberté sous caution, pour avoir participé à la conférence de Berlin. « Patience et dos rond jusqu'à l'entrée en fonction du nouveau Parlement » est sa devise. « J'ai déjà une licence pour un nouveau quotidien », assure-t-il, alors même que la récente loi sur la presse interdit, entre autres, toute

### Deux nouveaux « aveux » au procès des treize juifs

Le ministère israélien des affaires étrangères s'est déclaré « indigné », mercredi 4 mai, par le déroulement du procès de treize juifs iraniens accusés d'espionnage au profit d'Israël. Lors de la deuxième audience, mercredi 3 mai, deux prévenus, Ramine Néematizadeh et Chahrokh Paknahad, ont avoué - comme un premier prévenu, lundi - avoir « espionné » pour le compte d'Israël. Ils ont été ensuite amenés devant la presse, devant laquelle ils ont répété leurs « aveux ». Un avocat a dénoncé ces « aveux » devant la presse comme une tentative de « faire juger l'affaire par les médias » et ajouté qu'il revenait au tribunal d'étayer les accusations d'espionnage avec des preuves concrètes. - (AFP, Reuters.)

de la prière du vendredi n'hésitent pas à encourager le recours à la violence.

Ainsi, pour réduire journaux et journalistes au silence, le juge Saïd Mortazavi n'a pas hésité à recourir à une loi adoptée en 1959, c'est-à-dire du temps du shah, qui concerne « les criminels professionnels récidivistes » et permet à l'autorité judiciaire, dans le but d'empêcher des actes criminels, de « saisir les instruments du crime et les présumés criminels ». Qui plus est, s'indigne M. Yazdi, la Constitution de la République islamique indique clairement, en son article 168, que les procès politiques et ceux de la presse doivent être publics et se tenir en présence de jurés. Or les journaux ont été fermés sans même avoir été condamnés.

Hamid Reza Djalâpour le sait, le

reparation d'une publication sous une nouvelle appellation... Patience est d'ailleurs le maître mot des réformateurs. Ils ont appelé les étudiants à éviter tout débordement, et ont été entendus. Des grèves des cours et quelques manifestations ont bien eu lieu, pour protester contre la fermeture des journaux, mais il n'y a eu aucun débordement.

Les Iraniens, eux, observent, inquiets et confiants à la fois. Ils savent, pour les avoir vus à l'œuvre depuis des années, que les conservateurs n'hésiteront devant rien pour garder le pouvoir. Mais ils savent aussi, et mieux encore, que jamais plus eux-mêmes n'accepteront de revenir en arrière. Et ils savent qu'ils ne veulent plus entendre parler de violence.

M. Na.

## Au café Chouka, « parlement » des jeunes Téhéranais

### TÉHÉRAN

de notre envoyée spéciale

C'est un tout petit café de la rue Gandhi, dans le nord de Téhéran. Il est 20 h 30 et il est si prisé qu'une quinzaine de clients - et de clientes -, des jeunes pour la plupart, ne peuvent s'attabler. Ils consomment debout, circulent entre les tables, interpellent des amis, font de nouvelles connaissances, se livrent à des confidences, discutent art ou littérature, et aussi politique, refont l'Iran devant une glace, une limonade ou un café. Le propriétaire du café Chouka, Yarali Pourhanghadan, auteur de pièces de théâtre, en tire la matière première de certaines de ses pièces, mais aussi d'une chronique hebdomadaire du quotidien *Hambihan*, publié par l'ancien maire de Téhéran, Gholam Hossein Karbastchi. Yarali est un peu « notre parrain, un sage, le confident de nos peines, le directeur de conscience », dit Behrooz. Le café est un petit havre de paix. Le sévère tour de vis politique que vient de connaître l'Iran ne s'est pas accompagné - pas encore ? - d'une reprise en main de la société.

Manouchehr a dix-neuf ans et rêve de liberté illimitée, même s'il dit savoir que « cela n'existe nulle part au monde ». Il parle un anglais quasi parfait, qu'il a appris seul, se sent profondément iranien et ne viendrait jamais ailleurs que dans son pays. Révolté contre tout, il a pour autant voté pour les réformateurs, mais ne se fait aucune illusion sur la possibilité d'une vraie démocratie en Iran. Pour Ali, la trentaine et une certaine « expérience » de la République islamique, jamais islam ne rimerait avec démocratie. « Tout ce qui intéresse les conservateurs, note-t-il, c'est

l'argent ; et s'ils veulent garder le pouvoir, c'est pour continuer à se remplir les poches. Les réformateurs, eux, ce sont des religieux pur sucre. Ils surfent aujourd'hui sur la vague de la jeunesse parce qu'ils savent qu'elle est porteuse, mais une fois au pouvoir, ils oublieront toutes leurs promesses. » Et puis, ajoute-t-il, les vrais problèmes sont ailleurs. « Nous nous offrons ici le luxe de palabres, alors que des amis triment sang et eau pour joindre les deux bouts. Et tous nos amis de la presse, aujourd'hui sans emploi ! Bahman, un photographe professionnel, est aujourd'hui chauffeur de taxi ! »

### UNE VICTOIRE « IRRÉVERSIBLE »

Guitty, vingt-cinq ans, étudiante en histoire de l'art, acquiesce. Elle a choisi les réformateurs, mais pour la dernière fois. « Cela fait trois ans qu'ils sont là, et ils n'ont rien fait ou presque. » D'ailleurs, disent-ils en chœur tous les deux, « de quoi parle-t-on ? La démocratie, c'est toute une culture, et une culture personnelle, d'abord. Nous-mêmes ne sommes pas des démocrates. Que chacun commence par balayer devant sa porte et celle de ses plus proches voisins. »

Il n'empêche qu'ailleurs, dans les bus, les taxis publics, les bureaux, d'autres jeunes et moins jeunes prennent parti, discutent, même lorsqu'ils ne se connaissent pas, voient l'avenir en rose ou en gris. Les Iraniens n'ont plus peur. Ils parlent. Cela, en soi, est une victoire, et comme le dit Mahmoud, « elle est irréversible. »

M. Na.

## Ali-Reza Nouri, porte-parole des réformateurs à Téhéran

### « Les conservateurs n'ont plus aucune chance »

#### TÉHÉRAN

de notre envoyée spéciale

Spécialiste de chirurgie cardio-vasculaire, Ali-Reza Nouri, trente-six ans, frère de l'ancien ministre de l'intérieur, le réformateur Abdollah Nouri (aujourd'hui emprisonné), est, en principe, l'un des vingt-neuf candidats réformateurs triomphalement élus à Téhéran dès le 1<sup>er</sup> tour du scrutin, le 18 février. Mais jeudi 4 mai, soit deux mois et demi après et à la veille du second tour, le Conseil des gardiens, dominé par les conservateurs, n'avait toujours pas validé les résultats de Téhéran.

« Peut-on vous appeler monsieur le député ? »

- Je n'en suis pas sûr. Si le Conseil des gardiens le permet...

- C'est tout de même incroyable que les résultats de Téhéran n'aient toujours pas été validés.

- Ils [les conservateurs] ont été surpris et choqués par leur défaite. Ils reportent la confirmation des résultats pour créer une certaine tension, et peut-être, aussi, pour se redonner du moral. Le recomptage des voix est une décision politique : ils sont en train de réfléchir à la position qu'ils devraient adopter. Mais je ne pense pas que cela changera grand-chose. Ils devraient annoncer les résultats dans deux semaines. Dans d'autres pays, lorsqu'une faction perd, elle peut toujours espérer l'emporter quelques années plus tard. Ici, les conservateurs ne peuvent nourrir aucun espoir. Ils savent qu'ils n'ont plus aucune chance. Alors, si ça leur fait du bien d'agir comme ils le font...

- Ne risquent-ils pas de tricher au second tour ?

- Non. Les risques sont minimes. La victoire des réformateurs est telle qu'ils ne peuvent rien faire pour la contrer.

- Ils vous assènent coup sur coup, et vous ne ripostez pas. Faute de moyens ?

- C'est comme dans un match de foot. L'équipe vaincue et ses supporters cassent tout ce qui leur tombe sous la main. L'équipe victorieuse, elle, n'a qu'à empêcher la victoire et à prendre le bus pour rentrer chez elle.

- Actuellement, c'est plutôt vers les tribunaux et la prison que le bus vous conduit. Et la presse est muselée.

- Avant l'élection du président Mohammad Khatami, nous n'avions pas à notre disposition les moyens d'information dont vous parlez. Ils ont joué un rôle très important ; mais, malgré leur fermeture, l'information continue de circuler. D'ailleurs, les gens sont plus assoiffés d'information qu'auparavant. Avant l'entrée en fonctions du nouveau Parlement, nous devons éviter tout affrontement avec les conservateurs. Leur inquiétude montre que le Parlement est une institution très importante.

- Le Conseil des gardiens pourra opposer son veto aux lois que vous adopterez. Et l'instance arbitrale, le Conseil de discernement, est lui aussi contrôlé par vos adversaires.

- Nous savons que nous devons faire face à de nombreux problèmes ; nous devons les régler un à un. N'oubliez pas que la moitié des membres du Conseil des gardiens (six) seront élus par le nouveau Parlement [les six autres étant nommés par le Guide de la République]. Nous espérons pouvoir aplanir les difficultés, et que nos adversaires finissent par accepter la réalité.

- Quelles sont vos priorités, dans le domaine législatif ?

- La première est d'amender la loi sur la presse [extrêmement restrictive] adoptée par le Parlement actuel. Il faudra aussi relancer le climat d'ouverture. En légiférant, nous devons tenir compte des évolutions sociales et avoir une vision réaliste du monde extérieur, comme du nouvel ordre mondial.

- Ne craignez-vous pas les débordements des jeunes, qui risquent de perdre patience ?

- Bien sûr que si. Ne pas l'admettre serait refuser de voir les choses en face. Mais je crois que les jeunes accorderont au futur Parlement la chance de faire valoir leurs revendications de manière pacifique.

- Les pays occidentaux sont perplexes. Qu'ils soutiennent le président Khatami ou qu'ils critiquent l'Iran, vos adversaires s'en servent comme d'une arme contre vous.

- D'un côté comme de l'autre, plus nous irons vers la détente, mieux ce sera. Nous ne devons donner aucun prétexte à l'autre partie [les conservateurs]. En Iran, certains sont hostiles à toute normalisation avec l'Occident. Mais en Occident, il y a des gens qui y sont hostiles aussi. Je pense à des groupes terroristes qui se livrent à des actes de sabotage chez nous [les Moudjahidines du peuple, NDLR] et aux groupes de pression sionistes. Au bout du chemin, les Occidentaux et nous n'avons d'autre choix que de converger. C'est quasi de la microchirurgie. Nous devons avancer millimètre par millimètre, être très prudents, et ne donner aucun prétexte aux ennemis. »

Propos recueillis par Mouna Naïm



# Les élections municipales au Royaume-Uni ont valeur de test pour la popularité du pouvoir travailliste

Londres fait les yeux doux à Ken Livingstone

Le gouvernement de Tony Blair s'apprêtait, jeudi 4 mai, à recevoir des électeurs britanniques un sévère avertissement à l'occasion des municipi-

pales qui se déroulaient dans une grande partie du pays. A Londres, Ken Livingstone, un populiste de gauche que le premier ministre avait

tout fait pour écarter, paraissait avoir toutes les chances de devenir le premier maire élu au suffrage direct par les Londoniens.

LONDRES

de notre correspondant

Tous les pronostics prédisaient à Tony Blair la plus grave humiliation politique de sa carrière à l'occasion des municipales qui se déroulaient jeudi 4 mai au Royaume-Uni. Mais, attention ! cela ne signifie pas que le pouvoir exercé depuis trois ans par le « wonder boy » de la « troisième voie » néotravailleuse soit en cause. S'il s'agissait d'élections nationales, les intentions de vote pour son gouvernement seraient encore deux fois plus élevées que pour ses challengers conservateurs, et nul n'imagine encore sérieusement que Tony Blair puisse perdre les élections législatives prévues – au plus tôt – pour l'été 2001.

Mais c'est précisément parce que le risque de voir revenir les Tories au pouvoir est nul et non avenu que les électeurs peuvent se permettre d'envoyer un coup de semonce aux actuels dirigeants. Un double coup de semonce même, puisque les 20 millions d'électeurs appelés aux urnes – sur 43 millions au total – devaient se prononcer dans deux scrutins bien distincts. D'abord celui des élections locales : le renouvellement de 3 337 mandats de conseiller dans 152 municipalités concerne près d'un tiers de tous les conseillers municipaux du pays. Il risquait, selon tous les sondages, de coûter entre 250 et 600 sièges municipaux au parti de M. Blair.

Dans l'hypothèse la plus basse, le Parti travailliste pourra arguer

d'une normale usure du pouvoir et souligner que la plupart des mandats perdus avaient été remportés il y a quatre ans (1 600 au total) au summum de l'impopularité conservatrice. Dans l'autre cas de figure, ce serait plus qu'un avertissement : une véritable giflette.

La seconde défaite quasi certaine que devait subir Tony Blair jeudi 4 mai est à la fois plus personnelle et potentiellement plus dévastatrice. Il s'agit de l'élection, sans précédent dans l'histoire moderne du Royaume-Uni, d'un maire et d'une assemblée municipale de 25 conseillers pour la ville de Londres. Frank Dobson, l'ancien ministre de la santé que le premier ministre a choisi pour porter haut les couleurs de la « troisième voie » et de son chef à Londres, n'avait non seulement aucune chance de devenir maire, mais, à quelques heures d'une consultation à laquelle sont invités plus de cinq millions d'électeurs, il arrivait dans les sondages seulement en quatrième position, derrière Steven Norris, le candidat conservateur, et Susan Kramer, la libérale-démocrate.

« PURE RÉBELLION »

Quant au vainqueur probable de cette élection « historique », où les Londoniens ont pour la première fois la possibilité de choisir directement leur maire, il est déjà célèbre : c'est Ken Livingstone, alias « Ken le Rouge » pour ses ennemis, ou « Ken le Câlin » selon ses thurifé-

raires. Les derniers sondages disponibles donnaient à ce politicien hors normes de cinquante-quatre ans une victoire dans un fauteuil avec plus de 51 % des suffrages à lui seul.

Un jour pas si lointain, c'est certain, quelqu'un écrira la savoureuse saga de la légendaire inimitié entre Tony Blair, le « grand modernisateur du travaillisme », et ce vieux gauchiste provocateur qu'est M. Livingstone. Il suffira ici de rappeler que, pour écarter le populaire Ken, le premier ministre est allé en février jusqu'à mettre en jeu sa réputation de démocrate, manipulant, de « manière honteuse » selon beaucoup de militants travaillistes, l'élection primaire interne travailliste qui devait désigner le candidat du parti. Son favori Frank Dobson avait gagné cette primaire avec mille fois moins de voix que M. Livingstone. Député travailliste depuis trente et un ans, celui-ci a ensuite été expulsé du parti pour avoir finalement décidé de se présenter comme « indépendant ». Tous les analystes sont d'accord : « *Beaucoup d'électeurs travaillistes londoniens, furieux des méthodes à la hussarde de Tony* » et, d'une façon plus générale, de son « *arrogance à toujours prétendre savoir ce qui est mieux pour tout le monde, vont voter "Ken" par pure rébellion contre les diktats du premier ministre* ».

Mieux élu, d'une certaine manière, que tous les hommes poli-

tiques britanniques puisqu'il est choisi directement et sur son nom propre par des millions d'électeurs, le nouveau maire disposerait certes d'une voix puissante, d'une influence rare et d'une capacité de nuisance conséquente si le gouvernement négligeait sa ville. Mais ses pouvoirs, comparés à ceux du maire de Paris ou de New York, peuvent apparaître bien limités puisqu'il n'a pas celui de lever des impôts municipaux – sauf peut-être une très controversée taxe d'entrée dans le centre de Londres pour les automobilistes – et que son budget – 35 milliards de francs dispensés à 98 % par le gouvernement central – devra être au surplus approuvé par une assemblée de 25 conseillers qui sera dominée par les travaillistes et les conservateurs.

« *Le maire de la capitale, explique le magazine de la gauche travailliste, "The New Statesman", sera essentiellement un avocat et un lobbyiste pour sa ville.* » Sachant que les contribuables londoniens, firmes financières de la City comprises, paient grosso modo quinze milliards de livres d'impôts de plus que la ville ne reçoit chaque année du Trésor, Ken Livingstone a d'ores et déjà prévenu le gouvernement qu'une fois élu il se battra bec et ongles pour que la ville « *reçoive son dû en matière de dépenses publiques* ». De beaux affrontements en perspective...

Patrice Claude

## Le premier dossier de « Ken le rouge » : le métro londonien

LONDRES

de notre correspondant

Sept millions et demi d'habitants, 5,06 millions d'électeurs, un budget de 35 milliards de francs, une domination culturelle, financière et politique totale sur le Royaume-Uni et près de 18 % de la richesse nationale produite : si Londres était un pays, son économie serait la sixième puissance du monde, avant celles de l'Autriche, de la Suède ou même de la Russie. Seule et unique grande capitale européenne à ne pas avoir de maire exécutif élu, Londres, la ville cosmopolite aux trois cents langues et 30 % d'habitants de souche immigrée, la cité des plus grands contrastes où le chômage est plus haut que la moyenne nationale (6,2 % contre 5 %), s'apprête à disposer d'un hôtel de ville digne de ce nom avec un maire et une assemblée de 25 « conseillers » élus le 4 mai. De 1963 à 1986, la capitale fut partiellement gérée par un organe indirectement élu et sans pouvoirs réels qui s'intitulait le « Conseil du Grand Londres ».

Excédée par le « progressisme » et l'efficace opposition montée par celui qui dirigeait cette institution depuis 1981, Margaret Thatcher l'a dissous purement et simplement cinq ans plus tard. Conformément aux engagements de son prédécesseur à la tête du Parti travailliste, John Smith, prématurément décédé, Tony Blair a décidé de « redonner voix au chapitre » aux habitants de la capitale. Problème, l'homme qui a toutes les

chances de recueillir la majorité des suffrages d'une population volontiers factieuse et irrespectueuse, est le même que celui qui rendit folle la « Dame de fer », à savoir Kenneth Livingstone. Au pouvoir à Londres, « Ken le rouge » diminua le coût du ticket de métro d'un tiers, fut l'un des premiers politiciens à défendre l'égalité de traitement pour les homosexuels et les immigrés, établit les premiers contacts publics avec ceux que l'on considérait alors comme les « terroristes » du Sinn Féin nord-irlandais, etc.

« DÉRIVE DROITIÈRE »

« *Politique de gestuelle extrémiste qui nous a coûté dix-huit années d'opposition* », juge Tony Blair, qui a envoyé mardi près d'un million de lettres « personnelles » aux électeurs traditionnellement travaillistes de Londres pour qu'ils se prononcent contre « *le retour aux démons du passé* », c'est-à-dire contre M. Livingstone. Considéré comme un « archéo » de la « vieille gauche » par le premier ministre, et récemment exclu d'un Parti travailliste dont il dénonce « *la dérive droite* » tout en espérant être réintégré dans quelques mois – ce à quoi la hiérarchie du « nouveau travaillisme » s'oppose déjà –, l'intéressé n'a pas l'intention de s'en laisser conter. Premier affrontement prévu : le sort de ce pauvre métro londonien, le plus lent, le plus laid, le plus souffreteux et le plus cher du monde (19 francs le ticket). Fidèle à son credo li-

béral, le premier ministre, qui souhaite y faire entrer les capitaux – et les investissements – privés, étant entendu que l'administration du mastodonte resterait du domaine public, a déjà fait voter aux Communes la réforme légale qui permettrait cette privatisation partielle.

En principe, tout devrait être bouclé pour début juillet, date à laquelle le nouveau maire de Londres prendra officiellement ses fonctions. Problème : Ken Livingstone, qui devrait avoir la haute main sur les transports dans sa ville, veut garder le « tube » dans le domaine public et recourir, pour trouver les investissements massifs qui sont nécessaires à sa modernisation, à l'émission d'obligations internationales garanties par le Trésor public. Cette option, qui a la faveur de la majorité des deux millions et demi d'usagers londoniens, aurait également le mérite de coûter moins cher au contribuable de la capitale. Si Tony Blair persiste dans un projet « *néfaste pour l'intérêt de la cité* », avertit M. Livingstone, *j'irai jusque devant la Haute Cour réclamer justice* ».

Une seule chose est certaine : grâce à « *l'archéo solitaire* », la presse britannique, qui s'est presque unanimement rangée contre lui en fin de campagne – à l'exception de *l'Independent* –, aura longtemps de « belles histoires » d'affrontements politiques à conter à ses lecteurs...

P. C.

## Importantes mutations dans l'état-major de la Commission Prodi

BRUXELLES  
(Union européenne)

de nos envoyés spéciaux

Le président de la Commission européenne, Romano Prodi, a tiré les leçons des critiques émises sur sa gestion, en procédant mercredi 3 mai à un important remaniement à la tête de son institution. Il espère ainsi alléger la pression médiatique et celle du Parlement, qui avaient accrédité l'impression d'une crise de confiance. Cette réorganisation prend la forme de sanctions à l'égard de deux personnalités : Carlo Trojan, de nationalité néerlandaise, secrétaire général depuis août 1997 ; Ricardo Levi, un proche de M. Prodi, qui occupait les fonctions de porte-parole, poste qu'il détenait déjà à Rome lorsque M. Prodi dirigeait le gouvernement italien.

Le secrétaire général est le plus haut fonctionnaire de la Commission. Au-dessus des directeurs généraux, son rôle est d'assurer la supervision de l'ensemble de la gestion de l'exécutif européen. Il assiste de droit aux réunions du collège et son rôle est largement politique. A l'origine, ce poste avait été occupé par le Français Emile Noël, aujourd'hui décédé, qui a très largement modelé l'insti-

tution bruxelloise selon un modèle administratif « à la française ».

Carlo Trojan se trouvait en première ligne durant la crise qui a provoqué la chute de la Commission Santer, critiquée pour de nombreux dysfonctionnements et irrégularités. Son maintien avait surpris. Le Parlement a encore récemment déploré que le collègue n'ait pas tiré toutes les conséquences, en termes disciplinaires, des abus passés. M. Trojan est nommé représentant de la Commission à Genève, un poste important (relations avec l'OMC) mais clairement d'un niveau inférieur à celui qu'il exerçait. Il s'agit d'une sanction, et c'est bien ainsi que l'a ressenti le gouvernement néerlandais, qui s'est déclaré « *dés-*

*sagréablement surpris par la décision soudaine* » de la Commission.

S'agissant de Ricardo Levi, on ne peut pas à proprement parler d'une sanction, puisque le porte-parole de M. Prodi prend en charge l'ancienne « cellule de prospective » désormais rebaptisée « conseil économique et politique », mais c'est bien d'une mise à l'écart politique qu'il s'agit. La cellule était dirigée jusqu'à présent par le Français Jean-Claude Thébaud, mis devant le fait accompli de son remplacement. Dans un contexte difficile après la démission de la Commission Santer, la politique de communication de M. Levi n'a été appréciée ni par les journalistes, ni par les commissaires. Son remplaçant – à titre in-

térimaire – est le Britannique Jonathan Faull, actuel chef du service de communication.

Dans le cadre de ce remaniement, M. Prodi promeut l'Irlandais David O'Sullivan, qui était jusqu'à son chef de cabinet, au rang de secrétaire général. Il sera remplacé par Michel Petite, un Français qui était déjà membre du cabinet de M. Prodi.

Ces nominations – toutes prises dans son entourage – illustrent le caractère improvisé et dicté par la pression extérieure de ce remodelage. Il reste à voir si celui-ci sera suffisant pour désarmer les attaques. Le président de la Commission bénéficie du soutien des gouvernements, qui n'ont pas apprécié les récentes attaques d'une partie de la droite du Parlement (conservateurs britanniques et chrétiens-démocrates allemands) contre l'exécutif européen et veulent à tout prix éviter une nouvelle crise. Ce souci est particulièrement perceptible à Paris, où l'on souhaite que la présidence française (à partir du 1<sup>er</sup> juillet) de l'Union se déroule sans remous institutionnels.

Philippe Lemaitre  
et Laurent Zecchini

## Le Parti nationaliste basque accuse l'ETA de « mentir »

Il récuse les révélations de l'organisation séparatiste, selon lesquelles des accords secrets avaient été souscrits entre eux

MADRID

de notre correspondant

« *Mensonges !* » : le Parti nationaliste basque (PNV) fait face. Il est vrai que, depuis quatre jours, l'organisation séparatiste basque ETA distille à plaisir les « révélations » dans le journal radical *Gara*, accusant les nationalistes modérés du PNV et d'Eusko Alkartasuna d'avoir failli aux accords « secrets » souscrits ensemble, à l'automne 1998, en marge des accords officiels de Lizarrar, signés entre nationalistes modérés et indépendantistes radicaux de Herri Batasuna-Euskal Herritarrok (HB-EH), auxquels s'étaient joints les communistes de Izquierda Unida. Le forum de Lizarrar avait préparé politiquement, en quelque sorte, la trêve décrétée peu après par l'ETA.

Pourtant, si l'on en croit l'ETA, qui a tranquillement expliqué, il y a deux jours, que sa trêve – qui a tout de même duré quatorze mois, jusqu'en décembre 1999 – était « *un piège* » destiné aux gouvernements français et espagnol, Lizarrar n'aurait été qu'un leurre supplémentaire. De vrais accords « secrets », entre nationalistes et ETA, auraient été signés, insiste l'organisation armée, non pour « *parvenir à la paix* », mais pour lancer les bases d'« *une construction nationale basque indépendante* », comprenant les provinces basques espagnoles, la Navarre et le Pays basque français.

Une révélation qui a fait grand bruit en Espagne. Aussi le PNV s'est-il décidé à faire face. Et il accuse à son tour l'ETA de mentir, par la bouche de son président, Xabier Arzalluz. « *Il n'y a jamais eu d'accord secret*, a déclaré ce dernier, mercredi 3 mai, lors d'une conférence de presse à Bilbao, *donc on ne peut les avoir dénoncés*. » Et M. Arzalluz d'expliquer « *sa* » version des coulisses des accords de Lizarrar. Entre l'été 1998 et l'été 1999, « *il y a eu deux tentatives d'accord avec l'ETA*, reconnaît-il, *mais toutes deux ont échoué* ». Quant aux documents photocopiés et reproduits par *Gara*, M. Arzalluz affirme qu'ils sont volontairement incomplets et omettent celui où l'ETA rejette par écrit les conditions posées par le PNV. Alors, qui ment ? L'ETA, dont

les actions terroristes ont déjà fait trois morts, et qui, en accusant, en quelque sorte, le PNV d'être responsable de la fin de la trêve, pour ne pas avoir tenu ses engagements secrets, cherche à justifier de futurs attentats ? A moins que ce ne soit le vieux Parti nationaliste basque, jusqu'à présent aux commandes au Pays basque, qui ait joué un jeu ambigu qu'il ne veut pas reconnaître aujourd'hui que sa stratégie pour impliquer les radicaux de HB-EH dans le jeu démocratique a échoué ?

ÉLECTIONS ANTICIPÉES ?

Quoi qu'il en soit, le panorama politique au Pays basque, n'a jamais été aussi confus et crispé. La rupture était déjà claire entre partis « nationaux » (le Parti populaire, au pouvoir à Madrid, et les socialistes) et partis « nationalistes ». A présent, le bloc nationaliste est lui-même divisé entre modérés du PNV et d'Euskadiko Eskerra, et radicaux de HB-EH. Et encore, ces derniers eux-mêmes, qui ont appuyé le gouvernement régional basque au Parlement pendant quelques mois avant de désertier ses bancs en avril, ne savent plus trop quoi penser, divisés à leur tour en une aile « dure », alignée comme jamais sur l'ETA, et un groupe plus ouvert.

Quant au gouvernement basque, présidé par Juan José Ibarretxe du PNV, privé de son appui parlementaire radical, il ne tient plus que par sa propre volonté. Et on voit mal, au milieu des critiques qui somment le PNV de se ressaisir et d'abandonner tout lien avec des groupes politiques qui se refusent à condamner la violence, comment ce gouvernement pourrait se maintenir longtemps. D'autant que ses adversaires ne demandent qu'à profiter de sa mauvaise passe. Ne serait-il pas temps d'aller vers des élections anticipées demande ainsi, avec de plus en plus d'insistance, le Parti populaire de José Maria Aznar, dont la politique de fermeté, face au terrorisme, a porté ses fruits au Pays basque.

Marie-Claude Decamps

Lire aussi notre éditorial page 17

Général  
Jean Simon  
La saga  
d'un  
Français  
Libre



MEMOIRES  
INÉDITS  
DU CHANCELIER  
DE L'ORDRE DE LA LIBÉRATION

« Ce n'est pas une histoire d'« anciens combattants », elle n'est pas près de finir. En 2000 comme en 1940, il s'agit toujours de la « certaine idée de la France » dont parlait le général de Gaulle. Et cette idée-là résistera à l'usure du temps, car elle n'est rien d'autre qu'une certaine idée de l'homme. » Jean Simon

PRESSES DE LA CITÉ



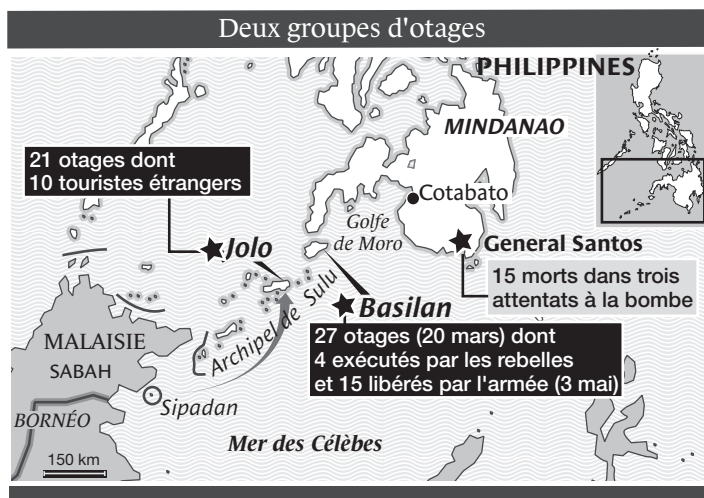
# Aux Philippines, le chef des preneurs d'otages aurait été tué dans un affrontement avec l'armée

Quatre Philippins d'un autre groupe d'otages ont été exécutés

Le chef du groupe Abu Sayyaf, qui détient 21 otages, dont dix touristes étrangers, sur l'île de Jolo, a été tué mercredi lors d'un affrontement

avec l'armée, affirme un porte-parole militaire de Manille. Deux otages auraient pu fausser compagnie aux ravisseurs. Quatre Philippins,

parmi les 27 autres otages détenus sur l'île voisine de Basilan par le même groupe musulman, ont été tués lors d'un assaut de l'armée.



INFORMATIONS contradictoires et alarmantes semblent ajouter chaque jour un peu plus à la confusion qui prévaut dans la crise des otages au sud des Philippines : jeudi 4 mai, un porte-parole de l'armée de Manille a affirmé que le chef du groupe extrémiste musulman qui détient 21 personnes – dont dix touristes étrangers – sur l'île de Jolo, avait été tué la veille au soir dans un affrontement avec les soldats philippins. Mais les autorités disent désormais ignorer le sort des otages depuis que les ravisseurs ont annoncé la mort de deux d'entre eux, mercredi (*Le Monde* du 4 mai).

Selon le porte-parole militaire, un bref affrontement s'est produit peu avant minuit, mercredi, après que les combattants du groupe Abu Sayyaf eurent tenté de forcer un passage à travers un cordon de troupes déployées autour de leur campement, dans la jungle du sud de l'île de Jolo. C'est alors que le dirigeant rebelle Galib Mujid a été tué dans l'échange de tirs, a dit le porte-parole, ajoutant qu'il était le principal gardien du groupe d'otages. Il s'agissait en fait du second affrontement avec les ravisseurs : des premiers échanges de tirs avaient eu lieu mardi et avaient forcé le groupe à se déplacer à environ un kilomètre de leur repaire, ainsi que l'a indiqué le secrétaire à la défense philippin Orlando Mercado.

Selon un médecin des services de santé locaux, parti jeudi pour une mission auprès des ravisseurs, l'un des otages serait gravement malade. « Il souffre d'une maladie cardio-pulmonaire et pourrait mourir s'il ne reçoit pas des soins médicaux », a affirmé le docteur Yuda

Lim. Autre incertitude : si l'on en croit les informations diffusées par une radio locale, deux otages étrangers – deux hommes – seraient parvenus à fausser compagnie à leurs ravisseurs, mercredi. Mais rien ne permet pour l'instant de confirmer cette affirmation.

Le négociateur du gouvernement philippin dans la crise des otages, Nur Misuari, a par ailleurs menacé jeudi de démissionner. Gouverneur de la zone autonome musulmane de Mindanao, M. Misuari, lui-même ancien dirigeant de la rébellion musulmane, a déclaré à une chaîne de télévision locale qu'il cesserait de négocier la libération des otages si le gouvernement ne cessait pas ses opérations militaires.

Outre deux Philippins et neuf Malaisiens, dix touristes occidentaux sont détenus sur l'île de Jolo, après avoir été enlevés le 23 avril sur l'île touristique de Sipadan, en Malaisie. Leur groupe est composé

d'un couple de Français, de trois Allemands, de deux Finlandais, d'un couple de Sud-Africains et d'une Libanaise en passe d'être naturalisée française. La France pourrait soutenir la proposition allemande de désigner un médiateur international pour tenter d'obtenir la libération des otages détenus par des extrémistes musulmans aux Philippines, a indiqué, mercredi, le ministère des affaires étrangères. « Nous en parlons effectivement avec les Allemands. Nous nous concertons aussi à trois avec les Finlandais, non seulement sur place, mais entre les capitales », a déclaré la porte-parole du ministère, Anne Gazeau-Secret. Paris a de nouveau appelé les autorités philippines à « agir avec discernement » pour régler la situation. « La priorité absolue du gouvernement, c'est de tout faire pour préserver la vie et la sécurité des otages », a affirmé le porte-parole du gouvernement, Daniel Vaillant.

Un appel à la prudence dont ne se seront en tout cas pas souciés les militaires philippins dans la seconde affaire d'otages en cours dans le sud de l'archipel : depuis le 20 mars, les hommes du groupe Abu Sayyaf détiennent en effet sur une île voisine de Jolo, celle de Basilan, un autre groupe d'otages, philippins eux-mêmes, comprenant 27 personnes (ou 29, selon les sources), dont 22 enfants.

## Le négociateur du gouvernement philippin a menacé de démissionner si celui-ci ne cessait pas ses opérations militaires

Mercredi, les soldats de Manille sont passés à l'assaut de l'endroit où ils étaient détenus, provoquant la mort de quatre otages, qui ont été exécutés par leurs ravisseurs : les corps de quatre adultes criblés de balles – trois enseignants et un missionnaire, le père Rhoel Gallardo – ont été retrouvés par des soldats près du lieu de l'opération, dans le village de Kumalarang, à proximité d'Isabela, capitale de l'île de Basilan. Quinze autres otages philippins ont pu être secourus, dont cinq sont blessés, ont affirmé des sources militaires sur l'île. Le sort des autres prisonniers n'était pas connu, jeudi en fin de matinée. – (AFP, Reuters, AP)

## Les Nations unies semblent prêtes à user de la force en Sierra Leone

NEW YORK (Nations unies)

de notre correspondant

L'éventualité d'une action militaire musclée des casques bleus contre Foday Sankoh était sérieusement évoquée, mercredi 3 mai dans la soirée, aux Nations unies. Malgré sa décision, annoncée tard dans la nuit, de libérer les casques bleus pris en otage par ses hommes, le chef des rebelles du Front révolutionnaire uni (RUF) en Sierra Leone était toujours cerné, dans sa résidence à Freetown, par une centaine de soldats de l'ONU en mesure, nous a-t-on assuré, « d'empêcher tout mouvement vers l'extérieur ».

Foday Sankoh est formellement accusé par l'ONU d'être responsable de la mort de sept casques bleus et de l'enlèvement d'une cinquantaine d'autres membres des Nations unies. Dans un accord conclu entre le caporal Sankoh et le général Ali Mohammed, conseiller national pour la sécurité du président nigérian, Olusegun Obasanjo, le chef des rebelles s'est engagé à « prendre des mesures immédiates » pour obtenir la libération

des otages détenus par ses hommes à Makeni, Magburaka et Kailahun, des localités situées à l'est de Freetown. Mais l'engagement du chef rebelle n'a pas remis en cause la fermeté de l'ONU. Isolé dans sa résidence, il est maintenu dans l'impossibilité de communiquer avec les chefs du RUF sur le terrain.

Contrairement à son habitude, l'ONU – le Conseil de sécurité et le Secrétariat général – a réagi de façon extrêmement rapide et vigoureuse à la flambée de violence provoquée depuis lundi par les rebelles du RUF. Kofi Annan a clairement désigné Sankoh comme étant « personnellement » responsable de la mort des sept soldats kenyans, qui porte le nombre de casques bleus tués cette année à vingt et un. Kofi Annan, qui est arrivé mercredi à Paris pour s'entretenir avec le président Jacques Chirac, a exigé que « les responsables de ces actions inacceptables et criminelles, en particulier ceux qui exercent l'autorité, soient obligés de rendre des comptes ».

Réuni en urgence, deux fois en vingt-quatre heures, le Conseil de sécurité a vivement condamné les attaques contre les casques bleus. Ces condamnations, a dit le président du Conseil, l'ambassadeur chinois Yingfan Wang, sont « des signaux très clairs à Foday Sankoh », qui, selon le Conseil, a violé les accords de paix de Lomé. Conclut le 7 juillet 1999 dans la capitale togolaise, ces accords devaient mettre fin à huit ans d'une guerre civile sanglante et permettre d'instaurer le partage du pouvoir à Freetown.

Vigoureusement contestés par les défenseurs des droits de l'homme, les accords de Lomé ont aussi accordé une amnistie générale aux combattants du RUF et à leur chef Foday Sankoh, tous accusés des pires atrocités, y compris des mutilations et amputations pratiquées à grande échelle sur les populations civiles. L'amnistie accordée à M. Sankoh avait été justifiée à l'époque par un souci de *realpolitik* qui impose parfois « de sacrifier la justice à la paix », selon les termes d'un diplomate britannique.

Nommé vice-président de la Sierra Leone, chargé de la puissante commission des ressources minières, Foday Sankoh n'a pas res-

pecté ses engagements de Lomé, à savoir le désarmement et la démobilisation des quelque 45 000 combattants du RUF, dont la moitié n'ont toujours pas rendu leurs armes. Après les incidents des deux derniers jours, les ONG soulignent que les accords de Lomé ne couvrent pas les crimes commis depuis leur signature, ce qui pourrait justifier l'arrestation de Foday Sankoh, accusé d'être responsable de la mort de sept casques bleus. M. An-

opération de maintien de la paix in finement plus complexe. Les mêmes sources soulignent toutefois que certains pays sont opposés à l'arrestation de Foday Sankoh, estimant que cela pourrait aboutir à la reprise de la guerre en Sierra Leone.

Les cinquante casques bleus pris en otage au début de la semaine font partie de la plus grande opération de maintien de la paix de l'ONU. Des 11 000 soldats prévus pour la Mission des Nations unies

## A terme, un contingent de 11 000 casques bleus

Déployée depuis avril, la Mission des Nations unies en Sierra Leone (Minusil) est chargée de veiller au respect des accords de paix signés en juillet 1999 à Lomé, au Togo, pour mettre fin à huit ans de guerre civile. L'une de ses principales tâches consiste à superviser le désarmement de quelque 45 000 combattants, avant l'organisation des élections générales prévues en 2001. Les 7 soldats tués lundi par les rebelles du Front révolutionnaire uni (RUF) appartenaient au contingent kényan intégré au sein d'une force qui devrait atteindre 11 000 hommes à terme. Une cinquantaine de membres de la Minusil ont été capturés : 21 dans les régions de Makeni et Magburaka, dans le centre du pays, et 28 à Kailahun, dans l'Est. Parmi eux figurent 8 observateurs militaires et 6 civils, dont 4 membres d'équipage d'un hélicoptère russe.

nan n'a pas écarté cette possibilité : « Nous savons où se trouve Sankoh, a-t-il dit, mercredi soir à l'Élysée, et il est évident qu'après cet incident nous devons modifier notre attitude et nos relations avec lui. »

### « UNE OCCASION EN OR »

Des responsables onusiens ont confirmé mercredi soir à New York que « désormais toutes les options sont envisageables ». D'autres, plus désertés, ont estimé que « c'est une occasion en or pour arrêter Sankoh, puisqu'il a violé les accords de Lomé, que ses hommes ont tué des casques bleus, et que le gouvernement de Freetown nous demande de l'aide pour mettre un terme à la violence ». Ces sources affirment qu'avec « un peu de volonté politique on pourrait enfin trainer Foday Sankoh devant la justice ».

Ces diplomates accrédités à l'ONU notent que le message qu'envoierait ainsi la communauté internationale à Foday Sankoh « serait très attentivement écouté » en République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre) où l'ONU doit lancer prochainement une

en Sierra Leone (Minusil), plus de 8 000 sont déjà déployés. Le déploiement des 3 000 autres serait, selon des sources connaissant parfaitement le dossier, à l'origine des actions hostiles des rebelles de Foday Sankoh, car ces casques bleus doivent être disposés au nord-est du pays, là où se trouvent précisément les zones diamantifères.

« C'est pour empêcher le déploiement international près des mines de diamants que Sankoh a décidé de tester la volonté de l'ONU », explique un diplomate occidental, rappelant que les incidents ont commencé dès le départ des forces nigériennes qui, avant la création de la Minusil, assuraient le maintien de la paix en Sierra Leone. « Foday Sankoh pensait qu'avec son mandat restreint, l'ONU ne serait pas en mesure de riposter. Il a voulu nous intimider en tuant des casques bleus », ajoute ce diplomate d'un pays membre du conseil de sécurité, qui estime maintenant que, « dans ce moment fatidique, l'ONU doit faire preuve d'une détermination exemplaire ».

Afsané Bassir Pour

## Le président du TPI va proposer des réformes

PARIS. Le président du Tribunal pénal international (TPI) pour l'ex-Yougoslavie, Claude Jorda, a déclaré, jeudi 4 mai, qu'il allait présenter un plan de réformes pour accélérer le rythme des procès et pouvoir faire face à une éventuelle arrivée de l'ex-dirigeant serbe bosniaque, Radovan Karadzic. « Il faut mettre en place un véritable plan permettant à ce tribunal d'éviter la paralysie », a-t-il dit dans un entretien au quotidien *La Croix*. « Nous sommes dans une situation paradoxale. Les plus grandes arrestations sont devant nous. (...) Que ferait ce tribunal si, la nuit prochaine, nous avions les trente-deux arrestations demandées par le procureur ? » a-t-il demandé.

« C'est un vœu pieux et chimérique pour l'instant, mais, en tant que président du tribunal, je dois me préparer à voir arriver M. Karadzic la nuit prochaine. Et dans ce cas, je ne pourrais quand même pas dire que le procès aura lieu dans trois ans », a ajouté M. Jorda, qui dénonce la lenteur du rythme judiciaire. – (AFP)

## Tensions entre le Vatican et la Chine

VATICAN. Répondant à Pékin, qui accuse régulièrement le Vatican d'ingérence dans les affaires chinoises, le cardinal Jozef Tomko, préfet de la congrégation pour l'évangélisation des peuples, a souligné, mercredi 3 mai, que les évêques « patriotiques » contrôlés par le régime (au nombre d'environ soixante-dix) n'avaient aucune « légitimité », à la différence des évêques nommés par le pape, responsables de l'Eglise « clandestine » qui compterait environ dix millions de fidèles et quelque soixante évêques. « Aucune autorité, institution ou association ne peut s'arroger la fonction » de nommer des évêques, a ajouté le responsable de la Curie romaine, dans un message aux catholiques de Chine pour le cinquantième anniversaire des émissions de Radio-Vatican vers la Chine.

La tension monte aussi depuis que le pape a annoncé la canonisation, le 1<sup>er</sup> octobre, de cent vingt martyrs chinois victimes des persécutions anticatholiques. – (AFP)

### DÉPÊCHES

■ **SRI LANKA : le gouvernement du Sri Lanka a décidé de placer le pays sur « le pied de guerre »** et de suspendre pendant trois mois tout travail de développement non essentiel afin de se concentrer sur la bataille contre les rebelles tamouls, a annoncé la radio d'Etat, Sri Lanka Broadcasting Corporation. Cette décision intervient alors que la guérilla des Tigres de libération de l'Éelam tamoul (LTTE) a indiqué, mardi 2 mai, avoir lancé une attaque contre une base sur la péninsule de Jaffna, dans le nord du pays, et quarante-huit heures après que les rebelles eurent conquis une autre base, celle de Pallai. – (AFP)

■ **LIBYE : le dirigeant libyen, Mouammar Kadhafi, a affirmé, mercredi 3 mai, qu'il respectera le verdict du procès de deux Libyens soupçonnés de l'attentat de Lockerbie en 1988, et dont le procès a commencé aux Pays-Bas.** « Le tribunal va juger uniquement ces deux suspects. Si on va au-delà, on en arriverait à une chaîne sans fin », a-t-il ajouté, assurant que son régime n'avait « aucune connexion » avec l'attentat. – (AFP)

■ **SYRIE : le journaliste syrien Nizar Nayyuf, qui vient de recevoir le Prix annuel de la liberté de la presse attribué par l'Unesco (Le Monde du 4 mai), a fait parvenir un message de sa prison de Damas qu'il qualifie de « cimetière des êtres vivants ».** Selon lui, la prison militaire de Al-Mezzé est l'« un des endroits les plus sauvages, les plus sanglants, les plus criminels et les plus secrets du monde. (...) Entre trois et cinq personnes meurent de la torture non pas chaque année mais chaque jour », assure Nizar Nayyuf dans ce message écrit en arabe de sa main et envoyé clandestinement, mardi 2 mai, à Paris, à Timothy Balding, directeur général de l'Association mondiale des journaux. Pour sa part, le directeur général de l'Unesco s'est inquiété du sort du journaliste syrien et a exhorté Damas à le libérer, en tenant compte de son état de santé. – (AFP)

■ **SAHARA OCCIDENTAL : le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, a invité le Maroc et le Front Polisario, ainsi que l'Algérie et la Mauritanie, à se réunir le dimanche 14 mai à Londres pour tenter de trouver une solution au conflit du Sahara occidental, a annoncé l'ONU, mardi.** La réunion se tiendra sous l'égide de l'émissaire de M. Annan, l'ancien secrétaire d'Etat américain James Baker, qui a effectué en avril une tournée dans la région. – (AFP)

■ **ALGÉRIE : dix-neuf personnes ont été assassinées et vingt-six blessées, mercredi 3 mai, à Hamdania près de Médéa (80 kilomètres au sud d'Alger) à un faux barrage dressé par des islamistes armés, selon des habitants de la région.** Un groupe d'une vingtaine d'islamistes a mitraillé un car de voyageurs dont le chauffeur avait refusé de s'arrêter à ce faux barrage, selon les mêmes sources. – (AFP)

■ **CUBA : le dissident cubain Oswaldo Paya a demandé, mercredi 3 mai, au Prix Nobel de la paix argentin, Adolfo Pérez Esquivel, d'accepter un débat contradictoire sur la situation des droits de l'homme à Cuba, face aux médias étrangers et nationaux « si on les y autorise ».** Dans une table ronde à la télévision cubaine, M. Pérez Esquivel avait reproché à son pays d'avoir voté en faveur de la condamnation de Cuba par la commission des droits de l'homme des Nations unies à Genève. – (AFP)

■ **ÉTATS-UNIS : la Maison Blanche redouble d'efforts pour tenter de faire adopter, fin mai, par le Congrès une normalisation permanente des relations commerciales avec la Chine.** Mercredi 3 mai, le secrétaire au commerce, William Daley, a annoncé un plan pour surveiller la Chine et s'assurer qu'elle respecte ses engagements après son accession à l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Un poste ministériel de « sous-secrétaire au commerce pour la Chine » sera notamment créé. En novembre 1999, Pékin a accepté d'ouvrir largement ses marchés aux produits et services américains. – (AFP)

■ **YUGOSLAVIE : un juge de Belgrade a transmis au parquet son rapport d'enquête sur les agissements des cinq membres du « groupe araignée », accusés, par les autorités yougoslaves, de meurtre et d'espionnage au profit de la France, indique, jeudi 4 mai, la lettre d'information belgradoise VIP.** Les avocats des cinq prévenus ont dénoncé la procédure menée, selon eux, en secret et au mépris des droits de la défense.

■ **KOSOVO : le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) a menacé, mercredi 3 mai, de suspendre ses activités dans la partie serbe de Kosovska Mitrovica, la ville divisée du nord du Kosovo.** Samedi, des Serbes en colère ont incendié des véhicules de l'ONU et blessés neuf soldats de la KFOR, un officier de la police de l'ONU et quatre employés du HCR. – (AFP)

**ISTH**  
Enseignements Supérieurs Privés

**PREP'ENM**

Session intensive d'été  
juin / août

Toutes matières écrites et orales  
Enseignants : magistrats et avocats  
Petits groupes

**Taux de réussite exceptionnel.**

Tél. : 01 42 24 10 72  
www.isth-es.com

**BAC + 1**

RÉORIENTEZ-VOUS VERS UNE GRANDE ÉCOLE DE COMMERCE

L'AFIG (ANNÉE DE FORMATION INITIALE À LA GESTION)

VOUS PRÉPARE À INTÉGRER

L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE GESTION

Contactez Marion Maury : 45, rue Spontini - 75116 Paris

**Tél. 01 56 26 26 26**



**ÉLECTIONS** L'Assemblée nationale a terminé, jeudi 4 mai, l'examen en première lecture de la proposition de loi constitutionnelle des Verts instaurant le droit de vote pour les

étrangers non ressortissants de l'Union européenne dans les scrutins municipaux. L'ensemble de la gauche a approuvé cette proposition de réforme, à l'exception de M. Adevah-

Pœuf (PS). Pour l'heure, le gouvernement n'envisage pas d'inscrire ce texte à l'ordre du jour du Sénat. ● LA DROITE reste, en effet, farouchement hostile à cette proposition.

Seuls les centristes Gilles de Robien et Jean-Louis Borloo l'ont votée. ● JACQUES CHIRAC, en dépit d'une déclaration faite en 1979, s'est montré, depuis, opposé à une telle ré-

forme. ● LES ÉTRANGERS résidant en France ont déjà le droit de participer à de nombreux scrutins, dans les entreprises, les organismes HLM et les établissements scolaires.

## Le droit de vote des étrangers, acte I à l'Assemblée nationale

Les députés de gauche, à une exception près, ont approuvé la proposition de loi des Verts.

A droite, seuls Gilles de Robien et Jean-Louis Borloo ont voté pour. Le gouvernement ne prévoit pas, dans l'immédiat, de soumettre ce texte au Sénat

**LA PHOTO DE FAMILLE** est presque réussie. Dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale, toutes les mains se lèvent à gauche, sauf une, pour approuver le droit de vote des étrangers aux élections municipales : vers 2 heures, jeudi 4 mai, la proposition de loi constitutionnelle des Verts attribuant le droit de vote, aux élections municipales, et l'éligibilité, aux mandats de conseillers municipaux, aux résidents étrangers non ressortissants de l'Union européenne est adoptée à main levée. La soixantaine de députés de gauche présents vote pour, à l'exception de Maurice Adevah-Pœuf (PS, Puy-de-Dôme). « Pour moi, citoyenneté et nationalité sont des choses indissociables (...). Ce texte va nous faire franchir une ligne que je refuse de franchir. Je ne m'abstiendrai pas, je n'irai pas à la buvette au moment du vote. Je vote contre », déclare le maire de Thiers, avant de mêler sa voix à une douzaine d'élus de droite. A l'inverse, Gilles de Robien (UDF, Somme) et Jean-Louis Borloo (app. UDF, Nord) sont favorables à cette réforme et votent pour le texte. Auparavant, les deux élus centristes ont tenu, eux aussi, à faire une mise au point.

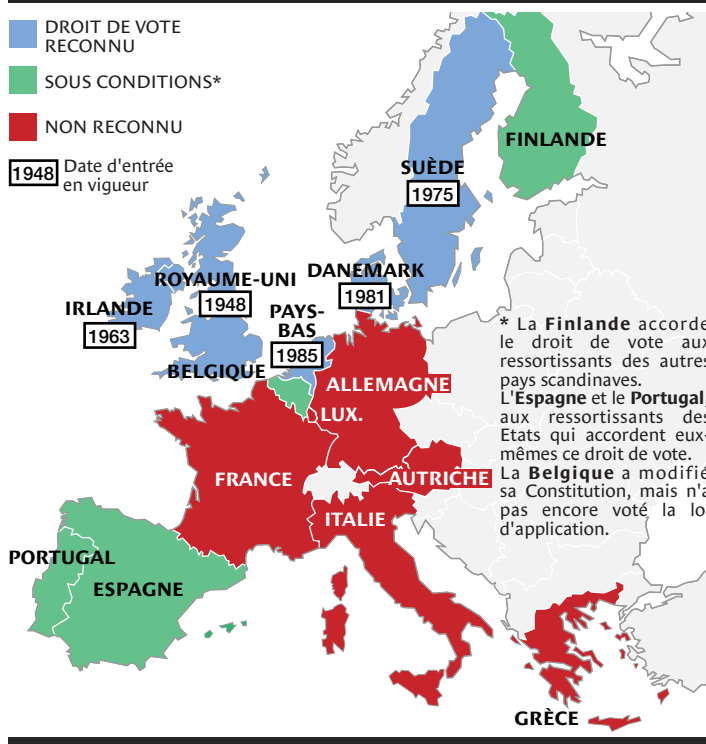
Il est minuit passé. Assis côte à côte, MM. de Robien et Borloo attendent leur tour. Tout a été dit et redit depuis le début de la soirée. Droite contre gauche, les orateurs se renvoient la balle à coups de citations d'intellectuels, d'écrivains, de philosophes : Régis Debray, Si-

mone Weil, Albert Camus, Louis Althusser, selon les cas, sont appelés à la rescousse... Ou, version grand public, la Coupe du monde de football ! « Refuser le droit de vote local aux étrangers, c'est dénier le droit de citoyenneté aux parents de Zidane », estime ainsi Kofi Yamgnane (PS, Finistère).

### PAS DE VRAIE BATAILLE

Les élus socialistes attendent, résignés, de pouvoir rejeter la troisième et dernière motion de procédure de l'opposition – le renvoi en commission, présenté par Jean-Antoine Léonetti (UDF, Alpes-Maritimes). Chacun s'occupe : des députés s'échangent le magazine *Elle*, d'autres rédigent leur courrier. Sur les bancs de la droite, Pascal Clément (DL, Loire) papote avec Charles Millon, l'ancien président de la région Rhône-Alpes, tandis que Jean-Louis Debré, président du groupe RPR, va et vient dans l'hémicycle. On se croirait revenu au temps des débats sur le pacs, à ceci près que la droite ne mène pas, cette fois-ci, de bataille parlementaire. Le jeu n'en vaut pas la chandelle : la proposition de loi constitutionnelle des Verts n'a pratiquement aucune chance d'être appliquée aux élections municipales de 2001. En effet, pour être définitivement adopté, ce texte nécessiterait non seulement l'accord du Sénat, où la droite est majoritaire, mais en outre un référendum puisque seuls les projets de loi

### Le statut des non-Européens chez les Quinze



constitutionnels (d'origine gouvernementale) peuvent être entérinés par le Parlement réuni en Congrès.

Vers 1 heure, changement de ton. M. de Robien prend la parole et démonte, un à un, les arguments de l'opposition. « Le droit de vote des étrangers est une atteinte à la souve-

raineté nationale ? Evidemment non ! (...) Cela risque d'affaiblir la nation ? Evidemment non ! », s'exclame le maire d'Amiens, qui parle également au nom de M. Borloo, maire de Valenciennes. Les Européens, auxquels le traité de Maastricht a ouvert le droit de vote aux

élections municipales, ne seraient pas des étrangers comme les autres ? « Les Européens ont la même culture ? Peut-être, mais ils se sont souvent tapé dessus ! », poursuit-il, dans la même veine. « Certes, notre conception fondée sur le droit du sol doit encourager les résidents étrangers à demander la naturalisation. Mais n'est-il pas préférable de donner à ceux qui résident depuis un certain temps sur le territoire le droit de vote ? », s'interroge-t-il, tout en regrettant que la France soit « dans le dernier peloton » des pays européens, « avec l'Autriche », à n'avoir pris aucune mesure en faveur du vote des étrangers. Conclusion, une telle réforme est « une petite pierre dans le mur de l'intégration », et non « la pierre qui va construire le communautarisme », selon l'expression de M. Clément. M. Borloo, rend hommage, lui, « aux Italiens » et « aux Tunisiens » de sa ville.

### FIN DE CORVÉE

Enveloppée dans un plaid, une tasse de thé à portée de la main, Elisabeth Guigou ne dit pas un mot de la soirée. La garde des sceaux se contente de lâcher « défavorable » et « favorable » au moment de l'examen des deux amendements. Le premier, issu de la droite et visant à supprimer l'article unique de la proposition de loi, est rejeté. En revanche, la majorité décide de modifier l'article 88-3 de la Constitution, selon lequel « le droit de vote et

d'éligibilité aux élections municipales peut être accordé aux seuls citoyens de l'Union résidant en France », en supprimant l'adjectif « seuls ». L'article unique, adopté, prévoit que « le droit de vote et d'éligibilité aux élections municipales peut être accordé aux étrangers non ressortissants de l'Union européenne résidant en France ».

En finir, au plus vite. Après avoir accusé, mercredi, sur RTL, les partis de droite de « recycler les transfuges du Front national, comme le RPF », la ministre se garde bien, le soir, de souffler sur les braises. La droite peut ironiser, la ministre ne bronche pas. « Finalement, on s'est fait plaisir, à gauche, et on s'est fait peur, à droite, pour rien », ironise M. Léonetti, quelques instants avant la suspension de séance. M<sup>me</sup> Guigou ne réagit pas quand les Verts et les communistes demandent « au gouvernement » d'inscrire la proposition de loi à l'ordre du jour prioritaire du Sénat. En clair, le parcours du combattant s'arrête là.

Fin de corvée pour M<sup>me</sup> Guigou ! Première contre-attaque du président du Sénat ! Mercredi, lors d'un déjeuner avec la presse, Christian Poncelet a dénoncé « une opération dirigée contre le Sénat », avant de plaider en faveur d'« une facilité de naturalisation pour les étrangers qui le souhaitent ». Fin du débat.

Cl. F.

### Les scrutins déjà ouverts aux étrangers

Les étrangers présents sur le sol français bénéficient de l'éligibilité et du droit de vote dans plusieurs types d'élection.

- **En entreprise.** Les étrangers peuvent participer aux élections des représentants des salariés dans leur entreprise : délégué du personnel et comité d'entreprise. Les lois Auroux du 28 octobre 1982 ont levé les restrictions qui subsistaient dans ce domaine. De même, le droit d'être élu délégué syndical a été ouvert en 1968.
- **Élections prud'homales.** La loi du 6 mai 1982 a donné aux étrangers le droit de participer aux élections prud'homales. La fonction de conseiller reste cependant fermée puisque les prud'hommes rendent des décisions de justice « au nom du peuple français ».

- **Sécurité sociale.** Les étrangers sont à la fois électeurs et éligibles aux fonctions de membre du conseil d'administration des caisses de la Sécurité sociale (loi du 17 décembre 1982). Depuis juillet 1985, ils peuvent également élire et se faire élire aux conseils d'administration des mutuelles.
- **HLM.** Depuis 1982, les étrangers sont éligibles en tant que représentants des locataires au conseil d'administration des organismes de HLM. Ils peuvent être membres des commissions d'attribution des logements sociaux ou des commissions de marchés.
- **Ecole.** Les ressortissants étrangers sont électeurs et éligibles, à l'école, au collège et au lycée, pour les représentants des parents d'élèves.

### Les déclarations passées de Jacques Chirac évoquées dans l'Hémicycle

**LE PREMIER COUP** est parti le 14 octobre 1979. Devant l'Association des maires des capitales francophones, Jacques Chirac avait pris position en faveur de la participation aux élections municipales des travailleurs immigrés résidant depuis au moins cinq années dans la commune d'accueil. Une déclaration si inattendue de la part d'un responsable de la droite que le maire de Paris ne tardait pas à rectifier le tir. Dans un entretien au *Monde*, le 25 janvier 1980, M. Chirac assurait qu'il s'agissait d'« une erreur de compréhension d'un journaliste étranger », tout en reconnaissant qu'une telle revendication n'était pas inconcevable : « Cela dit, on pourrait imaginer que, l'administration municipale consistant à gérer les conditions matérielles de la vie des habitants d'une cité, un travailleur immigré est concerné par les structures sociales et économiques de cette cité, au même titre qu'un Français. Par conséquent, on pourrait parfaitement concevoir que le droit de vote, pour l'élection des municipi-

palités, soit donné, tout naturellement, aux résidents et non pas seulement aux nationaux. » Comme soudain conscient de son audace, le président du RPR se reprenait aussitôt : « Mais, hélas, les élections municipales sont aujourd'hui à l'évidence des élections politiques qui participent en tant que telles à l'expression de la volonté politique nationale. Dans ces conditions, il n'est pas possible de donner le droit de vote à ceux qui n'ont pas la nationalité française. »

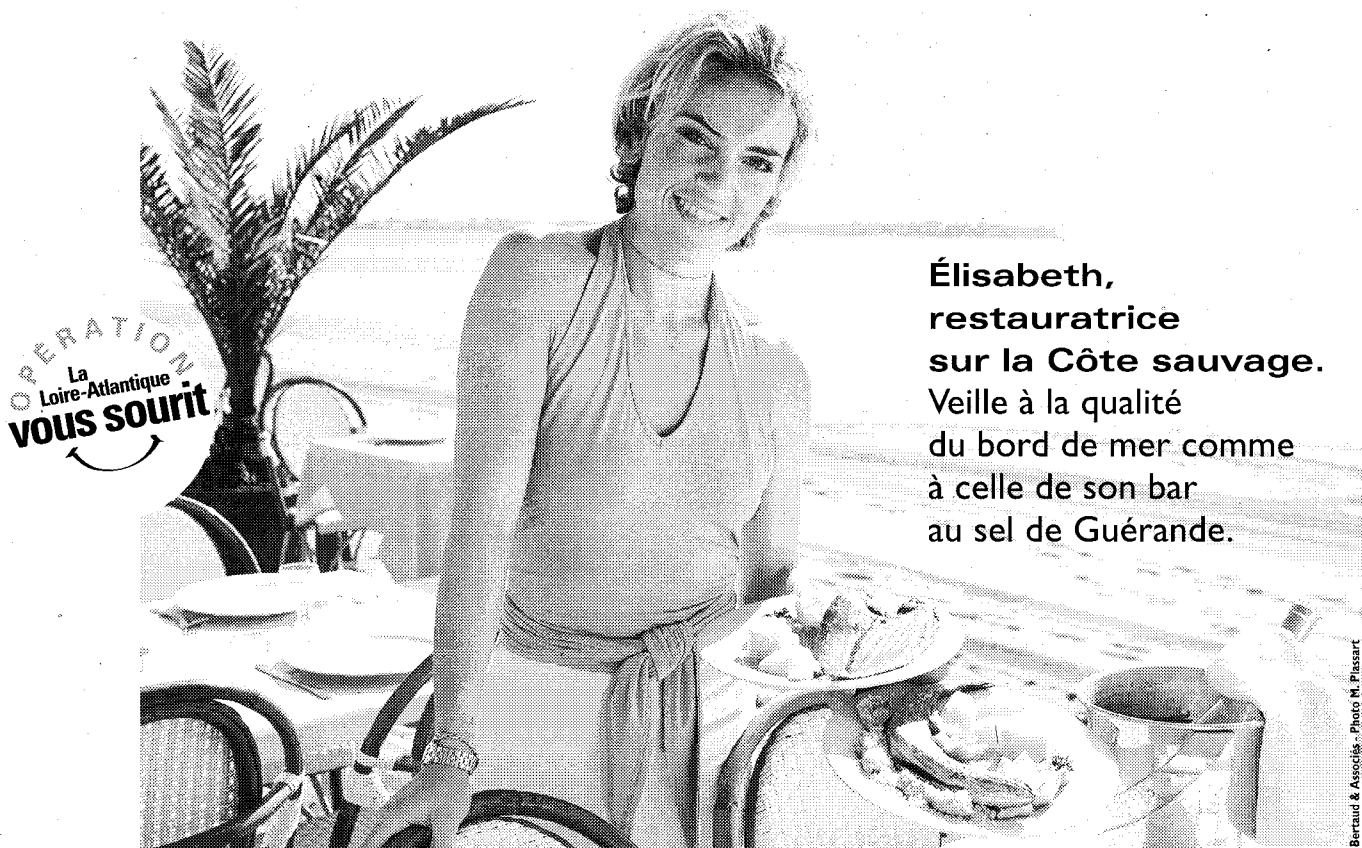
### UN DÉBAT EMPOISONNÉ

M. Chirac s'est de nouveau exprimé sur le sujet en 1988. Celui qui est devenu premier ministre, confie, en privé, que, à titre personnel, il serait aisément en faveur du vote des immigrés aux élections locales, mais qu'il se refuse à le proposer par crainte du « barouf » qu'une telle initiative ne provoquerait pas de provoquer (*Le Monde* du 16 avril 1988). Entre ces deux prises de position, le Front national a

fait sa percée historique, empoisonnant le débat politique sur l'immigration en France. La droite fait siennes les antiennes sécuritaires. En 1991, M. Chirac stigmatise « le bruit et l'odeur » des familles d'immigrés dans les HLM.

Noël Mamère (Verts, Gironde), rapporteur de la proposition de loi sur le droit de vote des étrangers, s'est fait un plaisir de déterrer ces déclarations, mardi 2 mai, au premier jour du débat, suscitant l'embarras sur les bancs de l'opposition. Aujourd'hui, l'Elysée colle aux arguments développés par la droite, mardi et mercredi : « Le vote des étrangers, dit-on dans l'entourage du chef de l'Etat, ne devrait pas être un sujet de coup politique. Il est toujours très dangereux, dans la vie politique française, d'agiter le chiffon rouge du vote des étrangers », tout en concédant que la menace du FN est « moins aiguë » que par le passé.

Clarisse Fabre et Sylvia Zappi



**Élisabeth, restauratrice sur la Côte sauvage.** Veille à la qualité du bord de mer comme à celle de son bar au sel de Guérande.

CONSEIL GÉNÉRAL DE LOIRE-ATLANTIQUE



# La Cour des comptes accable le gouvernement pour sa gestion de la « cagnotte » de 1999

Les tours de passe-passe ont porté tant sur les dépenses que sur les recettes

Le rapport préliminaire sur l'exécution du budget de 1999, transmis par la Cour des comptes au Parlement, est très sévère pour le gouverne-

ment. Il permet d'évaluer à 57,7 milliards de francs la « cagnotte » des excédents de recettes par rapport aux prévisions, au lieu des 30,7 mil-

liards avoués par Bercy. Il met aussi en évidence que les dépenses de l'Etat n'ont pas progressé de 1,1 % en volume, mais de 2,8 %.

**D'ORDINAIRE**, le rapport de la Cour des comptes sur l'exécution du budget de l'Etat n'intéresse guère que les spécialistes. Cette année, il risque de connaître une autre destinée. Avec l'affaire de la « cagnotte » de 1999, qui a été l'une des origines du remaniement ministériel opéré par Lionel Jospin fin mars, on devinait en effet, par avance, que l'expertise des magistrats financiers prendrait un tout autre relief.

De fait, le verdict est terriblement sévère. Le rapport préliminaire que la Cour a adressé, au début de cette semaine, au Parlement met au jour de très importants tours de passe-passe. Les experts ont même trouvé une jolie formule pour suggérer que le ministère des finances avait manqué de sincérité dans la présentation de son bilan budgétaire de 1999, établi, comme c'est l'usage, à la fin de la période dite « complémentaire » qui s'achève le 31 janvier : « Le "pilote" traditionnel du solde budgétaire pendant les derniers jours a donné lieu à une activité très intense à la fin du mois de janvier 2000. »

Les jeux d'écriture auxquels il est ainsi fait allusion étaient déjà en partie connus. *Le Monde* (du 12 février) avait révélé que la « cagnotte », officiellement évaluée à 30,7 milliards de francs, avait en fait été artificiellement minorée de 15,8 milliards de francs, Bercy ayant discrètement décidé, en fin d'année, de faire glisser certaines recettes non fiscales de 1999 sur l'exercice 2000. Ces opérations concernaient des contributions qui devaient être apportées à l'Etat par la Caisse des dépôts (CDC), la Compagnie française pour le commerce extérieur (Coface) et la

Caisse d'amortissement de la dette sociale (Cades).

Le rapport confirme ces informations, mais va encore au-delà. « En première analyse, dit-il, on peut estimer à environ 18 milliards de francs les recettes non fiscales dont l'encaissement ou l'imputation a été reporté au-delà de 1999. » Outre les affaires concernant la CDC, la Coface et la Cades, le rapport évoque des reports sur 2000 de remboursements au titre de prêts consentis à des pays étrangers ou encore le remboursement de la garantie accordée par l'Etat aux caisses d'épargne.

## « DES RÈGLES PLUS STRICTES »

Les recettes fiscales, elles aussi, sont jugées non sincères par le rapport : « Les contrôles effectués par la Cour, dit-il, font apparaître que les recettes brutes de 1999 auraient pu être supérieures d'un montant d'environ 9 milliards si des retards ne s'étaient pas produits dans l'enregistrement de certaines recettes de TVA et d'impôt sur les sociétés. » Même si, dans ce cas, la

Cour admet que ces retards s'expliquent « notamment par des difficultés administratives », elle ajoute que « la non-imputation de ces recettes sur l'exercice 1999 paraît contraire à l'article 16 de l'ordonnance du 2 janvier 1959 relative aux lois de finances ». La Cour se garde de faire l'addition de ces différents jeux d'écriture, mais le calcul est simple : compte tenu des 30,7 milliards de plus-values admises par le gouvernement, des 18 milliards de recettes non fiscales dissimulées et des 9 milliards de recettes fiscales brutes évaporées, la « vraie » cagnotte pour 1999 peut être évaluée à 57,7 milliards de francs.

Faisant le bilan de ces opérations, la Cour aboutit à ce constat : « Pour beaucoup, celles-ci ne sont pas irrégulières au regard des règles budgétaires et comptables actuelles de l'Etat. Si, pour des raisons évidentes d'information du Parlement, il incombe à la Cour d'en faire apparaître l'existence et le contenu, il ne lui appartient pas de porter une appréciation sur leur opportunité.

## Une petite baisse du déficit en 2001

Lionel Jospin vient d'adresser aux membres du gouvernement les « lettres de cadrage » fixant les grands équilibres du budget 2001. Comme prévu (*Le Monde* du 27 avril), la hausse des dépenses sera de 1 %, en volume, sur trois ans, soit 0,3 % en 2001, les priorités étant « l'éducation nationale, la justice, la sécurité et l'environnement ».

« Le déficit de l'Etat devrait s'établir entre 2,1 % et 2,2 % du PIB, en baisse d'une vingtaine de milliards de francs par rapport à la loi de finances pour 2000 », ajoute le premier ministre. Autrement dit, le déficit de l'Etat passera aux environs de 195 milliards de francs, à comparer aux 215 milliards prévus dans la loi de finances initiale pour 2000 et aux 206 milliards réalisés en 1999. « S'agissant des emplois, ajoute M. Jospin, il conviendra d'opérer des redéploiements pour mettre en œuvre nos priorités. » Le gouvernement vise une stabilité « pluriannuelle » des effectifs publics, bien que ceux-ci doivent augmenter en 2001.

## Une note secrète dément la version officielle de Bercy

**LA TÉNÉBREUSE** affaire de la « cagnotte », qui a fait trébucher Christian Sautter, a-t-elle enfin livré tous ses secrets ? Avec la transmission au Parlement, par la Cour des comptes, de son rapport sur l'exercice budgétaire 1999, on pourrait le croire. On connaît enfin tous les tours de passe-passe auxquels le gouvernement a eu recours pour masquer l'importance des plus-values engendrées par la croissance ! Pourtant, il reste un mystère qui, s'il est éclairci, devrait permettre de réécrire l'histoire de ce qui restera comme l'un des plus formidables « loupés » de l'histoire budgétaire récente ; il est contenu dans une note secrète, écrite durant l'été 1999 par le directeur du budget, Christophe Blanchard-Dignac, que le ministère des finances a toujours gardée sous le boisseau.

Que dit cette fameuse note et pourquoi revêt-elle une si grande importance ? On se souvient de l'histoire : tout au long de l'hiver, le ministre des finances de l'époque, M. Sautter, épaulé par son directeur de cabinet, Denis Morin, grand spécialiste des montages budgétaires, a répété qu'il avait fait état publiquement des nouvelles évaluations des recettes à chaque fois que ses services avaient affûté leurs calculs, au vu des rentrées fiscales et non fiscales. C'est ainsi que,

le 11 novembre 1999, il a une première fois chiffré le montant de la « cagnotte » à 13 milliards de francs, chiffre qu'il a réévalué à 24,3 milliards de francs le 20 décembre, puis à 30,7 milliards de francs, dans une estimation définitive, début février 2000.

### TOUT SE COMPLIQUE

Sur le coup, on avait donc pu penser que Bercy avait seulement péché par maladresse, en attendant chaque nouvelle rentrée d'impôt sur le revenu ou sur les sociétés pour corriger ses chiffres. Mis à part les jeux d'écriture sur les rentrées non fiscales (*lire ci-dessus*), on pouvait en conclure que le ministre des finances avait eu le tort – mais dans un souci de précaution et de sage gestion – de ne pas donner plus rapidement une nouvelle évaluation totale des recettes, quitte à prendre quelques risques. C'est donc dans ces conditions opaques, mais pas suspectes, que le gouvernement a finalement annoncé, en février, que le déficit budgétaire avait été abaissé beaucoup plus que prévu, passant de 247 milliards de francs en 1998 à 206 milliards de francs en 1999, au lieu des 236 milliards escomptés dans la loi de finances initiale.

Or c'est ici que tout se complique. Selon de bonnes sources, M. Blanchard-Dignac a effectivement rédigé, peu avant septembre 1999, une note confidentielle traçant les évolutions budgétaires pour le reste de l'année. Et la conclusion de cette note laisse pantois : le directeur du budget estimait, dès cette époque, que l'exercice devait se clore sur un déficit voisin de ce qu'il a été. Il n'évoquait pas le chiffre de 206 milliards de francs, mais s'en approchait à 1 ou 2 milliards.

Autrement dit, Bercy savait ?... En réalité, pas dans le détail. Selon plusieurs sources, le cheminement budgétaire décrit par le directeur du budget ne s'est pas déroulé exactement comme il l'avait évalué, ni pour le poste des recettes, ni pour celui des dépenses. Cependant, les variations d'un poste à l'autre s'annulant, le diagnostic de M. Blanchard-Dignac s'est révélé juste dans son résultat. Dès la fin de l'été, la direction du budget avait donc alerté les cabinets de Bercy sur le fait que le budget de 1999 s'exécutait dans de bien meilleures conditions que prévu. *Le Monde* a interrogé le ministère des finances sur cette note, mais n'a pu obtenir de réponse.

L. M.

# M. Bayrou ne parvient pas à empêcher la division de l'UDF à Lyon

Le PS Gérard Collomb présente ses colistiers

**C'EST UN REVERS** pour François Bayrou, et une faille de plus dans la droite lyonnaise, qui prépare dans la plus grande confusion la succession de Raymond Barre à la mairie de Lyon. En dépit des pressions insistantes du président de l'UDF (*Le Monde* du 18 avril), qui soutient la candidature du trésorier de son parti, Michel Mercier, président du conseil général du Rhône, Christian Philip (UDF), premier adjoint de M. Barre, refuse de se retirer de la course.

Dans un courrier adressé, mercredi 3 mai, aux élus UDF de Lyon, M. Philip, qui fait équipe, depuis le 10 mars, avec le député RPR Jean-Michel Dubernard, indique qu'il a pris cette « décision difficile mais conforme aux valeurs qui sont les nôtres ». Alors qu'un vote des 315 adhérents UDF de Lyon était prévu, le 9 mai, pour départager MM. Mercier et Philip, celui-ci affirme qu'il « ne [se présentera] pas au "vote" prévu ». « Je ne peux pas cautionner une procédure comme celle en cours », poursuit-il, en affirmant que « la liste électorale [validée, mercredi, par l'UDF], a été établie dans des conditions inacceptables ». Soulignant que M. Bayrou « a pris clairement position en faveur de Michel Mercier, me demandant de me retirer tout en me proposant mille et une choses en échange », M. Philip indique que « vouloir faire enterrer, par nos militants, une décision de notre état-major parisien, et ce par un vote arrangé, me paraît être un acte plus que discutable ». « Avec Jean-Michel Dubernard (...), nous allons continuer à défendre l'action conduite de-

puis cinq ans », conclut-il, tout en espérant que « le plus vite possible, les conditions d'une union globale de notre famille politique se trouveront réunies ».

« C'est une annonce de dissidence », a affirmé M. Bayrou au *Monde* jeudi matin. Le président de l'UDF veut croire que « cela n'ira pas loin ». « Quatre listes à Lyon », y compris celle du député RPR Henry Chabert et celle de Charles Millon, toutes deux annoncées, « ça n'a pas de sens ! », s'exclame M. Bayrou. Autant dire qu'on décide de donner Lyon à la gauche ! M. Mercier, qui s'est entretenu avec M. Philip en fin d'après-midi, mercredi, confie pour sa part sa « tristesse de voir que des entreprises de dissidence se créent au moment où il y a un risque de gauche à Lyon ».

### SIX SOCIALISTES

Bien loin des querelles intestines auxquelles sont en proie ses adversaires, le chef de file socialiste Gérard Collomb devait présenter, jeudi soir, ses colistiers. Six arrondissements seraient confiés à des candidats socialistes, parmi lesquels la députée européenne Martine Roure, et le conseiller économique de Lionel Jospin, Pierre-Alain Muet. Le 1<sup>er</sup> arrondissement serait confié au maire sortant, l'écologiste Gilles Buna, le 2<sup>e</sup> à une représentante de la société civile, Nadine Gelas, présidente de l'université de la mode à Lyon II, et le 6<sup>e</sup> au radical de gauche Thierry Braillard.

Sophie Landrin (à Lyon) et Jean-Baptiste de Montvalon

## La campagne parisienne passe par Airparif

**AIRPARIF**, l'organisme chargé du contrôle de la qualité de l'air à Paris, serait-il le point de passage obligé de la campagne municipale ? La semaine précédente, Françoise de Panafeuf (RPR) venait y explorer les secrets des particules fines du monoxyde de carbone. Jeudi

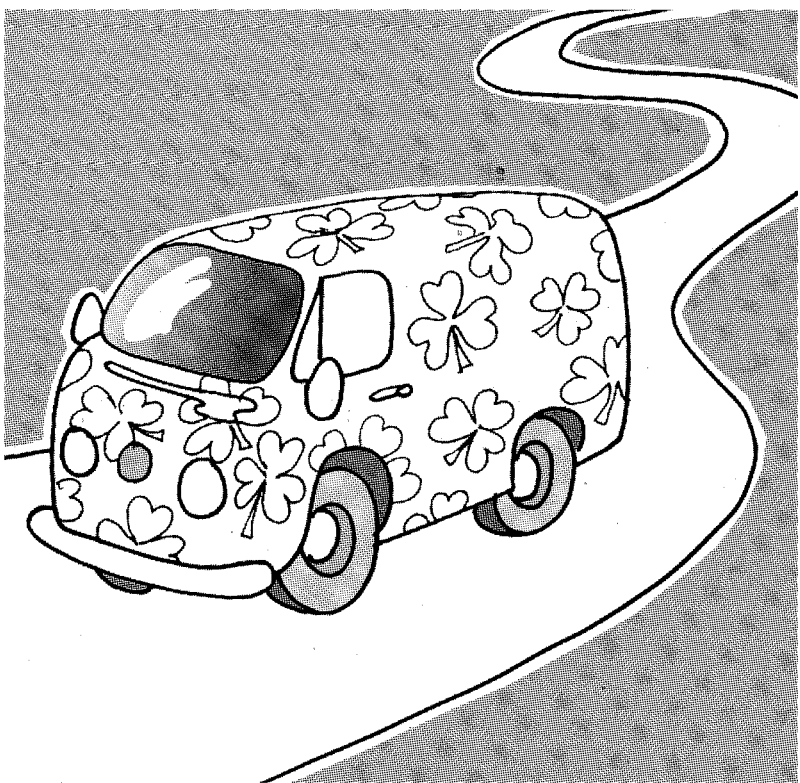
**LA VIE PARISIENNE** 4 mai, après sa visite, Edouard Balladur ne devrait plus rien ignorer de la transformation de capteurs PM10 en capteurs PM2,5. Mercredi, c'était le tour des Verts.

Yves Contassot, leur chef de file pour les élections de mars 2001, faisait là sa première « visite de terrain », dans une discrétion bien involontaire. Il était persuadé, en effet, que le siège des Verts avait prévenu la presse. « Ce n'est pas aux Verts nationaux de s'occuper de cela, c'est du ressort des Verts locaux ! », a tranché Denis Baupin, rival malheureux de M. Contassot pour le rôle de chef de file à Paris, arrivé une demi-heure plus tard. Deux autres têtes de liste, hormis

M. Baupin (20<sup>e</sup> arrondissement), accompagnaient M. Contassot pour cette première sortie : Aurélie Filipetti (5<sup>e</sup> arrondissement) et Jean-François Blet (19<sup>e</sup>). Conseiller de Paris, ce dernier a profité de l'occasion pour apostropher assez vivement les dirigeants d'Airparif, en demandant une nouvelle fois que soient communiqués les résultats de l'analyse des microparticules Diesel.

C'est surtout pour critiquer leurs « amis » socialistes que les Verts ont retrouvé un semblant d'unité, après quelques piques d'usage à la droite. « Delanoë dit qu'il faut réduire de 5 % par an la circulation automobile, pour atteindre 50 % dans dix ans. C'est très insuffisant et il n'y a aucun moyen concret d'atteindre cet objectif », a expliqué M. Contassot, promettant pour sa part des « mesures de grande ampleur et très novatrices ». « Dans les mairies socialistes, chaque fois que l'on a proposé de réduire la circulation, les autorités ont toujours cédé au lobby des commerçants et des riverains », a renchéri M. Baupin.

Béatrice Gurrey



L'Irlande en toute liberté avec un forfait avion/voiture.

Découvrez la campagne Irlandaise pour seulement par jour.

Contactez Aer Lingus tél:

Minitel 3615 Aer Lingus (2,23F/mn.) ou votre agence de voyages.



# Le PS prépare la présidence française de l'Union européenne

Le bureau national du Parti socialiste a débattu des priorités françaises en présence, notamment, de Jacques Delors. Trois groupes de travail ont été mis en place

JACQUES DELORS n'en démord pas : l'Europe a besoin d'un acte « fondateur ». S'exprimant, mardi 2 mai, devant le bureau national du Parti socialiste, lors d'un débat sur la présidence française de l'Union européenne, à partir du 1<sup>er</sup> juillet, et en présence de cinq ministres – Pierre Moscovici, Jean Glavany, Michel Sapin, Jean-Luc Mélenchon et Hubert Védrine –, l'ancien président de la Commission européenne a douté que, avec l'élargissement, le conseil des ministres puisse fonctionner à vingt-sept membres. Il a plaidé pour qu'« un noyau dur » de pays se dote, à terme, d'« une matrice fédérale » autour du concept de « fédération d'Etats-nations » que le PS a fait sien. M. Delors a rendu hommage à M. Moscovici en notant que, si la France parvenait à développer les « coopérations renforcées » qui lui sont chères, ce serait « un vrai succès ».

M. Delors a évoqué le risque de « dilution » de l'Union européenne en l'absence de « volonté politique ». « Est-ce que notre Europe va être marginalisée par l'Histoire,

banalisée par la mondialisation ou redevenir ce qu'elle était en d'autres périodes ? », a-t-il interrogé. Pour M. Delors, la monnaie « est le véritable talon d'Achille car il manque le gouvernement économique » suggéré naguère par Pierre Bérégovoy. Il a conseillé au Parlement européen, « plutôt que de se livrer au tir aux pigeons des commissaires, de se préoccuper de sa relation avec l'opinion publique ». Regrettant qu'au-delà de l'initiative franco-britannique sur la défense l'Europe n'ait pas plus avancé, il a souligné que le social devait rester de la compétence nationale, mais avec « une convergence des objectifs et une diversité des moyens ».

## ÉLARGISSEMENT « INÉVITABLE »

M. Moscovici a rappelé les objectifs d'une présidence française – conférence intergouvernementale (CIG), agenda social, charte des droits fondamentaux –, qui se jouera sur « quatre mois et demi utiles ». Pour M. Moscovici, l'élargissement est « inévitable ». « L'enjeu, a-t-il ajouté, est qu'il ne fasse pas exploser l'Union et n'en-

traîne pas sa dilution ». De préférence à « un noyau dur fixe », le ministre délégué chargé des affaires européennes a préconisé de « consolider le cadre institutionnel et de le rendre en même temps plus modulable », à travers des « coopérations renforcées » entre Etats.

La présidente des socialistes français au Parlement européen, Pervenche Berès, a distingué ce qui peut relever d'« une logique fédérale » (économique et social) ou de « coopérations renforcées » (défense). François Hollande a conclu que le « réalisme » de la présidence française devait se nourrir d'« un projet d'inspiration fédérale ». « Ce n'est pas le Père Noël et il ne peut y avoir de passe-passe magique », a renchéri Henri Nallet, chargé de l'international au secrétariat national. Le PS a créé trois groupes de travail, sur la CIG (M<sup>me</sup> Berès et Alain Barrau), les droits fondamentaux (Adeline Hazan et François Loncle) et l'agenda social (Marisol Touraine et Michel Rocard).

Michel Noblecourt

# Pasquaiens et séguinistes débattent de la mondialisation

Un colloque les a réunis à l'Assemblée nationale

Lors d'un colloque organisé, mercredi 3 mai, à l'Assemblée nationale, par le club souverainiste Debout la République fondé par Nicolas Dupont-Aignan, des

proches de Charles Pasqua et de Philippe Séguin se sont retrouvés pour débattre du rôle des politiques dans le cadre de la mondialisation.

« LA NATURE a horreur du vide », entendait-on répéter à l'Assemblée nationale où, mercredi 3 mai, Debout la République tenait son premier colloque sur le thème « les hommes politiques servent-ils encore à quelque chose ? ». Ce club, fondé en mars 1999 par Nicolas Dupont-Aignan, député RPF de l'Essonne, et quelques parlementaires « nationaux-républicains », réunit diverses sensibilités souverainistes et a pour ambition de tenter de combler ce « vide » du débat politique. Étaient présentes au colloque les divers composantes de la galaxie qui cherche à se rassembler autour de l'exaltation des valeurs républicaines qu'elle estime menacées par la « fracture sociale » et « l'impuissance publique ». Outre M. Dupont-Aignan, étaient venus des proches de Charles Pasqua, comme les députés européens Florence Kuntz et Paul-Marie Coûteaux, des membres actifs de l'association pour la fondation Marc Bloch, rebaptisée fondation Bastille-République, tel l'ancien commissaire au Plan Henri Guaino, et des partisans RPR de Philippe

Séguin, au rangs desquels François Fillon, député de la Sarthe, et l'ancien ministre Jean de Boishue, directeur de la revue *Une certaine idée*, publiée sous « l'égide du Rassemblement pour la République » et dont le numéro 7, du premier trimestre 2000, est intitulé : « Diversité ou globalisation ? »

La mondialisation, considérée par plusieurs orateurs comme un

## Jacques Chirac veut rapprocher l'Europe des citoyens

Jacques Chirac devait prononcer, jeudi 4 mai, à Chambéry, son premier discours sur l'Europe avant que la France n'assume pour six mois, à partir du 1<sup>er</sup> juillet, la présidence de l'Union. Le chef de l'Etat entend militer pour une Europe plus proche des citoyens, plus pragmatique. Depuis quelques semaines, les conseillers de l'Élysée multiplient les rencontres avec les parlementaires afin de préparer le débat sur les orientations de la présidence française qui aura lieu le 9 mai à l'Assemblée nationale et le 16 mai au Sénat. En liaison étroite avec M. Chirac, Alain Juppé et les anciens ministres Jacques Toubon, Alain Lamassoure et Hervé Gaymard travaillent à élaborer une Constitution européenne qui offrirait une vision plus claire de la répartition des pouvoirs au sein de l'Union. M. Juppé et ses amis ont reçu de nombreuses personnalités, parmi lesquelles Daniel Cohn-Bendit et le souverainiste Henri Guaino.

Nicolas Weill

## Paris : un nouveau sondage très favorable à Philippe Séguin

PHILIPPE SÉGUIN serait « le meilleur candidat pour la droite » aux élections municipales de mars 2001, à Paris, selon un sondage Louis-Harris, réalisé pour *Valeurs actuelles*, à paraître vendredi 5 mai. Le député des Vosges rassemble 40 % des suffrages (48 % chez les sympathisants de droite) contre 31 % à Françoise de Panafieu, 15 % à Edouard Balladur et 7 % à Jean Tiberi. Près des deux tiers (63 %) des personnes interrogées pensent que M. Séguin sera choisi comme chef de file par le RPR, tandis que 14 % pronostiquent le choix de M<sup>me</sup> de Panafieu, 12 % celui de M. Balladur et 4 % celui de M. Tiberi.

Les hypothèses de duel gauche-droite donnent Bertrand Delanoë vainqueur (49 %) contre M. Balladur (46 %) et M. Tiberi (64 % à 27 %). En revanche, le candidat socialiste perdrait nettement contre M<sup>me</sup> de Panafieu (52 % à 41 %) et, surtout, contre M. Séguin (57 % à 38 %). Ce sondage a été réalisé les 28 et 29 avril, selon la méthode des quotas, sur un échantillon de 801 personnes.

## DEPÊCHES

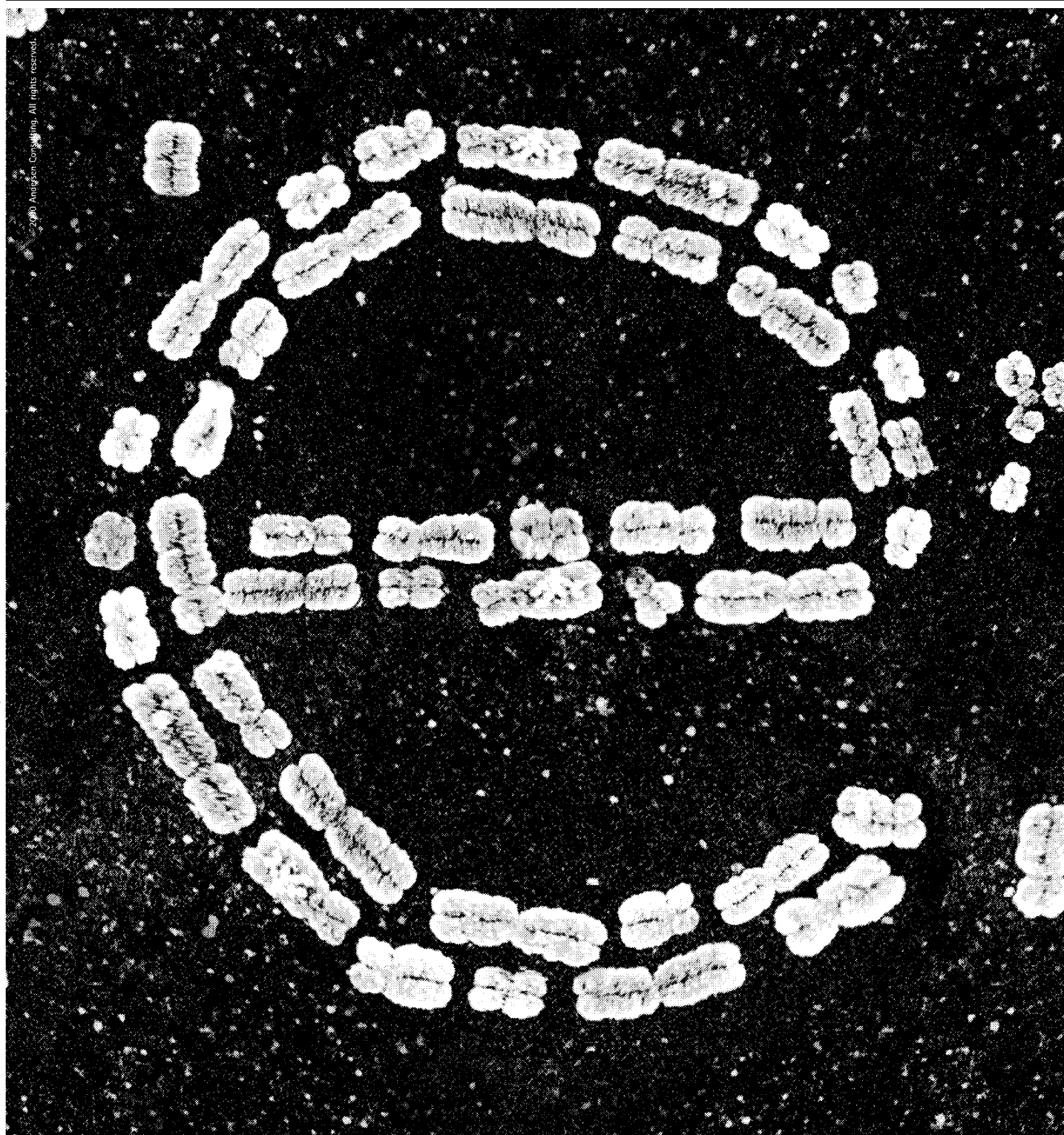
■ **FAMILLE** : la modulation de l'allocation de rentrée scolaire (ARS) en fonction de l'âge de l'enfant sera au menu de la prochaine Conférence de la famille, prévue le 15 juin, a indiqué, jeudi 4 mai, la ministre déléguée à la famille et à l'enfance, Ségolène Royal. Interrogée sur France-Inter, M<sup>me</sup> Royal a, par ailleurs, prudemment évoqué un assouplissement des 15 000 règles de droit qui régissent les prestations sociales.

■ **RPR** : Nicolas Sarkozy a été élu, mercredi 3 mai, président de la fédération RPR des Hauts-de-Seine. Le député et maire de Neuilly-sur-Seine, qui s'était porté candidat peu avant la clôture des listes, le 28 avril (*Le Monde* du 3 mai), a été élu à l'unanimité moins une voix, par un vote à main levée. M. Sarkozy était seul candidat, Olivier de Chazeaux, député et maire de Levallois-Perret, ainsi que Charles Ceccaldi-Raynaud, sénateur et maire de Puteaux, ayant retiré leurs candidatures en début de réunion.

■ **SONDAGE** : les cotes de confiance de Jacques Chirac (+1) et de Lionel Jospin (+2) sont en légère hausse en mai. Selon un sondage Sofres, réalisé du 25 au 27 avril auprès d'un échantillon de 1 000 personnes pour *Le Figaro Magazine*, à paraître samedi 6 mai, le premier ministre recueille 59 % d'opinions positives, contre 37 % d'opinions contraires. Quant au président de la République, il bénéficie du soutien de 54 % des personnes interrogées, contre 43 % d'avis contraires. Le nouveau ministre de l'économie et des finances, Laurent Fabius, gagne 13 points avec 42 % d'opinions positives.

■ **PCF** : Robert Hue a écrit à toutes « les organisations, associations, syndicats, partis de gauche et écologistes » pour les rencontrer, afin de mettre en place « des initiatives communes » pour lutter contre les inégalités. Dans ce courrier, daté du 28 avril, le secrétaire national du PCF diagnostique « une aggravation des inégalités et des discriminations dans tous les domaines » et propose à ses interlocuteurs de les « écouter, d'échanger nos appréciations et nos expériences, dans la diversité de nos approches et de nos sensibilités ». Le conseil national du PCF du 22 avril avait proposé « un forum de discussions et de propositions, organisé » avec des responsables d'associations, de syndicats et de partis de gauche.

■ **SYNDICATS** : la CGT a indiqué, mercredi 3 mai, qu'elle partageait la « philosophie » des propositions de la CFDT sur la représentativité syndicale, tout en faisant des suggestions différentes pour leur « mise en œuvre ». Pierre-Jean Rozet, secrétaire confédéral, a jugé « tout à fait positif » que la CFDT défende le « principe majoritaire », déjà proposé par la CGT, et selon lequel un accord n'est valide que s'il est signé par des syndicats majoritaires.



## L'ADN de votre entreprise est-il codé pour la nouvelle économie ?

Pas besoin de microscope pour observer les changements qui bouleversent notre économie.

Règles et structures traditionnelles sont dépassées ou sont amenées à évoluer. Pour se développer et réussir, les entreprises n'ont pas le choix : elles doivent intégrer cette nouvelle réalité économique jusque dans leur structure génétique.

Pas d'approche superficielle ni de

solutions partielles. Andersen Consulting vous aide à adapter rapidement et simultanément toutes les composantes essentielles de votre entreprise : stratégie, technologie, organisation et ressources humaines.

Parce qu'à l'avenir les entreprises qui réussiront seront celles qui n'auront pas seulement intégré le commerce électronique dans leur stratégie mais

aussi dans leurs gènes.

Découvrez combien notre expérience du commerce électronique peut aider votre entreprise en visitant notre site [www.ac.com](http://www.ac.com)

**AC** Andersen Consulting



**NATURE** Les opposants au projet de loi sur la chasse multiplient les actions violentes dans la Somme. En première ligne, les chasseurs de gibier d'eau dénoncent l'influence

croissante des écologistes et la « trahison » des élus locaux. ● HUIT CHASSEURS ont été mis en examen après l'agression dont a été victime, le 22 avril, à Ault, le député socialiste

Vincent Peillon. ● LES ASSOCIATIONS de chasse, qui « condamnent les violences » tout en « comprenant la colère », se disent « dépassées » par leur base. ● LES PROTÉCTEURS

de la nature et les gardes-chasse pointent la « longue liste des débordements coutumiers des chasseurs ». Le Syndicat national de l'environnement CFDT accuse, dans une lettre au

premier ministre, les pouvoirs publics de fermer les yeux. ● POUR « ZORRO », le roi des siffleurs de la baie de Somme, « si on nous prend la chasse, on nous prend la vie ».

## Les « sauvaginaires » de la Somme tentés par la violence de l'extrême chasse

Les chasseurs de gibier d'eau de la baie de la Somme multiplient les actions commando contre les « écolos » et les élus favorables au projet de loi sur la chasse. Les associations cynégétiques se disent débordées. Une information judiciaire a été ouverte à Abbeville

### BAIE DE SOMME

de notre envoyé spécial

Les « sauvaginaires » des marais et de la baie de Somme sont aux abois. Le long des routes et des prés salés, des pancartes menaçantes – « Chasseurs en colère. Elus, attention ! » – ont d'abord fleuri. Courant avril, la violence des manifestations rassemblant ces petits chasseurs de sauvagine (gibier d'eau et oiseaux migrateurs) est allée crescendo. Le département a vécu au rythme des actions commando, jusqu'à l'agression dont a été victime le député (PS) Vincent Peillon, le 22 avril à Ault. On est certes très loin du Far West et les fusils n'ont pas été sortis. Mais, pour la première fois, les coups de poing et les galets ont volé. A entendre M. Peillon, qui a passé le week-end dernier sous la protection rapprochée de policiers du GIPN, « un petit groupe de casseurs ont été manipulés par des personnes voulant préserver des intérêts financiers et des intérêts politiques qui parfois s'entremêlent ». Les responsables locaux des associations de chasse se disent, eux, « débordés » par leurs troupes et parlent de « jacqueries ».

Temps fort de la vie touristique locale, le Festival de l'Oiseau a ainsi souffert du calendrier parlementaire. Organisé pendant la deuxième semaine d'avril, il a été perturbé par des chasseurs furieux de l'adoption du projet de loi sur la chasse, le 5 avril, en première lecture, à l'Assemblée nationale. Quatre jours plus tard, quelques dizaines de « sauvaginaires » ont provoqué des bagarres avec des festivaliers qui se rendaient à la Maison de l'Oiseau (Lanchères) et au Hâble-d'Ault, deux hauts lieux de la nature picarde, situés en plein territoire de chasse. Les visites étaient pourtant organisées avec le concours des associations de chasseurs.

« Le Festival est récupéré par les écolos, mais on a quand même coopéré », commente Renaud Blandin, président de l'association des chasseurs de gibier d'eau de la baie de Somme. Il évoque « une frange de chasseurs exaspérés par le vote du projet de loi, qui s'en sont pris aux festivaliers en considérant que ce sont tous des écolos ». Une ving-

taine de chasseurs ont alors molesté des écologistes de l'association Picardie-Nature, qui tenaient leur stand à Abbeville dans le cadre du Festival. Une statue de la Maison de l'Oiseau a été incendiée. Un rail du chemin de fer touristique de la baie de Somme a été déboulonné. Des touristes circulant en voiture, bloqués par des barrages de chasseurs, ont été la cible de jets d'œufs ou de coups.

### « TRAHISON DES DÉPUTÉS »

Point d'orgue, l'agression de M. Peillon s'est produite lors de l'inauguration d'une déchetterie, assiéjée par deux cents chasseurs. Lorsque le député est arrivé, seul au volant de sa voiture, quelques dizaines de trublions ont lancé des galets. Menacé d'un lynchage, le parlementaire a dû être évacué à bord d'un hélicoptère. Cinq gendarmes ont été légèrement blessés. Cet ensemble d'incidents a donné lieu à l'ouverture d'une information judiciaire, confiée le 25 avril à un juge d'instruction d'Abbeville, Didier Podevin. Longue comme une nuit de chasse sans oiseaux, la liste d'infractions visées concerne des « entraves à la liberté de réunion et de manifestation par des moyens violents », des « violences en réunion sur personnes dépositaires de l'autorité publique », des « dégradations de biens » et des « violences ». Huit chasseurs ont déjà été mis en examen et des dizaines d'autres auditions doivent suivre.

Ouvriers, âgés de trente à cinquante ans, ils ont le profil de « petits chasseurs ». Leur remise en liberté a été assortie d'un contrôle judiciaire qui leur impose de remettre leur fusil et leur permis de chasse à la gendarmerie. La plupart d'entre eux travaillent dans les usines de robinetterie et de serrurerie du Vimeu, une région industrielle qui a souvent voté communisme et où la tradition de la chasse se transmet de père en fils.

Dans un bel ensemble, les responsables cynégétiques affirment « condamner les violences », mais « comprendre la colère ». Jean-Louis Soufflet, président de l'association picarde de chasseurs de gibier d'eau (13 000 membres), présent à Ault lors des incidents,

n'a-t-il pourtant pas contribué à exciter ses troupes ? Le 27 juin 1999, il avait adressé un courrier lourd de menaces à Vincent Peillon, dont la permanence électorale avait déjà été saccagée par des chasseurs en mai 1998 : « Les violences, dont parfois vous avez été victime, devraient attirer l'attention en haut lieu, écrivait M. Soufflet. La Somme n'est pas la Corse. Nous n'avons pas un goût immodéré pour la force, mais pourtant... ». Après l'agression du député, M. Soufflet regrette-t-il ses propos ? Ce professionnel de l'informatique, qui dirige à Amiens une société fournissant sur Minitel et sur Internet des informations spécialisées sur la chasse au gibier d'eau, écarte tout « procès d'intention » et répète qu'il « condamne fermement toute exaction physique ».

Ouvrier tourneur à la retraite, Renaud Blandin était aussi présent à Ault. Il dit « mes gars » lorsqu'il parle des 3 000 adhérents de son association. « On n'a pas tiré les ficelles, assure-t-il. Les gens de la déchetterie, je les connais tous depuis des années. Ce ne sont pas des casseurs professionnels, mais des gars qui voient leur univers menacé par une loi. Quand j'essaie de les freiner, ils me traitent d'écolo. »

Par tropisme électoral, le mouvement Chasse pêche nature et traditions (CPNT) a obtenu dans la Somme son meilleur score aux



élections européennes, avec 27,06 % des voix – et 39,4 % dans la circonscription de M. Peillon. Le député européen (CPNT) Yves Butel est aussi le président de la fédération des chasseurs de la Somme (29 000 membres). Absent lors des violences d'Ault, qu'il condamne aussi, il dénonce « la trahison des députés socialistes de la Somme, qui ont voté un projet de loi réduisant considérablement la période de chasse ». A quoi M. Peillon répond

que les responsables locaux de la chasse ont excité la colère de leurs adhérents par des « mensonges publics » sur la question des dates de chasse en France, qui doivent être mises en conformité avec la législation européenne (Le Monde du 6 décembre).

Pour les « sauvaginaires », une telle réduction est d'autant plus redoutée que cette passion leur coûte cher. Outre le permis de chasse et les assurances (plus de

1 000 francs par an), ils doivent acquiescer une licence spécifique de 340 F pour chasser le gibier d'eau. « Un jeune qui passe son permis, il lui faut 25 000 F pour commencer, si on ajoute les dépenses liées à son fusil et à ses cartouches, à son équipement, à ses appellants et à son chien, ainsi que son tour de hutte », estime Gilles Becquet, directeur de la Maison de l'Oiseau et lui-même chasseur.

### ÉCONOMIE INFORMELLE

Avec le système des « tours » (location d'une nuit par semaine, pendant une saison de chasse), qui s'est imposé dans le dernier quart de siècle, toute une économie informelle s'est en outre développée. Les propriétaires de huttes, soucieux de compenser les frais d'entretien et d'attirer des chasseurs fortunés, y trouvent leur intérêt. Pour un emplacement dans les marais, le prix d'un « tour » varie de 5 000 à 10 000 F, souvent payés en liquide. Plus de 1 500 huttes sont immatriculées dans la Somme. Un « gros » propriétaire privé peut en louer une dizaine, ainsi que certaines communes. Chasseurs et propriétaires ont fait leurs calculs : du projet de loi sur la chasse, qui sera bientôt examiné par le Sénat, dépend directement leur santé financière.

Erich Inciyan

## « Zorro », chasseur de gibier d'eau « né avec des cuissardes »

### BAIE DE SOMME

de notre envoyé spécial

Des chasseurs de gibier d'eau, on dit dans la Somme qu'ils sont « nés avec des cuissardes » et qu'ils « savent siffler un gibier avant de savoir mar-

### PORTRAIT

Une légende vivante, un « ch'siffleur » (siffleur) sans rival, animé d'une passion viscérale et populaire

cher ». Un peu plus tard, ils accompagnent leur père afin de « porter carnier » (le gibier mort). A l'âge adulte, ils semblent possédés par une passion qui les pousse à d'étranges extrémités. Lors des derbies de football, les joueurs s'arrêtent ainsi soudainement, oubliant le ballon, pour peu qu'une formation d'ois survole le stade. Les chasseurs du cru ont la passion viscérale et populaire. A cinquante-deux ans, « Zorro » en est sans doute le plus fameux représentant.

Cet homme est ici une légende vivante. Un « ch'siffleur » (siffleur) sans rival, qui sait imiter les chants de cinquante espèces d'oiseaux fré-

quantant les côtes picardes. « Avec un cri d'amour, je fais venir la sarcelle ou le pillet dans mon coin de chasse. J'imite le courlis blessé pour qu'il ne se pose pas chez le voisin, ou le mâle qui parade pour le faire venir vers mes copains. » Au Festival de l'Oiseau, qui organise chaque année à Abbeville un championnat de siffleurs, « Zorro » – moins connu sous son nom d'état-civil, Jean-Bernard Derosière –, trop fort, se produit hors concours.

Issu d'une famille pauvre de quinze enfants, il vit de petits boulots, pêche et vend des mollusques, circule au guidon d'un cyclomoteur à remorque et mange les oiseaux qu'il a tirés. Autant dire qu'il ne roule pas sur l'or, à l'instar de milliers d'autres petits chasseurs de la région. Pour les familles les plus modestes, le gibier constitue la seule viande consommée au foyer. Avec son vieux fusil, un Robuste 221 doté d'une jumelle de tir, « Zorro » continue de chasser dans ce paradis des oiseaux migrateurs qu'est la baie de Somme, comme il le fait depuis qu'il a seize ans. « Même une journée, je ne peux pas me passer de ma baie », dit-il. Coiffé d'un passe-montagne délavé, le quinquagénaire n'en fulmine pas moins contre le poids grandissant de « l'argent ». Les prix de location des huttes utili-

sées par les chasseurs se sont envolés. Cette année, deux copains lui ont proposé de louer un « tour » (une nuit par semaine) pour la saison. Chacun devait verser 2 500 francs. Le siffleur hors pair ne l'a pas fait. Pour la première fois de sa vie, il n'a plus de hutte attirée.

### « ILS N'ONT QUE ÇA »

« Si on nous prend la chasse, on nous prend la vie. Les gars d'ici, ils n'ont que ça. En ce moment, la chasse est fermée, mais ils s'occupent de leurs appellants [des oiseaux vivants, élevés et dressés pour attirer leurs congénères]. Ici, douze mois sur douze, on est dedans. Les gars qui travaillent, il va à la chasse dès qu'il a fini son boulot. Les gars qui travaillent pas, qui touche le RMI, il y va tous les jours », explique « Zorro ». Il n'était pas présent à la manifestation violente d'Ault, même s'il en connaît chaque participant. « Jospin et la Voynet, ils nous empêcheraient pas d'aller dans la baie. La Voynet ferait mieux de s'occuper des oiseaux qui meurent avec la marée noire. Elle ferait mieux d'arrêter de goudronner tous les chemins de terre du coin. Maintenant, ce sont des voitures qui viennent tuer nos oiseaux. »

E. In.

## La « complaisance » des pouvoirs publics mise en cause

LOIN de constituer un acte isolé, l'agression, samedi 22 avril, du député socialiste Vincent Peillon par des chasseurs picards est venue s'ajouter à la « longue liste des débordements coutumiers des chasseurs », déplore dans un récent communiqué la Fédération France nature environnement (FNE), qui regroupe les associations de protection de la nature. Voies de fait, menaces de mort, destructions du bien d'autrui, prises d'otages et parfois même meurtres : les chasseurs commettent chaque année « des dizaines d'agressions tant verbales que physiques » contre les gardes-chasse ou « de simples citoyens désireux de faire respecter leur tranquillité », renchérit le Syndicat national de l'environnement (SNE) CFDT, dans une lettre envoyée le 27 avril au premier ministre. Pour les deux organisations, l'agression de M. Peillon était « largement prévisible » : « Cela fait des années que nous signalons au ministère de l'environnement et aux conseillers du premier ministre la montée de la violence du mouvement chasse dans les campagnes », assure Jannick Doignon, du SNE.

Les 1 400 gardes de l'Office national de la chasse (ONC) en savent quelque chose. Dans la

Somme, la Gironde ou l'Ardèche, les trois départements les plus sensibles, ils sont victimes d'une minorité de chasseurs incontrôlables : ils ont fait l'objet de 63 agressions en 1999, contre 85 en 1997 et 1998, selon les statistiques de l'ONC, qui recense les outrages, rébellions, voies de fait, violences et autres menaces de mort subies par ses agents. En janvier 1996, un braconnier du Var avait abattu deux gardes avant d'en blesser deux autres. Plus récemment, le 15 mars 1999, des chasseurs menés par Alain Roure, conseiller régional CPNT de Rhône-Alpes, ont retenu en otage pendant neuf heures et menacé de mort dix-sept gardes de l'ONC au col de l'Escrinet (Ardèche). La même année, un agent de l'ONC a eu le crâne fracassé en Guyane.

Autre cible des chasseurs, la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO) ne compte plus les dégradations commises sur ses locaux, ni les menaces et coups adressés à ses responsables, comme la récente bousculade, lundi 1<sup>er</sup> mai, de son président, Allain Bougrain-Dubourg, par une poignée de chasseurs de tourterelles du Médoc. Dans l'Aude, une station ornithologique de la LPO a

subi cinq « attaques » successives en deux ans : deux balles de gros calibre tirées dans les fenêtres du bâtiment en janvier 1998, des pots de peinture verte récemment versés sur la voiture d'un chargé de mission... A l'exception d'un cas en Charente-Maritime, les plaintes déposées n'ont pas donné lieu à des poursuites judiciaires, déplore Jean-François Louineau, de la LPO : « Dans le monde rural, on ne touche pas aux chasseurs, fussent-ils violents et connus des services de police », observe-t-il.

### BRACONNAGE TOLÉRÉ

Pour FNE comme pour le SNE, ces comportements sont encouragés par « la complaisance des pouvoirs publics » et des élus locaux « de tous bords », qui préfèrent fermer les yeux plutôt que de risquer un « trouble excessif à l'ordre public », selon la terminologie préfectorale. Tourterelles chassées en mai dans le Médoc, bruants ortolans piégés dans les départements du Sud-Ouest malgré la protection dont ils font l'objet, huttes de chasse installées dans la réserve du Platier d'Oye (Pas-de-Calais), pigeons ramiers chassés en mars en Ardèche... : sous couvert de « chasse traditionnelle », les

exemples de braconnage toléré par les autorités ne manquent pas.

Complaisance ? Le 18 mai 1999, le préfet de Gironde indiquait dans le journal *Sud-Ouest*, qu'il était « aussi payé pour ne pas créer de désordre plus grand ». Après l'annulation, par la justice administrative, d'un arrêté préfectoral autorisant la chasse en février, le préfet de la Somme, Daniel Cadoux, annonçait, de son côté, qu'« on ne ferait pas la chasse aux chasseurs ». En Picardie, dans les Alpes de Haute-Provence ou en Ardèche, les gardes-chasse ont donc reçu l'instruction de ne pas verbaliser après la fermeture de la chasse.

« Si la situation était si répréhensible, il y aurait quand même des autorités de contrôle qui ne manqueraient pas de se manifester », observe-t-on à Matignon. Au ministère de l'environnement, la directrice de la nature et des paysages, Marie-Odile Guth, chargée de la chasse, se veut rassurante : « La tendance est de plus en plus de faire en sorte que la loi soit appliquée », assure-t-elle, et ceci avec « un minimum de sécurité pour éviter d'envoyer les gens au casse-pipe ».

Alexandre Garcia

**OSP** VENTES PAR ADJUDICATION  
Office Spécial de Publicité  
47, rue Louis Blanc 92984 LA DEFENSE Cedex  
Tél : 01.49.04.01.84 - Fax : 01.43.33.51.36

75 Vente sur saisie Pal. Just. de PARIS, Jeudi 18 Mai 2000 à 14h 30  
**APPARTEMENT (111,4 m<sup>2</sup>) à PARIS 8<sup>ème</sup>**  
33, boulevard de Courcelles  
Escalier 1, 2<sup>ème</sup> étage gauche, comprenant :  
Entrée, hall, 3 Pièces, cuisine, office, 2 Salles de bains, wc, balcon  
**UNE CAVES ET UN GARAGE**  
**MISE A PRIX : 1.000.000 F**  
S'adr. SCP BODIN, LUCET, GENTY, de LYLLE et Associés, Avocats à  
PARIS 8<sup>ème</sup>, 15, place de la Madeleine - Tél : 01.47.42.81.37 (de 9h à 12h)  
Minitel 3616 Avocat Ventes  
Visite le Lundi 15 Mai 2000 de 10h à 11h

**OSP** VENTES PAR ADJUDICATION  
Office Spécial de Publicité  
47, rue Louis Blanc 92984 LA DEFENSE Cedex  
Tél : 01.49.04.01.84 - Fax : 01.43.33.51.36

**DOMAINES**  
Détail des ventes : abonnez-vous au B.O.A.D  
190F/22 numéros écrire D.N.I.D./SCP, 17, rue Scribe, 75436 Paris cedex 09

ADJUDICATION  
MERCREDI 24 MAI 2000 A 13 H 30 A PARIS 9<sup>e</sup>  
Salle des Ventes des Domaines  
17, rue Scribe

**APPARTEMENTS - CHAMBRES - CAVES**  
sur PARIS 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup>

**MISES A PRIX DE 8 000 F (1 219,59 €)**  
**A 600 000 F (91 469,41 €)**

Renseignements et consultation des cahiers des charges : Du lundi au vendredi  
de 9 h 45 à 11 h 30 et de 14 h 15 à 16 h. Direction Nationale d'Interventions  
Domaniales, VENTES IMMOBILIÈRES, Bureau 107, 17, rue Scribe, 75436  
PARIS CEDEX 09 - Tél. 01.44.94.78.19 ou 01.44.94.78.22



## Nouvelles interpellations dans l'enquête sur l'attentat de Quévert

DEUX INDÉPENDANTISTES bretons ont été interpellés par la police, mercredi 3 mai, à Fougères (Ille-et-Vilaine) et sur l'île de Groix (Morbihan), dans le cadre des enquêtes sur les attentats ayant visé les MacDonald's de Quévert (Côtes-d'Armor) et de Pornic (Loire-Atlantique), et sur la tentative d'attentat contre la Poste de Rennes (Ille-et-Vilaine). Au total, neuf personnes se trouvaient en garde à vue jeudi matin à Rennes. Quatre d'entre elles devaient être transférées à Paris en fin de journée, pour être interrogées à la Division nationale antiterroriste (DNAT). L'opération menée contre la Poste rennaise le 19 avril, soit le même jour que l'attentat mortel de Quévert, avait échoué grâce à l'alerte donnée par un passant.

Les policiers ont arrêté un nationaliste soupçonné d'avoir adressé des menaces au receveur de la Poste, parce que ce dernier avait refusé le dépôt d'un chèque libellé en langue bretonne. L'autre interpellation concerne une personne qui aurait participé à une réunion au domicile de l'une des suspectes, Solenn Georgeault, le 22 avril (*Le Monde* du 4 mai), au cours de laquelle avait été débattue, selon les enquêteurs, la rédaction d'un communiqué sur l'attentat de Quévert. Un texte niant l'implication de l'Armée révolutionnaire bretonne (ARB) avait finalement été enregistré sur une disquette informatique remise à un journaliste de l'Agence Capa, lundi 24 avril à Carhaix (Finistère), par Gaël Roblin, le porte-parole d'Emgann, mouvement de la gauche indépendantiste, et Solenn Georgeault. Une perquisition a été effectuée mercredi au siège de la revue *Breman*, où travaille cette dernière, en qualité de journaliste. Son ordinateur et ses carnets ont été saisis.

Le général Guy Parayre, commandant de la circonscription de gendarmerie de Rennes, a reconnu mercredi que les gendarmes n'avaient « pas eu la bonne réaction » en négligeant de se déplacer après la plainte pour dégradations déposée, le 14 avril, par le gérant du McDonald's de Pornic. Il est vrai que l'établissement avait déjà, en quatre ans d'existence, été victime de six attaques de ce type. Mais l'explosion mortelle à Quévert, le 19 avril, n'avait pas éveillé leur vigilance, en dépit « des demandes de la hiérarchie de recenser les problèmes qui avaient pu être rencontrés dans l'ensemble du Grand Ouest », selon le général Parayre. Deux gendarmes avaient rédigé un faux-procès verbal de transport sur les lieux (*Le Monde* du 4 mai), daté du 20 avril, alors qu'ils ne s'étaient rendus sur place que onze jours plus tard. Ce document falsifié est passible de poursuites pénales pour « faux en écriture publique ». Le général Parayre a estimé qu'il s'agissait d'une « faute de comportement de la part de ceux qui ont rédigé ce procès-verbal ».

Pascal Ceaux

## Des cas de « vache folle » ont pu ne pas être identifiés avant 1996

Le ministère de l'agriculture le reconnaît dans un rapport provisoire

Un rapport provisoire de la brigade nationale des enquêtes vétérinaires et sanitaires, présenté mercredi 3 mai, tente d'éclaircir les raisons de l'augmentation, mo-

dérée mais inquiétante, du nombre des cas de « vache folle » en France. La piste principale demeure celle d'une contamination croisée des aliments des bovins.

(holstein, normande, montbéliarde). Mais l'élevage allaitant a également été atteint : 5 vaches (blonde d'Aquitaine, charolaise, limousine, maine, anjou), peut-on lire dans le rapport. L'étude des pratiques alimentaires de tous les cas montre une hétérogénéité de ces pratiques, avec néanmoins une constante commune, à savoir le recours à des aliments complémentaires dans la première année d'élevage de l'animal, lors du sevrage, et ce même dans les élevages allaitants purs qui ont été atteints.

En d'autres termes, l'hypothèse de la contamination des bovins par voie alimentaire via des FVO infectées par l'agent de l'ESB demeure la plus vraisemblable. Les spécialistes parlent, dans ce cas, de « contaminations croisées » des résidus de FVO – toujours autorisées dans l'alimentation des porcs et des volailles – ayant pu, à différentes étapes de la chaîne agroalimentaire, être, par mégarde ou négligence, incorporés aux aliments pour bovins. « Il est mis en évidence de façon constante une possibilité de contamination croisée accidentelle d'usine par des produits susceptibles de provenir en tout ou partie de déchets à haut risque de ruminants, d'au moins un aliment destiné aux bovins présents sur l'exploitation, précise le rapport. Il n'a pas été prouvé, à ce jour, une incorporation volontaire de ces produits dans les aliments bovins. »

### PROCÉDURES JUDICIAIRES

Dans ce cadre, une dizaine de procédures à l'encontre d'entreprises d'alimentation animale ont été engagées par le ministère de l'agriculture. Sur les sept procédures déjà transmises au parquet, trois ont été classées et quatre sont en cours d'instruction. On précise toutefois à la direction générale de l'alimentation que les investigations concernent des faits qui ont

eu lieu entre quatre et huit ans avant les cas de « vache folle » détectés. Il n'existe donc plus, lors des enquêtes, de possibilité d'effectuer des analyses des aliments incriminés, qui permettraient de caractériser de manière incontestable la matérialité des faits. Ces derniers sont d'autre part prescrits dans un délai de trois ans, largement inférieur à la durée d'incubation moyenne de la maladie.

### « MALADIE HONTEUSE »

Sur la base de l'ensemble des données dont ils disposent, les auteurs du rapport de la Bnevs estiment hautement vraisemblable que le réseau de surveillance épidémiologique de l'ESB « n'a pas fonctionné de façon optimale jusqu'au début de l'année 1996 ». Des animaux atteints ont donc, avant cette date, pu être introduits dans la chaîne alimentaire humaine, soit du fait des difficultés diagnostiques, soit à cause d'une indemnisation des troupeaux abattus moins complète qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'ESB était alors, indique le rapport, souvent perçue comme une « maladie honteuse ». On postule en revanche, au ministère de l'agriculture, que, depuis 1996, les dissimulations des cas d'ESB ou la sous-estimation notable de leur nombre n'est plus une hypothèse qui peut être sérieusement envisagée. Une incertitude demeure toutefois, comptetenu de la période – de quelques semaines ou de quelques mois – qui sépare les signes les plus précoces de la maladie animale (une simple diminution de la production laitière) des symptômes neurologiques les plus évocateurs. En pratique, cela pourrait permettre aux éleveurs d'adresser à l'abattoir des vaches laitières âgées, potentiellement infectées, au motif qu'elles ne sont plus rentables.

Jean-Yves Nau

## Un réseau ukrainien exploitant des sourds-muets démantelé en France

Ils vendaient porte-clefs et colifichets

VENUS d'Europe de l'Est, quatre cents vendeurs à la sauvette, tous sourds et muets, ont été exploités pendant des années par une organisation ukrainienne opérant en France. Lors d'une opération baptisée « Stakhanov », la police aux frontières (PAF) vient de démanteler le réseau, sur commission rogatoire du juge d'instruction parisien Henri Pons (*Le Monde* du 3 mai). Vingt-huit responsables de l'organisation, également sourds et muets, ont été interpellés au cours des derniers jours.

Salomant entre les tables des bars et des restaurants, ou montant à bord des trains stationnés en gare, les jeunes vendeurs remettaient sans mot dire un colifichet aux acheteurs potentiels. Lors d'un second passage, ils recueillaient des pièces, des billets ou des regards indifférents, remerciaient d'une inclinaison de tête, puis repartaient prestement. Pour les citadins, la scène était devenue presque banale. Mais cet appel à la générosité publique avait une face cachée. Après neuf mois d'investigations conduites par l'Office central pour la répression de l'immigration irrégulière et de l'emploi d'étrangers sans titre (Ocriste), les policiers ont mis au jour une organisation clandestine fortement structurée.

Actif depuis 1995, le réseau répartissait ses équipes de démarcheurs sur l'ensemble du territoire, en région parisienne, à Béziers, Bordeaux, Lille, Lyon et Marseille. Les groupes de vendeurs étaient généralement hébergés dans des hôtels sans prétention, parfois sur des terrains de camping. « Chaque chef d'hôtel était soumis à un chef de ville, lui-même subordonné à un responsable régional », note-t-on du côté des enquêteurs. Les cadres achetaient les babioles auprès de commerçants grossistes, puis les revendaient aux démarcheurs, em-

pochant au passage un substantiel bénéfice. Les revendeurs devaient néanmoins reverser une lourde part du produit de leur travail aux responsables du réseau. Pour leur gîte et leur couvert, ils devaient enfin verser des sommes en liquide à leur « chef d'hôtel ». Chacun des jeunes sourds-muets devait rapporter 5 000 à 10 000 F par mois à son racketteur, selon les calculs des enquêteurs.

### « MAFIA NOIRE RUSSE »

Près d'un million de francs en espèces ont été saisis par les policiers lors de l'opération « Stakhanov », qui a permis d'interpeller vingt-huit responsables dans divers hôtels parisiens. Le réseau faisait venir ses revendeurs d'Ukraine, de Moldavie et de Biélorussie, en leur fournissant des visas de tourisme. Une fois dépassée la période du séjour autorisé, les jeunes gens se trouvaient en situation irrégulière en France, et d'autant plus à la merci de leurs exploit-

teurs. Désigné comme le « parrain » de l'organisation, l'un des Ukrainiens interpellés se rendait régulièrement dans l'Hexagone pour récolter les fonds recueillis, puis rapatriés dans son pays. Il se présentait comme le président d'une Association nationale des handicapés d'Ukraine, une « couverture » qui lui permettait notamment de faciliter l'organisation des voyages vers l'Hexagone. Depuis son arrestation, l'homme se réclame d'une mystérieuse « mafia noire russe ». Menés au cours d'une information judiciaire ouverte pour « travail dissimulé, aide au séjour irrégulier, emploi d'étrangers sans titre de travail », les interrogatoires ont nécessité le concours d'interprètes slavophones et de spécialistes du langage des signes.

Erich Inciyan

## Les héritiers de Paul Touvier demandent la restitution des pièces saisies par la justice

LA HUITIÈME chambre des appels correctionnels de Versailles a examiné en chambre du conseil, c'est-à-dire à huis clos, mercredi 3 mai, une requête de la famille de Paul Touvier visant à obtenir la restitution des objets saisis dans la procédure concernant l'ancien milicien condamné par la cour d'assises des Yvelines, le 20 avril 1994, à la réclusion criminelle à perpétuité pour complicité de crime contre l'humanité. Cette demande avait été rejetée par le procureur général près la cour d'appel de Versailles, le 12 juillet 1999, au motif que les objets dont la restitution était sollicitée avaient été saisis « à l'occasion d'une procédure d'un intérêt historique et judiciaire incontestable ». M<sup>e</sup> Jacques Tremolet de Villers, pour la veuve et les enfants de Paul Touvier, avait

alors fait appel de la décision. Parmi les documents concernés – essentiellement des lettres, des photographies, des notes personnelles, découvertes dans les bagages de l'ancien milicien lors de son arrestation, en mai 1989, dans un prieuré de Nice – figure notamment le fameux « cahier vert », journal tenu par Paul Touvier en 1985-1988 dont la lecture, lors de son procès, avait permis de mettre au jour la constance de ses sentiments antisémites.

A l'appui de leur requête, les héritiers de Paul Touvier, décédé à la maison d'arrêt de Fresnes le 17 juillet 1996, affirment que, « en raison de la situation de leur père, [ils] ont été privés de tout autre bien patrimonial », ces « papiers de famille » constituant leur « seul patrimoine ».

« S'ils ont un caractère historique, disent-ils, ce caractère s'applique essentiellement à l'histoire de la famille Touvier et non à celle de la justice française ». Ils suggèrent de procéder, éventuellement, à des photocopies ou archivages informatiques.

### REQUÊTE « INCONVENANTE »

Le parquet général, pour sa part, rappelle les dispositions légales, qui prévoient qu'« il n'y a pas lieu de restitution lorsque celle-ci est de nature à créer un danger pour les personnes et les biens ». Or, selon lui, « il paraît indiscutable au regard des lois de la République prévoyant et réprimant les propagandes et activités antisémites, néonazies, révisionnistes, que la remise à la famille Touvier de documents qui témoignent fortement de ces idéologies et dont il y a tout lieu de craindre qu'ils soient utilisés d'une façon ou d'une autre à de telles fins, serait constitutive du danger certain et persistant que le législateur a voulu écarter ». En outre, le procureur général estime la requête « hors délai » pour n'avoir pas été présentée dans les trois ans suivant la condamnation, de sorte que « les objets et documents en cause sont devenus propriété de l'Etat ».

Enfin, partie civile au procès de Paul Touvier, la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (FNDIRP) a tenté, mercredi, d'intervenir au débat, ce que la loi, à ce stade de la procédure, ne prévoit pas expressément. M<sup>e</sup> Alain Lévy a estimé que « les parties civiles ne [pouvaient] être écartées d'un débat lié à une affaire aussi chargée de souffrances et de symbole ». La cour ayant décidé de joindre sa décision sur ce point à celle qu'elle rendra, le 25 juillet, sur le fond, a donc laissé s'exprimer l'avocat, qui s'est opposé à la demande jugée « particulièrement inconvenante » et « attentatoire à la mémoire des victimes et de leurs familles ».

Jean-Michel Dumay

## 635 postes d'enseignants créés dans l'académie de Montpellier

LE RECTEUR de l'académie de Montpellier, Daniel Bloch, a annoncé, mercredi 3 mai, la création de 102 postes supplémentaires pour les écoles primaires du Gard et de 138 pour celles de l'Hérault à la rentrée 2000. Cet ajout porte à 635 le nombre de postes d'enseignants du primaire et du secondaire créés pour l'ensemble de cette académie. Les cinq départements concernés se partageront par ailleurs 331 postes administratifs et techniques et 125 divers, soit 1 090 postes au total. L'académie devrait accueillir en septembre 3 500 nouveaux élèves. Le ministère prévoyait initialement la création de 78 postes de professeurs des écoles pour l'ensemble de l'académie. Ces annonces avaient alimenté les grèves dans les écoles, de janvier à mars ; les enseignants demandaient 630 postes dans l'Hérault et 500 postes dans le Gard, puis avaient évalué les besoins globaux à 5 000 postes, tous degrés confondus.

### DÉPÊCHES

■ **JUSTICE : l'irrecevabilité des poursuites engagées par l'avocat Eric Turcon contre les juges d'instruction Eva Joly et Laurence Vichnievsky a été confirmée**, mercredi 3 mai, par la cour d'appel de Paris. Ancien conseil d'Alfred Sirven, visé par deux mandats d'arrêt internationaux dans l'affaire Elf, l'avocat poursuivait les deux magistrats pour « violation de domicile, atteinte au secret des correspondances, échec à l'exécution de la loi », à propos d'une perquisition contestée à son domicile et dans son cabinet (*Le Monde* du 31 mars).

■ **Le sénateur (PS) du Puy-de-Dôme, Michel Charasse, a été débouté**, mercredi 3 mai, d'une demande de dommages et intérêts adressée à l'Etat pour « dysfonctionnement de la justice ». M. Charasse disait avoir appris par la presse, le 11 septembre 1997, sa condamnation à une amende de 10 000 francs pour refus de témoigner, prononcée le jour même par la juge d'instruction Laurence Vichnievsky – et annulée en 1998 par la cour d'appel. Le tribunal a estimé que cette « fuite » ne pouvait être imputée à la juge.

■ **La dix-septième chambre correctionnelle du tribunal de Paris a relaxé**, le 27 mars, Jean-Marie Colombani, directeur de la publication du *Monde*, et l'auteur d'un article, Philippe Refabert, des poursuites intentées par l'association Avocats sans frontières (ASF). Cette association – sans lien avec Avocats sans frontières-France, basée à Toulouse – avait déposé plainte pour « diffamation raciale envers un groupe de personnes », reprochant à un point de vue publié le 12 août 1999 de constituer une « prise de position raciste à l'égard du peuple serbe ». Le 29 mars, ASF a aussi été déboutée de sa poursuite pour « refus d'insertion » d'un droit de réponse au même article.

■ **Huit sociétés de Jean Chouraqui, mis en cause puis acquitté en 1994 dans l'affaire dite des « cliniques marseillaises »**, ont été déboutées d'une demande d'indemnisation par l'Etat pour « dysfonctionnement de la justice ». Soupçonné d'avoir commandité un assassinat, M. Chouraqui avait été incarcéré durant vingt-huit mois. Il avait obtenu, à titre personnel, 600 000 francs d'indemnisation en 1997. Le tribunal a jugé, mercredi 3 mai, qu'« aucune faute, a fortiori lourde » ne pouvait être reprochée au juge d'instruction de ce dossier, Chantal Gaudin.

■ **HÔPITAL : le mouvement de grève nationale des infirmiers anesthésistes**, lancé par plusieurs syndicats (SUD-CRC, CGT et UNSA) et un collectif était suivi, mercredi 3 mai, par 50 % à 100 % des 690 personnels concernés de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Les infirmiers anesthésistes réclament une nouvelle grille salariale.

### VILLE D'AIX-EN-PROVENCE AVIS D'APPEL PUBLIC A CANDIDATURES POUR LA GESTION PAR BAIL DE SON ETABLISSEMENT Etablissement à vocation thermique et de balnéothérapie "THERMES D'HYDROTHERAPIE SEXTIUS"



Dans un environnement remarquable entre Camargue, Calanques, Montagne Ste Victoire et Lubéron et en plein cœur du centre ancien, sur l'emplacement des anciens thermes romains, plus de 3 000 m<sup>2</sup> d'installations d'hydrothérapie édifiées en 1998, propriété de la commune.  
Capacité : 400 clients/jour  
Environnement architectural de très grande qualité  
Relation directe avec hôtel \*\*\* 110 chambres,  
Club de remise en forme de 600 m<sup>2</sup>, parking privatif.  
Bassin de clientèle exceptionnel : 1 million d'habitants à moins de 50 km,  
2 millions à moins de 100 km  
Aéroport Marseille-Provence à 25 km. Nœud autoroutier. Gare TGV en 2001.  
**Nature du contrat :** Bail emphytéotique administratif d'un établissement à vocation thermique et de balnéothérapie (Article 1311-2 du Code Général des Collectivités Territoriales).  
**Caractéristiques principales :** Mise en concurrence spécifique, selon les termes du règlement de consultation.

Date limite du dépôt des propositions : 30 juin 2000.  
Lieu de retrait du dossier de consultation et de dépôt des propositions :  
VILLE D'AIX-EN-PROVENCE, Service des Marchés Publics, 7, rue Venel,  
13616 Aix-en-Provence Cedex 1, Tél. 04.42.25.96.79.

Renseignements d'ordre technique : J.-F. JOLIVALT, Tél. 04.42.23.81.83.  
Renseignements d'ordre juridique : D. VASLIER, Tél. 04.42.25.94.20.  
Date d'envoi de la publication : 26 avril 2000.

Aix en Provence



# Ces gens du pays de Tulle qui refusent la fatalité

Marc Pataut a photographié des habitants de ce coin de Corrèze que la crise économique menace d'extinction. Son travail est présenté dans une exposition itinérante, une occasion pour chacun de se reconnaître

## TULLE

de notre envoyé spécial  
C'est une grange belle et fraîche comme il en existe des dizaines autour de Tulle (Corrèze), qui sent le foin sec et la vache « rouge » limousine : 23 mètres de long, 9 de large. Autour trois fermes, des arbres, des prés gorgés d'eau, un lac. Sur son tracteur, Yves Lidove vide la grange de ses dernières meules : « Je viens de relâcher mes quarante-cinq vaches jusqu'à novembre. Nous aurons tout nettoyé pour être prêts le 6. » Le 6 mai, la grange d'Yves et Sylvette Lidove, lui paysan qui a grandi sur cette terre, elle factrice, installés à Gumond, commune de 108 habitants à l'est de Tulle, accueillera pour huit jours une exposition d'art contemporain intitulée « Sortir la tête ». Est-ce vraiment une exposition ? Son auteur, Marc Pataut, un artiste de quarante-sept ans de renommée internationale, installé à Aubervilliers, parle plutôt de « tentative » ou de « proposition ».

Pendant deux ans, Marc Pataut a rencontré, écouté, interrogé, photographié et filmé des hommes et des femmes qui, chacun à leur manière, définissent le « pays de Tulle ». Les œuvres n'ont pas la distance solennelle d'un tableau ou d'une sculpture. Dans cet art contemporain de proximité, le public doit toucher, prendre, lire, participer. S'emparer de photos encadrées recto verso entre deux plaques de Plexiglas. Lire de longs témoignages de Tullistes affichés aux murs. Ecouter ces mêmes Tullistes dire leur vision du pays dans une vidéo. Participer à un cantou (deux bancs qui se font face où le public s'assoit pour dialoguer). Assister à des saynètes théâtrales sur ce pays de Tulle. « Les gens sont

surpris d'être à la fois sujets et acteurs de l'exposition. Et puis ils restent », affirme Mané Teyssandier, présidente de Peuple et Culture, un mouvement d'éducation populaire qui a sollicité Marc Pataut et qui accompagne intensément son travail.

L'enquête de Marc Pataut au pays de Tulle prend la forme d'une exposition itinérante qui ne ressemble à rien de connu. Elle a été présentée une première fois, en mars, à Chanteix (533 habitants). Après la grange de Gumond, ce sera au tour du foyer culturel de Sérilhac (320 habitants). D'autres étapes suivront. Pour aboutir en 2001 à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Les photos jouent entre noir et blanc et couleur, visages et paysages, ville et campagne. Il y a surtout une belle opposition entre un pays beau à mourir, vert et tourmenté, proche du paradis dont Pataut a restitué la quiétude du « cliché », et, de l'autre, des portraits de Tullistes qui disent combien derrière ce cadre idyllique la mort lente menace.

## CROIRE EN SES FORCES

Or la vingtaine de Tullistes que Marc Pataut a photographiés et fait parler, pour beaucoup paysans, « secouent le pays », « ont construit quelque chose », « sortent la tête », « refusent la fatalité ». Ils ne se lamentent pas, croient en leurs forces, sont persuadés que la culture peut revitaliser un pays sinistré. Il y a de l'utopie dans leurs mots mais ce qu'ils ont construit est concret. Dure est pour eux une ville de 16 000 habitants qui a perdu près de 4 000 âmes en cinq ans. Et qui vieillit. « A Gumond, 70 % des gens ont plus de soixante-dix



Yves et Sylvette Lidove, installés à Gumond, ont accepté sans hésiter de témoigner et d'être photographiés par Marc Pataut. Leur grange accueillera l'exposition à partir du 6 mai.

ans », explique Yves Lidove, qui se bat pour conserver une école maternelle et qui se lamente : « Dès qu'un jeune veut faire quelque chose, il est critiqué. Il faudra bien apprendre à partager le travail, à accueillir, et à arrêter de nous chamailler. »

Tulle s'est longtemps laissée vivre au rythme de l'industrie (d'Etat) de l'armement, qui fournissait la grande majorité des em-

ploiés. Mais la manufacture d'armes, « la Manu » comme on dit ici, aujourd'hui GIAT Industries, est à l'agonie. Dominique Fleygnac a travaillé près de vingt ans à GIAT, à Tulle puis à Bourges avant de revenir au pays, à Laguenne, pour élever des chèvres angora et des pigeons. Ce militant de la Confédération paysanne s'inquiète : « J'ai retrouvé un pays vieillissant et résigné. La Manu contrôlait tout, la ville, l'emploi, les commerçants, les campagnes aussi. C'était une ville d'Etat, avec des services d'Etat, l'hôpital... En 1975 on était 1 500 à la Manu. Ils doivent être 500 aujourd'hui et l'on annonce encore des

suppressions d'emplois. Les gens étaient tellement pris en charge qu'ils ont du mal à réagir. » Jean Mauzat, paysan et maire de Chanteix, veut relever ce défi : « Prendre son destin en main n'est pas une tradition d'ici. Les gens sont renfermés, ne s'engagent pas, on a trente ans de boulot devant nous pour s'en sortir mais c'est un boulot exceptionnel. »

La « proposition » de Marc Pataut parle de tout cela et pointe quelques éléments de sursaut, quelques parcours stimulants. Celui d'Yves Lidove, par exemple, également membre de la Confédération paysanne et qui a accepté sans hésitation de participer à l'ex-

position - témoigner et être photographié - et de la présenter dans sa grange : « C'est tellement rare une exposition en milieu rural. Je passe déjà pour atypique en étant un paysan de gauche en Corrèze, en donnant uniquement du foin à mes vaches, en refusant la course au gigantisme. Si je peux inciter les gens à témoigner, j'aurai contribué à faire vivre le pays au moment où il en a le plus besoin. » Dominique Fleygnac est également persuadé que le renouveau vient du dialogue : « Nous vivons dans un petit pays où il y a plus de fougères que d'hommes, et pourtant personne ne se parle. Cette exposition c'est ça : se retrouver, se connaître. »

## « ON S'EST BOUGÉ »

La commune de Chanteix ne pouvait que participer au projet de Marc Pataut tant le maire « gauche plurielle », Jean Mouzat, mène une politique culturelle sans commune mesure avec le calibre du village. « On s'est bougé », dit ce dernier, en faisant référence au festival Aux champs (musique, chansons et pommes de terre) qui propose à la mi-août une quinzaine de concerts et attire quatre mille personnes. Chanteix a investi 3,5 millions de francs dans une salle de spectacles. « Il a fallu une sacrée explication pour la faire voter au conseil municipal », raconte Jean Mouzat. Elle est là, cette « boîte en zinc » qui brille dans la rue principale. On se dit qu'il s'agit d'une folie et pourtant, c'est une évidence. Jean Mouzat conclut : « Le festival Aux champs, notre façon de gérer la commune, l'exposition de Marc Pataut sont des façons de faire vivre le pays de Tulle. La culture doit servir à ça : rendre les gens heureux et leur donner envie de faire des choses. »

M. G.

★ « Sortir la tête », de Marc Pataut. Renseignements Peuple et Culture, tél : 05-55-26-32-25.

## TROIS QUESTIONS À...

### MARC PATAUT

1 Vous êtes un photographe aux frontières de l'art, de l'information et de la politique. Comment est né ce projet « Sortir la tête » à Tulle ?

Manée Teyssandier et Philippe Salle, de l'association Peuple et Culture, ont découvert à la Documenta de Kassel, en 1997, mon travail sur les SDF du Cornillon, une friche industrielle où a été construit le Stade de France. Nous avons voulu travailler ensemble. Le conseil général de Corrèze projetait de découper le département en six pays. La population d'un seul s'est reconnue dans ce découpage : celle du pays de Tulle. Je me suis

alors demandé comment les Tullistes, qui ont tous une géographie intime dans la tête, pouvaient partager des valeurs culturelles et vivre ensemble ? Comment aussi vivre dans un pays qui vieillit, perd ses emplois et ses jeunes ? Cette exposition est une tentative de réponse.

2 Ne prenez-vous pas le risque de réaliser une exposition régionaliste, voire nostalgique ?

« Sortir la tête » sera présentée à Paris en 2001. C'est un travail local qui a une valeur générale, donc politique. J'ai montré la vidéo dans laquelle des Tullistes racontent leur parcours à des gens du nord de la France. Ils se sont parfaitement reconnus dans ces témoignages. Ils y voient ce qu'ils ont vécu il y a quin-

ze ans, au moment des restructurations industrielles.

3 Qu'est-ce qui compte le plus : l'efficacité sociale ou la création que vous produisez ?

L'un ne va pas sans l'autre. Peuple et Culture m'a permis de faire ce qu'aucune commande artistique n'autorise : passer la première année à rencontrer des gens sans prendre une seule photo. Dans mon travail, la parole est primordiale. Je mets ensuite des gens en avant. Mais je n'abandonne jamais la forme artistique. Comment mes rencontres produisent de l'art, comment mes formes sont lues, c'est tout le sens de mon travail.

Propos recueillis par Michel Guerrin

## L'opposition redoute une dévitalisation des cantons

EN PRÉSENTANT, mercredi 3 mai, un état des travaux de la commission sur l'avenir de la décentralisation qu'il préside (Le Monde du 4 mai), Pierre Mauroy, maire de Lille, sénateur (PS, Nord), s'est exposé aux critiques de nombre d'élus de l'opposition : pour eux, cette commission est « un cache-sexe pour permettre au gouvernement de dissimuler ses travaux de recentralisation ». En réponse à ces accusations, M. Mauroy a indiqué, mercredi, qu'il avait rencontré Lionel Jospin récemment : « Il m'a assuré que le gouvernement consulterait désormais la commission sur toutes les réformes structurelles qui concernent les élus locaux. »

Après les réactions négatives à la suppression de la part régionale de la taxe d'habitation, il a assuré que « Laurent Fabius [n'irait] pas plus loin » dans les réformes de la fiscalité locale. M. Mauroy a également indiqué qu'il avait reçu l'assurance du premier ministre que le projet de loi présenté par Emile Zuccarelli, ancien ministre de la fonction publique et de la décentralisation, sur les interventions économiques des collectivités locales « ne [serait] pas soumis au Parlement ». Depuis plusieurs mois, ce projet était combattu par les conseils régionaux, inquiets de

voir leurs compétences en matière économique encadrées et réorganisées au profit des départements. « C'est un pas dans le bon sens », a estimé Jean-Pierre Raffarin, président de l'Association des régions de France. Mais le président (DL) du conseil régional Poitou-Charentes a néanmoins réitéré, le même jour, sa demande de rendez-vous avec M. Jospin pour « obtenir des engagements », notamment sur le volet ferroviaire du projet de loi « solidarité et renouvellement urbains », discuté en ce moment au Sénat, et qui suscite la plus vive réserve des régions.

M. Mauroy a par ailleurs réveillé l'hostilité des présidents de conseils généraux favorables à la défense du canton. « Le canton est mort », a-t-il redit, mercredi. « Si on touche au mode d'élection des conseillers généraux, ceux-ci vont devenir aussi inconnus de leurs électeurs que les conseillers régionaux », dénonce Claude Belot, président (UDF) du conseil général de Charente-Maritime. L'idée est partagée par la plupart des conseillers généraux élus en zone rurale, en majorité issus des rangs de l'opposition.

Béatrice Jérôme

CULTURE  
Publicités  
EN  
RÉGIONS

Musée-mémorial des enfants d'Izieu  
Dimanche 14 mai à 11h  
Clôture du cycle de conférences  
Ethique de la représentation  
Avec : Jean-Luc NANCY  
Jean-Marc CERINO, Dror ENDEWELD,  
Yves ROZET, Emmanuel SAULNIER  
et des étudiants des Beaux Arts  
de Dijon, Nîmes, Saint-Etienne  
A Izieu (Ain), tél : 04 79 87 21 05

TEMPS DE PAROLES  
THEATRES DANS TOUS SES ETATS  
Comédie de Valence du 9 au 18 mai 2000  
04 75 78 41 70

www.nouvelobs.com  
le nouvel  
**Observateur**

Ils ont abandonné la cravate mais gardé l'ambition.  
Ils sont contre les riches mais vivent comme eux.  
Les reconnaissez-vous ?

Les  
nouveaux  
bourgeois

Entretien : Bourdieu contre les dévots de l'économie

Enquête : le cinéma français en danger de mort



## DISPARITIONS

## Bernard Lamarche-Vadel

## L'artiste en posture de crucifié

**NÉ LE 16 JUILLET 1949**, Bernard Lamarche-Vadel s'est suicidé. Son corps a été retrouvé, mardi 2 mai, chez lui, dans la Mayenne. Pourquoi ? C'est la question que nous pose la mort et à laquelle toute l'œuvre de Lamarche-Vadel apporte une réponse singulière. Il fit d'abord connaître son nom en menant une brillante carrière de critique d'art dans les années 70, autour de la revue *Artistes*, avant de publier, chez Gallimard, *Vétérinaires* (Goncourt du premier roman 1993). Suivirent *Tout casse* (1995) et *Sa vie, son œuvre*, dédié à Philippe Sollers (« Le Monde des livres » du 16 mai 1997). Puis, en 1998, *L'Art, le suicide, la princesse et son agonie* (Mérial) et, en 1999, *Comment jouer enfermement* (Bourgeois). Cinq livres construits autour d'un dispositif complexe qui met en scène l'artiste en posture de crucifié. Il travaillait au sixième avant de décider qu'il était temps de disparaître. Le corps et l'écriture sont confondus dans ce geste, ultime défi d'un artiste envers son pays, envers la Loi, envers la communauté. On songe à Thomas Bernhard. On songe aussi à Artaud, dont le portrait est placé au-dessus du lit mortuaire. Evoquons aussi Genet.

De cette œuvre irradiée par le sacrifice, où les cadavres d'animaux empestent l'atmosphère, où les cortèges funéraires traversent des paysages de désolation, surgit la silhouette spectrale de l'artiste Lamarche-Vadel confondue avec celle de son double, le docteur Marbach, « *infusant de la vie dans la mort, et transfusant de la mort dans la vie* », atteignant une grandeur évidente dans cette lutte sans merci contre la nocivité de la société. Suicide ? Oui, mais aussi mise en scène d'une captation de la désolation du Temps, avec une volonté de vaincre, en donnant de sa personne.

Il est facile d'imaginer les difficultés que rencontra Bernard Lamarche-Vadel pour élaborer et imposer cette vision exemplaire de son époque. Il jouait long terme, avec tout ce que cela implique. Incompréhension, hostilité, indifférence. Mais de ces dangers, ce « *paranoïaque bédictin* » savait faire des atouts. Cette nouvelle « *éthique drastique du moi* », il disait la devoir à un artiste comme Jean-Pierre Pincemin, à un Bram Van de Velde, ou à un Jean Degotex, qu'il était capable d'associer à Helmut Newton. Rigoureux, violent, cruel, il ne ménage pas son lecteur, tout en donnant du travail à ses exégètes pour cent ans. Dans le paysage littéraire, ce

sont les revues qui l'accueillirent avec obstination : *L'Infini*, *Perpendiculaire*, *Ligne de risque*, *Le Trait*. Lamarche-Vadel ne se cantonnait pas pour autant dans l'étroit territoire de la représentation littéraire. La photographie, les montages, la vidéo, le dessin et la peinture servent autant cette œuvre géniale que la phrase – torturée, maltraitée, broyée. Beuys et Gasiorowski furent des influences déterminantes. C'est le premier écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle qui vient de tirer sa révérence.

## GOÛT DE LA MISE EN SCÈNE

Bernard Lamarche-Vadel est mort. Tout était programmé depuis longtemps. Ainsi s'accomplit un destin entièrement voué à dépasser une malédiction originelle (« *Je suis né, mais je n'ai jamais été mis en vie* », a-t-il écrit dans *Sa vie, son œuvre*). L'homme était fascinant, il le savait, et jouait de ce pouvoir. Il faisait penser à un prince en exil, dans son château occupé par sa magnifique collection de tableaux et de photographies. Chaque visite était préparée avec soin. Tel ouvrage soigneusement mis en évidence, le manuscrit ouvert sur le bureau, les gestes du maître des lieux s'apparentaient à une scénographie. Ce qui se jouait était précisément en train de s'écrire. Une temporalité décalée était perceptible, que ce soit à La Rongère où à la clinique des Pages, où l'entraînaient régulièrement les effets de sa complexion maniaco-dépressive, et qui devait être le lieu du livre qu'il préparait (un extrait paraîtra dans le prochain numéro de la revue *L'Infini*). Ce cerveau s'emparait du corps de son interlocuteur, le projetant dans son univers fictionnel. Lors des intervalles de silence, l'ombre inquiétante des animaux empaillés ou des portraits de l'artiste prenait soudain une dimension extraordinaire.

Des témoins le raconteront peut-être un jour, sa mort, probablement, était mise en scène avec la même méticulosité que sa vie apparente. Ses visiteurs et ses amis garderont le souvenir de sa silhouette fine, de ses yeux noirs, de sa chevelure hirsute, de sa conversation joyeuse. Ils se souviendront du banc, dans l'entrée, sur lequel était posé le chapeau de l'artiste. Ils accueilleront la triste nouvelle de l'absence de Bernard Lamarche-Vadel en pensant aux consignes qu'il eut soin de laisser. « *On l'apprend avec calme, on ne s'étonne pas bruyamment.* »

Frédéric Badré

## Gabriel Mérétki

## Un journaliste spécialiste des pays de l'Est

**GABRIEL MÉRÉTIK**, journaliste et essayiste, spécialiste des pays de l'Est, est mort, lundi 1<sup>er</sup> mai, des suites d'un cancer.

Né en France le 15 septembre 1939 dans une famille polonaise, Gabriel Mérétki rejoint sa mère à Varsovie à la fin des années 50. Il commence à écrire, à participer à des émissions de radio et à traduire des auteurs polonais (Mrozek, Witkiewicz). La vague antisémite de mars 1968 le ramène en France. Il travaille à RFI puis à France-Inter. De 1975 à 1980, il est correspondant de Radio-France et de TF 1 à Moscou. Avec Jean-Michel Meurice, il tourne un film remarqué sur la Pâque orthodoxe au monastère de Zagorsk. Il assure en même temps l'intérim de la correspondance du *Monde*. Dans un régime où le cynisme officiel déteint sur tous, sa générosité s'impose, tant vis-à-vis de ses

confrères étrangers que des Soviétiques en quête d'une aide ou d'une simple écoute.

A son retour à Paris, il est rédacteur en chef des journaux du week-end de TF 1 avant de diriger la rédaction de Radio-France Outre-Mer. Au milieu des années 80, il crée une chaîne de télévision polonaise indépendante, NTP, préparant, depuis la France, des émissions sur l'opposition au régime communiste. Après 1989, les nouvelles autorités refusent d'accorder une concession à NTP. Il voyage alors entre la Pologne et la France, assurant une correspondance pour RTL et *Ouest-France* depuis Varsovie. Gabriel Mérétki est l'auteur d'un essai, *La Nuit du général* (Belfond) sur la proclamation de l'état d'urgence en Pologne, le 13 décembre 1981, et sur ses conséquences internationales. Ce livre a été un *best-seller* en Pologne après la chute du régime communiste. Il a également traduit en français les Mémoires du général Jaruzelski avec une postface de l'ancien dissident, aujourd'hui directeur du quotidien *Gazeta Wyborcza*, Adam Michnik.

Daniel Vernet

■ **LE CARDINAL JOHN O'CONNOR**, archevêque de New York, est mort, mercredi 3 mai, à l'âge de quatre-vingts ans. *Le Monde* retracera dans ses prochaines éditions sa vie et sa carrière.

## AU CARNET DU « MONDE »

## Mariages

Jong-Mi et Nicolas

ont l'immense plaisir de faire part de leur mariage, le 6 mai 2000, à la mairie de Meylan (Isère).

Témoins, parents et amis s'associent à leur joie.

## Anniversaires de naissance

Clémence,

reçoit cinq sur cinq en 1980, a aujourd'hui l'infini comme horizon.

Joyeux anniversaire,

Pierre, Christine, Stanislas.

– Le 5 mai 2000.

Pour

Jean-Luc.

Dans quarante-quatre ans, nous serons toujours main dans la main.

Joyeux anniversaire, je t'aime.

Frédérique.

– Bon anniversaire

Papi Pierrot !

Soixante-dix printemps en l'an 2000, ça vaut bien une annonce dans *Le Monde* (entier) !

Juliette, Anna, Catherine, Jean-Jacques.

## Décès

– M<sup>me</sup> Renée Arrous, Ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de leur mari, père, grand-père et arrière-grand-père,

maître Jules ARROUS,

docteur en droit, ancien avocat au barreau de Paris, ancien membre du conseil de l'ordre des avocats de Paris,

survenu le 30 avril 2000, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

94, rue Jean-Jaurès, 78520 Dennemont.

– M<sup>me</sup> Claude Barouch, sa belle-fille, Francine, Charles, Brigitte, Patrick, Dominique, Philippe et Anne, ses petits-enfants, Guillaume, Ian et Benjamin, ses arrière-petits-enfants, font part de la mort de

M<sup>me</sup> Blanche BELAISH-BAROUCHE, le 2 mai 2000.

Les obsèques ont eu lieu le jeudi 4 mai au matin, au cimetière parisien de Bagneux.

– Les docteurs Robert et Annick Djian, Lisa et Manuel, M<sup>me</sup> Martine Rubin, Stéphanie, Sophie, Pauline et Marc Devictor, ont la douleur de faire part du décès de leur mère, belle-mère, grand-mère et arrière-grand-mère

Simone BENHAIM,

dans sa quatre-vingt-septième année.

L'inhumation aura lieu au cimetière paysager du Grand-Saint-Jean, à Puyricard, vendredi 5 mai 2000, à 16 h 30.

Villa La Terrasse, 8, chemin Léon-Savornin, 13100 Aix-en-Provence, 110, rue Sylvabelle, 13006 Marseille.

– M<sup>me</sup> François Bonnet, née Geneviève Lestringant, son épouse, Guy et Dominique Gailler, Claude Bonnet et Marie-France Mialon, Le docteur Olivier Bonnet et Reine-Claude, Marc et Catherine Benner, ses enfants, Pierre, Annelise, Béatrice, Guillaume, Jacques-Alexandre et Romain, ses petits-enfants, Les familles Bonnet, Lestringant, Coste, Marion, Et toutes les familles alliées, ont la douleur de faire part du décès de

François BONNET,

ancien élève de l'École polytechnique, pasteur de l'Église réformée de France, ancien trésorier délégué de l'ERF, croix de guerre 1939-1945,

survenu le 26 avril 2000, à Paris, dans sa quatre-vingt-unième année.

L'inhumation a eu lieu dans l'intimité familiale, à Paris.

Un service religieux sera célébré en l'Église réformée du Luxembourg, 58, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>, le samedi 13 mai, à 17 heures.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Des dons peuvent être adressés au profit de l'action d'entraide des familles pastorales assurée par la Caisse auxiliaire des retraites pastorales (CARP, 47, rue de Clichy, Paris-9<sup>e</sup>).

« Et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours. » Ps 23

27, rue Vergniaud, 75013 Paris.

– Aix-en-Provence. Paris.

M<sup>me</sup> Noëlle Copin, son épouse, Laëtitia et Jérôme, Olivier, Xavier et Jean, ses enfants, M<sup>me</sup> Jacqueline Copin, sa mère, Henri et Christine, François et Loraine, Hélène et Jean-Marc, ses sœurs, frère, et leurs enfants, Les familles Delhumeau-Jouandon, Thuault et Berger, ont la tristesse de faire part du décès brutal de

M. Philippe COPIN,

survenu dans sa cinquante et unième année.

Les obsèques religieuses seront célébrées le vendredi 5 mai 2000, à 12 heures, en l'église Saint-Jean-de-Malte, à Aix-en-Provence, suivies de l'inhumation, à 14 heures, au cimetière des Milles.

– L'agence Chambrelant, à Aix-en-Provence, Son personnel, Et toutes ses équipes en Afrique et dans les DOM-TOM, ont la profonde tristesse de faire part du brutal décès de

Philippe COPIN,

le 2 mai 2000, à Aix-en-Provence.

– M. Claude Crasson, son époux, Ses enfants et petits-enfants, ont le regret de faire part du décès de

M<sup>me</sup> Arlette CRASSON, née SODORE,

survenu à Courbevoie, le 28 avril 2000.

Ses obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale.

Suzanne Luc ESTANG, née BOUCHEREAU-BOISGONTIER

nous a quittés le 25 avril 2000.

La cérémonie religieuse a eu lieu dans l'intimité à Ichy (Seine-et-Marne), le 2 mai.

– Ses enfants, Sa famille, Ses proches, ont la douleur d'annoncer le décès de

M<sup>me</sup> Alexandre KLOTZ, née Olga HAWKINE,

survenu le 26 avril 2000.

Les obsèques ont eu lieu le 28 avril, dans l'intimité.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– Françoise Maillard, Jean-François et Maryse Maillard, ses enfants, ont la grande tristesse de faire part du décès de

Denise MAILLARD,

le 22 avril 2000.

Elle a rejoint son époux,

René,

ancien élève

de l'École normale supérieure,

décédé en 1955.

La cérémonie religieuse et l'inhumation ont eu lieu dans l'intimité, le 27 avril.

35, avenue de Laumière, 75019 Paris.

– Son épouse, Ses enfants et petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de

Pierre MALEYRAT,

survenu brutalement le 15 avril 2000.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité, le 20 avril, à Douarnenez (Finistère).

Gabriel MÉRÉTIK

nous a quittés le 1<sup>er</sup> mai 2000, dans sa soixante et unième année.

Selon sa volonté, il sera incinéré au cimetière du Père-Lachaise, boulevard de Ménilmontant, Paris-20<sup>e</sup>, le samedi 6 mai, à 11 heures.

De la part de Grazy, son épouse, Sa famille, Ses amis.

Hameau Vernon, 21530 La Roche-en-Brenil.

(Lire ci-contre.)

souhaitez la fête des mères le 28 mai dans le carnet

spécial

\*

fête des mères

tarif: 85F TTC la ligne

tel: 01 42 17 29 94

fax: 01 42 17 21 36

– La Fédération des SGEN-CFDT a l'immense peine d'annoncer le décès de

Maurice RÉMY,

survenu le 30 avril 2000.

Salut, notre vieux camarade.

Simonne RICHALOT de ROBERT

s'est endormie paisiblement le 30 avril 2000, dans sa quatre-vingt-troisième année.

De la part de ses enfants et petits-enfants.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Marc et Anne Richalot, 9, impasse du Curé, 75018 Paris. Elisabeth et Pascal Weber, 5, rue Champemin, 69390 Vourles.

– M<sup>me</sup> Andrée Rouve, son épouse, Jean et Catherine Rouve, Pascal Rouve et Florence Cour, Sylvie Rouve, ses enfants, Clémentine, Camille, Capucine, Juliette, Amandine, Vincent, Paul et Victor, ses petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de

M. Georges ROUVE,

survenu le 1<sup>er</sup> mai 2000, à l'âge de soixante-seize ans.

Les obsèques se dérouleront le vendredi 5 mai, à 11 h 15, au funérarium des Batignolles.

L'inhumation aura lieu dans l'intimité familiale au cimetière de Moisselles (Val-d'Oise).

121, avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris.

– M<sup>me</sup> François Sarfaty-Vernon, son épouse, Marie et Pierre, ses enfants, Sa famille et ses amis, ont la douleur de faire part du décès de

M. François SARFATY,

survenu le 2 mai 2000, à l'âge de quarante-six ans.

L'incinération aura lieu dans l'intimité familiale.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– M<sup>me</sup> Marie-Henriette Cordier, sa mère, M<sup>me</sup> Françoise Savoie, née Pouré, son épouse, M<sup>me</sup> Mauve Hoffmann Savoie, M. Michel Savoie, ses enfants, Ses petits-enfants, Et toute sa famille, ont le regret de faire part du décès du

professeur Jean-Claude SAVOIE, ancien chef de service de médecine nucléaire du groupe hospitalier Pitié-Salpêtrière,

survenu, dans sa soixante-quinzième année, le 30 avril 2000, à Tosny (Eure).

La cérémonie religieuse sera célébrée dans la stricte intimité, en l'église de Tosny, le vendredi 5 mai, à 15 heures.

– Jean-Paul Pouget, directeur du département des sciences physiques et mathématiques du CNRS, Alain Huetz, directeur du laboratoire de spectroscopie atomique et ionique d'Orsay, Et tout le personnel du laboratoire, ont la grande tristesse de faire part du décès de leur collègue,

Alain SUREAU,

directeur de recherche au CNRS,

survenu le 30 avril 2000, à l'âge de soixante-quatre ans.

Ils expriment leur profonde sympathie à sa famille et à ses proches.

Le nom d'Alain Sureau restera attaché aux efforts de compréhension du fonctionnement des laser-X.

## Messes anniversaires

– In memoriam.

Une messe sera célébrée le mardi 9 mai 2000, à 11 heures, en la basilique Notre-Dame-des-Victoires, place des Petits-Pères, Paris-2<sup>e</sup>, à la mémoire de

Mathias POLAKOVITS dit Paul MATHIAS,

décédé le 9 avril 1987.

## Anniversaires de décès

– 5 mai : trois ans déjà !

Jean SALMON

nous quittait.

## Débats

– La FNAC organise, le 12 mai 2000, à partir de 17 heures, à l'espace Rencontres, 136, rue de Rennes, à Paris-6<sup>e</sup>, un débat autour du livre d'Edouard Valdman,

Le Retour du Saint,

publié aux éditions Biblescope (Vilo), avec notamment Roger-Pol Droit, écrivain et philosophe, éditorialiste au journal *Le Monde*.

## Conférences

COLLÈGE DES ÉTUDES JUIVES de l'Alliance israélite universelle :

« L'ESPÉRANCE FACE AU RETOUR DU RELIGIEUX » cycle de conférences

Le religieux en perspective

9 mai : E. Valdman, C. Cohen-Boulakia ; 10 mai : F. Lenoir, S. Trigano ; 11 mai : P. Michel, A. Glucksmann.

L'espérance du XXI<sup>e</sup> siècle

15 mai : J.-C. Guillebaud, D. Gira ; 16 mai : Daniel Bensaid, Matthieu Ricard ; 17 mai : Guy Coq, Ghaleb Ben Cheikh ; 18 mai : S. Trigano.

Du 9 au 18 mai (19 heures-20 h 30 et 20 h 30-22 heures) au siège de l'Alliance, 45, rue La Bruyère, 75009 (PAF) Renseignements : 01-53-32-88-58 Site internet : http://www.aiu.org

## Cours

Découvrez l'informatique chez vous avec le premier organisme de formation à domicile. Prise en main du matériel, Internet, bureautique. ALDISA. Tél. : 01-46-10-50-32.

## Stages

Séjours d'écriture, île Tatihou, du texte court à la nouvelle. Réservations : baz-art.com Tél. : 02-31-79-48-65.

## Assemblées générales

La SADC informe ses associés que son assemblée générale annuelle est reportée au 15 juin 2000, à 14 heures.

Une assemblée générale extraordinaire destinée à modifier certains articles de ses statuts se tiendra à la même date.

Les associés seront convoqués dans les conditions prévues par les statuts.

Les deux assemblées auront lieu au Cinéma des Cinéastes, 7, avenue de Clichy, Paris-17<sup>e</sup>.

SADC, 11 bis, rue Ballu, 75009 Paris. Tél. : 01-40-23-44-09.

## Colloques

Colloque sur l'avenir des disciplines littéraires dans l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur samedi 6 mai de 14 heures à 18 h 30 grand amphithéâtre de la Sorbonne

– Ouverture du colloque par Dominique Boutet, professeur de littérature française à l'université Paris-X. Introduction par Michel Jarrety, professeur de littérature française à la Sorbonne.

## Interventions de :

Fanny Capel, professeur de lettres au lycée Jules-Ferry de Coulommiers, Antoine Compagnon, professeur de littérature française à la Sorbonne, Régis Debray, professeur de philosophie à l'université Lyon-III, Alain Finkielkraut, philosophe, professeur à l'École polytechnique, Denis Kambouner, professeur de philosophie à l'université Paris-X, Jacques Le Rider, directeur d'études germaniques à l'EPHE, Danièle Sallenave, écrivain, maître de conférences à l'université Paris-X, Bernard Sergent, helléniste, directeur de recherches au CNRS, Jean-François Sirinelli, professeur d'histoire contemporaine à l'IEP de Paris, Michel Zink, professeur de littératures de la France médiévale au Collège de France.

A l'issue de ces communications, M. Alain Viala, professeur de littérature française à la Sorbonne nouvelle et à l'université d'Oxford, président du groupe technique disciplinaire lettres au ministère de l'éducation nationale, prendra la parole, et son intervention sera suivie d'un débat.

La séance sera présidée par Michel Delon, professeur de littérature française à la Sorbonne.

## Communications diverses

10 mai 2000

37<sup>e</sup> Journée biblique de la WIZO à la Sorbonne

Tél. : 01-48-01-97-70.

– En réponse à l'appel des Nations unies et de l'Unesco, Manifeste 2000, le maître Zen Thich Nhat Hanh offrira un entraînement bouddhiste à la paix et à la non-violence dans la vie quotidienne (en famille, à l'école et au travail). – Session de 3 semaines du 1<sup>er</sup> au 21 juin 2000 pour ceux et celles déjà initiés à la méditation bouddhique (en anglais avec traduction simultanée en français, allemand, espagnol, italien ou vietnamien).



## 3 LES ENFANTS PERDUS DU SIÈCLE

**L**E 18 juin 1935, au petit matin, l'écrivain René Crevel se suicide par le gaz dans son appartement de la rue Nicolo, à Paris. Il va avoir trente-cinq ans. Près de son corps, un billet avec ces mots : « Prière de m'incinérer. Dégoût. » Ceux qui le connaissent savent qu'il est gravement malade. Mais quelques jours plus tard, Elise et Marcel Jouhandeau, qui sont des amis très proches, accusent : pour eux, les véritables responsables de sa mort sont les surréalistes, et plus précisément André Breton. « Rien ne ressemble à un crime comme un suicide », écrit Jouhandeau dans *Le Figaro*. Et il cite ces mots que lui aurait confiés Crevel : « Breton est mon Dieu. (...) Quand je ne croirai plus en rien, ni en moi, ni en personne, je croirai en Breton. (...) Que Breton me déçoive et je me tuerai. »

La réaction des Jouhandeau met le doigt sur la nature très particulière des liens qui se sont tissés entre les deux hommes, au fil des combats menés au nom du surréalisme. Breton est le pape du mouvement. Mais qui est Crevel ? Pour les fêtards qui fréquentent le Paris fou des années 20, il est l'un des leurs. Ce grand jeune homme blond au visage poupin, toujours tiré à quatre épingles, d'une gentillesse et d'une gaieté inaltérables, est un convive idéal dans les bals et les soirées mondaines. C'est bien lui ce dandy qui se décrit dans *Les Pieds dans le plat* (Pauvert, 1974, préface d'Ezra Pound) en train de préparer des cocktails « le front barré d'une mèche blonde, cravaté de rose mourant, vêtu de jersey de soie émeraude et chaussé de sandales de cuir mauve... ». Il fréquente les salons et les cafés à la mode et ne craint pas de s'encaigner dans les bals nègres et les caboulots de la rue de Lappe. Le soir, on le trouve au Bœuf sur le toit ou à La Coupole. Il est de toutes les premières, de tous les cocktails. Ce tourbillon s'accompagne d'une vie sentimentale agitée. Ses aventures sont nombreuses, avec les femmes et les hommes, avec une préférence toutefois pour ces derniers. René Crevel fait partie de ce milieu artiste et mondain qui, dans le sillage de Jean Cocteau, s'amuse en choquant le bourgeois.

Mais il n'est pas que cela. Depuis qu'il est adolescent, il écrit. Dès les premiers pas du surréalisme, il adhère au mouvement et assiste aux réunions du café Le Cyrano, place Blanche, où Breton réunit ses compagnons d'armes. Son admiration pour ce dernier est immense. Jusqu'à sa mort, il est le seul à lui rester totalement fidèle, par-delà les crises, les scissions, les exclusions qui déchirent le mouvement. De son côté, Breton a en lui une totale confiance. Et cette complicité est d'autant plus remarquable que bien des aspects de la personnalité de Crevel sont de nature à lui déplaire. Breton a une phobie de l'homosexualité. Surtout, il n'a pas la même conception de l'écriture que Crevel. Il condamne le roman. Le détournement de la fiction qu'utilise Crevel dans la plupart de ses récits ne peut que l'indisposer.

**D'**OÙ vient alors cette profonde connivence entre les deux écrivains ? Pour Crevel, Breton est celui qui montre le chemin. Les brouilles passagères ne remettent jamais en question l'essentiel. Breton, de son côté, est fasciné par le charme et par les dons de Crevel, mais surtout par son inaltérable capacité d'indignation. Crevel est un révolté dans l'âme. Sa souffrance intérieure est telle que rien, jamais, ne peut l'apaiser. Cette tension, ce rejet de la société, cette quête d'absolu constituent pour Breton une source inépuisable d'énergie créatrice. A ses yeux, Crevel est l'incarnation du surréalisme. Il fait partie de ces « irréductibles » cités dans *Le Manifeste du surréalisme* pour



MAN RAY TRUST / ADAGP / TELIMAGE

*Le groupe surréaliste en 1922, photographié par Man Ray : (de gauche à droite) Tristan Tzara, Paul Eluard, André Breton, Hans Arp, Salvador Dali, Yves Tanguy, Max Ernst, René Crevel et Man Ray.*

Que ce soit par sa plume de journaliste ou par sa présence aux réunions et manifestations, Crevel soutient sans réserve les initiatives des surréalistes. Le radicalisme même du mouvement le rassure. La révolution qu'il annonce doit aider Crevel à se débarrasser du personnage superficiel qui cohabite en lui. En se réclamant d'une philosophie du non-sens et de la déraison, il pensait sans doute combattre la véritable folie, la folie qui nous entoure, et celle aussi dont il se croyait menacé lui-même, dans son esprit et sa raison. C'est pourquoi chaque nouvelle initiative des surréalistes est pour lui une épreuve de vérité, comme l'enquête sur le suicide, publiée dans le numéro 2 de *La Révolution surréaliste* (à la question : « Le suicide est-il un solution ? », il répond « oui... » sans hésiter), ou les proclamations de la Centrale surréaliste, animée par Antonin Artaud.

Crevel et Artaud... deux êtres déchirés qui prônent la révolution. Mais laquelle ? Ce concept de « révolution », qui a donné son nom à la revue des surréalistes, est au centre de tous les débats internes au mouvement et de tous ses déchirements. Révolution personnelle et sociale, poétique et politique... En 1935, Crevel est de plus en plus engagé dans l'action. Il s'implique dans les organisations humanitaires. Il accueille des réfugiés chassés d'Allemagne par le nazisme.

## Breton et René Crevel, le surréaliste absolu

**Pour André Breton, le jeune René Crevel incarnait le surréalisme par sa rage créatrice inépuisable. Seules la maladie et la mort sépareront ces deux hommes que lia jusqu'au bout une indéfectible amitié**

avoir « fait acte de surréalisme absolu ». « Qu'est-ce que le surréalisme ? », écrit-il dans la revue *Documents 34*. C'est le vaisseau dont, en pleine tempête, René Crevel se rendit maître, en fermant les yeux. »

Cette radicalité, Breton et Crevel la partagent en littérature, mais aussi en politique. Tous les deux pensent que la libération personnelle va de pair avec celle de la société. Pour cela, ils sont prêts à s'engager dans l'action militante et à rejoindre le camp révolutionnaire. Faut-il pour autant adhérer au Parti communiste ? La question est au centre d'inépuisables débats au sein du mouvement. Breton soutient une position médiane : il faut lutter avec les communistes tout en préservant l'autonomie totale de création artistique voulue par le surréalisme. Cette ligne de synthèse se heurte dans son application à bien des difficultés, et Breton est souvent débordé. Crevel est à peu près le seul à se trouver constamment à ses côtés. A ses yeux, la liberté de l'écrivain et la mission du révolutionnaire sont également inaliénables. Mais il est sur cette ligne par tempérament plus que par idéologie. Crevel est un exalté, un écorché vif sous ses allures de dilettante. Son activisme politique le dépasse et un jour vient où la limite tracée par Breton est franchie. Le divorce avec son ami devient inévitable. Crevel ne le supportera pas.

Crevel danseur mondain, Crevel poète avant-gardiste, Crevel polémiste, Crevel militant révolutionnaire... Toutes ces images correspondent à une réalité, mais les concilier n'est pas facile. Il en est une autre qui les réduira toutes à néant : c'est Crevel condamné à mort par la maladie. Périodiquement, il disparaît pendant de longs mois. Seuls ses amis les plus

proches ont de ses nouvelles grâce aux petits billets qu'il leur envoie des sanatoriums. En 1925 (il a vingt-cinq ans), son mal est identifié : c'est la tuberculose. En 1929, on lui coupe des côtes pour permettre au poumon droit de respirer. L'opération lui procure un répit mais, peu de temps après, de nouvelles lésions apparaissent. L'espoir de guérir s'éloigne à nouveau. Crevel met fin à dix ans de souffrances, lui dont son ami Salvador Dali écrit, dans sa préface à *La Mort difficile* (Pauvert, 1974) : « Personne n'a été aussi souvent

lycée Janson-de-Sailly, il côtoie Michel Leiris et devient l'ami de Marc Allégret. A la caserne de Latour-Maubourg, où il fait son service militaire, il a pour compagnons de chambrée Marcel Arland, Roger Vitrac, Georges Limbour, Max Morise et François Baron, avec qui il crée la revue *Aventure*. Le 14 avril 1922, ils vont à un rendez-vous fixé par un tract du mouvement dada à l'église Saint-Julien-le-Pauvre. C'est la nouvelle stratégie du mouvement consistant à remplacer les réunions littéraires confidentielles par

nion a lieu le 25 septembre, à 9 heures du soir, avec Desnos et Morise. On éteint la lumière et on pose les mains sur la table pour constituer une chaîne. Rapidement Crevel s'endort et se met à raconter en hurlant l'histoire d'une femme qui assassine son mari... On recommence peu de temps après avec d'autres participants (Eluard, Max Ernst...), et le phénomène se reproduit. Pour Breton et ses amis, l'expérience est bouleversante. « Après dix jours, écrit-il dans *Les Pas perdus, les plus blasés, les plus sûrs d'entre nous demeurent confondus, tremblants de reconnaissance et de peur, autant dire ont perdu contenance devant la merveille.* »

Le but de ces séances n'est pas de dialoguer avec les morts comme dans les séances ordinaires de spiritisme, mais d'entrer dans des états seconds pour laisser parler l'inconscient. A ce jeu, Crevel montre des aptitudes hors du commun. A peine est-il endormi qu'il entre en transes. Pris de tremblements, il hurle des histoires extravagantes où s'expriment sa haine des femmes et ses frustrations sexuelles. Il se voit écrasant sous ses talons des yeux de femmes. Ses descriptions s'accompagnent de râles, de soupirs, de chants, d'incantations. Breton doit parfois intervenir, tant la tension est grande. Un soir, il doit réveiller les participants qui, menés par Crevel, tentent de se pendre à des cordes attachées aux portemanteaux.

Ces excès marquent la limite que Breton ne veut pas dépasser. Grand ordonnateur de ces soirées, il décide de les arrêter, effrayé par les gouffres qu'elles révèlent. Crevel regrette cette décision. Il ne cache pas qu'il lui arrivait de simuler un peu, pour relancer la soirée lorsque la tension menaçait de retomber...

**Pendant les séances de spiritisme, Breton doit parfois intervenir, tant la tension est grande. Un soir, il est contraint de réveiller les participants qui, menés par Crevel, tentent de se pendre à des cordes attachées aux portemanteaux**

« crevel », personne n'est autant « rené » à la vie que notre René Crevel. »

Cette force de refus, cette haine de la réalité, c'est dans son enfance qu'il les a rencontrées. Une enfance dont il a, toute sa vie, tenté de se débarrasser. Sans passé (« mémoire, l'ennemie », écrit-il dans *Mon corps et moi*) et sans avenir, Crevel est à la recherche d'un père (le sien s'est suicidé quand il était enfant) et d'un idéal. Il pense les trouver tous deux dans le surréalisme, qui n'est donc pas une simple expérience littéraire. C'est toute sa vie. Breton l'a tout de suite compris : on aurait dit que le surréalisme attendait Crevel pour exister vraiment. Crevel est une sorte d'aimant qui attire et condense la poésie en suspens. Au

des visites provocatrices de lieux publics, au cours desquelles on harangue les passants. Il y a là Tristan Tzara, fondateur de Dada, Soupault, Aragon... Une silhouette domine les autres : celle de Breton, cheveux longs et monocle à l'œil, imperturbable sous la pluie. Aragon accueille les jeunes gens avec beaucoup de gentillesse, les écoute, leur donne des conseils pour *Aventure*.

Quelques mois plus tard, Crevel est à l'origine de l'un des actes fondateurs du surréalisme : les séances de spiritisme organisées par Breton dans son domicile, au 42, rue Fontaine. Une voyante lui ayant assuré qu'il avait des dons de médium, il propose à Breton d'en faire l'expérience. La première réu-

Frédéric Gausson

**PROCHAIN ARTICLE**  
Gide et Pierre Herbart,  
Lafcadio incarné



# Pour une démocratie de participation

par Jacques Toubon

**N**OTRE vie publique a besoin d'une modernisation. Le fossé se creuse entre les Français et ceux qui les gouvernent, la société se reconnaît de plus en plus mal dans les institutions chargées de la représenter, la méfiance, le scepticisme et un certain découragement s'installent sur la scène politique.

C'est parce qu'ils méconnaissent la volonté de participation du citoyen moderne que la plupart des projets de réforme de la Constitution aujourd'hui débattus font figure de projets de circonstances. Se focaliser sur notre loi fondamentale, c'est se tromper d'objectif : le renouveau ne viendra pas d'un toilettage du texte constitutionnel, mais plutôt d'une réflexion sur l'ensemble de nos institutions, de nos pratiques et de nos traditions, sur notre constitution

compromis ni les contre-pouvoirs qui permettent à ce système de fonctionner outre-Atlantique. Les caractères de notre vie politique, à l'opposé de ce scénario à l'américaine, font du quinquennat un pari risqué, qui se traduirait inévitablement par des blocages institutionnels ou des affrontements idéologiques. Si la cohabitation est « émolliente », la présidentialisation du régime risque bien d'être explosive.

Les autres projets régulièrement débattus ne répondent pas non plus aux nécessités de notre vie politique, parce qu'ils se limitent aux relations formelles entre les institutions plutôt qu'à une redéfinition du pacte entre l'Etat et les citoyens. Ce qui compte aujourd'hui, ce n'est pas tellement la séparation des pouvoirs, c'est plutôt la séparation du pouvoir, c'est-à-dire le fossé, l'écart qui menace

croître la mixité sociale de notre représentation politique, en donnant aux salariés du secteur privé les moyens d'assumer un mandat électif. Leur expérience apportera à la politique une autre manière d'appréhender les enjeux économiques et sociaux. Cela nécessite sans doute de faire preuve d'imagination : il est encore trop difficile de risquer son emploi pour un mandat dont l'essence même est d'être précaire, et la loi de 1978 n'a pas réussi à créer les garanties d'une réintégration. Mais il y a là un véritable enjeu pour notre vie publique, car il n'est pas sain que les salariés du secteur privé se trouvent dans une position aussi défavorable pour accéder aux fonctions électives.

Pour que les allées du pouvoir ne restent pas à sens unique, nous devons également faire évoluer les pratiques qui gouvernent le cumul des mandats : restreindre le nombre de mandats que l'on peut exercer simultanément, c'est l'objet du texte récemment voté au Parlement qu'il faudra compléter par les ministres ; mais aussi réduire le nombre de mandats successifs que l'on peut occuper à la tête d'une mairie ou dans une assemblée. Un lien plus direct entre l'électeur et l'élu exigerait aussi que la France envisage d'acclimater le scrutin majoritaire à un tour.

Donner aux citoyens davantage de moyens de défendre leurs droits et leurs intérêts constitue l'autre direction dans laquelle doit progresser notre vie publique. Cela passe d'abord par l'institution du référendum d'initiative populaire, déjà pratiquée par d'autres démocraties. Je ne vois aucun obstacle à ce qu'un référendum puisse être organisé sur proposition d'un

million d'électeurs, dans l'un des domaines de l'article 11 de la Constitution, et cela aussi bien de manière « offensive », pour favoriser l'adoption d'une loi, que « défensive », pour faire obstacle à une réforme envisagée par le Parlement.

Au sein de chaque commune, il est également souhaitable que le référendum d'intérêt local se voie conférer, au moins dans certains domaines, un caractère décisif et non plus consultatif. Une telle

doxe que constitue la situation actuelle, où il est moins grave pour une loi d'enfreindre la Déclaration des droits de l'homme que le règlement communautaire sur le calibrage des tomates et où le Conseil constitutionnel est le seul juge à ne pouvoir écarter l'application d'une loi promulguée.

Le renforcement de l'Etat de droit nécessite enfin une réforme de notre système judiciaire, pour favoriser l'indépendance des magistrats, mais aussi pour mieux

sabilité gouvernementale qui obéit à la seule loi de la majorité parlementaire et une responsabilité pénale individuelle inadaptée à la complexité de la décision politique, n'est-il pas temps d'envisager la possibilité de mettre en cause la responsabilité politique individuelle des membres du gouvernement par un vote parlementaire à une majorité très qualifiée ?

Au-delà de ces réformes institutionnelles, c'est des pouvoirs locaux que dépend aujourd'hui la qualité de notre vie quotidienne. L'éducation et la sécurité ne peuvent plus faire l'objet d'une planification et d'une gestion centralisées. Elles constituent par excellence des services de proximité, dans lesquels les élus locaux doivent se voir reconnaître plus de pouvoirs. C'est un impératif de gestion, mais aussi une nécessité démocratique, afin de permettre aux citoyens de participer plus activement à l'organisation de deux services prioritaires pour leur cadre de vie.

Il n'y a qu'une seule chose qui soit pire que d'avoir de mauvaises institutions : c'est d'avoir de bonnes institutions et une pratique qui les dément. Nous avons besoin d'une République où les gouvernants ne soient pas séparés des gouvernés, où le règne de l'information soit aussi celui de la réflexion, et où le débat démocratique procède d'un véritable échange entre les partis au lieu de se limiter à l'alternance de majorités dogmatiques, ivres de leur pouvoir et ignorantes d'une opposition réduite à la frustration.

Jacques Toubon, ancien ministre, est président des Clubs 89.

Ce qui compte aujourd'hui, ce n'est pas tellement la séparation des pouvoirs, c'est plutôt la séparation du pouvoir, c'est-à-dire le fossé, l'écart qui menace toujours de s'instaurer entre gouvernants et gouvernés

administrative autant que sur notre constitution légale. Les événements les plus récents le confirment d'ailleurs : il est presque devenu plus difficile pour le gouvernement de fusionner deux directions que de réviser la Constitution.

Le meilleur exemple des erreurs auxquelles conduit un débat purement constitutionnel est l'affaire du quinquennat. On en parle aujourd'hui comme d'un moyen de rendre l'institution présidentielle plus efficace, en évitant la paralysie de la cohabitation, et plus démocratique, en déplaçant la magistrature suprême de l'attribut régalié que représente un mandat prolongé.

On voit mal, toutefois, comment le raccourcissement du mandat présidentiel pourrait avoir les effets magiques qu'on lui prête. Car ou bien le président ne sera pas élu en même temps que l'Assemblée nationale, et l'on risque alors de déboucher sur une cohabitation permanente. Ou bien élections législatives et présidentielle seront couplées, et la pratique des institutions sera plus monarchique que jamais, au point même d'abolir la séparation entre pouvoirs exécutif et législatif : la présidence s'appuiera en effet systématiquement sur une majorité parlementaire, l'Assemblée nationale sera réduite au rôle de chambre d'enregistrement, et les députés seront d'autant plus dévoués à l'hôte de l'Elysée qu'ils seront élus en même temps que lui et sur le même « ticket ».

Dans tous les cas, le quinquennat marquera un glissement vers un régime présidentiel à l'américaine, mais sans la culture de

toujours de s'instaurer entre gouvernants et gouvernés, la fracture entre les problèmes tels qu'ils sont vécus par le citoyen et les questions telles qu'elles sont posées – ou esquivées – par le monde politique ou médiatique.

Comment passer d'une démocratie de représentation, formelle, et d'une démocratie d'opinion, réelle, à une démocratie de participation ? On peut envisager deux types de réformes : celles qui renforcent la représentativité des institutions, et celles qui aident le citoyen à mieux défendre ses droits et ses intérêts ; ou, pour reprendre les mots même de notre Constitution, celles qui font de la République un gouvernement par le peuple et celles qui en font un gouvernement pour le peuple.

Renforcer la participation des citoyens à l'exercice du pouvoir, multiplier les ponts entre la société civile et le monde politique est la première urgence. Gouvernants et gouvernés ne doivent pas appartenir à deux mondes différents. Il faut au contraire qu'ils mènent, autant que possible, la même vie. Le régime en apparence le mieux équilibré ne produira pas de démocratie si les décisions continuent d'emprunter les mêmes circuits et si les alliances s'y concluent toujours dans les mêmes cercles.

Nous devons ouvrir le monde politique aux acteurs qui en sont absents : les salariés du secteur privé, les femmes et les jeunes. La parité a représenté de ce point de vue un progrès : nous sortons peu à peu d'une république hémiplogique, où le masculin l'emportait systématiquement sur le féminin. Il est maintenant essentiel d'ac-

## Billancourt autrement

**A**Boulogne, la plus grande des opérations d'urbanisme en région parisienne vient donc de démarrer. Lauréat d'une consultation récemment relancée, je voudrais revenir sur ce que ce site a de paradoxal. Et surtout sur une conception de la ville qui peut rester la même – ses cotéaux, dans ce cas, seront méticuleusement bétonnés, deux autoroutes sur berges y seront implantées, elle sera comme prévu l'otage de ses mètres carrés –, mais qui peut également conduire vers une agglomération plus ouverte et plus inattendue qu'elle n'est.

Rien n'y est très simple, il est vrai. Ni le contexte, décidément privé, ni ce que l'on peut y trouver : ici des HLM – marinas gigantesques – qui ne plaident pas pour revenir à plus de densité ; là une île mince, les pieds dans l'eau, et puis, dans ce grand arc de la Seine, des chemins empierrés qui serpentent vers Meudon pendant que du côté Boulogne les voitures filent, sans un regard pour les villas néoclassiques que la forêt abrite.

Il faudra donc choisir, décider d'un projet, lui laisser le temps

d'évoluer... Or, si le problème des villes est en effet celui du soin ou de l'intelligence mis à les transformer, nous gagnerions beaucoup, me semble-t-il, à scruter de plus près l'étendue dans laquelle ces métamorphoses sont en train de se jouer et à nous demander ce que sont aujourd'hui les chances que nous avons vraiment de les réinventer.

Jouer un coup d'avance, parier sur une ville ouverte plutôt que sur l'occupation du moindre mètre carré

La première est troublante et tient à un espace que les réseaux sont manifestement en train de déchirer, y installant des univers étranges, des raccourcis auxquels nous n'aurions pas pensé. Miracles auxquels on peut bien ne pas croire, mais au terme desquels la disparition de fonctions pour le moment pérennes va probablement engendrer des paysages urbains qu'il faudra repenser. Non pas vides, cela va de soi : il y restera des cafés et des bibliothèques, les pistes de roller y remplaceront les banques... Mais certainement plus souples et sans aucun doute plus sereins que ceux auxquels l'empilement des projets nous avait habitués.

Rien ne nous dit donc que, demain, les villes où nous vivons soient vouées à demeurer. Encore moins qu'il faille occuper – comme nous continuons de le faire – l'ensemble des espaces à l'intérieur desquels l'automobile a fini par nous entraîner. Plus spécifiques, elles pourraient être plus légères, plus sobres, elles pourraient ne plus s'étaler. Mais il nous faudra pour cela les aborder différemment, en renonçant à cette idée absurde qu'elles peuvent être des métropoles (par leurs réseaux, leurs compétences...) et continuer de se conduire comme des agglomérations inhibées : discontinu d'objets (qui a déjà donné les grands ensembles) dans lequel

par Bruno Fortier

nous baignons – en plus mou – avec l'envahissement des « produits » immobiliers, et qui ne sera dominé que le jour où, dans nos projets, ce vide aura trouvé un sens, nous obligeant à prendre en compte une géographie qui ne sera plus un prétexte mais la matière même des projets : prairies ou jardins planétaires, friches urbaines dont naîtront à nouveau des forêts. Moment de vérité où ce ne sera plus Boulogne et tout l'or qu'elle promet, mais Nara dans ses arbres, Edimbourg dans ses lochs, Tokyo à l'aplomb de ses parcs, que nous recommencerons à regarder.

Plutôt que d'oublier les plans et de prêter aux villes le pouvoir de se faire sans projets, mieux vaudrait donc les enrichir et tenter de les transformer. Inventer à des stratégies de recyclage – l'île Seguin que Bernard Reichen voulait réhabiliter – et d'autres de substitution – l'anneau de terre cuite et de verre voulu par Renzo Piano ; ne plus penser en termes de vitesse mais au contraire de fluidité ; s'habituer à nouveau aux contrastes et à la densité.

Il est probable que l'architecture y gagnerait en qualité. Mais à condition, là encore, de s'attaquer à une dernière difficulté, qui ne tient pas seulement au désintérêt pour des sites devenus de purs contenants (le dernier multiplex sur la trajectoire la plus courte du prochain supermarché), mais à l'autisme forcé des réalisations que nos périphéries continuent d'engranger : objets dans le meilleur des cas, galeries géantes n'ouvrant plus sur rien de concret, « secteurs » de plus en plus sécurisés... Autant d'espaces qu'il faudrait au contraire s'efforcer de rendre plus fluides, non pas en éteignant ce que nos trajectoires ont quelquefois d'abstrait – Boulogne est un long travelling – mais en commençant à les civiliser : en espaçant différemment une ville où pleins et vides formeront – pourquoi pas ? – un parler de lieux que l'on puisse habiter.

Voici donc des enjeux et de quoi engager des batailles que l'avenir de l'île Seguin ne doit pas servir à masquer. Elle pouvait être – posée sur un jardin – le centre de recherches que nous avions imaginé. Elle peut être demain une sorte de nouveau Cité-Ciné : sa proue servant de générique, ses fenêtres d'écrans aux films que Boulogne a abrités.

Mais dans cette jungle d'intérêts, je reste certain que c'est bien un programme de ce type qui devrait s'appliquer : construire moins (et donc autrement) que les emprises actuelles ne l'autoriseraient, déverrouiller une circulation qu'il faut être totalement myope pour maintenir là où elle est (deux nouvelles voies sur berges comme prémices d'un autre projet !); inventer des transports en site propre sur une île dont il faudra demain maintenir le caractère public et l'insularité ; penser transversalement enfin, plutôt que par morceaux, un lieu géographique où deux îles (île Monsieur, île Seguin) viennent d'être libérées.

Bref, jouer un coup d'avance, parier sur une ville ouverte plutôt que sur l'occupation du moindre mètre carré. Et ensuite, ensuite seulement, laisser s'installer des programmes, s'inventer des architectures que personne en région parisienne n'aura eu autant d'occasions d'affirmer. « L'important c'est l'Espace », dit la dernière publicité Renault. A chacun de juger.

Bruno Fortier est architecte.

AU COURRIER DU « MONDE »

ELIAN ET ZOÉ VALDÈS

La tribune sous forme de brûlot que Zoé Valdès a publiée dans vos colonnes (*Le Monde* du 7 avril) est significative de l'aveuglement dont il faut croire désormais qu'il ne frappe pas seulement les Cubains exilés en Floride. On peut légitimement reprocher à Castro d'être un dictateur sanguinaire et sans scrupules. Je comprends parfaitement les sentiments que Zoé Valdès peut éprouver à l'égard de Gabriel Garcia Marquez. Il n'en reste pas moins qu'on se demande ce que vient faire dans cette histoire le petit Elian, dont il n'est pas possible de discuter le fait que sa place est auprès de son père, qu'il soit ou non manipulé. D'ailleurs, il est permis de se demander s'il est vraiment nécessaire de manipuler quel qu'un pour qu'il déclare vouloir vivre avec son fils et s'énerve contre ceux qui s'opposent à ce légitime désir. Il est indécent de voir à quel point on a pu faire de cet enfant doublement victime et traumatisé l'enjeu d'une bataille politique qui le dépasse.

Stéphane Moulain  
Le Teil (Ardèche)

Grand Jeu

RELAY

et

reporters  
sans frontières  
rsf.fr

Du 2 au 5 mai 2000, Relay organise un grand jeu avec Reporters sans frontières.

A gagner : Des dizaines de cadeaux multimédia offerts par Le Monde

Aujourd'hui en France, Le Figaro, Libération et La Tribune.

Réponse à la question n°1 : 10 ans

Réponse à la question n°2 : la Birmanie

Réponse du jour à la question n°3 : 10 pays censurent l'accès à l'internet

Retrouvez ce jeu dans tous les Relay, dans les gares, le métro et les aéroports et sur [www.relay.fr](http://www.relay.fr)



# Immigrés : des identités en mal de reconnaissance

AVEC humour, il se lève pour mimer l'attitude débraillée des Arabes représentés dans le livre d'histoire de son école, faisant face, en 732 à Poitiers, aux troupes exagérément soignées et trop bien alignées de Charles Martel. Puis il conclut : « Nous ne nous sommes pas aimés. » Magyd Cherfi est musicien, membre du groupe toulousain Zebda. Intervenant, samedi 29 avril à Paris, dans un colloque ayant pour thème « Citoyenneté, intégration, identités », à l'initiative de la Maison kabyle de France et de la Ligue de l'enseignement, Magyd, star populaire de la chanson, a confessé sa « maladie » : le mal d'identité, soigné, dit-il, à coup de littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle.

Avides d'éclaircir ce débat aux prolongements intimes, quelque huit cents personnes, en majorité d'origine berbère, s'étaient rassemblées au Cirque d'hiver autour d'universitaires et de militants de terrain. Hanifa Cherifi, médiatrice de l'éducation nationale dans les affaires de foulard islamique et fondatrice de la toute jeune association Maison kabyle de France, a souhaité que la question de l'intégration des immigrés soit posée sous un jour nouveau, celui de l'identité. Identités en souffrance,

dans une France qui n'est pas en paix avec son histoire coloniale ; identités en mal de reconnaissance, dans une République laïque qui parle désormais, comme pour masquer ses faiblesses, de « laïcité ouverte » ou de « laïcité plurielle ».

« Peut-on, demande Hanifa Cherifi, continuer à traiter la question de l'intégration du seul point de vue de la politique de la ville, en ignorant toujours la dimension identitaire et culturelle des problèmes des enfants issus de l'immigration, dimension qui s'exprime aujourd'hui jusque dans l'école ? » Les questions identitaires, dont l'islam n'est qu'un élément, sont devenues, ont convenu les intervenants de ce colloque, un enjeu essentiel dans les processus d'intégration. « Le XXI<sup>e</sup> siècle aura à gérer les questions identitaires, affirme Hanifa Cherifi, citant Bernard Poignant, chargé par Lionel Jospin d'un rapport sur les langues et cultures régionales. Les démocraties doivent le faire, sinon d'autres s'en chargeront. »

Les autres, ce sont les mouvements islamistes, dont Gilles Kepel, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, prédit pourtant le déclin. « Ces mouvements, qui ont voulu réifier l'identité dans des termes très précis – il n'y aurait

pour eux qu'une seule façon d'être musulman, une seule identité islamique, celle de la charia –, ont failli, dit-il. Le désir de citoyenneté est massif parmi les populations issues de l'immigration. Les demandes de naturalisation [135 000 personnes deviennent ainsi françaises chaque année] sont la promesse d'une construction identitaire dans la France, porteuse pour l'avenir. »

## L'INTÉGRATION EN PANNE

Un point de vue que ne partage pas entièrement Amo Ferhati, militant associatif à Lille. « Nous sommes plutôt dans une logique d'islamisation de l'intégration, affirme-t-il. Les identités, tout comme l'islam, entrent dans le champ social, car, depuis la marche des beurs de 1983, l'intégration est en échec. » Le slogan de 1983, « Ni français ni algérien, beur » n'a pas débouché, ce citoyen créé ex nihilo n'ayant pas trouvé de réalité. Depuis, note Amo Ferhati, le développement du racisme, les discriminations, notamment devant l'emploi, et l'absence d'élus issus de l'immigration dans les représentations politiques (Assemblée nationale, Sénat, etc.) sont les signes manifestes d'une panne. « Nous demandons à la République de mieux se définir pour mieux nous

comprendre, ajoute Akli Mellouli, militant associatif. Beaucoup pensent que notre culture d'origine est un obstacle à l'intégration. Or c'est avec des repères que l'on peut aller vers l'universalité. »

« Il ne faut pas voir chez moi que mes origines », plaide pour sa part Zaïr Kédadouche, auteur de *Zaïr le Gaulois*, qui cherche dans l'engagement politique le remède que Magyd Cherfi puise dans la littérature et la musique. « Quand je m'exprime on me dit : "Tu es l'Arabe de la droite." Nous faisons face à une ethnicisation de la pensée. » Tel est le paradoxe, relève Hend Sadi, professeur de mathématiques à l'université d'Evry, « on ne voit que les identités mais on ne leur fait aucune place ». « La République vit sur une définition très crispée de l'identité », juge-t-il. Et d'appeler lui aussi à un modèle républicain revisité : celui-ci doit « prendre en compte les dimensions affectives et culturelles de l'identité, c'est-à-dire celles qui relèvent de la dignité humaine ».

N'est-ce pas là, précise Jacqueline Costa-Lascoux, directrice de recherche au CNRS, la définition de la laïcité : un processus en marche, une dynamique ? « Au cœur de l'intégration se trouve l'idée d'une coexistence et d'un partage entre des mémoires croisées, plurielles, ajoute-t-elle. L'injustice consiste à réduire les immigrés à une identité d'origine revue et corrigée par ceux qui n'en sont pas. » Pour Jacqueline Costa-Lascoux, la citoyenneté, définie comme le dépassement des contradictions, permet, à partir d'origines différentes, de « trouver un autre type d'identité, volontaire ».

Pour y parvenir, la responsabilité du politique est importante, a souligné Bertrand Cadiot, chargé de mission pour la politique de la ville à la Préfecture de Paris. « Le pouvoir politique, estime-t-il, doit veiller à ce que les rapprochements entre les peuples ne se traduisent pas par des raidissements, de la violence. L'Etat doit indiquer les limites et lutter contre les discriminations. De l'autre côté s'impose le devoir de respecter des règles, telle que l'assiduité scolaire, ou le fait d'accepter que la religion n'est pas première. »

Au moment où l'Assemblée nationale débat du droit de vote des étrangers, les participants au colloque ont déploré la faiblesse de la réflexion politique sur l'immigration.

Nathalie Guibert

## Entrée des artistes par Jacek Wozniak

Les Rolling Stones



## Le tintamarre de l'euro

Suite de la première page

Allez expliquer aux Européens, après cela, qu'ils ne doivent pas se préoccuper de la baisse du cours de leur monnaie, puisque aussi bien l'inflation ne menace pas et que jamais depuis dix ans la croissance n'a été aussi forte !

La dimension économique est celle de la détermination du cours des changes. Cette dernière fait l'objet d'un foisonnement de recherches théoriques et empiriques. C'est dire que les modèles dont nous disposons aujourd'hui ont tous un côté insatisfaisant. On sait, en tout cas, que de nombreux facteurs influent sur le cours des changes, le taux d'intérêt et le taux de croissance, notamment. Compte tenu de l'écart de croissance qui demeure entre l'Europe et les Etats-Unis, du niveau des taux d'intérêt européens, et surtout de la présomption que la croissance potentielle américaine a significativement augmenté, la baisse du taux de change de l'euro par rapport au dollar n'a rien de mystérieux. L'augmentation de la croissance potentielle signifie, en effet, que la rentabilité de long terme de l'investissement aux Etats-Unis est plus élevée. Il est donc normal que des capitalistes étrangers veuillent en bénéficier.

Si cette présomption était vraie, la croissance de l'endettement extérieur américain, telle qu'elle résulte de l'important déficit de leur balance courante, n'aurait pas vraiment de quoi inquiéter. Il n'y a rien de mal à s'endetter si la rentabilité économique des fonds empruntés est suffisante pour à la fois rembourser la dette et dégager un profit. Il est aussi probable que si la phase de croissance actuelle de l'économie européenne n'était pas interrompue, elle

finirait par révéler une élévation du potentiel de croissance de l'Europe. En ce cas, elle conduirait naturellement à une appréciation de l'euro par rapport au dollar.

Un second enseignement robuste de la théorie économique – largement confirmé par les faits – est que les taux de change sont exceptionnellement à leur niveau d'équilibre ; leur mode normal d'adaptation est la surréaction : autrement dit, ils sont « normalement » soit trop élevés, soit trop bas. Par exemple, en 1994, troisième année de reprise aux Etats-Unis, le taux de change du dollar, inférieur à 5 francs, était vraiment très bas – ou, si l'on veut satisfaire à l'orgueil européen, les monnaies européennes étaient vraiment très fortes et le sont restées jusqu'en 1997. Il ne faut guère s'étonner qu'en 2000, troisième année de reprise en Europe, le taux de change de l'euro apparaisse comme trop « faible ».

## UN MOUVEMENT SAIN

Un troisième facteur économique contribue à expliquer la baisse du taux de change de la monnaie unique. L'euro a vocation à s'internationaliser mais, pour l'instant, le principal vecteur de cette internationalisation est l'acquisition par les entreprises européennes d'actifs extra-européens (prises de participation et de contrôle d'entreprises étrangères, investissement direct, etc.). Ce mouvement est sain parce qu'il contribue à terme à accroître les atouts de l'Europe dans la mondialisation, mais il a comme conséquence transitoire un affaiblissement de l'euro, puisque les entreprises offrent la monnaie européenne pour acquérir d'autres devises.

La dimension politique tient au déséquilibre institutionnel qui caractérise l'Europe. Une condition essentielle pour qu'une monnaie acquière le statut de devise internationale est qu'elle soit mise au service d'une politique, c'est-à-dire que la zone dont elle émane ait non seulement une

politique économique – notamment une politique économique étrangère –, mais une politique étrangère et une politique de défense. Le dollar aurait-il acquis sa suprématie sans le plan Marshall, sans la diplomatie américaine et la puissance militaire des Etats-Unis ?

Or, pour l'instant, l'euro est une monnaie « non politique », ce qui est presque une contradiction, terme à terme. Elle est la monnaie d'un espace et non d'une puissance. Aucun pouvoir démocratique ne vient vraiment faire contrepoids à celui de la Banque centrale européenne. La période est peu propice au débat sur le « gouvernement » de l'Europe. Son évocation ne rencontre au mieux qu'un intérêt poli. C'est que l'Europe avait beaucoup servi d'alibi aux gouvernements nationaux pour légitimer des politiques restrictives en période de croissance molle. Maintenant que la croissance est de retour, que l'emploi augmente, que les déficits publics baissent spontanément, qu'il devient possible de réduire les impôts, les gouvernements nationaux ont la tentation compréhensible de s'en attribuer le mérite. Après avoir européanisé la stagnation, on nationalise la croissance. Pourtant, seule l'émergence d'une Europe politique pourrait donner à l'euro la crédibilité nécessaire, pour que hors Europe opérateurs financiers et institutions souhaitent en détenir davantage.

Il me faut enfin dire que, pour une fois, je trouve les critiques adressées à la Banque centrale européenne injustes. Son métier est assez différent de celui qui était pratiqué par les banques centrales nationales avant la monnaie unique. Il s'agissait alors de maintenir coûte que coûte les parités monétaires relativement fixes au sein du système monétaire européen. Cet objectif était parfois douloureux mais somme toute assez facile à atteindre, d'autant plus qu'il existait quand même une certaine solidarité entre les banques centrales nationales.

Aujourd'hui, c'est la stabilité des prix qui constitue l'objectif apparemment unique des autorités monétaires européennes. Apparemment, parce qu'en dépit des discours elles ne peuvent se désintéresser de la croissance et de l'emploi. Une excessive prudence eu égard à l'objectif – une politique monétaire trop restrictive – risque d'étouffer la croissance et d'engendrer une forte dépréciation de l'euro : combattre mal à propos les tensions inflationnistes internes risque de faire resurgir des tensions inflationnistes externes (une augmentation du prix des importations). La Banque centrale européenne est donc en permanence confrontée à un dilemme qui l'oblige à prendre en compte les conséquences de ses décisions sur l'activité, et donc, de façon qui pour être implicite n'en est pas moins réelle, d'avoir un objectif de croissance. C'est en tout cas ce qu'il faut espérer, en attendant que les gouvernements européens se décident enfin à faire de la grande politique.

Jean-Paul Fitoussi pour *Le Monde*

## RECTIFICATIF

### L'OTAN ET LE KOSOVO

Le porte-parole de l'OTAN, Jamie Shea, fait observer que, contrairement à ce que nous avons écrit (« Quelques faits sur le Kosovo », *Le Monde* du 15 avril), il n'a jamais, durant l'opération Force alliée, comparé le président Slobodan Milosevic à Pol Pot. « J'ai par contre, au cours d'une de mes conférences de presse quotidiennes, comparé l'évacuation forcée de la ville de Pec [par les forces serbes] à celle de Phnom Penh », explique-t-il, ajoutant : « Certains journalistes, par effet de style, en ont conclu de manière abusive et ont écrit par la suite que j'avais comparé M. Milosevic à Pol Pot. »

# Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05  
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléc. : 206 806 F  
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90  
Changement d'adresse et suspension : 0 803 022 021 (0,99 F la minute).  
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

## L'ETA, sans masque

P OUR ceux qui entretenaient encore quelques illusions sur la vraie nature de ce qu'est devenue l'ETA, l'organisation séparatiste armée basque espagnole, le réveil doit être rude. L'ETA vient elle-même de les rappeler à la – à sa – réalité : elle entend ne rester qu'une organisation terroriste. Le dialogue politique ne l'intéresse guère. La violence n'est pas pour elle un moyen, mais une fin. L'enlèvement, l'explosif, l'extorsion de fonds, le meurtre sont ses seules armes – aujourd'hui, au sein d'une Espagne et d'une Union européenne démocratiques, comme hier contre la dictature franquiste.

Jour après jour, depuis une semaine, elle distille, dans sa presse, des « révélations » sur ce qu'on appelle le forum de Lizarra. C'était une sorte de pacte conclu à l'automne 1998 entre l'ETA, sa représentation politique Herri Batasuna-Euskal Herriarok, une formation qui a pignon sur rue, d'un côté, et, de l'autre, les nationalistes modérés regroupés autour du vieux Parti national basque (PNV). Il s'agissait, en principe, de sortir du cycle de la violence, d'imaginer des évolutions politiques au pays basque espagnol. Celui-ci, déjà, dispose d'une autonomie très poussée, avec son Parlement, son gouvernement, sa police, son administration fiscale. Le pays basque espagnol a plus de pouvoirs propres qu'un Land allemand.

Le PNV croyait avoir convaincu les radicaux d'ETA et de HB-EH d'un glissement progressif hors de la violence. L'ETA avait proclamé une trêve. On eut alors, en ce bel automne, l'illusion d'une évolution parallèle à ce qui se passait en Ir-

lande du Nord : la fin de « la lutte armée », ou de ce qui en tient lieu, dans les deux dernières zones de violence d'Europe de l'Ouest. On se trompait.

Cela dura quatorze mois. En décembre dernier, l'ETA reprenait les attentats. Elle a, depuis, assassiné un policier, un élu socialiste et son garde du corps. Elle s'en prend à la presse, multipliant les agressions contre les journalistes trop curieux ou trop courageux. Cynique, elle raconte donc dans ses journaux que l'affaire de Lizarra ne fut qu'une ruse, pas du tout un pas vers l'apaisement, mais « un piège », pour tromper les gouvernements français et espagnol. Elle ridiculise le PNV. Elle dénonce l'immobilisme de Madrid sur la question basque, comme si elle préparait le terrain à une nouvelle campagne de terreur. C'est une folle dérive vers toujours plus de violence et d'atrocités.

A Madrid, les conservateurs de José Maria Aznar prônent la fermeté. Empochant le 12 mars la majorité absolue au Parlement, leur formation, le Parti populaire (PP), a aussi réalisé une belle percée au Pays basque. Le PP dit qu'il n'y a dans les provinces basques qu'un problème de terrorisme. Il ne relèverait que d'un traitement policier, à la façon dont l'Allemagne et l'Italie mirent fin aux agissements de la Fraction armée rouge et des Brigades rouges. Seulement, l'ETA n'est pas la bande à Baader. Qu'on le veuille ou non, près de 20 % de l'électorat basque vote pour la représentation politique de l'ETA, HB-EH. Le « problème basque », malheureusement, ne se résume pas à un « problème policier ». Il est dangereux de le prétendre, même si l'ETA s'ingénie, dans sa folle dérive, à le laisser croire.

*Le Monde* est édité par la SA LE MONDE

Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani

Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ;

Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel

Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomet

Directeur artistique : Dominique Roynette

Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Rédacteurs en chef :

Alain Frachon (Éditoriaux et analyses) ;

Laurent Greilsamer (Suppléments et cahiers spéciaux) ;

Michel Kajman (Débats) ; Eric Fottorino (Enquêtes) ;

Eric Le Boucher (International) ; Patrick Jarreau (France) ; Anne Chemin (Société) ; Claire Blandin (Entreprises) ;

Jacques Buob (Aujourd'hui) ; Jossyane Savigneau (Culture) ; Christian Massol (Secrétariat de rédaction)

Rédacteur en chef technique : Eric Azan

Médiateur : Robert Solé

Directeur exécutif : Eric Pliolloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg

Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ;

partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre

Conseil de surveillance : Alain Mimic, président ; Michel Noblecourt, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),

André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

*Le Monde* est édité par la SA LE MONDE

Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.

Capital social : 1 003 500 F. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde,

Fonds commun de placement des personnels du Monde,

Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises,

Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Léna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

## IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

### Guerre ou paix ?

MAL ASSURÉS les uns des autres, les Américains ont maintenant admis que la guerre froide est déjà la guerre et pas seulement un slogan. De là cette « diplomatie totale » dont la formule a été lancée par M. Acheson, secrétaire d'Etat américain. De là ce sentiment de surprise ou de scandale avec lequel les Américains observent les réticences européennes. Celles-ci leur paraissent provenir d'un défaitisme qui se muerait facilement en trahison si des mesures énergiques ne venaient y mettre fin. On parle alors avec le *New York Times* d'« une organisation draconienne de la structure militaire de l'Atlantique » et l'on s'enfoncé un peu plus dans une voie dont on a bien le droit de penser sur le Vieux Continent qu'elle n'est pas nécessairement la plus sûre.

A bien des signes la première hypothèse paraît la plus probable.

Siriüs

(5 mai 1950.)

## *Le Monde* SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Télématique : 3615 code LEMONDE  
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mn)  
ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)

*Le Monde* sur CD-ROM : 01-44-88-46-60  
Index du Monde : 01-42-17-29-33. *Le Monde* sur microfilms : 03-88-71-42-30

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78



**CHANGES** L'euro est tombé, jeudi matin 4 mai, sur le marché international des changes à de nouveaux planchers historiques face au billet vert (0,8859 dollar) et à la livre ster-

ling (0,5684 livre). ● DEPUIS SON LANCEMENT, la monnaie européenne s'inscrit désormais en baisse de près de 25 % face au billet vert. Exprimé en devise nationale, celui-ci

vaut 7,35 francs, un niveau qu'il n'avait plus atteint depuis 1986. ● CETTE CRISE DE DÉFIANCE à l'égard de l'euro a été aggravée, mercredi, par les réserves émises par

la BCE sur le respect, par la Grèce, des critères d'entrée dans l'Union monétaire. ● EN ALLEMAGNE, la chute de l'euro inquiète de plus en plus l'opinion publique et devient

un sujet de polémique entre le gouvernement et l'opposition. ● LES EXPORTATEURS européens se félicitent d'une situation monétaire qui leur est favorable.

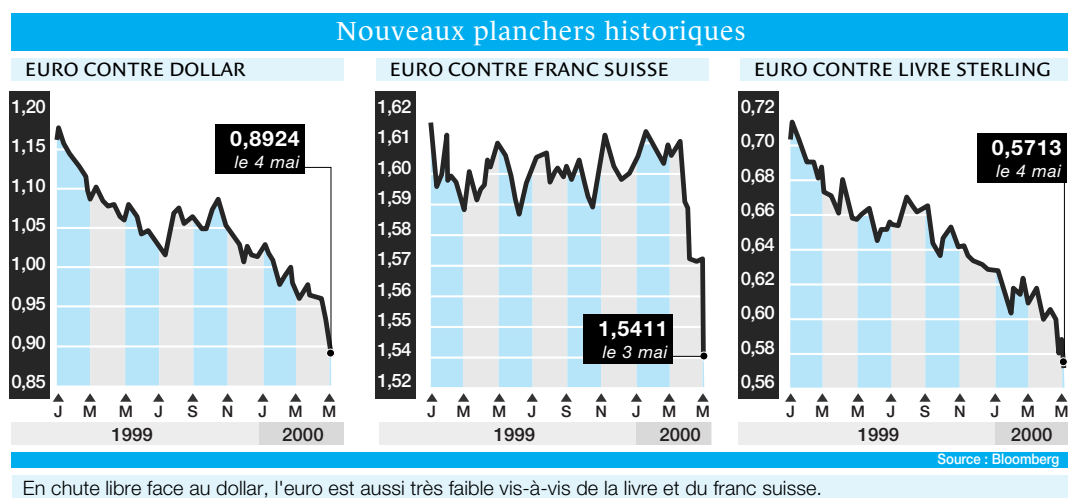
## L'euro suscite une défiance grandissante sur les marchés

Après sa chute du mercredi 3 mai, la monnaie unique européenne enregistre une perte de 25 % en dix-sept mois face au dollar. Jeudi 4 mai au matin, des rumeurs faisaient état d'une intervention de plusieurs banques centrales européennes pour soutenir leur devise

**DES RUMEURS** d'intervention de plusieurs banques centrales européennes – qui se sont refusé à tout commentaire – ont permis à l'euro de légèrement et brièvement se redresser, jeudi matin 4 mai. En début de séance, la monnaie européenne était tombée à de nouveaux planchers historiques face au billet vert (0,8859 dollar) et à la livre sterling (0,5684 livre).

C'est une nouvelle journée noire qu'avait vécue l'euro, mercredi 3 mai, sur le marché international des changes. Mais c'est face au franc suisse que le plongeon de la monnaie européenne avait été le plus spectaculaire : il était passé de 1,56 à 1,54 franc suisse. Pour expliquer ce mouvement, certains analystes émettaient l'hypothèse selon laquelle les Allemands, lassés de la faiblesse de l'euro, commencent à transférer une partie de leur épargne en Suisse. Depuis son lancement, la monnaie européenne s'inscrit désormais en baisse de près de 25 % face au billet vert. Exprimé en devise nationale, celui-ci vaut 7,35 francs, un niveau qu'il n'avait plus atteint depuis 1986.

Le président de la Bundesbank, Ernst Welteke, avait pourtant af-



En chute libre face au dollar, l'euro est aussi très faible vis-à-vis de la livre et du franc suisse.

firmé, à la veille du week-end, qu'un euro en-dessous de 0,90 dollar était « presque inimaginable ».

### SILENCE DES AUTORITÉS

Propos qualifiés d'imprudents et maladroits par de nombreux observateurs, pour qui la simple évocation de ce seuil a suffi pour inciter les cambistes à tenter de le franchir. Ils y sont parvenus sans difficulté aucune. Contrairement à

ce que certains anticipaient, la Banque centrale européenne (BCE) n'a pas choisi d'intervenir à ce niveau symbolique, une inaction qui a décidé les opérateurs à vendre davantage d'euros.

« Le déclin n'est pas dû à de mauvaises nouvelles économiques en provenance de la zone euro, a reconnu Henri Willmore, économiste, à New York, de Barclays Capital, interrogé par l'AFP. Mais on a le sentiment que la Banque centrale

européenne (BCE) et les responsables politiques ne sont pas terriblement préoccupés par la faiblesse de l'euro, ce qui facilite sa chute car personne ne craint qu'ils interviennent agressivement pour l'empêcher. »

Seul le vice-président de la BCE, Christian Noyer, a rompu, mercredi, le silence observé par les autorités monétaires et tenté de s'opposer à cette chute. « Le potentiel d'appréciation de l'euro va se maté-

rialiser. Nous voulons un euro fort et nous faisons tout pour que cela se fasse », a-t-il déclaré, sans réussir à convaincre les cambistes.

« Investisseurs et spéculateurs n'écoutent plus rien concernant l'euro, résume Neil Parker, économiste à la Royal Bank of Scotland à Londres. Les gens ne sont tout simplement plus du tout intéressés par cette monnaie. »

### FRAGILITÉ INSTITUTIONNELLE

Cette crise de défiance à l'égard de l'euro a été aggravée, mercredi, par les réserves émises par la BCE sur le respect, par la Grèce, des critères d'entrée dans l'Union monétaire. « Sans négliger les efforts et les progrès substantiels accomplis en direction d'une amélioration de la situation budgétaire actuelle, la Grèce doit continuer à se préoccuper de son taux de dette rapporté au produit intérieur brut », a souligné la banque centrale, qui a mis en avant « les futurs risques à la hausse » pesant sur la stabilité des prix en Grèce.

Aux yeux des opérateurs, les critiques de la BCE, alors que la Commission a recommandé l'adhésion de la Grèce à l'euro le 1<sup>er</sup> janvier 2001, risquent d'ac-

croître l'inquiétude croissante de l'opinion publique allemande vis-à-vis de la jeune monnaie. Elles ont aussi confirmé la fragilité institutionnelle de l'Union monétaire. Les propos du ministre français de l'économie et des finances, Laurent Fabius, ont été interprétés, sur les marchés, de la même manière. Dans un entretien accordé au *Nouvel Observateur*, il a estimé que « l'unité politique de l'euro-11 n'est pas encore assez solide. Cela pèse sur l'euro ».

Privé de soutien interne, l'euro a également été affecté, mercredi, par le jugement sévère du secrétaire américain au Trésor, Lawrence Summers, à l'égard des pays européens. Il a estimé mercredi que la meilleure façon de faire remonter l'euro était, pour les onze pays européens ayant adopté la monnaie unique, de stimuler leur croissance pour l'amener à un rythme plus proche de celle des Etats-Unis. « Notre approche s'est toujours concentrée sur les paramètres économiques fondamentaux, et nous pensons qu'à long terme c'est ce qui fait le plus la différence », a-t-il déclaré.

Pierre-Antoine Delhommais

## Les exportateurs européens sont euphoriques

### FRANCFORT

de notre correspondant

Le recul de l'euro a beau préoccuper politiciens et banquiers centraux, inquiéter les opinions publiques, électriser les marchés financiers, il est une population européenne qui aurait tendance à s'en contenter, voire à s'en réjouir : les exportateurs. De façon mécanique, les prix des produits baissent avec la valeur de la monnaie dans laquelle ils sont facturés dans les échanges mondiaux. Ils se vendent mieux dans les pays dont la monnaie s'apprécie (Etats-Unis, Japon, Royaume-Uni), et disposent d'un avantage compétitif sur les marchés tiers, vis-à-vis de produits exportés dans une monnaie forte.

C'est un fait : le recul de l'euro dope aujourd'hui fortement les performances commerciales d'une union monétaire qui reste un des principaux acteurs des échanges mondiaux. Selon Eurostat, les exportations de la zone auraient progressé de 23 % en février 2000, par rapport à février 1999. Les performances exportatrices « se sont améliorées de manière particulièrement rapide l'année dernière », notent les économistes de la Dresdner Bank. Selon eux, l'amélioration de la conjoncture mondiale, le regain de forme des pays émergents et du Japon expliquent, certes, la relance des échanges mondiaux, mais la petite forme de l'euro permet aux exportateurs de la zone de bénéficier à fond de cette reprise. « L'avantage compétitif sur les prix est significatif, il permet de regagner des parts de marché puis de les étendre. Même si dans le même temps, les importations devaient croître fortement, la zone euro va tirer cette année du commerce extérieur un supplément positif de croissance, après deux ans de maigres résultats », souligne la Dresdner Bank.

Tous les pays sont sensibles aux effets de l'euro faible, mais l'Allemagne, premier exportateur de la zone, en a particulièrement bénéficié depuis six mois. « Une fois de plus, l'amélioration économique provient des exportations », souligne-t-on à la Fédération de l'industrie allemande (BDI), en y voyant un effet direct de « la faible valeur de l'euro ». Cet impact sur la croissance est d'autant plus significatif que près de 60 % des exportations allemandes se font en dehors de la zone euro, et notamment vers les Etats-Unis, où le dollar s'envole. Après un début d'année 1999 médiocre sur le front du commerce extérieur, les entreprises allemandes semblent

avoir retrouvé leur dynamisme : Christoph Hausen, de la Commerzbank, prévoit une hausse de 9 % des exportations en 2000, dont « 3 à 4 % seront liés au niveau de l'euro », dit-il. Du coup, si le moral des banquiers centraux est perturbé par les déboires de la monnaie unique, celui des entrepreneurs est bien meilleur.

**L'avantage compétitif lié au taux de change est considéré par certains comme un « poison sucré »**

La Banque centrale européenne elle-même constate que la confiance des industriels est au plus haut depuis longtemps ; elle a même rattrapé celle des consommateurs. En avril, l'indice Reuter des directeurs d'achat, publié le 2 mai, a battu un nouveau record. Outre le dynamisme de la demande intérieure, la progression de cet indice calculé sur l'ensemble de la zone serait largement due à l'environnement international, et, elle aussi, à la « faiblesse de l'euro », soulignent les experts de la Deutsche Bank Research.

Cependant, « le déclin de l'euro comporte aussi des aspects négatifs, même si ceux-ci apparaissent pour l'instant moins gênants », constate Christoph Hausen. Le coût des produits importés, utilisés par les entreprises, augmente. « Sous l'influence de la hausse des cours du pétrole et de la dépréciation de l'euro vis-à-vis du dollar, les matières premières et les produits de base sont devenus beaucoup plus chers », estimait la Bundesbank dans son rapport du mois de mars.

Enfin, l'avantage compétitif lié au taux de change de l'euro est considéré par certains comme un « poison sucré ». Il permet certes de gagner des parts de marché, mais sans améliorer les gains de productivité. Lorsque la monnaie renchérit, les produits ne disposent plus de cet avantage. Selon Christoph Hausen, « les entreprises ne devraient donc pas s'endormir sur l'avantage à court terme que procure un euro faible ».

P. Ri.

## La situation monétaire inquiète les Allemands

### BERLIN

de notre correspondant

« Les Allemands sont devenus grands avec le deutschemark fort. Maintenant, ils deviennent petits avec l'euro faible. » Le quotidien populaire *Bild Zeitung*, qui tire à plus de 4,5 millions d'exemplaires, a sonné, jeudi 4 mai, l'hallali contre la monnaie européenne, qualifiée en « une » d'« euro mou comme du beurre [Butter-Euro] : plus faible que jamais ». Un jugement qui rejoint celui du conservateur chrétien social de Bavière (CSU) Michael Glos, lequel estime que « l'euro rend tous les Allemands plus pauvres ».

La décision européenne de faire entrer la Grèce dans l'Union économique et monétaire au 1<sup>er</sup> janvier 2001, accompagnée d'un nouveau record à la baisse de l'euro face au dollar, est la goutte qui a fait déborder le vase outre-Rhin. Le président du patronat industriel allemand (BDI), Hans-Olaf Henkel, a rejoint les protestataires estimant que l'admission de la Grèce « serait un signal ravageur, compte tenu de la faiblesse actuelle de l'euro » ; l'ancien ministre libéral (FDP) de l'économie, Otto Graf Lambsdorff, a estimé qu'il s'agirait d'une « erreur capitale ». Les universitaires eurosceptiques allemands redonnent de la voix. Dans un entretien publié jeudi 4 mai dans le *Handelsblatt*, le professeur Manfred Neumann estime qu'en décidant d'admettre la Grèce, « la Commission donne au monde le signal clair qu'elle ne prend pas suffisamment au sérieux la convergence économique », tandis que son confrère Joachim Starbatty demande dans le *Süddeutsche Zeitung* de ne pas introduire les pièces et les billets en euro le 1<sup>er</sup> janvier 2002 et de recréer la concurrence entre les monnaies européennes.

Officiellement, la descente aux enfers de l'euro ne préoccupe pas le gouvernement allemand. « Nous sommes très détendus sur le sujet », a déclaré mercredi Uwe Karsten Heye, porte-parole du chancelier social-démocrate (SPD) Gerhard Schröder, précisant que l'euro

ne figurait pas au menu des prochaines discussions du G8 à Tokyo. Le chancelier a lui-même estimé qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir, en déclarant, samedi 29 avril, que « les données économiques en Europe et en Allemagne sont plus brillantes qu'elles ne l'ont été depuis des années ».

Son ministre des finances, Hans Eichel, a estimé mercredi que l'euro avait un « énorme potentiel de hausse », mais cette assurance verbale cache mal une fébrilité grandissante au sein du gouvernement allemand. Jusqu'à la fin de l'hiver, le gouvernement allemand, dont la priorité absolue était de stimuler une croissance anémiée, se réjouissait de la faiblesse de l'euro : celle-ci ne pouvait que favoriser les exportations allemandes, ces dernières étant quasiment le seul moteur d'une croissance restée atone jusqu'en 1999 (1,4 %). Le discours a changé lorsque le gouvernement s'est aperçu que la baisse de la monnaie unique augmentait les risques d'inflation importée et rendait nécessaire une hausse des taux, qui risquait de tuer dans l'œuf une croissance renaissante.

### DE NOUVEAU UN SUJET POLITIQUE

Le patronat lui-même a toujours été mitigé sur les vertus d'une monnaie faible. Si elle aide les exportateurs à court terme, elle peut entraîner à moyen terme un relâchement des efforts de productivité et se révéler in fine défavorable pour la compétitivité de l'économie allemande. C'est en tout cas le point de vue défendu mi-mars par M. Henkel. De plus, en période d'offres publiques d'achats et de restructurations, les entreprises à monnaies fortes sont favorisées, comme en témoigne le succès fin 1999 du raid du britannique Vodafone sur l'allemand Mannesmann.

Plus gênant, le gouvernement allemand s'aperçoit que le sujet de l'euro est en passe de redevenir un sujet politique. Reléguée aux pages économiques depuis près de deux ans, la

monnaie unique refait la « une » des pages politiques. Jeudi 4 mai, l'hebdomadaire *Die Zeit* titre sur « la crainte de l'euro », tandis que l'hebdomadaire *Die Woche* consacre deux pages au « futur de l'euro », tous deux pour défendre la monnaie unique.

L'opposition chrétienne-démocrate (CDU), traumatisée par l'affaire de ses caisses noires, tente de faire de la monnaie unique un sujet de politique intérieure. Pour Friedrich Merz, chef du groupe parlementaire CDU-CSU, la faiblesse de l'euro est due au manque de confiance des investisseurs dans les trois grandes économies européennes, dirigées par des sociaux-démocrates. Pour lui, le prochain sommet européen de Porto, en juin, doit donner « le signal que les grands pays européens, l'Italie, la France et l'Allemagne sont prêts à entreprendre chez eux les réformes indispensables ».

L'opposition entend profiter de la baisse de confiance des Allemands dans l'euro. Selon un sondage de l'institut Forsa publié le 29 avril, seuls 17 % de la population ont une grande confiance dans l'euro, contre 20 % en février, tandis que la confiance des moins de trente ans a baissé de 28 % à 19 %. Alors que les Allemands pensent à leurs vacances d'été, l'inquiétude monte sur la note qu'il faudra payer lors des séjours en Angleterre et aux Etats-Unis. « Et il n'est pas sûr que la population ait compris que la baisse de l'euro ne changeait rien au prix des vacances en Italie et en Espagne », ajoute un banquier central. Dans ce contexte sensible, le gouvernement allemand commence à comprendre qu'il est temps d'interrompre la dégradation de l'image de l'euro. Mais comment agir ? Nul n'a vraiment d'idée très précise, d'autant que le trio constitué par MM. Schröder, Eichel et Welteke (le président de la Bundesbank), n'a pas sur les marchés l'autorité du précédent : Kohl-Waigel-Tietmeyer.

Arnaud Leparmentier

## La Grèce va participer à la monnaie unique

### BRUXELLES et FRANCFORT

de nos correspondants

La Grèce dans l'euro ! Qui l'eût cru en décembre 1991, lors de la conclusion du traité de Maastricht qui décrivait dans le détail les conditions progressives de mise en place de l'Union économique et monétaire (UEM) ? Il n'est pourtant pas loin le temps où il était de bon ton, dans les pays vertueux du nord de l'Europe, d'ironiser sur les « pays du Club Méd », sur cette Europe du Sud trop peu rigoureuse pour se discipliner. Après la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, c'est maintenant au tour de la Grèce de gagner le pari, et la performance est ici très remarquable compte tenu du point de départ assez catastrophique, au niveau tant politique, social qu'économique. Entrée sans enthousiasme en 1981 dans la Communauté, plutôt mal

acceptée par ses partenaires qu'exaspérait le populisme teinté de nationalisme de dirigeants fantasques comme Andréas Papan-dréou, la Grèce a mis longtemps avant de s'y trouver à l'aise. La publication de deux rapports, mercredi 3 mai, sur l'état de la convergence économique dans l'Union, tant par la Commission de Bruxelles que par la Banque centrale européenne (BCE) à Francfort, apparaît donc comme un hommage à ceux qui, à Athènes, ont depuis des années œuvré pour que le miracle se produise. Après examen de ces rapports, la décision d'intégrer la Grèce dans la zone euro sera prise par les chefs d'Etat et de gouvernement des Quinze lors du Conseil européen de Feira en juin. L'« euro 11 » devrait devenir « l'euro 12 ». Cet événement est le fruit des efforts de 10 millions de

Grecs qui ont payé un coût social élevé. Cette « marche à l'euro » dépasse ainsi de très loin les calculs froids de la comptabilité nationale et de l'évaluation macro-économique. C'est en quelque sorte la deuxième adhésion de la Grèce que l'Europe salue ce jour. Les deux rapports rendus publics mercredi 3 mai examinent les résultats atteints par l'économie hellénique au regard des fameux critères de Maastricht : maîtrise de l'inflation et des déficits publics, stabilité des changes et évolution des taux d'intérêt, pour finalement saluer « les progrès remarquables obtenus en matière de convergence ».

La Banque centrale européenne, qui salue les progrès effectués par la Grèce, formule toutefois une série de mises en garde pour l'avenir. Christian Noyer, vice-président de la BCE, a estimé que « des efforts

continus pour soutenir une stabilité des prix durable sont d'une importance toute particulière ». Selon l'institut d'émission, le récent recul de l'inflation grecque est « en partie attribuable à des facteurs temporaires » et il y a un risque que l'ajustement des taux d'intérêt grecs à ceux de la zone euro renforce les tensions. La BCE regrette également que l'endettement public (104,4 % du PIB) soit encore loin de la référence de 60 % et « ne baisse que lentement », malgré des recettes de privatisation importantes. Elle réclame « des progrès supplémentaires dans la libéralisation » économique et « une transposition plus rapide de la législation communautaire dans le droit national ».

Philippe Lemaître et Philippe Ricard



# France Télécom recherche les responsabilités après la panne qui a touché 2 millions d'abonnés

Fournisseur de l'opérateur, Alcatel estime ne pas être en cause

Le trafic était redevenu normal, jeudi 4 mai, après la méga-panne qui a touché, mercredi, deux millions d'abonnés franciliens, soit 3,5 mil-

lions de lignes en tenant compte des entreprises disposant de plusieurs prises. France Télécom se mettait en quête des responsabilités, affirmant

être pour la première fois confronté à ce type de défaillance. Des réaménagements étaient en cours sur le réseau juste avant la panne.

LE TRAFIC téléphonique était redevenu normal, jeudi 4 mai à 10 heures, après une journée de panne historique sur le réseau parisien de France Télécom. La veille, environ 2 millions d'abonnés de la région parisienne (3,5 millions de lignes en raison de la clientèle d'entreprises) avaient été victimes d'une défaillance exceptionnelle du réseau fixe de l'opérateur public. La plupart des appels débouchaient, depuis 10 h 30 sur une tonalité occupée ou sur un message d'engorgement du réseau. Les appels de province à province n'étaient pas touchés, ni les appels d'urgence (SAMU, pompiers), qui transitent par un réseau spécifique. Mais les appels entrant ou sortant de Paris n'aboutissaient que de manière aléatoire, contraignant les abonnés à réitérer leurs tentatives.

## JUSQU'À LA BANQUE DE FRANCE

Les grandes entreprises parisiennes ont vu leur activité perturbée, jusqu'à la Banque de France. La panne a eu un effet « boule de neige » : l'afflux de tentatives pour joindre un correspondant a rapidement saturé le réseau. France Télécom a alors mis en place des « filtres » pour bloquer volontairement certains appels afin de ne pas engorger son réseau national. Les mobiles étaient également saturés dans certaines zones, car les clients se rabattaient sur leur téléphone portable.

La cause directe de cette immense panne a été immédiatement identifiée : un des huit « disjoncteurs » du réseau parisien Séma-Phore, chargé d'aiguiller les appels entre centraux téléphoniques et

permettant d'acheminer les communications entre Paris et la province, a « sauté ». Le trafic étant particulièrement dense en milieu de journée, trois autres commutateurs n'ont pas supporté le surcroît d'activité lié à la défaillance du premier. La centaine de techniciens mobilisés ont tenté de les réactiver tout au long de la journée mais ces équipements de commande de signalisation ont continué à se désactiver.

## Réseaux UMTS : Paris n'exclut plus des enchères

Le gouvernement français, qui avait prévu de sélectionner les quatre opérateurs de la 3<sup>e</sup> génération de téléphones mobiles (UMTS) sur des critères de qualité – méthode dite de la soumission comparative – n'exclut plus de recourir aux enchères comme les Britanniques, dont le Trésor a ainsi engrangé 40 milliards d'euros de recettes. L'Allemagne doit aussi recourir à cette procédure. Interrogé à l'Assemblée nationale, le ministre de l'économie, Laurent Fabius, a reconnu, mercredi 3 mai, qu'il y avait « deux procédures possibles » d'attribution : la sélection sur dossier, « avec un ticket d'entrée et une redevance », ou l'attribution aux enchères, « plus classique ». « Il faut que nous pesions avantages et inconvénients », a déclaré M. Fabius. La décision « sera prise au nom de l'intérêt général dans les six semaines ». Le syndicat SUD-PTT a réagi par un communiqué affirmant qu'un tel choix « serait un obstacle supplémentaire vers un élargissement du service universel aux nouveaux moyens de communication ».

C'est seulement au cours de la nuit que France Télécom est parvenu à remettre en service l'ensemble de ses équipements. Jeudi matin, le trafic était redevenu normal mais France Télécom restait sur le quivive. Par précaution, l'opérateur avait mis en place, pendant la nuit, des bretelles de secours utilisables en cas de nouvelle défaillance du réseau principal.

L'heure est désormais à la re-

cherche des responsabilités. « C'est la première fois que nous sommes confrontés à ce type de panne », affirme-t-on chez France Télécom, dont les performances techniques sont saluées par ses concurrents. Le risque de panne pour un abonné est d'une panne tous les douze ans, selon l'opérateur. Le taux d'échec des appels est normalement de 1,5 pour 1 000. France Télécom compte 34 millions de lignes d'abonnés. En revanche, lors des

longue distance, évoque une « augmentation régulière du volume des communications longue distance, notamment à cause de l'explosion du trafic des téléphones mobiles dont une partie est dirigée sur le réseau fixe ». Pourtant, avec une croissance de 15 % du trafic depuis un an, on est loin des hausses auxquelles France Télécom a l'habitude de faire face. L'opérateur national a passé sans encombre le « bogue » de l'an 2000, avec vingt-cinq millions d'appels passés entre minuit et une heure du matin, soit une augmentation du trafic de 50 % par rapport à la précédente Saint-Sylvestre.

## « PRIORITÉ AU RÉTABLISSEMENT »

Que s'est-il donc passé mercredi ? Les relations entre France Télécom et ses équipementiers, notamment Alcatel, risquent d'être tendues ces prochains jours. Si France Télécom refusait de nommer les fournisseurs incrimés, affirmant que « la priorité était au rétablissement du service à tous les abonnés », Alcatel admettait que la panne était intervenue « sur ses matériels ». Appelés par France Télécom, ses ingénieurs ont contribué au rétablissement du trafic. Mais Alcatel affirmait, jeudi, que « ses équipements n'avaient subi aucune défaillance ». En revanche, l'équipementier laissait entendre qu'« avant la panne, France Télécom était en train de procéder à des travaux de réaménagement des ressources de son réseau ». L'opérateur aurait-il sous-estimé les désordres que cela entraînerait ?

Christophe Jakubyszyn

# Le gouvernement espagnol se méfie d'une fusion Telefonica-KPN

## MADRID

de notre correspondante

Le projet de fusion transnationale entre l'espagnol Telefonica et le néerlandais KPN aboutira-t-il ? Le gouvernement de Madrid, qui dispose d'une *golden share* (action préférentielle) depuis la privatisation totale de l'ex-opérateur public en 1997, suit cette opération avec la plus grande attention : l'accord envisagé sera soumis à « une vigilance spéciale », a déclaré, mercredi 3 mai, le ministre de l'économie, Rodrigo Rato. Au centre des interrogations figure la part de l'Etat néerlandais dans le futur ensemble : actionnaire à 43 % de KPN, il deviendrait l'actionnaire principal du nouveau groupe, avec 15 % à 17 % du capital. Ce projet d'alliance, après avoir fait l'objet de multiples rumeurs, a été officialisé, mardi 2 mai, par un communiqué du groupe espagnol confirmant l'existence de discussions. « Telefonica a maintenu des contacts avec KPN, sur divers sujets, y compris la possibilité d'une intégration totale ou partielle de ses activités », expliquait le texte du communiqué, qui ajoutait : « Jusqu'à ce jour il n'y a eu aucun accord, de même qu'il n'y a aucune garantie que l'on puisse parvenir à un accord. » Les négociations semblaient cependant très avancées, puisque les administrateurs de Telefonica étaient convoqués, jeudi 4 mai à 14 heures, à un conseil extraordinaire

dont l'ordre du jour n'était pas rendu public.

De son côté, KPN confirmait l'existence de pourparlers avec Telefonica, mais aussi avec « d'autres opérateurs étrangers » (Le Monde du 3 mai). Selon plusieurs analystes, cités par la presse espagnole, en particulier le quotidien *El Mundo*, qui a eu, le premier, vent de l'affaire, les actionnaires de Telefonica détiendraient 60 % du nouvel ensemble Telefonica et ceux de KPN 40 %. La perspective d'une telle opération a enflammé, mardi, la Bourse de Madrid : le titre Telefonica enregistrait, dans la matinée, une hausse de 8,78 % à 26,63 euros. Mercredi, il terminait la séance à 26,80 après avoir franchi 28 euros.

## TRÈS COMPLÉMENTAIRES

Si le mariage entre KPN et Telefonica – qui ont réalisé respectivement 9,1 milliards d'euros et 22,9 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 1999 – devait se conclure, le groupe formé deviendrait le quatrième opérateur européen de télécommunications par sa capitalisation boursière. Les deux groupes sont très complémentaires. Tout d'abord dans le domaine de la téléphonie mobile, où ils cherchent à s'étendre : sur ce marché, KPN a déjà 8,5 millions de clients en Europe et Telefonica pratiquement autant rien qu'en Amérique latine, sans compter dix autres millions d'abonnés en Europe et en Afrique du

Nord. Telefonica pourrait se porter acquéreur de la division mobiles de KPN, dont la mise en Bourse prévue pour le 2 mai, a été suspendue. Les deux compagnies feraient cause commune sur le marché des nouvelles licences de mobiles de la troisième génération, l'UMTS. Elles ont déjà montré leur intérêt pour racheter l'opérateur britannique de mobiles Orange.

Le rapprochement Telefonica-KPN, qu'il prenne la forme d'une fusion ou d'une opération plus limitée sur les mobiles, devra franchir de nombreux obstacles. En février, Telefonica a entrepris de racheter la totalité de ses filiales en Argentine, Brésil et Pérou. Cette opération, d'une ampleur sans précédent, qui suppose une augmentation de capital de 3,5 milliards de pesetas et doit être conduite « en quatre mois », pourrait retarder la mise en œuvre de ce rapprochement.

Mais aujourd'hui, la principale difficulté réside plutôt dans la méfiance manifestée par le gouvernement espagnol à l'égard d'une telle opération. Dans l'hypothèse d'une fusion entre les deux groupes, Madrid serait prêt à faire jouer le droit de veto auquel lui donne droit la *golden share* si le projet ne prévoit pas le retrait préalable de l'Etat néerlandais du capital de KPN.

Marie-Claude Decamps

# Lafarge échoue à prendre le contrôle de Blue Circle

Le français ne sera pas numéro un mondial

JUSQU'AU BOUT, Lafarge a espéré l'emporter. Les marchés eux-mêmes semblaient considérer, mercredi matin 3 mai, que le groupe français allait emporter son offre publique d'achat (OPA) sur le britannique Blue Circle. Le verdict est tombé dans la soirée. « Le nombre des actions que nous détenons correspond à 44,2 % du capital. Clairement, nous n'avons pas gagné et bien entendu nous sommes déçus », a déclaré aussitôt Bertrand Collomb, PDG de Lafarge.

Le rêve de devenir numéro un mondial dans le ciment est brisé. Le groupe français n'est pas autorisé à relancer une offre inamicale sur Blue Circle pendant un an. A l'ouverture de la Bourse, jeudi, le titre Lafarge perdait 5,53 % à 88,05 euros, tandis que les bureaux d'analyse de Goldman Sachs, SG Securities, abaissaient leur notation.

Outre-Manche, la direction de Blue Circle se réjouissait. « Nous avons affirmé depuis le début que l'offre de Lafarge sous-évaluait notre entreprise. Nos actionnaires ont montré qu'ils étaient d'accord avec nous », commentait Rick Haythornthwaite, directeur général du cimentier britannique, tandis que le président, Lord Tugendhat, assurait que cet échec constituait un « message important à ceux qui essaient d'acheter de bonnes entreprises à bas prix ».

Reconnaissant sa défaite, le PDG de Lafarge cherchait à comprendre les raisons de l'échec : « Le schéma stratégique que nous proposons avait des avantages évidents et le prix offert nous semblait tout à fait convenable. Peut-être aurions-nous pu être meilleurs dans l'explication de notre offre ? » Tout au long de cette opération, Lafarge a décrit les importantes synergies qui pourraient résulter d'un mariage entre les deux groupes. En relevant son offre de plus de 7 % le 19 avril pour la porter à 450 pence par action, le groupe de matériaux de construction pensait l'emporter définitivement. Mais la surenchère a déçu. Les uns après les autres, les grands actionnaires, emmenés par le fonds d'investissement Schroders, ont déclaré ne pas vouloir apporter leurs titres à l'offre de Lafarge, la jugeant trop basse.

« Une offre doit être créatrice de valeur », martelait M. Collomb. Selon lui, le groupe ne pouvait aller plus loin dans ses propositions, s'il voulait préserver l'intérêt de ses actionnaires. Une offre d'échange

en actions, qui aurait pu lui permettre de faire une proposition plus généreuse, était tout aussi exclue. « Si la Grande-Bretagne appartenait à la zone euro, nous aurions sans doute lancé une offre en papier. Mais là ce n'était pas possible. 80 % des actionnaires de Blue Circle sont des fonds britanniques. Ils ont l'obligation de détenir des fonds en livres », expliquait le PDG de Lafarge.

Sonné par sa défaite, le groupe français ne sait pas encore quelle sera sa ligne de conduite. A l'issue de la bataille, Lafarge se retrouve avec 19,9 % du capital de Blue Circle. La banque Dresdner Kleinwort Benson a acquis, pour le compte du groupe français, 9,6 % de la société britannique : Lafarge les achètera-t-il ? « Cela peut être l'objet d'un réexamen », a expliqué, sans plus de précision, M. Collomb. Le groupe cédera-t-il aussi rapidement sa participation pour financer d'autres acquisitions ? « La consolidation des industries de matériaux de construction va continuer. Il y aura beaucoup d'occasions à saisir », a noté M. Collomb.

## REPARTIR À L'ATTAQUE ?

Le groupe choisira-t-il au contraire de conserver ses titres et d'immobiliser 1,7 milliard d'euros (11,15 milliards de francs) pour repartir à l'attaque du britannique dans un an ? Aucune décision ne semble prise pour l'instant. M. Collomb a juste souligné que si les engagements pris par Blue Circle étaient tenus, les actions du groupe britannique seraient un très bon placement financier.

Pour contrer l'attaque du français, le groupe britannique a beaucoup promis à ses actionnaires. Selon sa direction, Blue Circle, qui a souffert de la crise en Asie, où il est très implanté, est entré en convalescence rapide. Pour preuve de ce redressement, le groupe s'est engagé à déboursier, en deux fois, 800 millions de livres pour racheter une partie de ses actions. D'importantes cessions d'actifs, notamment dans l'immobilier, sont prévues, pour financer ce programme. Assurant qu'il veut continuer à rivaliser avec les grands concurrents cimentiers, le groupe devra aussi améliorer sa gestion. Il se sait désormais sous la surveillance de ses actionnaires. Ceux-ci peuvent lui faire grâce une fois, certainement pas deux.

Martine Orange

# British Airways va céder Air Liberté à Marine Wendel

LE SORT d'Air Liberté, deuxième compagnie aérienne française, devait être scellé jeudi 4 mai, à l'issue des différents conseils d'administration des sociétés qui constituent le groupe Participations aéronautiques (détenu à 85 % par British Airways et à 15 % par Bolloré). A cette occasion, les conseils avaliseront les résultats consolidés du groupe clos le 31 mars et devront se prononcer sur l'offre d'achat d'Air Liberté, présentée par Taitbout Antibes, filiale commune du fonds d'investissement Alpha et du groupe Marine Wendel, qui agit pour le compte de SAir Group, maison mère de Swissair. Marine Wendel est par ailleurs l'actionnaire majoritaire d'AOM, la troisième compagnie française. Jeudi 20 avril, British Airways a annoncé être en « négociations exclusives avec Taitbout Antibes », mettant ainsi un terme à une éventuelle contre-offre de reprise formulée par Air France.

Mercredi 3 mai, lors d'un comité d'entreprise extraordinaire, les représentants du personnel et la direction ont fait le point sur les éléments de réponse apportés aux différentes questions posées par les élus du personnel, notamment sur la préservation de l'emploi. De source syndicale, les élus, qui représentent quelque 2 600 salariés, sont restés sur leur faim. Lord Marshall, président-directeur gé-

néral de British Airways, a rappelé les investissements réalisés en France au cours des sept dernières années et assuré que la « priorité de BA était de tout mettre en œuvre pour garantir l'avenir d'Air Liberté et de ses emplois », en ajoutant qu'il avait été de son devoir d'« écarter des options telles que la fermeture de routes ou la cession de branches d'activités d'Air Liberté qui auraient eu un impact social important ».

## LES SYNDICATS SUR LEUR FAIM

Pour Gilles Nicoli, trésorier adjoint du comité d'entreprise et secrétaire national du transport aérien CFDT, les Suisses devront donner des garanties : « Nous allons former [avec AOM] un ensemble de 6 500 salariés et nous ne connaissons même pas les projets du repreneur. » Lors des pourparlers de rapprochement engagés à l'été 1999 entre Air Liberté et AOM, les études préliminaires faisaient état de 1 000 à 1 500 emplois en sur-nombre dans les deux compagnies (Le Monde du 18 janvier).

L'exercice d'Air Liberté qui s'est achevé le 31 mars se solde par un déficit d'environ 280 millions de francs (42,7 millions d'euros) contre une perte de 260 millions de francs au cours de l'exercice précédent.

François Bostnavaron

# Les assureurs garantissent les familles contre les accidents domestiques

ACCIDENTS domestiques, chutes, noyades, agressions, aléas médicaux, les Français sont souvent peu ou pas assurés contre ces risques. Il y a pourtant huit millions d'accidents de ce type en France chaque année et ils font plus de victimes que la route. Tandis que l'on recense 183 000 accidents corporels de la route chaque année, on dénombre 220 000 victimes d'agressions et d'attentats, quelque 30 000 accidents médicaux, 6 000 victimes de catastrophes naturelles (avalanches, tempêtes), sans compter les défaillances techniques et technologiques.

Partant du constat que les « victimes d'accidents sont mieux indemnisées pour leurs dommages matériels que pour leur préjudice corporel », les assureurs membres de la Fédération française des sociétés d'assurances (FFSA) ont annoncé, jeudi 4 mai, le lancement d'un nouveau contrat « labellisé Garantie des accidents de la vie » (Gav). Il consiste à « indemniser les victimes sur la base du droit commun et avant toute recherche de responsabilité », précise

la FFSA. Cette assurance, qui assure toute la famille (personnes vivant sous le même toit), couvre les accidents de la vie privée qui sont définis par la FFSA comme les « événements soudains et imprévus, individuels ou collectifs, survenant hors de l'activité professionnelle de l'assuré et dus à des causes extérieures. Sont donc couverts les dommages corporels consécutifs à un accident domestique, un accident dans le cadre des loisirs, ou lors d'une catastrophe naturelle ou technologique (effondrement d'un magasin, intoxication alimentaire) ». Ce produit garantit aussi les accidents médicaux et ceux dus à des attentats ou des infractions.

Confrontés à un marché stagnant et à une concurrence très vive, les assureurs espèrent toucher une large cible avec ce produit « innovant », au travers d'une vaste campagne d'information. Certains, comme les AGF, ont lancé leur produit le 25 avril. « Notre objectif est de conquérir l'équivalent de notre part de marché en assurance dommages, qui s'élève à 12 % », souligne Alain

Maignan, responsable du marketing du courtage aux AGF. Le prix de cette garantie varie de 75 à 150 francs par mois, soit entre 900 et 1 800 francs par an. Axa proposera ce produit courant mai, avec un coût de 39 à 85 francs par mois pour un taux d'invalidité supérieur à 30 %, ce prix oscillant entre 59 et 145 francs pour un taux supérieur à 10 % – la fourchette basse sera proposée aux célibataires. La tarification de ce produit dépend du taux d'invalidité à partir duquel la garantie jouera, de l'âge, de l'étendue territoriale...

## PROPOSITIONS DES MUTUELLES

Certaines mutuelles, qui avaient protesté lors de l'annonce du lancement de ce produit en janvier 1999, affirment qu'elles proposent déjà ce type de garantie. Le Groupement des entreprises mutuelles d'assurances (Gema) indique que plusieurs de ses membres offrent déjà ces garanties. « La seule différence réside dans le fait de ne pas couvrir les accidents médicaux, qui doivent relever de l'Etat », explique-t-on au

Gema. La Macif propose ainsi depuis vingt-cinq ans le contrat de Régime prévoyance familial accident. Il a été souscrit par 3,8 millions de sociétaires et couvre la famille « sans exclusion ». Son prix varie de 121 à 534 francs par an. La MAIF (mutuelle des instituteurs) offre pour sa part, depuis 1996, un produit appelé Praxix, qui couvre les « accidents de la vie », pour un coût de 480 francs par an et par famille, sans franchise. Environ 56 % de ses deux millions de sociétaires ont souscrit ce produit. La MAIF réfléchit à introduire la couverture des accidents médicaux, ce qui coûterait, selon la mutuelle, de 100 à 120 francs par mois. La MAAF se démarque des adhérents du Gema puisqu'elle propose déjà un produit couvrant les aléas thérapeutiques, dans le cadre d'une assurance santé, et va, elle aussi, lancer un produit qui comblera « ces trous de garantie » pour une somme « substantiellement inférieure à 150 francs par mois ».

Pascale Santi



# Les magazines de télévision tentent de s'adapter au paysage audiovisuel

Sur un marché saturé, les hebdomadaires modifient leur formule avec précaution. La multiplication des chaînes les oblige à choisir entre l'augmentation de la pagination et les coûts de revient. Ils s'interrogent sur Internet et l'arrivée du numérique hertzien

**LA TÉLÉVISION CHANGE.** Les magazines aussi. En l'espace de deux ans, les poids lourds de la presse de télévision ont été contraints de s'adapter, soit pour affronter la concurrence de nouveaux titres, soit pour tenir compte de l'extension de l'offre de programmes du câble et du satellite. L'évolution s'est opérée en douceur. Les éditeurs, en revanche, attendent avec appréhension les prochaines révolutions que seront la généralisation d'Internet, les innovations des appareils et l'arrivée du numérique hertzien.

« Dans la presse télé, on ne joue pas impunément avec les programmes. Chaque mouvement comporte des risques à la baisse. » Directeur délégué depuis 1998 d'Emap-Star, qui édite notamment *Télé-Star* (1,88 million d'exemplaires de diffusion totale payée), le magazine des séries américaines, et *Télé-Poche* (1,11 million d'exemplaires), Gorune Aprikian sait de quoi il parle. Parallèlement à l'échec du lancement de *Télémax*, les deux titres phares du groupe ont subi une forte érosion qui les a contraints à corriger le tir et à revoir leur formule respective.

A l'origine de cette baisse, ses responsables invoquent la concurrence de nouveaux titres : *Télé câble satellite*, qui s'est hissé rapidement autour des 600 000 exemplaires, et les gratuits de la presse quotidienne (*TV magazine* du groupe Hersant et *TV hebdo*, son contrepoids du groupe Hachette). Elle s'explique aussi par la bataille sur les prix qui a profité à *Télé Z* (2 francs), dont la diffusion n'a cessé d'augmenter pour dépasser les 2,26 millions d'exemplaires.

## QUALITÉ ÉDITORIALE

A ces différentes raisons, les dirigeants d'Emap-Star n'oublient pas d'ajouter l'erreur de stratégie éditoriale qui les a conduits précédemment à développer l'offre du câble et du satellite au détriment des chaînes hertziennes privilégiées par un public plus traditionnel. Avec la nouvelle formule élaborée l'an dernier, qui a enrayer la baisse, « un bon équilibre a été atteint entre la quantité de chaînes et la qualité de l'information », note Jean-François Moruzzi, directeur des rédactions. La formule de *Télépoche* s'est enrichie de nouvelles rubriques et de jeux pour les enfants et les jeunes,

« principaux prescripteurs dans les familles ». Pour les responsables d'Emap-Star, la vraie bataille entre les magazines se livrera sur le terrain de la qualité éditoriale. Mais aussi sur celui des tarifs, ajoute M. Aprikian, qui redoute que « l'augmentation de la pagination et des tarifs ne conduise à augmenter les prix ».

Avec près de 2,5 millions d'exemplaires vendus chaque semaine, *Télé 7 jours*, le numéro un du secteur après quarante ans d'existence, a, lui aussi, été contraint de procéder à un « recentrage ». A son apogée en 1987, avec plus de trois millions d'exemplaires, le principal magazine du groupe Hachette Filipacchi Médias (HFM) a progressivement perdu des lecteurs, « mais, en proportion, beaucoup moins que ses équivalents étrangers », relève Patrick Mahé, directeur de la rédaction, qui a conduit la nouvelle formule inaugurée en décembre 1998.

A pagination équivalente pour un prix inchangé, le magazine avait, lui aussi, initialement diminué la part des chaînes hertziennes pour faire de la place au câble et au satellite, encore peu développés. Son public traditionnel, d'un âge moyen de

quarante-deux ans, n'a pas suivi. Pour relative qu'elle soit – 15 % en douze ans –, cette perte s'est chiffrée en plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Depuis la nouvelle formule lancée en décembre 1998, les diverses parties du journal ont, depuis, été « rééquilibrées » et le ton est plus offensif. Le journal de « référence » (de « révérence ? ») à l'égard de la télévision ose quelques prises de position, comme dans l'affaire des Guignols. Pour rester le « magazine global des familles », sa vocation première, *Télé 7 jours* a recréé une partie magazine (santé, loisirs). Mais, précise Patrick Mahé, cette évolution, qui privilégie l'enrichissement éditorial, ne peut qu'être menée « par petites touches pour ne pas bousculer le lectorat ». « Le vrai débat, ajoute-t-il, est celui de la pagination : le coût de revient des pages supplémentaires est-il raisonnable compte tenu du nombre de lecteurs espéré ? »

A l'inverse, *Télé-loisirs*, du groupe Prisma, a fait le pari de « l'exhaustivité », en augmentant son nombre de pages régulièrement. L'investissement est lourd : 5 millions de francs pour une page supplémen-

taire par jour. Malgré un prix de vente inchangé depuis 1988 (5,90 F), les ventes (1,83 million d'exemplaires) sont en progression de 6 à 7 % par an. Avec sa nouvelle formule (*lire ci-dessous*), *Télérama* a adopté la voie du compromis en proposant une sélection de trente-six chaînes sur quatre-vingt-trois disponibles. L'intégralité est disponible sur le site Internet qui, comme celui de *Télé 7 jours*, propose une offre personnalisée d'alerte selon les sujets d'intérêt des lecteurs.

Qu'en sera-t-il demain, lorsque, grâce au numérique hertzien, chaque téléspectateur disposera, au minimum, d'une trentaine de chaînes ? Pour l'heure, l'ensemble des éditeurs partagent la même interrogation. Elle les laisse d'autant plus perplexes qu'ils devront affronter la concurrence des innovations technologiques, lorsque les téléviseurs, comme les guides électroniques du satellite, proposeront, outre des programmes complets, des fonctions interactives de choix et de présélection. Comment réagiront-ils lorsque les téléphones portables connectés sur Internet (Whap) assureront un service identique ?

Alors que les titres du groupe Emap misent sur leur notoriété pour se faire reconnaître sur le Web, Hachette a pris une longueur d'avance en misant sur la complémentarité entre le magazine et le site Internet du titre pour offrir l'intégralité des chaînes. Ses dirigeants misent aussi sur la stratégie du groupe et l'image du titre pour être présent dans les nouveaux moyens d'information, les guides électroniques, et pourquoi pas sur une chaîne spécialisée, à l'exemple de *TV Guide* aux Etats-Unis.

## UN FUTUR IMPRÉVISIBLE

Face à ces évolutions, les magazines TV ne risquent-ils pas d'être balayés et de perdre leur leadership dans la presse magazine ? « Plus les gens zapperont, plus ils auront besoin de magazines exhaustifs, avec des résumés, des critiques et des commentaires », note Denis Berriat, éditeur de *Téléloisirs*. « 70 % des ventes du journal s'effectuent le premier jour. Le magazine garde toute sa place pour une consultation de prévision alors que les nouveaux systèmes

sont utilisés pour une consultation d'immédiateté et d'instantanéité », note Rémy Pernelet, du fournisseur de grilles de programmes Prisma TV.

« La vraie question, ajoute-t-il, est de savoir si, dans quatre ou cinq ans, la télévision aura vraiment changé et le comportement des téléspectateurs avec. » Dans cette période transi-

## Bataille sur les grilles des programmes

La vive concurrence que se livrent les groupes de presse sur les magazines de télévision masque une autre bataille, tout aussi rude, sur la fabrication des grilles de programmes. Jusqu'à présent, les deux agences du groupe Hachette Filipacchi Médias, Prescot et Imedia, fournissaient, outre ses titres, l'essentiel d'un marché étendu aux quotidiens et aux gratuits. Alors qu'Emap possède son propre service pour ses usages internes, le groupe Prisma d'Axel Ganz a décidé d'investir dans la constitution d'une nouvelle banque de données.

Avec une équipe de 25 personnes chargée de recueillir les données sur 80 et bientôt 120 chaînes, Prisma TV a obtenu, à l'issue d'un appel d'offres, la fourniture de la grille des programmes du nouveau *Télérama*. Outre les différents supports papier, l'équipe dirigée par Rémy Pernelet vise aussi le marché des supports électroniques (guides électroniques, Whap...) et surtout celui des portails d'accès à Internet qui souhaitent proposer, eux aussi, l'intégralité des programmes.

toire, tous les groupes réfléchissent, évoquent la complémentarité des supports et affichent un souci identique d'amélioration de la qualité éditoriale pour affirmer leur différence. Pour le reste, ils sont dubitatifs face à un futur imprévisible. Seule certitude pour Gorune Aprikian : « Il reste peu de place pour de nouvelles arrivées. Et le ticket d'entrée sera élevé. »

Michel Delberghe

## Avec une formule renouvelée, « Télérama » relance sa différence

Avec un supplément consacré au câble et au satellite, *Télérama* pensait avoir trouvé une parade provisoire. Neuf ans après avoir innové dans la présentation de ses programmes, l'hebdomadaire des Publications de la Vie catholique (PVC) se remet en cause en publiant, depuis mercredi 3 mai, une formule renouvelée qui vise, une nouvelle fois, à affirmer sa « différence ». « Le regard sur la télévision doit changer, car nous sommes passés d'une situation de pénurie à une offre pléthorique », constate Marc Lecarpentier, directeur de la rédaction.

Alors que ce magazine avait bâti son succès sur un regard « distancié » – « s'il n'y a rien d'intéressant ce soir, prenez un bon livre ou allez au cinéma » –, *Télérama* modifie son approche à l'égard d'une télévision qui se « banalise » avec la multiplication des chaînes, en tenant compte du comportement et de la demande de ses lecteurs.

Sans prétendre à l'exhaustivité des magazines spécialisés, le journal supprime son supplément et ouvre ses colonnes à la diversité des programmes de trente-six chaînes. « Ce n'est pas la révolution, mais c'est un changement perceptible

dans la maquette », précise M. Lecarpentier. Conçu en interne, le nouveau magazine augmente légèrement son format, 14 millimètres de plus sur la largeur, modifie sa couverture, et accroît sa pagination pour un prix identique.

Les lecteurs ne devraient guère être désemparés. *Télérama* ne s'est pas affadi en multipliant les « entrées » et en diversifiant la nature de l'information sur les programmes. Au contraire. La formule devrait privilégier les commentaires, les « humeurs » et les « coups de gueule et les coups de cœur » qui ont bâti sa réputation de journal critique et intransigeant.

## « SCRUTATEUR ATTENTIF »

Inclassable dans le paysage – ni tout à fait hebdo de télévision, ni d'informations générales ou culturel –, *Télérama* pense avoir trouvé l'équilibre en consacrant la moitié de son contenu à la télévision et le reste au magazine, des faits de société et de la culture.

Au terme d'une réflexion menée au sein de la rédaction composée de 125 journalistes, un effectif renforcé après la signature d'un accord sur la semaine de trente-deux heures, cette partie-là

bénéficie aussi d'un traitement différencié. Pour ne pas sombrer dans l'institutionnel et le conformisme, *Télérama* se propose d'être « scrutateur attentif d'un monde qui bouge », selon la formule de Marc Lecarpentier, en consacrant plus de place aux enquêtes, aux portraits et aux récits. En complément, le supplément parisien étoffé devrait se transformer en guide pratique et en agenda du temps libre.

Avec une diffusion en augmentation constante de 1 à 2 % par an, l'hebdomadaire (680 000 acheteurs en moyenne, dont 420 000 abonnés), tente de fidéliser la clientèle volatile des ventes au numéro et surtout celle des jeunes générations. Les changements et la relance en cours représentent un investissement de 20 millions de francs, alors que le titre a réalisé en 1999 un bénéfice de 50 millions de francs pour un chiffre d'affaires de 600 millions de francs. Marc Lecarpentier en est pourtant convaincu : le nouveau *Télérama* n'est qu'une formule de transition destinée à préparer les évolutions futures dont il avoue percevoir encore difficilement les contours.

M. De.

## Un groupe de presse italien fait son entrée dans « France-Soir »

L'AVENIR de *France-Soir* s'éclaircit. Georges Ghosn, son PDG, a annoncé, mardi 2 mai, la signature d'un accord avec le groupe de presse italien Poligrafici Editoriale. A l'occasion d'une augmentation de capital, cet éditeur de quotidiens régionaux a pris une participation de 15 % dans Presse-Alliance, la société éditrice, soit environ 25 millions de francs (3,8 millions d'euros), qu'il envisage de porter à 30 % en septembre.

Négociée depuis plusieurs mois, cette arrivée doit permettre à *France-Soir* « d'asseoir sa stabilité financière et de terminer son redresse-

ment sur les deux prochaines années », a indiqué M. Ghosn, qui a prévu de ramener le niveau des pertes de 150 millions de francs (22,8 millions d'euros) à 70 millions de francs (10,6 millions d'euros). La diffusion du quotidien est en baisse depuis des années : elle a atteint 144 600 exemplaires l'an dernier, contre 156 100 exemplaires en 1998 (en diffusion totale payée, selon l'organisme Diffusion Contrôle).

Parallèlement, les deux groupes envisagent l'impression d'*Il Giorno* sur les rotatives d'Aubervilliers et de *France-Soir* à Milan pour une diffusion en Italie. Une structure

commune devrait être également créée pour le développement d'un site Internet « à vocation européenne ». Coté à la Bourse de Milan et contrôlé par la famille Monti-Riffeser, Poligrafici Editoriale publie trois quotidiens régionaux : *Il Resto del Carlino* à Bologne (188 000 exemplaires), *La Nazione* à Florence (près de 155 000 exemplaires) et *Il Giorno* à Milan (environ 87 000 exemplaires), racheté en 1997 au groupe ENI alors qu'il enregistrait de lourdes pertes.

## REDRESSER LE TITRE

En 1999, le groupe italien a dégagé un bénéfice net consolidé de 24,7 milliards de francs (environ 12,8 millions d'euros), presque quintuplé par rapport à 1998, malgré un chiffre d'affaires en forte diminution. Sous l'impulsion de Andrea Riffeser, le groupe a également investi dans Internet. Dans un communiqué, l'Intersyndicale des journalistes (CGT, SNJ, FO et CFTC) « se félicite d'une participation qui paraissait inévitable afin de poursuivre le redressement du titre ». Elle a toutefois adressé un rappel à l'ordre au PDG pour avoir diffusé cette annonce avant que les instances légales n'en aient été saisies.

Au cours de la réunion du comité d'entreprise, mercredi 3 mai, M. Ghosn a, par ailleurs, confirmé le redémarrage du quotidien belge *Le Matin* dès le 1<sup>er</sup> juin avec un apport en numéraire de 18 millions de francs belges (0,44 million d'euros) et la fourniture de six à huit pages quotidiennes. Le plan de cession avait été accepté par le gouvernement régional de Wallonie qui participe pour moitié au financement.

Michel Delberghe, avec Marie-Noëlle Terrisse, correspondante à Milan

## Première réunion de concertation sur la production audiovisuelle

LES REPRÉSENTANTS de la production audiovisuelle ont assisté, mercredi 3 mai, à la première réunion de la concertation annoncée par Catherine Tasca, ministre de la culture et de la communication, sous l'égide du Centre national du cinéma (CNC) et du Service juridique et technique de l'information et de la communication (SJTI).

Destinée à durer plusieurs mois, cette concertation a plusieurs objectifs. Outre la préparation des décrets d'application de la loi sur l'audiovisuel, qui comporte plusieurs articles sur ce secteur, elle devrait aboutir à une modification du système des aides de l'Etat et notamment à une réforme du compte de soutien (COSIP). Pour mener à bien ce travail, les Français devront tenir compte des conclusions de la Commission européenne, qui examine actuellement les différents systèmes d'aides à ce secteur d'activité.

Les pouvoirs publics devront aussi tirer un bilan des discussions bilatérales entre les représentants des diffuseurs et ceux de la production.

## DÉPÊCHES

■ **AUDIOVISUEL** : Le câble-opérateur Time Warner est coupable d'avoir violé la réglementation en stoppant la diffusion de la chaîne ABC (groupe Disney) lundi 1<sup>er</sup> mai et mardi 2 mai pour des différends dans la négociation de contrats, a indiqué mercredi 3 mai la FCC, l'autorité de régulation des communications aux Etats-Unis. N'excluant pas des sanctions ultérieures, la FCC a jugé illégale cette action intervenue lors d'une période d'études d'audience, déterminante pour les tarifs publicitaires.

■ **Elisabeth Murdoch crée sa propre compagnie**. La fille du magnat australo-américain quittera en juin le groupe BSKyB pour lancer sa propre société de télévision, films et contenus destinés aux nouveaux médias.

■ **Lyonnais câble est rebaptisée « Noos »** a annoncé mercredi 3 mai le deuxième câble-opérateur français. Selon le président de Lyonnaise communications, François Jaclot, la commercialisation du téléphone sur le câble ne démarrera pas avant 2002. Quatre groupes, dont NTL et UPC, a-t-il dit, sont candidats pour remplacer France Télécom dans le capital de Lyonnaise communications.

Au moment où les résultats financiers des chaînes privées – notamment TF 1 et M 6 – explosent et que la télévision publique bénéficie de budgets plus confortables, les producteurs entendent bien en profiter. Ils réclament que la part du financement qui va à la production, passe à 20 % ou 25 % du chiffre d'affaires de ces entreprises.

## MAINTENIR LA PRESSION

A la suite de la réussite de leurs états généraux de la création, réunis il y a quelques semaines (*Le Monde* du 22 mars), ces professionnels conservent une certaine combativité. Demandeurs d'un geste politique, certains regrettent que M<sup>me</sup> Tasca n'ait pas trouvé le temps de les recevoir. Pour maintenir la pression, ils profiteront de la deuxième lecture de la loi sur l'audiovisuel au Sénat, les 17 et 18 mai, pour présenter de nouveaux amendements. « Nous souhaitons l'obligation pour les chaînes du service public d'augmenter les quotas de production et le financement ; par ailleurs, un système doit être trouvé

pour que le financement du numérique terrestre ne nuise pas à celui de la production. Enfin, nous demandons à terme la suppression de la publicité sur les chaînes publiques », annonce Jacques Peskine, délégué général de l'Union syndicale de la production audiovisuelle (USPA).

Françoise Chirot

**Le Monde**  
**DOSSIERS DOCUMENTS**  
LES CLÉS DE L'INFO

Au sommaire  
du numéro  
de mai

**CAP SUR VOS EXAMENS**  
**Le dernier état du monde**  
**Le dernier état de la France**

- Les dernières analyses des journalistes du Monde.
- Les derniers chiffres.
- Des cartes, des graphiques, des tableaux pour comprendre les évolutions récentes de l'économie mondiale et française.

Plus : **LES CLÉS DE L'INFO**  
**4 pages pour décoder l'actualité**

Chez votre marchand de journaux  
**12 F - 1,83 €**

**Le Monde**  
**A LA TELEVISION ET A LA RADIO**

**Le Monde des idées**  
LCI  
Le samedi à 12 h 10 et à 17 h 10  
Le dimanche à 12 h 10 et à 0 h 10  
Le lundi à 15 h 10

■

**Le Grand Jury**  
RTL-LCI  
Le dimanche à 18 h 30

■

**La rumeur du monde**  
FRANCE-CULTURE  
Le samedi à 12 heures

■

**Idéaux et débats**  
FRANCE MUSIQUES  
Le dimanche à 17 heures

■

**Libertés de presse**  
FRANCE-CULTURE  
Le premier dimanche de chaque mois

■

**A la « une » du Monde**  
RFI  
Du lundi au vendredi  
à 12 h 45 et 0 h 10 (heures de Paris)

■

**La « une » du Monde**  
BFM  
Du lundi au vendredi  
13 h 06, 15 h 03, 17 h 40  
Le samedi  
13 h 07, 15 h 04, 17 h 35



## TABLEAU DE BORD

## AFFAIRES

## INDUSTRIE

● **ALCATEL** : l'équipementier français de télécommunication souhaite introduire en Bourse à Paris, avant la fin de l'année 2000, une grande partie de ses activités de câbles et de composants, « toutes les activités qui gardent un contenu en cuivre », a indiqué jeudi son directeur financier Jean-Pierre Halbron. Le groupe conservera la fibre optique et les composants et batteries.

● **TRACTEBEL** : le groupe belge spécialisé dans l'énergie va procéder à une augmentation de capital afin de reprendre la totalité des actions d'Elyo (énergie) détenues par la Société générale de Belgique. Dès le 23 mai, les activités de Tractebel seront structurées en cinq entités : Electricité et Gaz Europe (EGE), Electricité et Gaz international (EGI), Ingénierie (TE), groupe Fabricom et groupe Elyo.

● **AUTOMOBILE** : le marché américain a progressé de 10,8 % en avril avec 1,502 million de véhicules vendus. Les japonais Nissan et Toyota, ainsi que l'allemand Volkswagen, dont les parts de marché ont sensiblement progressé, profitent le plus de cette hausse.

● **TALISMAN** : l'assemblée d'actionnaires de cette compagnie pétrolière canadienne a été perturbée mercredi par des accusations visant ses activités au Soudan où il exploite depuis deux ans un gisement pétrolier et gazier. « Les actions de Talisman Energy ont pris la couleur du sang et de la mort », a déclaré un actionnaire, Mel Schafer. Selon le président du groupe Jim Buckee, les sommes versées au gouvernement à titre de redevances ne sont pas utilisées pour financer la guerre civile.

## SERVICES

● **VIACOM** : la FCC, autorité américaine de régulation des communications, a approuvé la fusion des groupes de média CBS et Viacom, mercredi 3 mai, mais le nouveau groupe devra céder certaines stations de télévision. Un seul propriétaire ne peut posséder des stations de télévision totalisant plus de 35 % d'audience nationale. Or, avec CBS, Viacom détient 38 stations de télévisions

ce qui lui donne une part d'audience de 41 %.

● **LIBERTY SURF** : le fournisseur d'accès à Internet annonce mercredi avoir atteint le cap du million d'abonnés (1 023 929) en France le 30 avril, un an seulement après avoir lancé l'accès gratuit à Internet dans l'Hexagone. La moitié des abonnés se sont connectés au cours des 40 derniers jours.

● **LUFTHANSA** : la deuxième compagnie aérienne européenne n'est pas intéressée par une alliance avec KLM ou Alitalia qui sont à la recherche de nouveaux partenaires depuis leur « divorce ». Star Alliance, dont Lufthansa et United sont chefs de file, est plus ou moins complète en Europe, a déclaré Karl-Friedrich Rausch, directeur général responsable de l'Europe chez Lufthansa.

● **BERTELSMANN** : le groupe de média allemand a préféré reporter l'introduction en Bourse de bol.com, sa filiale de vente de livres en ligne, en raison d'une désaffection des valeurs Internet sur les marchés boursiers.

## FINANCE

● **AXA** : Edward Miller, PDG d'Axa Financial, filiale américaine de l'assureur français, a perçu en 1999 un salaire de 5,37 millions d'euros (35,2 millions de francs), selon le rapport annuel publié mercredi. Claude Bébéar a reçu 3,13 millions d'euros (20,13 millions de francs), sans compter les stock-options, qui atteignent 50,5 millions d'euros selon les cours du 2 mai. Son successeur à la présidence du directeur d'Axa, Henri de Castries, a perçu un salaire de 1,76 million d'euros.

● **ALLIANZ** : l'assureur allemand et le réassureur Munich Ré ont annoncé jeudi qu'ils allaient réduire leur participation croisée par étape à 20 % d'ici la fin 2003, contre 25 % actuellement

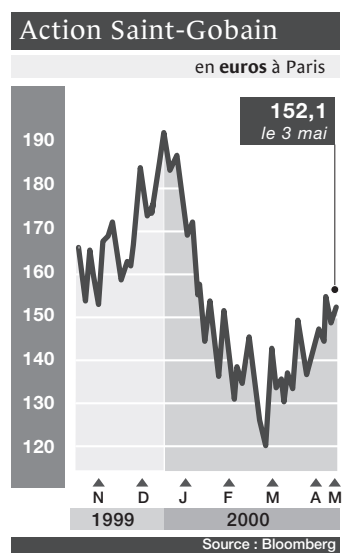
## RÉSULTATS

● **NOVELL** : l'éditeur américain de logiciels a annoncé mercredi que son bénéfice pour le second trimestre serait inférieur de moitié à ses prévisions. Cette nouvelle a provoqué une chute de 39,5 % de l'action sur le Nasdaq. Le titre a perdu 6-15/16 dollars à 10-5/8 dollars.

## VALEUR DU JOUR

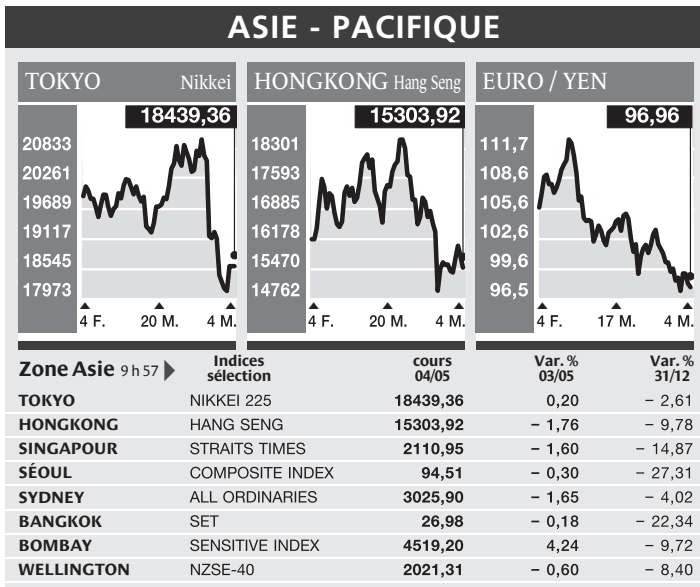
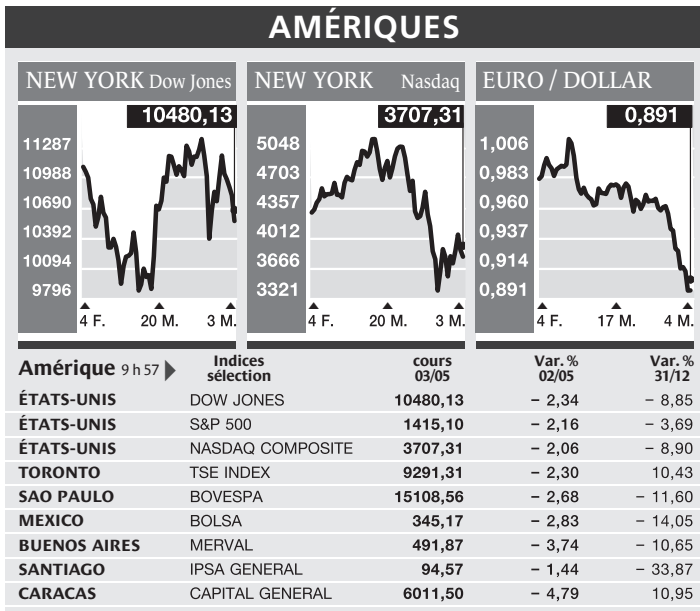
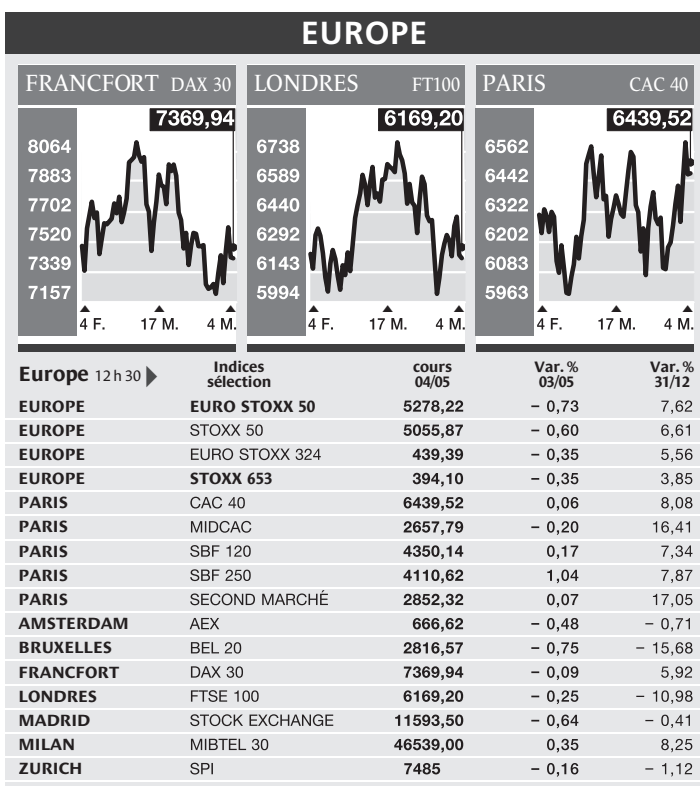
## Saint-Gobain sort d'Essilor

LE REVIREMENT stratégique est de taille. Après être apparu pendant des années comme l'actionnaire de référence du numéro 1 mondial de l'optique, Saint-Gobain a annoncé, mercredi 3 mai, la vente de sa participation de 32,9 % dans Essilor. « Les axes de croissance que le groupe mettra en œuvre dans ses métiers le conduisent à reconsidérer l'intérêt stratégique de sa participation dans Essilor », explique le groupe dans un communiqué. Après ses investissements récents dans la distribution spécialisée en Europe avec le rachat du britannique Meyer et de l'allemand Raab Karcher, Saint-Gobain est engagé dans une stratégie de développement en aval de ses métiers, dans laquelle Essilor n'a pas sa place. Mais le groupe d'optique l'a-t-il jamais eue ? En dépit de la volonté de Saint-Gobain de présenter des complémentarités entre ces deux sociétés travaillant le verre, les deux groupes sont toujours restés très éloignés. Tout les opposait : les techniques, les marchés, les consommateurs. Saint-Gobain n'a jamais osé prendre officiellement le pouvoir, même si en sous-main le groupe de Jean-Louis Beffa a beaucoup pesé sur la conduite et le succès de la société. Ces dernières années, la hausse des actions d'Essilor avait anéanti tout espoir chez Saint-Gobain d'en prendre le contrôle. « Cette participation a constitué un bon investissement financier pour le groupe », rappelle Saint-Gobain. Au



cours de 294 euros par action, son investissement vaut 993 millions d'euros (6,51 milliards de francs) dont 580 millions d'euros de plus-values latentes. Jean-Louis Beffa entend consacrer l'ensemble des moyens financiers supplémentaires au développement du groupe. Le PDG de Saint-Gobain souhaite aussi que sa sortie d'Essilor serve à financer un programme de rachat d'actions, qui doit atteindre 5 % du capital du groupe cette année. A l'ouverture jeudi 4 mai, l'action Saint-Gobain gagnait 4,4 % et le titre Essilor cédait 0,85 %. La présence de Saint-Gobain au capital de la société d'optique avait jusqu'à présent dissuadé toute offensive inamicale. Son départ marque pour Essilor une période d'incertitude.

Martine Orange



## SUR LES MARCHÉS

## PARIS

L'INDICE CAC 40 était en recul, jeudi 4 mai à la mi-séance, cédant 0,15 %, à 6 425,97 points. La Bourse de Paris avait terminé en nette baisse, mercredi, victime de prises de bénéfices sur les valeurs de la nouvelle économie qui lui avaient permis la veille de battre son septième record de l'année. En baisse sur l'ensemble de la séance, l'indice CAC 40 des valeurs vedettes parisiennes avait terminé la journée en recul de 126,76 points, à 6 435,65 points (soit une chute de 1,93 %).

## FRANCFORT

A LA BOURSE de Francfort, l'indice DAX s'inscrivait en baisse, jeudi à la mi-journée, reculant de 0,24 % pour s'établir à 7 359 points. La Bourse de Francfort avait abandonné, mercredi, 2,37 % à 7 376,93 points, sous l'influence du recul prononcé du marché des actions américaines.

## LONDRES

L'INDICE FOOTSIIE de la Bourse de Londres était quasiment stable, jeudi à la mi-journée, avançant de 0,2 % à 6 183,30 points. Le baromètre du marché des actions britanniques avait fortement chuté, mercredi, sous l'influence du Nasdaq et de Wall Street. L'indice Footsie avait clôturé à 6 184,8 points, en baisse de 2,96 %.

## TOKYO

LA BOURSE de Tokyo était fermée jeudi en raison d'un jour férié au Japon.

## NEW YORK

LES MARCHÉS boursiers américains ont connu une journée chahutée mercredi 3 mai, alors que les signes de surchauffe de l'économie font craindre une remontée plus forte que prévu des taux d'intérêt de la Réserve fédérale. L'indice Dow Jones de la Bourse de New York a perdu 250,99 points (soit une chute de 2,34 %), à 10 480,13 points. L'indice composite de la Bourse électronique Nasdaq a cédé 2,06 %, à 3 707,31 points. Enfin, l'indice Standard and Poor's 500 a fini en baisse de 2,16 %, à 1 415,10 points.

## TAUX

LES MARCHÉS obligataires européens étaient en baisse, jeudi 4 mai dans les premiers échanges. Les taux d'intérêt à 10 ans en France, qui évoluent à l'inverse du prix des obligations, remontaient à 5,57 %. Mercredi, le marché obligataire américain avait fortement chuté, après l'annonce des détails du programme de réduction de la dette du Trésor américain et la publication du rapport de la Réserve fédérale sur l'activité économique. Le rendement de l'obligation du Trésor à 10 ans avait progressé à 6,40 % pour 6,31 %.

## MONNAIES

L'EURO restait proche de ses plus bas niveaux historiques, jeudi en début de séance, dans un marché des changes calme en l'absence des investisseurs japonais. L'euro se négociait à 0,8929 dollar. Le dollar s'échangeait à 109,20 yens.

## ÉCONOMIE

## Nouveau plancher historique à 0,8888 dollar pour l'euro

L'EURO EST TOMBÉ, mercredi 3 mai, à un nouveau plancher de 0,8888 dollar à New York. La monnaie unique affiche une dépréciation de plus de 23 % depuis son introduction au cours de 1,1665 dollar le 1<sup>er</sup> janvier 1999. Jeudi, l'euro restait proche de ses plus bas niveaux en Asie (à 06 h 00 GMT, il cotait 0,8929 dollar), sur un marché des changes calme en raison du long congé de la « Golden Week » au Japon (lire p. 18).

Le secrétaire américain au Trésor, Lawrence Summers, a estimé, mercredi, que la meilleure façon de faire remonter l'euro était, pour les Européens, de créer un environnement plus attractif pour les investissements, ce qui permettrait de faire baisser le chômage et pousserait la croissance économique à un taux plus proche de celui des Etats-Unis. « Notre approche s'est toujours concentrée sur les paramètres économiques fondamentaux, et nous pensons qu'à long terme c'est ce qui fait le plus la différence », a-t-il affirmé.

Le gouvernement prévoit de ramener le déficit budgétaire à 195 milliards de francs en 2001 (soit 2,1 % à 2,2 % du PIB), selon la lettre de cadrage budgétaire envoyée par Lionel Jospin à ses ministres (lire p. 7).

Les Français affichaient en avril un moral d'acier, à son meilleur niveau depuis que l'INSEE la mesure à l'aide de son indicateur mis en place en 1987, en raison surtout de la décre du chômage.

Les députés ont voté, mercredi, en première lecture, un projet de loi autorisant le gouvernement à convertir en euro – sans respecter strictement les règles (1 euro = 6,55957 F) – certains montants figurant dans la loi (taxes, amendes, seuils, plafonds) pour en « maintenir la lisibilité ». Par exemple, le montant minimal du capital social d'une SARL passera de 50 000 francs à 7 500 euros (et non 7 622,45 euros), soit une baisse de 1,6 % du montant converti. Le rapporteur du projet, Gérard Fuchs (PS), a fait adopter un amendement précisant qu'aucune amende ne pourra augmenter en raison de cette conversion. Les divers arrondissements ne pourront entraîner ni gains ni pertes significatives pour les finances publiques. L'habilitation donnée au gouvernement de procéder par ordonnance courra jusqu'au 2 octobre 2000. Les

montants arrondis en euro seront valables à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2002.

ÉTATS-UNIS : l'économie a continué son expansion, à un rythme modéré, voire fort, selon les régions, en mars et avril, selon le Livre beige de la Réserve fédérale (Fed) qui note une intensification des tensions sur les salaires.

Les commandes industrielles aux Etats-Unis ont augmenté de 2,2 % en mars par rapport au mois précédent. En février, les commandes industrielles étaient inchangées par rapport au mois précédent, un chiffre révisé après une première annonce d'une baisse de 0,8 %.

NORVÈGE : le pays est entré mercredi dans le plus important conflit social depuis 1986, qui pourrait affecter la production automobile en Europe dès la semaine prochaine, selon le patronat local. Plus de 82 000 salariés du secteur privé (industrie, construction, médias, transports, hôtellerie-restauration) ont entamé dans la matinée une grève illimitée à l'appel de LO, la principale confédération syndicale du royaume (qui compte quelque 800 000 adhérents), après le rejet, la semaine dernière, d'un accord salarial conclu en avril entre la direction de leur syndicat et l'organisation patronale NHO.

PÉTROLE : les cours ont légèrement reculé mercredi sur le marché à terme de New York. Le baril de référence (light sweet crude) échoua jeudi, à perdu 14 cents à 26,75 dollars. Il avait fait un bond de 1,02 dollar à 26,89 dollars mardi. Les prix avaient progressé plus tôt à Londres, dans l'attente de chiffres sur la production de l'OPEP en avril et en raison des craintes qu'une grève massive ne perturbe les exportations norvégiennes.

ARABIE SAOUDITE : Ryad a reçu des propositions d'investissement de compagnies pétrolières totalisant plus de 100 milliards de dollars, a annoncé mercredi le prince Saoud al-Fayçal, le chef de la diplomatie saoudienne. Ces propositions « portent sur une période de vingt ans, concernent notamment le secteur du gaz, de l'électricité et du dessalement ». Les négociations, menées avec huit compagnies américaines et quatre européennes, se poursuivront « dans le courant de l'année et s'achèveront début 2001 ».

TURQUIE : l'inflation a atteint 63,8 % en avril en glissement annuel contre 67,9 % en mars, a annoncé mercredi l'Institut des statistiques d'Etat.

Taux de change fixe zone Euro		Hors zone Euro	
Euro contre	Taux	contre franc	Taux
FRANC	6,55957	EURO	0,15245
DEUTSCHEMARK	1,95583	DEUTSCHEMARK	3,35385
LIRE ITALIENNE (1000)	1,93627	LIRE ITAL. (1000)	3,38774
PESETA ESPAG. (100)	1,66386	PESETA ESPAG. (100)	3,94238
ESCUDO PORT. (100)	2,00482	ESCUDO PORT. (100)	3,27190
SCHILLING AUTR. (10)	1,37603	SCHILLING AUTR. (10)	4,76703
PUNT IRLANDAISE	0,78756	PUNT IRLANDAISE	3,32894
FLORIN NÉERLANDAIS (20031)	2,20371	FLORIN NÉERLANDAIS	2,97660
FRANC BELGE (10)	4,03399	FRANC BELGE (10)	1,62607
MARKKA FINLAND. (5)	5,94573	MARKKA FINLAND.	1,10324
COURONNE DANOISE	7,4532	COUR. NORVÉGIENNE	8,0600
COUR. SUÉDOISE	8,0550	COURONNE TCHÈQUE	36,3150
DOLLAR AUSTRALIEN	1,5156	DOLLAR CANADIEN	1,3252
DOLLAR NÉO-ZÉLAND	1,8212	DOLLAR HONGROIS	258,2600
DRACHME GRECQUE	336	ZLOTY POLONAIS	4,0028

## Cours de change croisés

Cours DOLLAR	Cours YEN(100)	Cours EURO	Cours FRANC	Cours LIVRE	Cours FR. S.
DOLLAR	0,91967	0,89175	0,13593	1,55685	0,57725
YEN	108,73500	96,96000	14,78500	169,29000	62,78500
EURO	1,12139	1,03135	0,15245	1,74490	0,64755
FRANC	7,35665	6,76630	6,55957	11,44995	4,24680
LIVRE	0,64232	0,59080	0,57310	0,08730	0,37090
FRANC SUISSE	1,73235	1,59265	1,54425	0,23545	2,69610

## Taux d'intérêt (%)

Taux 03/05	Taux j.j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans
FRANCE	3,90	3,97	5,54	5,82
ALLEMAGNE	3,88	4,20	5,41	5,73
GDE-BRETAG.	5,75	6,16	5,25	4,50
ITALIE	3,88	4,15	5,67	6,02
JAPON	0,07	0,04	1,73	2,18
ÉTATS-UNIS	6,06	5,86	6,34	6,04
SUISSE	2,25	2,98	4,08	4,48
PAYS-BAS	3,85	4,15	5,58	5,81

## Matières premières

En dollars	Cours 03/05	Var. % 02/05
MÉTALUX (LONDRES)		
CUIVRE 3 MOIS	1777	-0,11
ALUMINIUM 3 MOIS	1475	-0,27
PLOMB 3 MOIS	423,50	-0,59
ETAIN 3 MOIS	5390	....
ZINC 3 MOIS	1143	-0,52
NICKEL 3 MOIS	9735	-0,15
MÉTALUX (NEW YORK)		
ARGENT A TERME	5,05	-0,10
PLATINE A TERME	134822,00	+0,22
GRAINES DENRÉES		
BLÉ (CHICAGO)	263,75	+1,44
MAIS (CHICAGO)	245,50	+1,55
SOJA TOURTEAU (CHG.)	183,20	-0,49
SOFTS		
CACAO (NEW YORK)	772	+1,18
CAFÉ (LONDRES)	907	-4,02
SUCRE BLANC (PARIS)	....	....

Cotations, graphiques et indices en temps réel sur le site Web du « Monde ».

www.lemonde.fr/bourse



VALEURS EUROPÉENNES

L'action de la quatrième banque privée allemande, Commerzbank, a abandonné 0,31 %, à 41,25 euros, à l'issue de la séance de Bourse mercredi 3 mai. Son président a estimé que son établissement n'avait pas besoin de coopérations avec d'autres banques dans l'Internet.

équipements et des prestations de services de dialyse, dont le bénéfice net au premier trimestre a progressé de 22 %, à 41,5 millions d'euros, a grimpé en Bourse de 1,64 %, à 83,45 euros.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 03/05. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 03/05. Includes sections for CHIMIE and CONGLOMÉRATS.

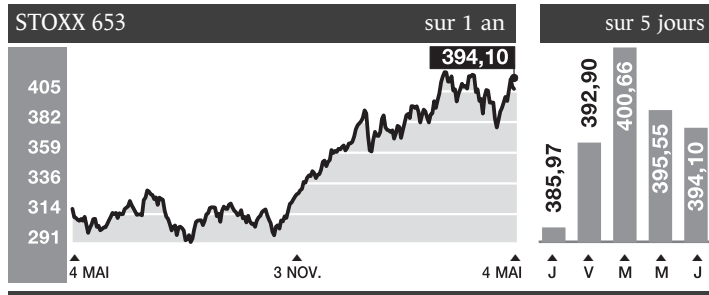


Table of stock prices for various companies including LMVH, MOUJINEX, PERSIMMON, etc.

Table of stock prices for companies in the BIENS D'ÉQUIPEMENT sector.

Table of stock prices for companies in the PHARMACIE sector.

Table of stock prices for companies in the ÉNERGIE sector.

Advertisement for the New Beetle, featuring an image of the car and text: 'New Beetle à partir de 109 900 F.\*'.

Table of stock prices for companies in the SERVICES FINANCIERS sector.

Table of stock prices for companies in the ALIMANTATION ET BOISSON sector.

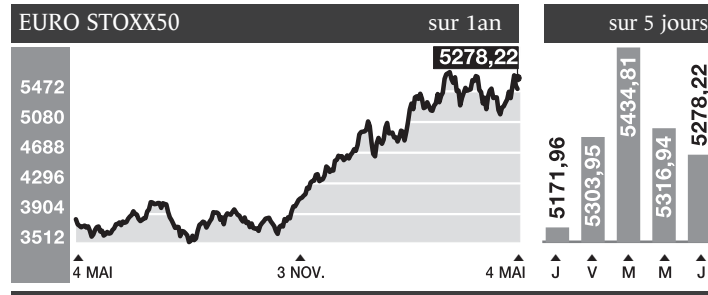


Table of stock prices for various companies including PRUDENTIAL, RAS, ROYAL SUN ALLIA, etc.

Table of stock prices for companies in the MEDIAS sector.

Table of stock prices for companies in the BIENS DE CONSOMMATION sector.

Table of stock prices for companies in the COMMERCE DISTRIBUTION sector.

Table of stock prices for companies in the HAUTE TECHNOLOGIE sector.

Table of stock prices for companies in the SERVICES COLLECTIFS sector.

Table of stock prices for companies in the TÉLÉCOMMUNICATIONS sector.

Table of stock prices for companies in the CONSTRUCTION sector.

Table of stock prices for companies in the CONSTRUCTION sector.

Table of stock prices for companies in the CONSTRUCTION sector.

Table of stock prices for companies in the CONSTRUCTION sector.

Table of stock prices for companies in the CONSTRUCTION sector.

(Publicité)

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

Table of stock prices for companies in the EURO NOUVEAU MARCHÉ sector.

★ CODES PAYS ZONE EURO
FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne
IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande
LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche
FI : Finlande - BE : Belgique.



VALEURS FRANÇAISES

L'action Alcatel a débuté la séance, jeudi 4 mai, en hausse de 3,30 %, à 259,8 euros, après l'annonce de ses résultats du premier trimestre : un bénéfice de 258 millions d'euros et un objectif de résultat opérationnel pour 2000 de 2 milliards d'euros.

L'action Lafarge a ouvert en hausse de 1,07 %, jeudi, avant de perdre 5,53 %, à 88,05 euros, à la suite de l'annonce, la veille en fin de journée, de l'échec de son offre sur le britannique Blue Circle.

Liberty Surf gagnait 0,32 % dans les premiers échanges, jeudi, pour s'établir à 40,53 euros. Le fournisseur d'accès à Internet a annoncé avoir atteint le cap du million d'abonnés en France le 30 avril, un an seulement après avoir lancé l'accès gratuit à Internet dans l'Hexagone.

L'action Saint-Gobain a ouvert en hausse de 3,48 %, à 157,4 euros, jeudi, à la suite de l'annonce, la veille après la clôture du marché, de son intention de céder sa participation de 32 % dans le capital d'Essilor pour financer sa stratégie de croissance.

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 4 MAI Cours relevés à 12 h 30 Liquidation : 24 mai

Table of French stock market data including indices like CAC 40, DAX, and various sector indices with columns for previous and current values and percentage changes.

Table of French stock market data listing individual companies such as Alcatel, Lafarge, Liberty Surf, and Saint-Gobain with their respective prices and changes.

Table of international stock market data listing companies from various countries like American Express, A.T.T., and Barrick Gold.

Table of international stock market data continuing the list of companies and their market performance.

Table titled 'International' showing a comparison of stock prices in euros and francs, along with percentage changes and compensation values.

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 4 MAI Cours relevés à 12 h 30

Table of new market data listing various companies and their stock prices, including AB Soft, Access Comm, and Algoriel.

le prêt immobilier sur internet

Advertisement for discountis.com, featuring the headline 'Demandez un prêt, clic, la réponse arrive.' and details about online mortgage services.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 4 MAI Cours relevés à 12 h 30

Table of second market data listing companies like Alcatel, Lafarge, and Liberty Surf with their stock prices and changes.

ABRÉVIATIONS

Legend for symbols used in the market data, explaining abbreviations for cities (B=Bordeaux, L=Lille, etc.) and symbols for coupon status.

DERNIÈRE COLONNE RM (1)

Table of the last column of market data (RM) listing companies like Alcatel, Lafarge, and Liberty Surf with their stock prices and changes.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 3 mai

Table of SICAV and FCP data listing various investment funds and their performance metrics.

CAISSE D'ÉPARGNE

Table of Caisse d'Épargne data listing various financial products and their values.

LCF E. DE ROTHSCHILD

Table of LCF E. de Rothschild data listing various financial products and their values.

SG ASSET MANAGEMENT

Table of SG Asset Management data listing various financial products and their values.



**SCIENCES** La priorité du nouveau ministre de la recherche, Roger-Gérard Schwartzberg (Parti radical de gauche), est d'obtenir davantage de moyens pour ce secteur,

« *moteur principal de la compétitivité, de la croissance et de l'emploi* ». ● EN FRANCE, l'effort de recherche et de développement se situe aujourd'hui à 2,1 % du PIB, contre

2,45 % en 1994. Mais il frôle les 3 % aux Etats-Unis et au Japon. ● CONSIDÉRÉE comme étant de « *très bonne qualité* », la recherche française se doit d'avancer sans

« *autodénigrement* » ni « *autosatisfaction* ». ● DOIVENT être développées les sciences du vivant, les technologies de l'information et de la communication, les sciences hu-

maines et sociales et l'environnement. ● LE MINISTRE propose une politique en faveur des jeunes chercheurs afin de renouveler les effectifs vieillissants.

## Roger-Gérard Schwartzberg souhaite un effort de recherche accru

Le successeur de Claude Allègre au ministère de la recherche hérite de dossiers délicats et se présente comme un homme de dialogue. Il confirme la priorité donnée aux sciences du vivant et aux technologies de l'information et prône une gestion pluriannuelle de l'emploi des jeunes chercheurs

« Quel jugement portez-vous sur l'action de votre prédécesseur ?

— Claude Allègre a mené des actions importantes dans le domaine de la recherche, notamment avec la loi sur l'innovation du 12 juillet 1999, qui favorise le transfert de technologie, et l'affirmation de nouvelles priorités scientifiques, comme les sciences du vivant ou les technologies de l'information et de la communication. Il serait injuste de ne pas reconnaître ce bilan.

— Les rapports entre la communauté scientifique et M. Allègre s'étaient beaucoup dégradés. Comment pensez-vous rétablir un climat de confiance ?

— Chaque ministre a son tempérament. Ayant été député et président de groupe parlementaire, je crois à l'écoute et au dialogue. On n'a jamais raison tout seul : les meilleures réformes sont les réformes concertées. J'ai reçu de très nombreux membres de la communauté scientifique, les représentants des organisations syndicales et j'ai trouvé une communauté responsable et soucieuse de l'intérêt général. En tout cas, il faut se garder de deux excès contraires : l'autodénigrement et l'autosatisfaction. La recherche française est de très bonne qualité, mais elle doit continuer à s'adapter et à avancer.

— Quelles sont vos priorités pour la recherche française ?

— La priorité des priorités, c'est d'obtenir davantage de moyens pour la recherche, qui constitue le moteur principal de la compétitivité, de la croissance et de l'emploi. L'effort de recherche et développement avoisine 3 % du PIB aux Etats-Unis et au Japon, sans parler de la Suède qui détient le record avec 3,8 %. Pour la France, il se situe en 2000 à 2,1 % du PIB, contre 2,45 % en 1994. Il faut inverser ce courant.

— Sur quelles disciplines doit particulièrement porter l'effort ?

— L'effort engagé en faveur des sciences du vivant va être poursuivi et amplifié. Dans le domaine de la génomique, il importe, alors que le séquençage du génome humain est proche d'aboutir, de préparer la phase du post-génome, c'est-à-

La domination des Etats-Unis					
RECHERCHE ET DÉVELOPPEMENT DANS LES PAYS INDUSTRIALISÉS EN 1997					
	FRANCE	ALLEMAGNE	ROYAUME-UNI	ÉTATS-UNIS	JAPON
Dépense de recherche et de développement (R et D) en milliards de dollars	27,9	41,9	22,6	211,9	90,2
R et D/PIB en %	2,24 %	2,31 %	1,87 %	2,70 %	2,91 %
Part financée par le public	49,7 %	38,6 %	50,1 %	35,7 %	36,0 %
Part financée par le privé	50,3 %	61,4 %	49,5 %	64,3 %	74,0 %
Publications scientifiques part mondiale en %	5,2 %	6,6 %	8,4 %	32,6 %	8,5 %
Brevets déposés en Europe part mondiale en %	6,8 %	17,3 %	6,1 %	33,7 %	14,7 %
Brevets déposés aux Etats-Unis part mondiale en %	3,0 %	7,2 %	2,7 %	49,2 %	23,8 %

Source : OST d'après données OCDE, SCI, INPI-OEB et Uspto  
Alors que les Etats-Unis et le Japon augmentent fortement leur effort de recherche, l'Europe dans son ensemble a légèrement diminué le sien, à l'exception des pays scandinaves et notamment de la Suède (3,8 % du PIB).

dire de la mise au point, à partir de toutes ces informations, de nouveaux médicaments et de nouvelles thérapies où l'équipe du professeur Alain Fischer s'est récemment illustrée [des enfants privés de défenses immunitaires ont été soignés par thérapie génique, Le Monde du 29 avril]. Je viens d'autre part d'installer un réseau national de recherche sur les technologies pour la santé : chirurgie assistée par ordinateur, imagerie médicale, télémédecine. Enfin, je vais bientôt mettre en place un fonds d'amorçage pour les entreprises de biotechnologies - l'objectif est de lever 200 millions de francs, avec une mise de départ de l'Etat de 33 millions de francs -, ainsi qu'une fédération nationale des incubateurs spécialisés en biotechnologies.

— Autre domaine-clé, les sciences et technologies de l'information et de la communication. Je désire passer avec l'Inria (Institut national de recherche en informatique et automatique) un contrat quadriennal qui doublera en terme sa capacité de recherche et d'intervention. Je souhaite également que le CNRS crée un institut ou un département dédié à ce secteur. Enfin, les crédits consacrés à ces nouvelles technologies par les deux fonds d'intervention de mon ministère augmenteront de 50 % en 2001.

— Le passage à la société de l'information représente un enjeu économique mais aussi social : il ne doit pas s'accompagner d'une fracture numérique, d'une coupure entre générations, entre régions développées et régions rurales, ou, à l'échelle mondiale, entre Nord et Sud.

« La recherche française est de très bonne qualité, mais elle doit continuer à s'adapter et à avancer »

— La science est l'objet de sollicitations de plus en plus fortes, mais souvent contradictoires, de la part de la société. Comment y répondre ?

— Il faut d'abord réconcilier la science et l'environnement, dont les représentants éprouvent parfois une défiance réciproque. Pourtant, la recherche peut contribuer à une meilleure protection de l'environnement. A cet effet, je vais lancer, en liaison avec les autres ministères concernés, trois réseaux de recherche et d'innovation technolo-

giques : sur l'eau et l'environnement ; sur l'observation de la Terre et les applications spatiales ; enfin, sur les pollutions marines accidentelles.

— Rapprocher science et société demande aussi qu'il n'y ait pas une séparation trop rigide entre les sciences dures et les sciences humaines et sociales. Je souhaite que le Conseil national de la science, chargé de conseiller le ministre sur les grandes orientations, s'élargisse à des représentants de ces disciplines. Il s'agit aussi de répondre à une forte demande de nouvelles règles éthiques, notamment face aux découvertes sur le génome humain. Scientifiques et juristes doivent y travailler ensemble.

— Les syndicats de chercheurs, après s'être opposés aux projets de Claude Allègre, se disent aujourd'hui demandeurs de réformes. Serez-vous un ministre réformateur ?

— Ce n'est pas à des scientifiques qu'il faut rappeler la théorie de l'évolution. Ils savent bien que les organismes qui ne se réforment pas risquent de perdre en efficacité. Mais, juriste de formation, je ne surestime pas l'importance du droit et des réformes législatives ou réglementaires. Il est souvent plus important de modifier les comportements que les textes : additionner les réformes de textes n'est pas l'alpha et l'omega de l'action ministérielle.

### Le cabinet

- **Directeur de cabinet :** Gilles Le Chatelier.
- **Directeur adjoint :** Emmanuel Kesler.
- **Chef du cabinet :** Gérard Racine.
- **Chef adjoint :** Rémy Gicquel.
- **Conseillers techniques :** Pr René Frydman (recherche

médicale, questions d'éthique) ; Alain Bourissou (sciences et technologies de l'information et de la communication) ; Hervé Chneiweiss ; Serge Duval (espace, nucléaire) ; Christine Mengin (sciences humaines et sociales) ; Pr Adrien Schmitt (recherche universitaire, relations avec l'enseignement supérieur, sciences physiques) ;

Suzanne Srodogora (relations sociales) ; Stéphanie Lux (relations avec le Parlement et avec la presse).

- **Chargés de mission :** Thierry Camus (relations avec le Parlement) ; Sofia Nadir (communication).
- **Chef du secrétariat particulier :** Marie-Lucie McGlinchey.

Serge Bolloch

## Les dossiers sensibles : synchrotron, CNRS, espace

LE NOUVEAU MINISTRE de la recherche, Roger-Gérard Schwartzberg, hérite de plusieurs dossiers délicats :

### L'AFFAIRE DU SYNCHROTRON

Pour remplacer le synchrotron vieillissant d'Orsay (Essonne), Claude Allègre avait choisi un partenariat avec la Grande-Bretagne, au détriment du projet national Soleil. Un choix vivement critiqué par les chercheurs et la classe politique. « La machine franco-britannique permettra-t-elle de faire face à tous les besoins, alors que l'Italie et la Suisse ont chacune un synchrotron, la Suède trois, l'Allemagne cinq, les Etats-Unis onze et le Japon seize », s'interroge M. Schwartzberg ?

Il croit « nécessaire qu'il y ait en France un synchrotron de troisième génération, instrument d'analyse de la matière très performant, indispensable à un grand nombre de disciplines. Cela, dit-il, n'est pas exclusif d'une participation - sans doute renégociée - au projet franco-anglais. » D'ailleurs, il recevra son

homologue britannique, Lord Sainsbury, vendredi 5 mai, ce qui donnera l'occasion de réexaminer ce dossier.

Il reste toutefois, avance le ministre, trois questions à régler pour cette machine à implanter en France : « La définition de ses caractéristiques techniques, les partenariats éventuels de pays étrangers ou de régions françaises, et donc la localisation. Il est important d'écouter et de dialoguer avec tous, mais je souhaite que nous prenions une décision de principe d'ici l'été. »

### LA RÉFORME DU CNRS

Un projet de réforme du principal organisme de recherche français (26 000 agents dont 11 500 chercheurs, 15 milliards de francs de budget) avait mobilisé la communauté scientifique à l'automne 1998, avant d'être retiré et représenté, au mois de mars, sous une forme édulcorée. « La réforme du CNRS, qui renforce le rôle du conseil d'administration et accroît l'indépendance du conseil scientifique, a finalement fait l'objet d'une

large concertation. Le décret correspondant sera pris rapidement », indique le ministre.

### LA POLITIQUE SPATIALE

La France s'est engagée, avec les Américains, dans un programme de retour d'échantillons du sol martien (Mars sample return) prévu entre 2005 et 2008 et chiffré à 2,5 milliards de francs pour la partie française. Un programme qui risque d'être bousculé par la remise en cause de la politique américaine d'exploration après les échecs cuisants des sondes Mars Polar Lander et Mars Climate Orbiter.

« Il est possible que le calendrier soit réaménagé, mais la NASA et le CNES restent attachés à ce projet, souligne M. Schwartzberg. S'agissant de l'exploration de Mars - seule planète avec la Terre à avoir pu réunir des conditions favorables à l'apparition de la vie -, la France ne peut pas se contenter d'être spectatrice. Elle doit avoir un rôle stratégique dans cette coopération. Je rencontrerai en juin, à Paris, l'ad-

ministrateur de la NASA, Daniel Goldin, notamment pour parler de ce programme. »

Sur les vols habités critiqués par Claude Allègre, le ministre ne veut pas « faire une guerre de religion ». « Ils conservent, dit-il, une place dans toute politique spatiale, et j'ai demandé au CNES d'étudier des opportunités de vols pour nos astronautes afin de maintenir leur qualification, dans la perspective de la mise en service de la station spatiale internationale. »

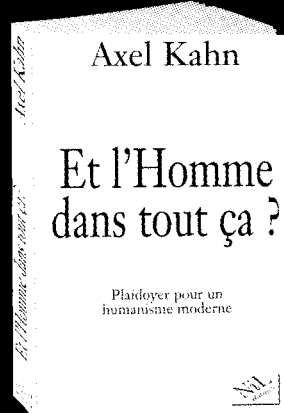
En ce qui concerne Ariane, M. Schwartzberg « salue la réussite d'Ariane. Arianespace est aujourd'hui leader mondial sur le marché, mais il faut continuer d'améliorer les performances et la compétitivité du lanceur européen ». Autres secteurs à développer : « Les télécommunications, l'observation de la Terre et les systèmes de navigation et de localisation comparables au GPS américain. » « L'Europe doit aller vite et la France, premier contributeur de l'Agence spatiale européenne, doit jouer pleinement son rôle. »

« Un livre brillant qui mêle histoire des sciences, philosophie et morale. »

La Vie

« Une contribution de premier plan à la réflexion sur les fins de l'Homme. »

La Tribune





# L'AS Monaco s'efforce d'endiguer les effets de l'affaire Barthez

Pour le gardien de but, « le divorce n'est pas encore complètement consommé »

A la suite des déclarations du gardien de but de l'AS Monaco, Fabien Barthez, qui a reproché à son entraîneur, Claude Puel, d'avoir mis son in-

tégrité en doute, l'heure était, mercredi 3 mai, à l'apaisement après que le technicien eut donné sa version des faits par communiqué. Le pré-

sident du club, Jean-Louis Campora, a convoqué les deux hommes pour une entrevue, jeudi 4 mai, destinée à « remettre les choses à plat »

POUR ROMPRE l'isolement médiatique dont se plaint si souvent l'AS Monaco, il fallait bien une affaire au parfum de scandale. En affirmant que son entraîneur, Claude Puel, le soupçonnait d'avoir été « acheté par l'Olympique de Marseille » (Le Monde du 4 mai) lors de la rencontre à haute tension entre l'OM et l'ASM (4-2), le 7 avril, Fabien Barthez, vingt-neuf ans, a suscité un engouement sans précédent autour du club de la Principauté. Pour préserver les joueurs de l'effervescence ambiante, la séance d'entraînement du mercredi 3 mai, à La Turbie, s'est tenue à huis clos.

Un peu plus tôt, en fin de matinée, la direction de l'AS Monaco s'était interrogée sur la stratégie à adopter afin d'endiguer les effets d'une « affaire embêtante », pour reprendre les propos du directeur sportif, Henri Biancheri. Après réflexion, le président Jean-Louis Campora a ordonné à Claude Puel et à Jean-Luc Ettori de lire un communiqué et de s'y tenir, pour contester l'interprétation du joueur. « Le titre de champion de

France acquis, nous avons eu un entretien privé avec Fabien, ont dit les deux techniciens. Nous avons fait le point sur sa saison que l'on qualifiera de moyenne eu égard à ses grandes qualités et nous nous sommes expliqués franchement. Le match de Marseille faisait partie simplement d'un de ces matches où Fabien a été moins performant et où nous lui avons reproché, c'est vrai, en tant que capitaine, de ne pas s'être suffisamment investi. »

A aucun moment, Claude Puel a démenti avoir accusé son capitaine d'avoir été « acheté par l'OM ». En revanche, il lui reproche clairement d'avoir porté la teneur de l'entrevue sur la place publique et semble y voir une manière de forcer la main de la direction pour être placé sur la liste des transferts. « Fabien s'est engagé à aller au bout de son contrat, ce qui nous a pleinement satisfaits, avant de nous rassurer sur ses motivations, a poursuivi Claude Puel. Son revirement nous a beaucoup surpris tout comme sa décision de prendre la presse à témoin. On peut s'interroger sur les raisons qui ont poussé Fabien à agir de la

sorte. » Moins loquace que la veille – il avait déclaré : « J'ai demandé à être placé sur la liste des transferts » –, le champion du monde a indiqué qu'il aurait « un entretien sous quatre yeux » avec son président, Jean-Louis Campora, avant d'imaginer la suite de sa carrière. Il a toutefois confié, mercredi, que « le divorce n'est pas encore totalement consommé » avant de préciser que sa « volonté de quitter le club n'est pas franchement établie ». Sa rencontre avec le dirigeant le plus haut placé du club devait avoir lieu jeudi 4 mai. Il était prévu que Claude Puel y participe également.

« ÇA SUFFIT »

Un proche de Jean-Louis Campora, cité par Le Parisien, dans son édition de jeudi, a affirmé : « Le président va taper du poing sur la table et remettre les choses à plat. » Si Fabien Barthez devait finalement revenir sur sa décision, la cohabitation sera forcément tendue avec son entraîneur qui l'aurait traité de « brebis galeuse ». Il est toutefois à noter que le gardien de

l'équipe de France a retrouvé sa place dans les rangs de la formation monégasque, Claude Puel l'ayant intégré à la liste des dix-neuf joueurs retenus pour la venue du Havre au stade Louis-II.

En attendant le dénouement, suivi de près par le sélectionneur Roger Lemerre, pas plus enthousiasmé que Claude Puel par les performances du gardien de but depuis un an, l'affaire Barthez a déclenché l'ire à l'OM, présenté comme corrupteur d'un joueur adverse. « Ça suffit, a lancé le président, Yves Marchand. On essaie de profiter de notre fragilité pour nous attaquer et nous accuser de choses que nous n'avons jamais faites. Il y a deux ou trois jours, Guy Roux [entraîneur d'Auxerre] tentait de dire que nous avions envisagé d'acheter l'arbitre du match Auxerre-Marseille. Aujourd'hui, on traîne dans la boue Fabien Barthez. On insulte l'OM à travers une histoire rocambolesque. Je n'ai eu aucun contact avec ce joueur, sinon amical. »

Elie Barth

## Marseille, excédé par les rumeurs, poursuit son « ménage »

MARSEILLE

de notre correspondant régional  
Le président de l'Olympique de Marseille depuis un an exactement, Yves Marchand, est un homme de sang-froid. Il est pourtant excédé. D'abord bien sûr par cette insupportable fin de saison qui voit son équipe, treizième du championnat de France, incapable de quitter la zone des relégables et contrainte de jouer, jeudi 4 mai, contre Nancy (15<sup>e</sup>) un nouveau match capital. Ensuite par les accusations et rumeurs multiples pesant sur son club ou par les articles de presse laissant entendre que l'OM est aux mains de truands. « Mon premier devoir est quand même de montrer qu'il n'y a pas que des voyous dans notre entourage », dit dans un sourire cet homme qui considère qu'il n'a pas à répondre à toutes les sollicitations médiatiques.

Mais, dimanche 30 avril, Guy Roux, encore entraîneur de l'AJ Auxerre, dénonçait le fait que l'arbitre était logé dans le même hôtel que les Olympiens et éveillait ainsi le soupçon de favoritisme. Tandis que, mercredi 3 mai dans L'Equipe, Fabien Barthez révélait que son entraîneur Claude Puel l'avait accusé d'avoir été corrompu par l'OM lors du match perdu par Monaco (Le Monde du 4 mai).

« UNE IMAGE IRRÉPROCHABLE »

Cette ambiance nauséabonde lui est d'autant plus cruelle que l'objectif majeur d'Yves Marchand est que son équipe « ait une image irréprochable ». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il continue de mener une enquête interne afin de savoir ce qui s'est exactement passé dans les couloirs du stade lors de l'agression contre Gallardo durant la mi-temps d'OM-Monaco (4-2), vendredi 7 avril. On se souvient que le président avait suspendu l'entraîneur adjoint, Christophe Galtier, avant même la réunion de la commission de discipline de la Ligue. C'était une façon de plaider coupable, « d'assumer [nos] responsabilités », dit-il.

Dans le même temps, il refusait de médiatiser trop l'affaire, préférant rencontrer un à un tous les gens du club ou de son entourage susceptibles d'avoir été mêlés à l'échauffourée. Travail qu'il continuera, dit-il, « tant que je n'aurai pas la conviction que j'ai été jusqu'au bout ». Car il sait qu'il a marqué des points, dans le club ou chez les supporters, avec cette tactique finalement payante : le club a dû déboursier 500 000 francs, mais le stade n'a pas été suspendu et les trois points de la victoire ont été conservés.

Michel Samson

Il mène ce travail tout seul, ses plus proches collaborateurs ignorent encore ses conclusions provisoires et ne savent pas plus quand il rendra son verdict. « Des gens m'en veulent, car ils trouvent que je suis un peu brutal », souligne celui qui a pris le secteur sportif en main depuis six mois, lors du départ de Rolland Courbis. Il avait dès son arrivée fait un peu de ménage. Une « quinzaine ou une vingtaine de personnes » avaient dû s'éloigner un peu des entraîneurs et des joueurs parce qu'on ne savait pas très bien ce qu'ils faisaient lors des déplacements ou dans les couloirs des vestiaires lors des matches. Amis, copains, relations diverses, ils tournaient autour de l'équipe qui ne pouvait travailler « dans la quiétude ».

Il s'agissait surtout de « diminuer les risques de pétage de plomb », poursuit Yves Marchand. Selon lui, les consignes s'étaient probablement un peu relâchées dans la dernière période, et il dit avoir remis de l'ordre après les incidents d'OM-Monaco. Et il a bien l'intention de continuer à utiliser ce traumatisme pour continuer à remettre de l'ordre dans les rangs.

Sa méthode : « Prendre les gens entre quat'z'yeux et leur expliquer ». Car il constate que « personne ne leur avait jamais expliqué qu'ils faisaient partie d'un spectacle et que l'image du club dépend aussi d'eux ». Tout le monde ne l'aurait pas très bien pris, car certains n'avaient pas, selon lui, compris la gravité de l'événement d'autant que, ajoute-t-il, il y a encore deux ans, tout le monde aurait volontiers considéré que cette bagarre ne posait pas problème.

Son idée aujourd'hui ? « Sur le terrain, on doit garder le style sulfureux, battant, qui fait la réputation de l'OM, mais, autour, plus question de style sulfureux. » Et Yves Marchand de vanter alors l'action « A quoi tu joues ? Citoyen sportif », menée par l'OM en collaboration avec la politique de la ville, la direction départementale jeunesse et sport, la Ville de Marseille et le conseil général. Mille élèves de collèges ont travaillé toute l'année, sous la direction de l'université du citoyen, à l'élaboration d'une charte sportive tout en participant à un tournoi de football. La finale devait se dérouler jeudi 4 mai, juste avant le match de championnat entre l'OM et Nancy où les professionnels jouent l'avenir de l'équipe. Et Christophe Galtier devrait être présent au moment de la lecture de la charte du citoyen sportif.

LOCATION LONGUE DUREE ET GESTION DE PARC AUTOMOBILE

## Notre corps vient de prendre la dimension de notre cœur !



Le groupe ARVAL et Europcar Lease France se rapprochent.

L'accord conclu entre BNP PARIBAS et Europcar International donne naissance à la première entité des gestionnaires de flotte automobile en France : ARVAL.

ARVAL gère désormais un peu plus de 130 000 véhicules dans l'Hexagone.

Le nouvel ensemble ARVAL conservera les qualités qui ont fait la force et la réputation des deux sociétés tant auprès des petites que des grandes entreprises : qualité d'écoute permanente, puissance des solutions informatiques, souplesse et adaptabilité des contrats et des services.

Partout en Europe, notre corps grandit mais notre cœur reste le même, toujours aussi proche de vous.

ARVAL Service Lease - 119-121 Grande Rue 92318 Sèvres cedex - 01 41 14 18 18 - www.arval.fr

Rien ne doit vous empêcher d'avancer.



Une société de BNP PARIBAS



# Le vinyle est vivant

Le CD avait cru le tuer. Amateurs de techno et collectionneurs l'ont ressuscité

AVEC L'AVÈNEMENT du son numérique, la messe semblait dite : voici à peine cinq ans, les disques vinyles avaient disparu des bacs des grands diffuseurs musicaux. Pour trouver un 45 tours ou un 33 tours, les amateurs devaient se replier sur quelques magasins spécialisés, dans les marchés aux puces ou dans les vide-greniers. Dans les Fnac et les magasins Virgin, par exemple, le CD triomphait sans partage, reléguant le son analogique au musée des antiquités. Arrivèrent alors les musiques électroniques, le hip-hop et la techno. Fondées sur le principe simple de la cannibalisation des morceaux anciens, dont les DJ récupèrent des échantillons (samples) mixés et triturés grâce à des procédés qui doivent beaucoup à l'informatique, elles ont remis au goût du jour les platines tourne-disques et les galettes obsolescentes.

Pour Kader Ess et son ami DJ Mum's, deux jeunes disc-jockeys engagés dans le trip-hop, le vinyle est inséparable de la musique qu'ils aiment, celle qui fait vibrer non seulement les banlieues métissées, mais aussi les soirées branchées. « Le vinyle, explique Kader, c'est la maniabilité, le toucher, tout ce que l'on n'a pas avec le CD. » La nouvelle vitalité des enregistrements que le numérique paraissait avoir condamnés prend sa source dans la pratique du *scratching*, cette technique qui permet de faire tourner alternativement dans le sens des aiguilles d'une montre et dans le sens contraire un maxi 45 tours ou un 33 tours sur une platine. Les fabricants d'appareils ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, en mettant au point des platines à entraînement direct, munies d'un aimant qui permet un démarrage immédiat, d'un variateur de vitesse qui autorise de changer de battements par minute (*beat per minute*, le fameux bpm) tout en modifiant le moins possible la tonalité, et de bras antivibrateurs qui limitent le craquement des anciennes platines à courroie. De la même façon, les cellules, dont dépend *in fine* la qualité du son, rendent désormais possible la lecture en arrière du disque, les DJ pouvant ainsi se lancer dans des audaces inédites autrefois.

A la recherche de sonorités à échantillonner, les DJ ont redécouvert la production antérieure à l'arrivée du CD, au point d'éprouver une passion quasi exclusive pour le vinyle. « Lorsque j'achète un CD, je le mets dans ma poche et je n'y pense plus, raconte Mum's. En revanche, un vinyle, dans le métro, je le sors de sa pochette, je le regarde, je le caresse, je l'aime. » Patron d'un magasin spécialisé des



Juan Atkins, DJ de Detroit, devant les platines de son bureau-chambre-studio.

puces de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), à l'entrée de la rue Jules-Vallès, véritable Mecque des inconditionnels, Claude Baubant reconnaît aisément que le hip-hop et la techno ont « donné un coup de fouet à [son] activité ». Désireux de trouver des musiques correspondant à leurs goûts, les jeunes redécouvrent ainsi James Brown et la soul music des années 70, autant que le rock et la pop des *golden sixties*. Avec un certain fanatisme dans la quête d'un son bien défini, certains renouent avec la manie collectionneuse qui constitue le deuxième atout du regain vinylique.

## Les grands de la distribution du disque consacrent à nouveau quelques mètres de linéaires à un produit qu'ils avaient abandonné

Ainsi, Mum's confie qu'il a « acheté des vinyles bien avant de les utiliser professionnellement, dans une optique collector ». Avec le temps, il a appris à faire la différence entre les pressages français et étrangers et confesse sa préférence pour les disques fabriqués aux Etats-Unis : « Aux "States" il y a plus de saturation des sons. Quand ils masterisent, ils sont toujours dans le rouge. » Pourtant, remarque Claude Baubant, de nombreux collectionneurs de rock et de pop préfèrent les éditions françaises des années 60 et 70, « pour les pochettes sur papier glacé, d'une qualité bien supérieure à celles des pressages anglais ou américains ». C'est que les aficionados s'attachent à des détails invisibles au profane. Au-delà du disque, de ses auteurs, du pressage et de sa pochette, certains s'intéressent ainsi aux infimes variations du logo de la maison productrice.

Valérie Martinez, qui tient un stand aux puces de Saint-Ouen (dans lequel on peut trouver ce

véritable collector qu'est « Le grand rassemblement de l'union de la gauche du 25 avril 1974, avec les appels de Robert Fabre, Georges Marchais, Pierre Mauroy, François Mitterrand et la voix d'Aragon », au prix imbattable de 50 francs), sourit à l'évocation du *vinyl revival* : « Les collectionneurs constituent de véritables tribus. Nous avons les *fétichistes*, qui ne veulent que les disques d'un artiste particulier, les *quinquagénaires* qui vont acheter tous les pressages des Beatles, les *jeunes qui, pour se snober dans les soirées, vont se procurer toute la production de Mylène Farmer*. » Reste cependant que le phénomène prend et que les galettes analogiques retrouvent les faveurs des professionnels de la musique.

Surfant sur la vague des musiques électroniques, des labels indépendants se sont remis, depuis 1995, à éditer des maxi 45 tours (le format qui a la préférence des DJ) et des 33 tours. On en compte environ deux cents par an en France, dont la production moyenne est de 7 000 disques chacun, soit tout de même 1,4 million de vinyles mis chaque année en vente. Certes, on est très loin des 160 millions d'albums et de singles numérisés vendus en France en 1999. Mais l'affaire semble suffisamment prometteuse pour que les grands de la distribution consacrent quelques mètres de linéaires à un produit qu'ils avaient abandonné. A la Fnac Montparnasse, à Paris, on trouve ainsi un rayon dédié au rap et à la funk, quelques titres de rythm and blues, et un bon paquet de musique techno, sous toutes ses déclinaisons. En revanche, les amateurs de classique, de jazz ou de variété française n'ont que le CD comme exutoire.

Mais ce n'est sans doute que le début de la reprise, à considérer le succès des conventions du disque qui se tiennent périodiquement, à Paris comme en province. Déjà les publicitaires ont senti le vent. Dats de récents spots télévisés, Fiat ou Air France tout tourner d'antiques platines, afin de vendre automobiles et voyages, bref de l'évasion. Entre nostalgie et actualité musicale, le vinyle a peut-être trouvé une seconde jeunesse.

Marc Coutty

## Olivier Guillotin, âme résistante d'un label soul

« C'EST notre génération qui remet au goût du jour un matériau noble, avec un toucher, un visuel et un grain musical que le CD ne possède pas » : ainsi parle Olivier Guil-

### PORTRAIT

Nothing but Soul approvisionne les DJ en microsillons trip-hop depuis 1995

lotin, vingt-huit ans, fondateur du label indépendant Nothing but Soul, qui, depuis 1995, produit des disques vinyles destinés aux DJ et à tous les amateurs du trip-hop. Avec son ami Kool M., Olivier « Goz » Guillotin partage une double passion : amour du rap et des musiques électriquement trafiquées qui réinstallent dans le circuit les grands noms de la soul américaine ; amour aussi des galettes à microsillon qui avaient disparu des bacs des disquaires au milieu des années 90.

En 1995, donc, Olivier et Kool M., son ami rappeur, vont en Angleterre. A Londres, Kool M. participe à une compétition de DJ, un phénomène musical importé des Etats-

Unis. Depuis 1989, Olivier Guillotin se passionne pour la soul et le funk, « les musiques dont le hip-hop s'est emparé pour naître et s'élever », ne ratant pas une occasion d'écouter Dee-Nasty, le DJ qui officie sur Radio Nova. Une surprise les attend dans les rues de la capitale britannique : « Le nombre de boutiques qui proposaient du vinyle était plus important que celui des magasins qui vendaient des CD. Pour nous qui étions demandeurs et qui, en France, n'avions rien, ça a été la révélation. »

De retour à Paris, les deux potes décident de « casser les petits cochons » et réunissent 20 000 francs pour produire et distribuer un premier vinyle, *Back to the Beat*, édité sous le label Nothing but Soul. Ils doivent tout apprendre et tout trouver, d'autant plus qu'ils souhaitent « proposer la même qualité que les Anglais ou les Américains à un coût identique, voire moindre ». En six mois, ils vont faire leur « apprentissage commercial », réunir les musiques qu'ils aiment et trouver les fabricants. En France, il ne reste que trois maisons de pressage pour les disques vinyles dont l'une, SNA, souhaite développer une politique de labels indépendants. L'affaire

est faite et *Back to the Beat* est produit à mille exemplaires, qu'Olivier écoule « par paquets de vingt-cinq » chez un distributeur du quartier des Halles, LTD. En un an, tout est ainsi diffusé. Le bouche-à-oreille aidant, dans le petit milieu du hip-hop, on en redemande. Le disque ne se trouve plus que dans les bacs où viennent s'abreuver les collectionneurs.

### NOSTALGIE ET INTERNET

Du coup, les compères accélèrent, sortent un deuxième titre un an plus tard et trouvent d'autres distributeurs indépendants qui écoulent leur production, tant en France qu'à l'étranger. Désormais, les vinyles de Nothing but Soul sont pressés entre 10 000 et 15 000 exemplaires, vendus pour moitié dans l'Hexagone et pour moitié sur le marché mondial. En cinq ans, neuf références ont enrichi un catalogue que l'on se procure auprès de DMC, l'un des deux organisateurs mondiaux de compétitions hip-hop. « En 1995, les majors considéraient que le vinyle était mort. Tué au profit du CD, ce qui avait permis de vendre de nouveaux matériels hi-fi. A présent, elles ont conscience du phénomène

### Guide

● **Journaux spécialisés.** Argus des collectionneurs de disques (vinyles et CD), *Jukebox magazine* propose chaque mois des articles recensant la production présente et passée, donne des cotes, présente le calendrier des conventions.

Le mensuel *Sono magazine* s'adresse plus particulièrement aux amateurs de musiques électroniques (techno et hip-hop). Ses pages d'annonces permettent de trouver disques et matériel d'écoute.

● **Trouver des disques.**

Des magasins spécialisés proposent les disques anciens, vendus généralement entre 10 et 50 francs (de 1,5 à 7,6 €). A Paris, les plus fréquentés se trouvent notamment boulevard Saint-Michel (Boulinier, Gibert-Joseph, Silly Melody), dans le quartier des Halles et près de Jussieu. Si la variété, française et anglo-saxonne, se taille la part du lion, on y trouve aussi du jazz et du classique.

Toujours à Paris, le marché aux puces de Saint-Ouen abrite une quinzaine de vendeurs, toutes collections, ou spécialisés dans la techno et le hip-hop. On y trouve des collectors onéreux comme des vinyles bon marché.

Partout en France des conventions périodiques permettent de vendre, d'acheter et d'échanger. En mai, de telles réunions ont lieu à Arras, Dijon, Reims, Harfleur, Montpellier, Angers, Nancy et Paris (Bercy et Espace Voltaire).

● **Acheter le matériel d'écoute.**

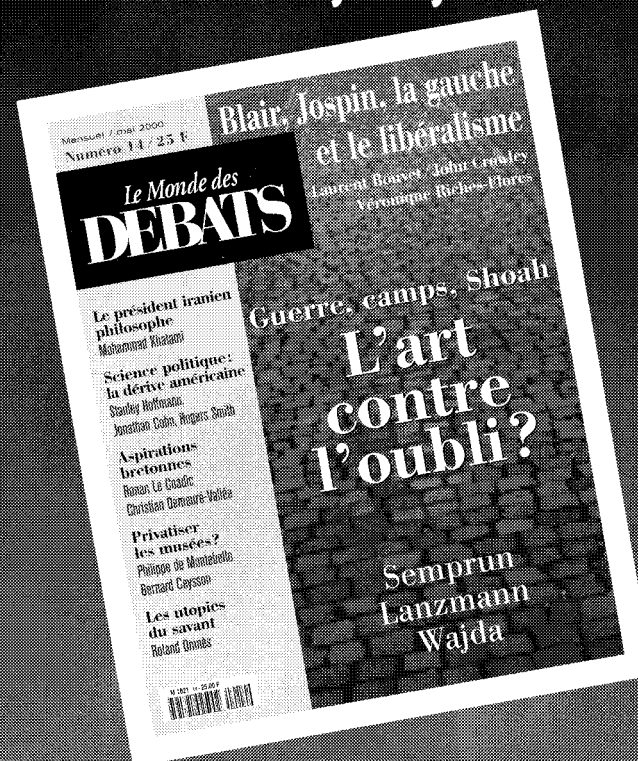
Les platines tourne-disques contemporaines se trouvent dans les magasins spécialisés comme dans certaines grandes surfaces ou sur catalogues. Elles sont plus onéreuses que les lecteurs CD, du moins dans les premiers prix. Il existe cependant un matériel d'occasion bon marché et facile à trouver, par exemple dans les magasins Cash Converter ou Trocante. Les accessoires (cellules, diamants, centreurs pour les 45 tours) sont vendus dans les magasins spécialisés comme dans les hypermarchés.

# Le Monde des DEBATS

Au sommaire du numéro de mai  
**Guerre, camps, Shoah**

## L'ART CONTRE L'OUBLI

Jorge Semprun, Claude Lanzmann, Andrzej Wajda



Blair, Jospin, la gauche et le libéralisme  
Débat entre Laurent Bouvet et John Crowley

Le président iranien philosophe  
Mohammad Khatami

Le prêt-à-penser de la science politique américaine  
Jonathan Cohn, Rogers M. Smith, Stanley Hoffmann

La question bretonne  
Ronan Le Coadic/Christian Demeuré-Vallée

Privatiser les musées?  
Philippe de Montebello/Bernard Ceysson, Florence de Voldère

Mensuel.  
En vente 25 F chez votre marchand de journaux

Oui, je m'abonne au *Monde des Débats* :

M.  M<sup>me</sup>  M<sup>lle</sup>  
Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_  
Tél. : \_\_\_\_\_ Fax : \_\_\_\_\_  
 1 an (11 numéros) pour 209 F, au lieu de 275 F (prix au numéro).  
Je bénéficie d'une réduction exceptionnelle de 22 %.  
Étranger : 269 F TTC (40,90 euros).

Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de : **Le Monde des Débats Service Abonnements**  
70, rue Compans 75019 Paris. Tél. 01 44 84 85 00

Je règle par carte bancaire n° : \_\_\_\_\_  
 Je souhaite recevoir une facture acquittée.



# Orageux

**VENDREDI.** La dépression centrée au large du Portugal génère un flux de sud à sud-est qui favorise des remontées d'air chaud et humide. Des orages se développeront sur de nombreuses régions, parfois forts avec des chutes de grêle. Températures élevées pour la saison.

**Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie.** - La grisaille du petit matin se dissipera rapidement et on profitera de belles périodes ensoleillées. L'après-midi, des ondées se produiront, parfois à caractère orageux. Températures entre 17 et 23 degrés.

**Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes.** - Le matin, nuages bas, en particulier sur Nord-Picardie. Belles éclaircies mais temps instable et orages parfois violents l'après-midi. Températures de 18 à 24 degrés.

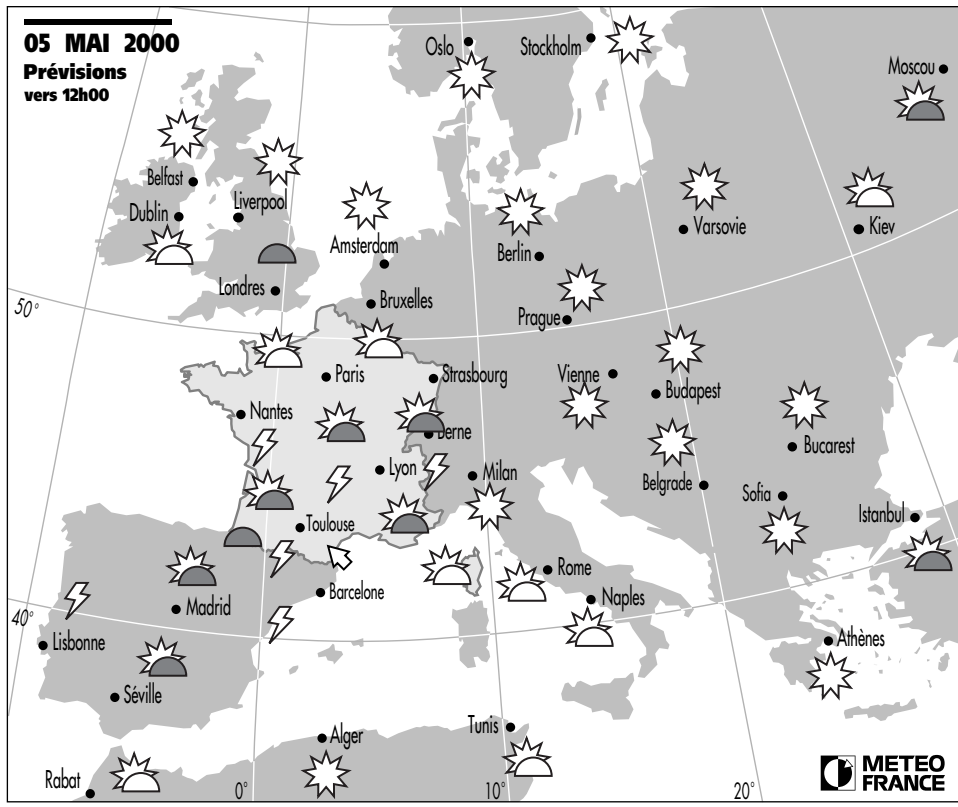
**Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté.** - Matinée largement ensoleillée. L'après-midi, des ondées ora-

geuses se produiront, ponctuellement fortes avec de la grêle. Températures entre 21 et 25 degrés.

**Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées.** - Nuages et éclaircies se partageront le ciel. Des ondées parfois orageuses pourront se produire. En fin d'après-midi, le ciel se chargera et des pluies orageuses tomberont au sud. Températures entre 21 et 25 degrés.

**Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes.** - Matinée assez bien ensoleillée. L'après-midi, averses à caractère orageux sur les reliefs du Massif central et des Alpes. Les températures seront généralement comprises entre 22 et 26 degrés.

**Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse.** - Sur le Languedoc-Roussillon, le ciel se chargera progressivement, et l'après-midi des pluies parfois orageuses se produiront. Sur les autres régions, belles périodes ensoleillées, mais, l'après-midi, orages sur le relief alpin. Les températures maximales seront proches de 22 ou 23 degrés.

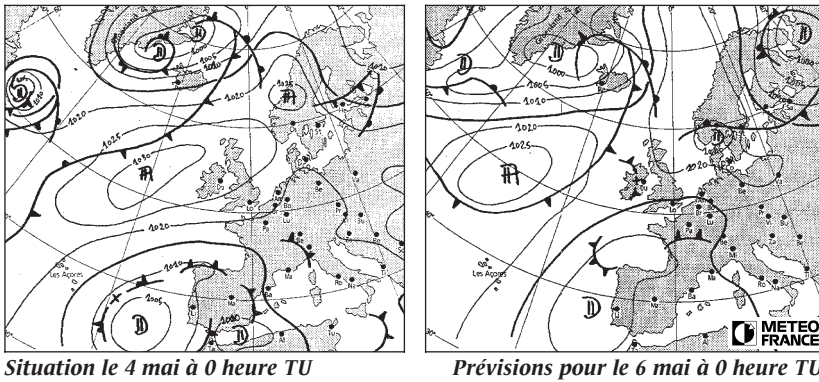


Publicité for eBookers.fr. It features a large graphic with the text "Caen 12°C" and "Miami 31°C". Below the graphic, it says "eBookers.fr aujourd'hui ici, demain là-bas". The website URL "http://www.ebookers.com/fr" is at the top.

## PRÉVISIONS POUR LE 05 MAI 2000

Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; \* : neige.

FRANCE métropole		FRANCE outre-mer	
NANCY	10/23 N	CAYENNE	25/28 P
AJACCIO	13/23 N	FORT-DE-FR.	24/29 S
BIARRITZ	13/23 P	NOUMEA	23/27 S
BORDEAUX	14/26 P		
BOURGES	12/22 P		
BREST	11/16 N		
CAEN	10/16 N		
CHERBOURG	10/14 N		
CLERMONT-F.	11/23 P		
DIJON	11/23 N		
GRENOBLE	10/27 P		
LILLE	10/18 N		
LIMOGES	13/22 P		
LYON	13/25 P		
MARSEILLE	16/24 N		
NANTES	14/19 P		
PARIS	11/20 N		
PAU	11/21 P		
PERPIGNAN	13/20 P		
RENNES	12/20 N		
ST-ETIENNE	12/22 P		
STRASBOURG	12/23 N		
TOULOUSE	12/21 P		
TOURS	12/20 P		
ATHENES	14/19 P		
BARCELONE	14/21 P		
BELFAST	15/22 N		
BELGRADE	11/20 N		
BERLIN	13/20 P		
BERNE	9/22 S		
BRUXELLES	12/20 N		
BUCAREST	6/23 S		
BUDAPEST	12/24 S		
COPENHAGUE	7/16 S		
DUBLIN	12/20 P		
FRANCFORT	12/21 N		
GENEVE	12/21 S		
HELSINKI	24/29 S		
ISTANBUL	11/16 N		
KIEV	24/29 P		
LISBONNE	23/30 S		
LIVERPOOL	22/27 S		
LONDRES	22/27 S		
LUXEMBOURG	10/21 S		
MADRID	11/20 S		
MILAN	14/21 P		
MOSCOW	6/14 S		
MUNICH	9/24 S		
NAPLES	10/23 S		
OSLO	9/22 S		
PALMA DE M.	10/22 N		
PRAGUE	6/23 S		
ROME	12/24 S		
SEVILLE	7/16 S		
ST-PETERSB.	5/12 S		
STOCKHOLM	12/21 S		
TENERIFE	2/13 C		
VARSOVIE	11/16 N		
VIENNE	9/21 S		
BRASILIA	13/18 P		
BUENOS AIR.	7/19 S		
CARACAS	8/18 C		
CHICAGO	11/18 N		
LIMA	8/15 N		
LOS ANGELES	14/25 S		
MEXICO	6/15 N		
MONTREAL	12/18 N		
NEW YORK	16/21 S		
SAN FRANCISCO	11/22 S		
SANTIAGO/CHI	10/21 S		
TORONTO	14/20 N		
WASHINGTON	9/19 S		
AFRIQUE	4/13 N		
ALGER	5/18 S		
DAKAR	12/17 S		
KINSHASA	7/22 S		
LE CAIRE	17/24 N		
NAIROBI	11/23 S		
PRETORIA	17/28 S		
RABAT	8/14 S		
TUNIS	24/30 S		
ASIE-OCEANIE	16/22 S		
BANGKOK	26/32 P		
BEYROUTH	17/22 S		
BOMBAY	26/32 S		
DJAKARTA	29/30 C		
DUBAI	23/34 S		
HANOI	24/32 S		
HONGKONG	23/28 C		
JERUSALEM	15/24 S		
NEW DEHLI	29/35 S		
PEKIN	15/24 S		
SEOUL	13/21 S		
SINGAPOUR	25/29 P		
SYDNEY	17/22 C		
TOKYO	14/21 S		



## VENTES

# La collection de cycles des frères Pélissier dispersée à Neuilly

**LES PASSIONNÉS** de cyclisme ont rendez-vous jeudi 11 mai à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), où aura lieu la vente de la collection Granet-Pélissier. Consacrée au vélo depuis ses balbutiements, elle montre ses formes successives. A l'origine de cette collection, les frères Pélissier, champions du début du siècle, ont également réuni des documents, photos, livres et revues concernant leur carrière. Leur famille a tenu jusqu'à une date récente un magasin de cycles à Courbevoie, où était exposée une partie de cet ensemble, réunie au gré de découvertes, de rachats et d'échanges.

Une draisienne de 1825 constitue le premier maillon. Assez sophistiquée, elle présente un guidon et un appui ventral (de 10 000 à 15 000 F, 1 524 à 2 287 €). Inventé par le baron de Drais en 1817, ce bicycle sans pédale, où l'on pousse avec les jambes, a permis de découvrir le rapport entre la vitesse et l'équilibre. La draisienne connaît un certain succès puis tombe rapidement dans l'oubli, et c'est seulement en 1860 que des carrossiers parisiens, les frères Michaux, se penchent à nouveau sur elle. Ils ont l'idée d'adapter des pédales à la roue, pour faire tourner celle-ci comme

une meule avec les pieds. Le modèle de 1860 proposé ici est sans doute un des premiers. Doté d'une selle suspendue, il a des roues en bois surmontées d'un cadre en fer (10 000 à 15 000 F, 1 524 à 2 287 €). Dès 1864, deux cents vélocipèdes ainsi équipés sont vendus en France et à l'étranger. Le développement industriel commence en 1867, avec quatre cent mille pièces envoyées dans le monde entier. Les fabricants se multiplient, chacun apportant des améliorations, et la première course cycliste a lieu à Saint-Cloud en 1868. Apparu en 1874, le grand bi, dont la roue avant mesure au

moins 1,20 m, permet un plus grand développement du mouvement, donc de la vitesse. Son évolution est notable dans plusieurs modèles, des tout premiers en bois aux exemplaires en métal (10 000 à 15 000 F, 1 524 à 2 287 €). Très haut et difficile à maintenir en équilibre, le grand bi se révèle dangereux et malcommode. Pour les moins téméraires, les fabricants réalisent des tricycles, où le passager est assis entre deux grandes roues, une petite roue avant consolidant l'équilibre (5 000 à 6 000 F, 762 à 915 €). Mise au point dans les années 1880, la traction par chaîne donne un dé-

veloppement équivalent à celui du grand bi. En Ecosse, un vétérinaire nommé John Dunlop a l'idée d'utiliser du caoutchouc gonflé d'air pour assurer aux cyclistes plus de confort. Tous ces perfectionnements se retrouvent bientôt sur des vélos à deux roues de taille égale, avec lesquels on peut poser les pieds à terre, qui consomment la chute du grand bi. Plusieurs modèles de la vente illustrent cette période : un vélo anglais de 1889 appelé Safety en raison de la sécurité qu'il procure avec ses deux roues égales, un vélo d'enfant du début du siècle, réalisé par un arti-

san spécialisé (2 000 à 3 000 F, 305 à 457 €). Outre de nombreux accessoires d'époque tels que pompes à air, trompes et sonnettes, sacoches, lampes, roues anciennes, poignées, etc., la collection comprend également des affiches publicitaires (à partir de 1 500 F, 228 €).

**Catherine Bedel**

★ Hôtel des ventes de Neuilly-sur-Seine, 164 bis, avenue Charles-de-Gaulle, 92200 Neuilly, jeudi 11 mai. Exposition le 10 de 14 à 19 heures et le 11 de 10 à 17 heures. Tél. : 01-41-92-06-46.

## Adjudications

Résultats de la vente de mobilier et d'objets d'art de Karl Lagerfeld, organisée à Monaco les 29 et 30 avril (*Le Monde* du 21 avril), qui a totalisé 155,8 millions de francs (23,75 millions d'euros).

- **Guéridon Louis XVI** en marqueterie ornée d'une plaque de porcelaine de Sèvres, estampillé Martin Carlin, 7,7 millions de francs (1,17 million d'euros).

- **Tapis de la Savonnerie** provenant du palais de Versailles, époque Louis XV, 6,2 millions de francs (945 184 €).
- **Suite de quatre tapisseries des Gobelins** racontant l'histoire d'Esther, 4,99 millions de francs (760 720 €). Prémptées par l'Etat.
- **Buste en plâtre** de Wailly par le sculpteur Augustin Pajou, 1789, 258 500 F, 39 332 €.
- **Sculpture en terre cuite** par Jean-Baptiste Stouf, 1798, 752 500 F, 114 718 €.

## Calendrier

- COLLECTIONS**
- **Clermont-Ferrand** (Puy-de-Dôme), disques de collection, du samedi 6 au dimanche 7 mai, tél. : 04-73-91-69-56.
  - **Riquewihr** (Haut-Rhin), TSF, samedi 6 mai, tél. : 03-22-42-03-80.
  - **Paris**, passage du Grand-Cerf (2<sup>e</sup>), design, du samedi 6 au lundi 8 mai, tél. : 01-53-40-78-77.

- ANTIQUITÉS-BROCANTES**
- **Digne-les-Bains** (Alpes-Maritimes), du vendredi 5 au dimanche 7 mai, tél. : 04-92-31-55-33.
  - **Beaulieu-sur-Mer** (Alpes-Maritimes), du vendredi 5 au lundi 8 mai, tél. : 06-13-96-13-79.
  - **Caen** (Calvados), du vendredi 5 au lundi 8 mai, tél. : 02-33-36-83-98.
  - **Nantes** (Loire-Atlantique), du vendredi 5 au dimanche 7 mai, tél. : 02-40-92-08-51.

- **Châtelluguyon** (Puy-de-Dôme), du vendredi 5 au lundi 8 mai, tél. : 04-73-86-01-88.
- **Briare-le-Canal** (Loiret), du samedi 6 au lundi 8 mai, tél. : 02-38-31-35-80.
- **Orléans** (Loiret), du samedi 6 au lundi 8 mai, tél. : 02-37-25-70-70.
- **Soumoulou** (Pyrénées-Atlantiques), du samedi 6 au lundi 8 mai, tél. : 05-58-89-18-29.
- **Fontenay-le-Comte** (Vendée), du samedi 6 au lundi 8 mai, tél. : 02-51-51-08-30.

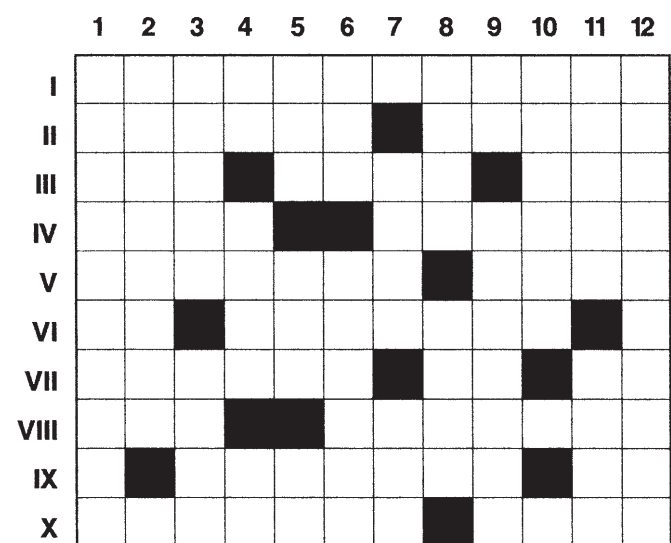
du samedi 6 au lundi 8 mai, tél. : 02-51-51-08-30.

- **Paris**, place d'Alleray (15<sup>e</sup>), du vendredi 5 au dimanche 7 mai, tél. : 01-45-89-32-07.
- **Paris**, place de la Bastille, du jeudi 11 au dimanche 21 mai, de 11 heures à 19 heures, nocturne le 11 mai jusqu'à 22 heures. Entrée : 40 F. 350 exposants (70 antiquaires sous un chapiteau et 280 brocanteurs autour du bassin de l'Arsenal).

## MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 00 - 107

Retrouvez nos grilles sur [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)



### HORIZONTALEMENT

I. Arrive n'importe quand pour tout changer. - II. Première dame de compagnie. Protections maternelles. - III. Petit bain. Virage dans la descente. En bas de l'escalier. - IV. Prince arabe. Fit ses premiers pas. - V. Belle plante en voie de disparition même dans nos campagnes. Entrer en relations. - VI. Œuvre académique. Possessif. - VII. Est prêt pour la suite. Sort de la gamme et entre en luth. Personnel. - VIII. Trois sur six. Que l'on peut voir au départ. -

IX. Feu arrière. Troisième personne. - X. Meneuses d'hommes. Très désagréable.

### VERTICALEMENT

I. Voyage dans le monde entier en toute liberté. - 2. Garniture du chef qui n'a pas sa place dans l'assiette. - 3. Triangle secret. Fait partie de l'héritage. - 4. N'importe qui. Jeu de mots. Fin d'infinif. - 5. Possessif. Départ germanique. Bout de cigarette. - 6. Sanctionnée une formation courte. Ici ou ailleurs elle est de trop.

- 7. Préparé pour Adam et Eve. Patrie de Constantin le Grand. - 8. Travail pour des haricots. Porte conseil. - 9. Paresse dans les arbres. Leurs côtes finissent par des plats. - 10. Marqués par le froid. - 11. Chargé. Promenade publique. - 12. Intéressante quand elle est pleine.

Philippe Dupuis

### SOLUTION DU N° 00 - 106

#### HORIZONTALEMENT

I. Dédoublément. - II. Ebouté. Renia. - III. Sac. Les. Der. - IV. Huîtres. Dosa. - V. Eclaircies. - VI. Rhin. Lr. Sou. - VII. Betteraviers. - VIII. Eau. Vin. St. - IX. Nô. Légende. - X. Teresa. Geste.

#### VERTICALEMENT

1. Désherbant. - 2. Ebauche. OE. - 3. Docilité. - 4. Ou. Tantale. - 5. Ut. Ri. Eues. - 6. Bêler. Ga. - 7. Esclave. - 8. Ers. Irving. - 9. Me. Dé. Inde. - 10. Endossé. Es. - 11. Nies. Ors. - 12. Tarabustée.

**Le Monde** est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN 0395-2037

Imprimerie du Monde  
12, rue M. Gunsbourg  
94852 Ivry cedex

**Le Monde PUBLISCOPE**  
Président-directeur général : Dominique Alduy  
Directeur général : Stéphane Corro  
21bis, rue Claude-Bernard - BP 218  
75226 PARIS CEDEX 05  
Tél. : 01.42.17.39.00 - Fax : 01.42.17.39.26

PRINTED IN FRANCE

## L'ART EN QUESTION N° 168

En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

# Un morceau de réception

L'ACADÉMIE ROYALE de peinture et de sculpture a été fondée en 1648. Pour obtenir le titre envié d'académicien et de Peintre du roi, les artistes devaient soumettre une œuvre, appelée morceau de réception. De 1648 à 1793, date à laquelle elle fut supprimée, l'Académie réunit une exceptionnelle collection de près de quatre cents tableaux. Une des ambitions des peintres était d'être reçu comme peintre d'histoire, sommet de la hiérarchie des genres. Célèbre pour son talent de portraitiste, Elisabeth-Louise Vigée-Lebrun (1755-1842) souhaite pourtant se présenter comme peintre d'histoire avec *La Paix ramenant l'abondance*. Elle fut reçue grâce à l'intervention de Louis XVI, soucieux d'aider l'amie intime de sa femme, la reine Marie-Antoinette. Cependant, l'Académie l'admit à contrecœur, mentionnant, cas unique en son genre, qu'elle le fut « par ordre ».



« La Paix ramenant l'abondance » (1780). Huile sur toile, 102 x 132 cm, Paris, Musée du Louvre. Présent à l'exposition « Les peintres du roi », au Musée des beaux-arts de Tours jusqu'au 18 juin, puis au Musée des Augustins de Toulouse du 30 juin au 2 octobre.

Quelle fut la première Académie créée en Europe :  
- l'Académie royale de peinture à Paris ?  
- l'Académie des arts du dessin à Florence ?  
- l'Académie de Saint-Luc à Rome ?

Réponse dans *Le Monde* du 12 mai.

Réponse du jeu n° 167 paru dans *Le Monde* du 28 avril.  
La première capitale du bouddhisme japonais fut la ville de Nara, construite en 710.



**CINÉMA** Face aux protestations des exploitants indépendants et aux mises en garde du ministère de la culture, UGC a fait savoir, jeudi 4 mai, que la vente de sa carte d'abonne-

ment annuel sera suspendue à partir du 10 mai jusqu'à ce que le Conseil de la concurrence rende son avis. ● LA FRÉQUENTATION peut augmenter en France, estime Guy Verecchia, le PDG

d'UGC, qui se défend de vouloir accroître sa part de marché aux dépens des indépendants. ● LE SUCCÈS de la carte annuelle ne se dément pas, et il faut faire plusieurs heures de queue

pour s'abonner. La major annonce des mesures de sécurité pour contenir la ruée que risque de provoquer l'annonce de la suspension. ● LA CONCERTATION exigée par les pou-

voirs publics devrait s'engager, afin de trouver les mesures d'accompagnement qui garantiront la diversité de l'offre. UGC se dit prête à associer les salles indépendantes à son initiative.

## UGC suspend la vente de sa carte d'abonnement annuel

Dans un entretien au « Monde », Guy Verecchia, le PDG de la major française se dit prêt à intégrer les salles indépendantes à l'abonnement UGC (Union générale cinématographique) et y voit un moyen parmi d'autres d'accroître la fréquentation

« Vous venez d'annoncer la suspension de l'émission des cartes annuelles UGC à partir du mercredi 10 mai, et jusqu'à ce que le Conseil de la concurrence rende son avis, que va-t-il se passer dans l'intervalle ?

Attendre l'avis du Conseil de la concurrence, c'est une sortie de crise contentieuse que tout le monde redoute. Supposons que le conseil nous donne raison, on sera dans un climat détestable. C'est pour éviter ce climat que nous avons décidé la pause. Si nous perdons, ce sera difficile pour les pouvoirs publics de bloquer quelque chose qui a l'air d'aller dans le bon sens pour le secteur. Pendant cette pause, nous sommes prêts à avoir des conversations. Nous pensions que cette initiative allait dans le bon sens, mais pas qu'elle représentait une révolution. Supposons que ce soit le cas et que la carte devienne une locomotive pour la fréquentation. Alors, nous sommes prêts à proposer aux exploitants indépendants des zones de chalandise concernées d'accrocher leur wagon, que la carte soit valable chez eux. Et pour ne pas être accusés de vouloir satelliser ces exploitants, si d'autres grands concurrents lancent des cartes, nous sommes d'accord pour que ces indépendants

soient multicartes. Mais je ne crois pas beaucoup à cette hypothèse d'un phénomène incontournable.

Combien d'abonnements avez-vous vendus jusqu'à maintenant ?

Nous avions fixé l'équilibre de l'opération à 100 000 cartes, je vous rassure, nous ne les avons pas atteintes, mais le rythme des abonnements a été bien supérieur à ce que nous attendions. Le battage qui a été fait par les adversaires de notre projet a faussé nos calculs. J'avais bloqué au dernier moment une campagne de publicité, parce que le projet nous a coûté assez cher, 11 millions de francs. Je ne m'attendais pas à passer tous les jours au journal de 20 heures alors que le cinéma est interdit de publicité à la télévision. Ce chiffre de 100 000 visait à obtenir une bonne péréquation des cadences de fréquentation. A 98 francs par mois, il y a un aspect indolore qui fait que les gens vont augmenter leur fréquentation mais en me laissant une moyenne correcte. J'ai réfléchi avant de décider cette pause, parce que les premiers à s'abonner sont les plus consommateurs.

L'idée de vente à perte peut-elle s'appliquer à un billet de cinéma ?

Nous sommes actionnaires du mensuel *Studio*. Et quand j'ai assisté aux réunions de direction on m'a expliqué que, la première année, un abonné coûte de l'argent et que, la deuxième, il en rapporte. Nous avons une moyenne de prix de la

**Nous sommes l'un des seuls secteurs où les grandes entreprises vendent plus cher que les petites, et les petites nous reprochent de faire du dumping**

place de 4 à 5 francs supérieure à la moyenne nationale, qui est de 34 francs. Nous sommes l'un des seuls secteurs où les grandes entreprises vendent plus cher que les petites, et les petites nous reprochent de faire du dumping. Quand on prend une initiative commerciale, le but n'est pas de perdre de l'argent. Il

ya le fantôme du dumping qui vise à éliminer les concurrents. Nous avons fait les calculs, nous commençons à perdre de l'argent si la fréquentation d'un abonné dépasse les 70 entrées par an. Si 100 000 personnes en France étaient capables de voir 70 films par an, le cinéma se porterait comme un charme. Les gens qui prétendent consommer beaucoup donnent un chiffre de films, mais quand on leur demande la liste des titres, ils sont incapables de les nommer.

Pourquoi avez-vous gardé le secret avant le lancement de l'opération, ce que vous a reproché la ministre de la culture ?

Je pense que dans ce milieu, qui se présente comme progressiste, mais qui est en fait assez conservateur, voire réactionnaire, en parler équivalait à ne pas le faire. Dans une entreprise, quand on a une idée commerciale astucieuse, on préfère en garder la primeur.

D'où vient l'idée de cet abonnement mensuel ?

Le débat de fond sur la carte me semble porter sur la capacité à accroître le marché. Certains de nos opposants ont estimé que la fréquentation était à un étiage et qu'une initiative commerciale comme notre carte visait à détour-

ner les clients de nos concurrents. Notre conviction est que la fréquentation doit s'accroître. La France se prévalait d'avoir la meilleure fréquentation en Europe, un certain nombre de pays nous ont rattrapés, d'autres nous ont dépassés. En Espagne, l'année dernière, on a enregistré 130 millions d'entrées, ce qui, rapporté à la population française, ferait 200 millions d'entrées. Je vous rappelle que l'an passé on en a fait 155 millions, il manque donc 45 millions, je ne crois pas que la carte y parviendra toute seule, mais elle va dans le bon sens.

Quel public visiez-vous ?

Pour accroître la fréquentation on peut d'abord accroître la population cinématographique, c'est-à-dire les gens qui vont au moins une fois par an au cinéma. En quelques années on est passé d'un Français sur deux qui n'allait jamais au cinéma à un Français sur trois. En revanche, on a été moins bon sur la cadence des fréquentations. Il faut jouer sur tous les segments, faire d'un spectateur occasionnel un spectateur régulier, d'un régulier un assidu. Il est évident que la carte est une offre qui vise des spectateurs qui voient de quinze à vingt films par an. Ils penseront en voir trois fois plus, en fait, ils en verront le double.

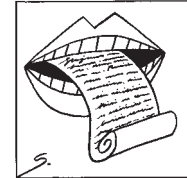
Mais le but n'est-il pas d'accroître votre part de marché ?

Depuis vingt ans, à chaque initiative on dit qu'elle va tuer les indépendants. Par bonheur cela ne s'est pas produit. Marin Karmitz explique depuis vingt ans qu'il ne va pas pouvoir vivre et son affaire est florissante. Voilà dix ans que nous faisons 15 % du marché national et je n'ai pas l'ambition de faire plus. Je serais plus heureux de faire 15 % d'un marché de 200 millions de spectateurs que 25 % d'un marché de 100 millions. Or avec les raisonnements malthusiens que j'entends ici et là, on serait à 100 millions de spectateurs. Notre initiative, si elle aboutit à faire voir à des gens des films qu'ils n'auraient pas vu autrement, leur donnera une culture cinématographique qui profitera aux exploitants qui font un travail spécifique. Ceux qui font le même travail que nous, mais en moins bien, carte ou pas carte, ont de toute façon des soucis à se faire. J'ai retiré les entrées UGC du total des entrées depuis la semaine du lancement de la carte, sur cinq semaines la fréquentation chez nos concurrents a augmenté de 59,25 %.

Propos recueillis par Thomas Sotinel

## L'avis de Francis Lamy, médiateur du cinéma

Saisi par le Centre national du cinéma de l'affaire de la carte UGC Illimitée, le médiateur du cinéma, Francis Lamy, a remis le 25 avril un rapport dont voici les principales conclusions :



VERBATIM

Le prix de la carte UGC, joint au caractère illimité de l'utilisation qu'elle permet, serait susceptible

d'être qualifié d'abusivement bas, au sens de l'article 10-1 de l'ordonnance du 1<sup>er</sup> décembre 1986.

Par ailleurs, il n'est pas exclu que l'offre que constitue la carte UGC Illimitée puisse entrer dans le champ d'application de l'article 8-1 de l'ordonnance du 1<sup>er</sup> décembre 1986 qui prohibe les abus de position dominante.

Au regard de l'article 92 de la loi du 29 juillet 1982, l'offre UGC Illimitée pourrait être regardée comme faussant le jeu de la concurrence - son prix pouvant être regardé comme abusivement bas et du fait de son impact possible sur le marché - et comme révélant l'existence d'obstacles à la plus large diffusion des œuvres cinématographiques conforme à l'intérêt général, qui suppose, comme je l'ai rappelé plus haut, le maintien d'un parc de salles diversifié.

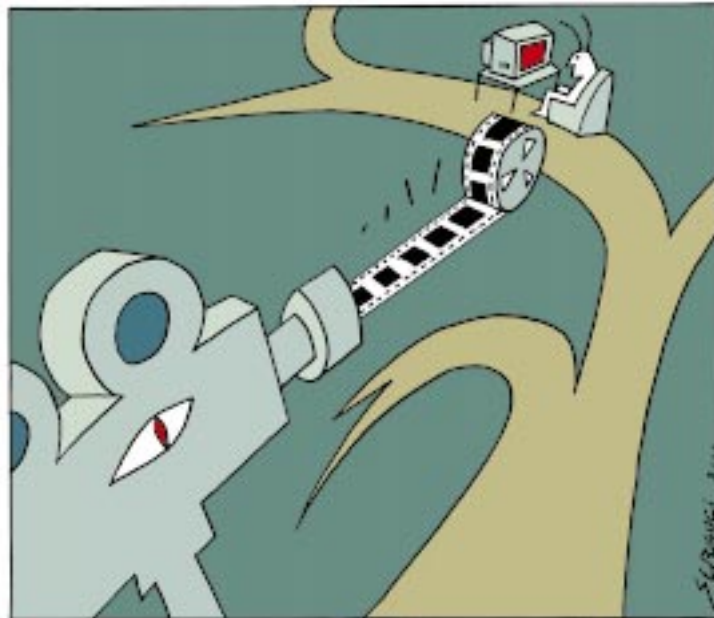
A la suite de ce rapport, le ministère de la culture publiait le 26 avril un communiqué dans lequel il indiquait que :

Compte tenu de ces éléments, la ministre de la culture et de la communication a décidé de demander au ministre de l'économie et des finances de saisir le Conseil de la concurrence afin qu'il statue selon la procédure d'urgence (...). Catherine Tasca rappelle que toute initiative qui vise à l'élargissement du public du cinéma, et en particulier à la pratique des jeunes, mérite d'être prise en considération, mais à la condition de prendre en compte les impératifs de diversité des œuvres, les intérêts des ayants droit et la nécessité de maintenir un parc diversifié de salles de cinéma.

« OÙ VOUS VOULEZ, quand vous voulez, aussi souvent que vous voulez », dit le dépliant rouge à l'entrée des salles UGC (Union générale cinématographique). Et pour 98 francs par mois seulement. Il y a, pour le public, une bonne raison évidente à s'abonner à la carte Illimitée. Il y a, pour l'ensemble des professionnels intéressés à l'avenir du cinéma, une bonne raison de soutenir l'initiative du groupe présidé par Guy Verecchia. Et pourtant, voilà les professionnels en émoi, qui protestent et interpellent Catherine Tasca à peine arrivée au ministère. C'est que le « cadeau » distribué dans les complexes à l'enseigne bleue recèle, aussi, de nombreuses raisons de s'inquiéter, au-delà même des termes du communiqué du médiateur du cinéma qui a motivé la saisine en urgence du Conseil de la concurrence, à l'initiative de la ministre de la culture.

Ces raisons sont de plusieurs ordres, qu'il convient de distinguer pour comprendre qu'une aussi agréable idée (le ciné moins cher) suscite autant de réticences. Et cette crise, comme toujours, révèle un certain état du cinéma. La première objection concerne la méthode d'UGC, qui a concocté son dispositif dans le secret, puis l'a lancé sans concertation. Une telle attitude aurait été impossible il y a encore cinq ans, mais l'usage d'une réflexion commune des professionnels et des pouvoirs publics, qui a permis la résistance du cinéma français, s'est érodé depuis que l'Etat, et notamment son représentant direct en la matière, le Centre national du ci-

## Les arrières-plans inquiétants d'une idée séduisante



néma, ont laissé les grands groupes et les lobbies agir selon leurs intérêts particuliers, de manière de plus en plus dispersée.

C'est pourquoi, au ministère de la culture, avant toute prise de position sur le fond, on dit vouloir « faire baisser la pression » et rétablir un climat de concertation. Si « l'affaire » de la carte UGC permettait de restaurer des stratégies concertées dans ce secteur, elle aurait déjà été bien utile. Mais elle amène à poser d'autres questions. Elle élargit en effet les deux lignes de fracture du monde du cinéma. L'une traverse l'ensemble de la filière, séparant les grands groupes des indépendants

(dans ce cas, les exploitants indépendants) ; l'autre tend à éloigner les composantes de cette filière, d'un côté les salles, de l'autre les ayants droit sur les films, producteurs et distributeurs.

Alors même qu'UGC annonce suspendre la mise en vente de sa carte, et tandis que les pouvoirs publics et les autres circuits attendent pour la fin juin le verdict du Conseil de la concurrence, des solutions ont commencé d'être étudiées. L'une d'elle serait que les cartes UGC (et une éventuelle carte Gaumont ou Pathé similaire) donneraient aussi accès aux écrans indépendants de la zone de chalandise dans laquelle

elles ont été émises. Mais les indépendants ne sont pas sûrs de profiter d'un tel accord. D'une part ils drainent déjà une plus forte proportion de spectateurs assidus, qui risqueraient de faire un emploi beaucoup plus intensif de la carte que le public, surtout occasionnel, des circuits. D'autre part, ils n'ont pratiquement pas accès, eux, à ces deux sources de revenus « secondaires » que sont la vente de confiserie et autres produits annexes ainsi que l'exploitation des films publicitaires.

EN APPARENCE MODERNE

Un souci identique atteint les ayants droit dès qu'ils envisagent la question à long terme. UGC a beau, aujourd'hui, leur assurer une remontée de recettes calculée sur la base d'un ticket virtuel à 33 francs, proposition très correcte, le fait que les recettes ne soient plus assises sur la vente de ticket réel ouvre la porte à une remise en cause de tout le système de calcul et de contrôle des prix des places et de la répartition de son produit. Plus profondément, toute cette démarche tend à réduire le film à la fonction de produit d'appel, pour vendre... du pop-corn. Du point de vue de la tutelle culturelle, cette évolution est de nature à remettre en cause l'immense dispositif d'activisme culturel en faveur d'un produit, qui aurait de moins en moins de raison d'être considéré comme une œuvre.

« Dans ce qui était jusqu'à présent une activité ludique, libre et pluraliste, cela ramène le spectateur de cinéma à l'abonné d'une chaîne de télévision ou de téléphone portable », souligne

Marin Karmitz, PDG de MK2. Ces comparaisons avec le téléphone ou la télévision sont plus pertinentes que celle, fréquemment entendue, avec l'abonnement à une saison théâtrale : dans ce dernier cas, on s'abonne pour un programme, alors qu'on achète la carte sans savoir ce qu'on verra. L'évolution apparemment moderne que représente la carte d'abonnement constituerait en fait une régression : la relation au cinéma depuis un demi-siècle, liée à sa reconnaissance comme art, a en effet tendu à remplacer l'idée d'aller au cinéma par « aller voir un film ».

La mise en place de la carte aggrave cette régression, déjà commencée sous l'influence des multiplexes, devenus des destinations de sortie, « quoi qu'on y joue ».

Surtout si, comme ce type d'installations y incite fortement, se développe le sentiment que les produits proposés sont interchangeables. Ce risque est parfaitement résumé par la publicité diffusée par UGC dans ses salles : on y voit une jeune femme raconter que son ami l'a quittée parce que, depuis qu'elle avait la carte, elle passait ses soirées - « et même parfois l'après-midi » - avec « Leonardo, Brad, Antonio, Matt... ». Sans doute les cartes d'abonnement peuvent-elles augmenter la fréquentation des cinémas. Mais, en l'absence de mesures d'accompagnement adéquates, avec le danger de réduire simultanément et la diversité des lieux où on pourra en voir, et la diversité de ce qu'on pourra y voir.

Jean-Michel Frodon

## Aux Halles, les boulimiques de films font leurs comptes dans la file d'attente

CE MERCREDI 3 MAI, à l'UGC Ciné Cité Les Halles, à Paris, la file d'attente pour acheter la carte d'abonnement ne désemplit pas. Lycéens, étudiants, la clientèle est

REPORTAGE

Deux heures de queue mercredi pour acheter le précieux passeport tant qu'il est temps

très jeune. Il y en a pour deux heures, annonce l'hôtesse. « Je reste, c'est maintenant ou jamais », explique une étudiante d'origine antillaise, avec un certain sens de la prémonition. « Je vais au cinéma une fois par semaine. Même avec la réduction étudiante, c'est plus cher

que les 98 francs mensuels de la carte UGC. »

Christophe a acheté sa carte dès le mois d'avril. Habitant de la cité des 4000 à La Courneuve, élève au lycée Jacques-Brel de la ville, il espérait venir voir plein de films. « En fait, j'ai eu le temps d'en voir seulement deux. » Aujourd'hui, il a amené deux copains de la cité qui ne sont pas abonnés. Ensemble, ils fréquentent habituellement les multiplexes du Stade de France, à Saint-Denis, ou de Rosny-sous-Bois. Ils ne sont pas venus pour un film précis, mais consultent les horaires et les affiches. « On aime les films d'action, le suspense, les ambiances érotiques. On regarde les films américains, doublés en français, car les sous-titres nous énervent. »

A leur côté, trois agents de police en uniforme étudient aussi les affiches. L'un d'eux note sur le dos d'un bloc de PV les titres qui l'intéressent : *La Veuve de Saint-Pierre*, *L'Enfer du dimanche*, *Six-Pack*. « Demain, je suis en congé. Je viendrai prendre une carte. A ce prix-là, c'est intéressant pour quelqu'un comme moi qui vais au cinéma plusieurs fois par mois. »

Étudiant en cinéma, Loïc a sa carte depuis deux jours. Le premier jour, il a vu *L'Enfer du dimanche*. Aujourd'hui, il n'a pas encore fait son choix. Pour ses études, il doit voir un très grand nombre de films mais n'en a pas les moyens.

Tous les visiteurs ne sont pas aussi séduits. Nathalie, jeune professeuse de français, espérait voir A

tombeau ouvert, de Martin Scorsese, mais la prochaine séance a lieu dans deux heures. « L'abonnement UGC ne m'intéresse pas. J'habite à côté d'un cinéma MK2. J'y ai pris une carte car la programmation correspond mieux à mes goûts. »

« UN COUP COMMERCIAL »

Un couple d'enseignants prend des places pour *La Veuve de Saint-Pierre*. « Ce film ne passe pas au cinéma proche de chez nous. Voir des longs métrages de qualité en Seine-et-Marne, c'est très difficile. On va le plus souvent à La Ferme du Buisson, le centre culturel de Noisiel. C'est à 25 kilomètres de chez nous mais il y a des films d'art et d'essai et des versions originales. L'ambiance est nettement plus conviviale

qu'au multiplexe de Marne-La-Vallée. »

Cette carte, c'est d'abord « un bon coup commercial pour UGC », affirme un intermittent du spectacle qui l'a achetée, car il va au cinéma presque chaque jour. « On s'engage pour un an et ce n'est pas avantageux que si l'on voit une trentaine de films dans l'année. Combien de détenteurs de carte vont aller trente fois au cinéma en un an ? Même si c'est le cas, UGC se rattrape sur les consommations. Le public des multiplexes est jeune. Il vient en groupe - chaque abonné y amène ses amis - et achète une boisson ou des pop-corns. La moindre barre de Mars est à 15 francs. C'est une affaire très rentable. »

Catherine Bédarida



# La première saison de l'ère Savary à l'Opéra-Comique

Cent cinquante représentations auront lieu entre septembre 2000 et juillet 2001

Jérôme Savary, nommé il y a six mois à la tête de l'Opéra-Comique, à Paris, a présenté, jeudi 4 mai, le programme de la saison 2000-2001.

Entre septembre et juillet, cent cinquante représentations seront données, dont la plupart en matinée et en semaine afin d'attirer de

jeunes publics. Jérôme Savary qualifie la situation financière de la salle de la rue Favart de « non luxueuse mais saine ».

**JÉRÔME SAVARY** a travaillé vite et a tenu les promesses esquisées dans son avant-projet de « théâtre musical populaire » pour l'Opéra-Comique (*Le Monde* du 16 novembre 1999), lequel avait été retenu par Catherine Trautmann, alors ministre de la culture, au détriment des dossiers déposés par William Christie, Marc Minkowski ou Monique Devaux, préférés par la direction de la musique et de la danse, du théâtre et du spectacle vivant, alors sous la houlette de Dominique Wallon, lequel allait, quelques semaines plus tard, démissionner. Six mois après sa nomination à la direction de l'Opéra-Comique, à Paris, le metteur en scène et fondateur du Magic Circus a présenté, jeudi 4 mai, sa saison à la presse.

Sur les cent cinquante levers de rideau qu'il confirme pour la saison 2000-2001 – de septembre à juillet –, une cinquantaine se feront sur des spectacles lyriques de genre « sérieux », tandis que le reste concernera essentiellement la comédie musicale, dont la version adaptée de *La Périchole*, de

Jacques Offenbach (soixante représentations, à partir du 31 octobre) à laquelle « 90 000 spectateurs ont fait fête » lors de sa présentation cette saison au Théâtre de Chaillot, et le spectacle *Mistinguett*, avec la star française de Broadway, Lilianne Montevechi (cinquante et une représentations, du 1<sup>er</sup> mars au 28 avril 2001).

## ATTIRER DE JEUNES PUBLICS

La saison ouvrira par une coproduction avec le Festival d'Automne, *Shockheaded Peter* (onze représentations, du 28 septembre au 8 octobre), et s'achèvera par l'opérette *La Mascotte*, d'Edmond Audran, donnée neuf fois (du 28 juin au 11 juillet 2001). Le *Mahagony Songspiel* de Kurt Weill sera à l'affiche, dans une traduction française de Bruno Bayen, du 4 au 16 mai 2001 pour onze soirées, ainsi qu'un *digest* d'opéra de Rossini (*Tout Rossini*, neuf représentations du 1<sup>er</sup> au 10 février 2001) et l'ouvrage de Benjamin Britten *Faisons un opéra* (vingt représentations du 19 mars au 21 avril 2001). La plupart des représentations seront

données en semaine et en matinée, afin d'attirer des jeunes publics.

On pourra également revoir le *MacadamMacadam*, d'Antoine Hervé et Bianca Li (douze représentations du 16 au 28 janvier 2001). Savary, qui avait promis du baroque, invite aussi *Catone in Utica*, de Vivaldi, une production de l'Atelier lyrique de Tourcoing dirigée par Jean-Claude Malgoire – mais pas la production avec les Talens lyriques de Christophe Rousset, trop onéreuse. Savary persiste et signe : « Si l'on veut de nouvelles productions baroques à Favart, il faudra une ligne budgétaire supplémentaire. » A ces spectacles s'ajoutent des concerts de musique de chambre, des récitals, des cartes blanches humoristiques à de grands artistes lyriques (Felicity Lott, José van Dam ou Natalie Dessay).

Savary a décidé d'être prudent en raison du déficit des saisons précédentes. « Grâce à des arrangements avec les artistes dont les spectacles avaient été annulés, précise-t-il, ce déficit a été réduit à

12 millions de francs. L'Opéra-Comique demeure hélas une maison sans budget artistique. Ce dont je dispose me permettra de tenir le théâtre en ordre de marche. Cependant, j'ai obtenu deux choses du ministère : la mise de côté du déficit accumulé à hauteur de 10 millions de francs et une rallonge budgétaire de 5 millions, ce qui est le minimum que j'avais exigé. A partir de cette situation de départ non luxueuse mais saine, nous allons pouvoir travailler correctement. J'ai trouvé l'aide de deux mécènes importants, Air France et La Poste. Je suis en pourparlers avec le conseil régional d'Ile-de-France, qui devrait nous aider notamment en ce qui concerne des actions pédagogiques envers le jeune public. »

Jérôme Savary a de surcroît confirmé une coproduction annuelle avec l'Opéra de Paris à Favart, préfiguration d'un rapprochement rappelant le temps où Garnier faisait office de grande salle et Favart de petite salle de l'Opéra de Paris.

R. Ma.

# Andrea Bocelli et l'Orchestre symphonique de Boston sous la tour Eiffel

Le ténor et la formation donnent un concert gratuit

**APRÈS** le concert des trois ténors organisé au Champ-de-Mars le 10 juillet 1998 (*Le Monde* du 13 juillet 1998), Paris réitéra, jeudi 4 mai à 20 heures, avec un concert donné dans des conditions équivalentes, à ceci près que la manifestation est gratuite. Alors qu'il fallait déboursier entre 870 F et 6 700 F (132,63 € à 1021,41 €) pour obtenir l'une des 10 000 places assises de la soirée de 1998... Cette fois, les trois ténors ne feront qu'un en la personne de l'Italien Andrea Bocelli, accompagné par l'un des tout grands orchestres du monde, l'Orchestre symphonique de Boston, dirigé par Seiji Ozawa.

La formation américaine s'est déplacée à Paris pour donner, les 2 et 3 mai, au Théâtre des Champs-Élysées, deux monuments de la littérature symphonique, la *Deuxième Symphonie* de Gustav Mahler et la *Turangalîla Symphonie* d'Olivier Messiaen. Mais l'événement « grand public » a été préparé de longue date. « Cela fait trois ans que nous travaillons sur cette soirée, déclare Vony Sarfati, des Productions Sarfati, car le financement et l'organisation technique d'une telle rencontre posent de nombreux problèmes. L'énorme plateau mis en place est d'une importance sans précédent pour ce type de concerts. » Le budget est de 10 millions de francs, en majeure partie assuré par la Mairie de Paris, dans le cadre du programme Paris 2000 dont Bernard Bled est le commissaire général (à ne pas confondre avec la Mission 2000 en France) ainsi que par un partenariat de la société LVMH. Cette soirée correspond à une pratique habituelle pour les orchestres nord-américains : les plus prestigieux ont souvent une saison d'été en plein air, à Tanglewood pour les Bostoniens, à Ravinia pour l'Orchestre de Chicago, ou les célèbres concerts dans le parc pour le New York Philharmonic.

La tradition des pop concerts (les concerts populaires) est vivace, notamment à Boston où, plusieurs fois par saison, l'Orchestre symphonique de la ville, moins ses solistes et chefs de pupitres, se mue en orchestre de divertissement de haute qualité, le Boston Pops Orchestra (*Le Monde* du 18 juillet 1998).

## DES HITS

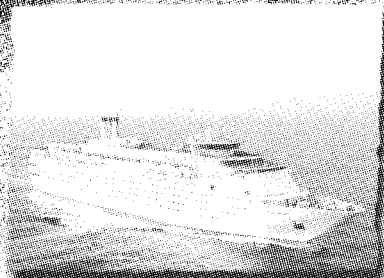
Sous la tour Eiffel, Andrea Bocelli, le Boston Symphony et Seiji Ozawa seront rejoints par le chœur de l'Orchestre de Paris, un vaste chœur d'enfants ainsi que par une moitié environ des effectifs de l'Orchestre de Paris, si bien que le concert ne fera pas entendre les deux orchestres en alternance, comme on pouvait le croire, mais une formation globale dont les chefs de pupitre et le premier violon alterneront. Le programme est conçu spécialement pour attirer un vaste public non spécialiste : y sont inscrits des hits comme l'« Air » de la *Troisième suite pour orchestre*, de Bach, ou le finale de la *Neuvième Symphonie* avec chœur, de Beethoven. Bocelli chantera ses succès, comme le *Panis angelicus* de César Franck ou *La Donna e mobile*, extrait du *Rigoletto* de Giuseppe Verdi. Si le beau temps est de la partie, il devrait y avoir foule sous les jupes de Mademoiselle Eiffel.

Renaud Machart

★ **Andrea Bocelli (ténor), Orchestre symphonique de Boston, orchestre de Paris, Chœur de l'Orchestre de Paris, Seiji Ozawa (direction), Champ-de-Mars, Paris, le 5 à partir de 20 heures. Transmission télévisée en différé le même soir sur France 2, à partir de 20 h 50. Radiodiffusion le samedi 6 mai, à 17 h 30, sur Radio-Classique.**

Il est naturel d'être attiré par le Nord.

Costa  
CROISIÈRES



Le Costa Romantic



St. Petersburg



Sourire du Nord

Partir par la mer à la rencontre du chœur nordique.

Costa Croisières vous propose quatre itinéraires au plus haut Nord : le Nord des merises, le Nord des glaciers, le Nord des fjords et le Nord des glaciers.

Le Nord des merises : itinéraire du Nord à partir de Stockholm.

Le Nord des glaciers : itinéraire du Nord à partir de Stockholm.

Le Nord des fjords : itinéraire du Nord à partir de Stockholm.

Le Nord des glaciers : itinéraire du Nord à partir de Stockholm.

# Les enseignants des écoles d'art font grève pour une revalorisation de leur statut

**SIX** des sept écoles nationales d'art de province (Aubusson, Bourges, Cergy-Pontoise, Dijon, Limoges et Nancy) sont en grève depuis le mardi 2 mai. Elles emploient 153 titulaires et deux fois et demie plus de vacataires. Avec les écoles municipales d'art, elles regroupent plus de 10 000 étudiants. Selon Alain-Georges Leduc, président de la coordination des enseignants, ceux-ci revendiquent un alignement de leur statut sur celui de l'enseignement supérieur, et une revalorisation des postes d'« enseignants techniques », chargés d'aider les étudiants à la réalisation de leurs projets artistiques.

Le mouvement concerne l'ensemble des enseignants, toutes disciplines, toutes générations confondues. On voit ainsi des artistes traditionnels enfin en phase avec des vedettes de l'avant-garde, ce qui témoigne de la profondeur du malaise : ni les uns ni les autres ne courent après une simple augmentation de salaire, leur art étant, pour la majorité d'entre eux, suffisamment rémunérateur. Les responsables de la coordination dénoncent péle-mêle le principe du recrutement territorial, qui « fait passer un concours absurde et inadapté à des personnalités qui sont d'abord sollicitées pour l'originalité de leurs travaux » ; ils regrettent aussi l'absence de concertation dans la gestion des écoles et se plaignent de « l'autocratie des chefs d'établissement ».

« Depuis vingt ans, de Mitterrand à Chirac, ajoute Alain-Georges Leduc, tous les responsables politiques ont déclaré vouloir faire de l'enseignement de l'art une priorité. Nos écoles pourraient être de véritables laboratoires de formes nouvelles. Mais en

réalité, on continue de considérer l'art comme un genre mineur. Il n'y a aucune volonté politique réelle ».

Lors d'une première rencontre avec les organisations syndicales, M<sup>me</sup> Catherine Tasca, ministre de la culture et de la communication, a déclaré, comme ses prédécesseurs : « L'enseignement artistique sera une préoccupation forte de mon ministère ». Une délégation devait être reçue le 4 mai par le nouveau secrétaire d'Etat au patrimoine, Michel Duffour. Les organisations syndicales ont pris acte, mais « en l'absence d'engagements précis, elles demandent aux personnels des écoles nationales de poursuivre le mouvement ».

## ÉCHAUDÉS ET DÉSABUSÉS

C'est que les grévistes sont échaudés : il y a presque un an, le délégué aux arts plastiques, Guy Amsellem, déclarait au *Monde* (3 juillet 1999) : « Ces établissements dispensent une formation supérieure, mais leurs enseignants sont sous-évalués. Leur déroulement de carrière n'est pas indexé sur la formation supérieure. [...] On ne peut pas continuer à les payer comme des professeurs certifiés. »

Une profession de foi que les grévistes seraient prêts à signer des deux mains. A condition qu'elle soit enfin accompagnée d'un calendrier précis et d'une inscription rapide au projet de loi de finances. Désabusé, un syndicaliste lâche : « Les promesses n'engagent que ceux qui y croient, disait Charles Pasqua. Ce sont des ministres de gauche qui ont le triste privilège d'en démontrer la véracité. »

Harry Bellet



# Trans Mexico express à travers des millénaires d'art, au Petit Palais

L'exposition « Soleils mexicains » prétend présenter la richesse culturelle du pays, et sombre dans la cacophonie

De la préhistoire jusqu'à aujourd'hui, en passant notamment par les civilisations olmèque et maya : une exposition au titre exotique, « So-

leils mexicains », tente au Petit Palais de brasser des dizaines de siècles d'art. Fondée sur un principe d'organisation simple qui transcende les

âges et mêle les œuvres de toutes dates et de toutes provenances, elle passe sous silence les guerres et les révolutions des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

**SOLEILS MEXICAINS, Petit Palais, Avenue Winston-Churchill, Paris, VIII<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> : Champs-Élysées-Clemenceau. Tél. : 01-42-65-12-73. Du mardi au dimanche de 10 heures à 17 h 40. Entrée : 50 F. Jusqu'au 13 août.**

Les premières traces de présence humaine au Mexique remontent à la préhistoire, au passage de nomades chasseurs qui, venus de Sibérie, descendaient au sud. Les traces les plus anciennes des cultures olmèques sont antérieures à 1000 avant J.-C. Ce que l'on nomme période préclassique du peuple maya s'étend d'environ 2000 avant J.-C. jusque vers 300 de notre ère. L'histoire des civilisations qui se sont succédées sur le territoire de l'actuel Mexique jusqu'à aujourd'hui dure depuis plusieurs millénaires. Elle est, par voie de conséquence, complexe et variée. Des religions différentes s'y affrontent, jusqu'au succès du christianisme imposé par les conquérants espagnols. Des populations se combattent et se mélangent. Des influences opposées s'exercent. Même diversité, mêmes évolutions, mêmes mélanges en matière d'arts. Ce qui n'est en rien spécifique du Mexique. On peut en dire autant de la plupart des nations européennes ou américaines.

Or, nul ne prétendrait concevoir une exposition sur l'art en Italie du néolithique à Mario Merz, ou en Grande-Bretagne de Stonehenge à David Hockney. Alors, dans ce cas, pourquoi l'oser à propos du Mexique ? Parce que c'est loin ? Parce que c'est supposé inconnu et exotique ? Et comment l'oser comme au Petit Palais, avec un mé-

pris complet de l'histoire et sous un titre façon agence de voyages, *Soleils mexicains* ? Le principe d'organisation, si l'on peut dire, de l'exposition est d'une redoutable simplicité : le Mexique, ce serait une unité qui transcenderait les âges et donc des œuvres de toutes dates et toutes provenances devraient être présentées ensemble.

## L'UNITÉ ÉPARPILLÉE

Quatre atlantes toltèques encadrent donc une lourde sculpture contemporaine appelée *La Montagne sacrée*, alors que sont pendus aux murs des paysages de volcans postimpressionnistes et quelques abstractions, le tout dans une lumière théâtrale, afin que nul ne puisse ignorer l'audace du rapprochement. Lequel rapprochement réduit les atlantes à du pittoresque archaïque, accentue la banalité de la sculpture de Jorge Yaspik, traite les volcans verts et roses de Gerardo Murillo comme des illustrations

et oublie que les toiles d'Orozco et de Goeritz ont des références avant-gardistes européennes et new-yorkaises. Ces objets sont réunis à l'enseigne d'une « géographie symbolique » du pays. Une géographie physique et économique aurait été plus utile. Une histoire aussi, qui aurait rappelé, après les ravages de la conquête espagnole, les guerres et les révolutions du Mexique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, tolement passées sous silence.

Voué au zapping, le regard glisse d'un ex-voto populaire à un vase de Colima, des sculptures toltèques à l'orfèvrerie catholique, des portraits minutieux du XIX<sup>e</sup> siècle à des installations contemporaines, puis à nouveau à du postclassique maya, à des éléments de retable, à de la photographie. La cacophonie des formes, des matériaux, des couleurs et des sujets, loin de rendre manifeste l'unité mexicaine, l'éparille. Quelques thèmes généraux font office d'argumentaire :

paysages, corps et visages, les rythmes de la vie et, naturellement, pour finir, la mort, avec débauche de squelettes.

Les œuvres ne sont considérées qu'à proportion de l'effet visuel qu'elles peuvent rapidement produire. Les plus belles pièces se perdent dans cette brocante sens dessus dessous. Or, parce que les prêteurs mexicains ont été généreux, il en est d'admirables, les *Jumeaux olmèques*, le tableau de Frida Kahlo *Le Soleil et la Vie*, la statue totonaque du dieu Xipe Totec - *Notre Seigneur l'Écorché*, anonyme sculpture du Christ mort soutenu par son Père faite de pâte de tige de maïs polychromée, gravures macabres de Posada, nain bossu de la période dite classique trouvé à Michoacan. Chacune de ces civilisations, chacune de ces époques mériterait une véritable exposition qui la traite avec attention et respect.

Philippe Dagen

## Chants de la terre bretonne et free jazz à l'Europa du Mans

**EUROPA JAZZ FESTIVAL, Le Mans, les 30 avril et 1<sup>er</sup> mai.**

### LE MANS

de notre envoyé spécial

Comme un témoignage de leur vitalité, le jazz et les expressions musicales traditionnelles bretonnes se sont régulièrement cherchés. Après d'autres - François Tusques, dès le milieu des années 70, Henri Texier, Louis Scavis, l'ARFI, Jacques Pellen, Riccardo del Fra... - le saxophoniste François Corneloup s'intéresse à ce rapprochement

d'esthétiques et de pratiques avec son trio (Claude Tchamitchian, contrebasse, et Eric Echampard, batterie) et le chanteur Yann-Fanch Kemener. Il y eut création aux Rencontres internationales de Nevers, en novembre 1999, un deuxième ancrage le 30 avril à l'Europa Jazz Festival du Mans et le festival Avis d'passage, à Figeac, les accueillera début juin. C'est tout jusqu'en 2001.

### CHEMINEMENTS PARALLÈLES

A l'abbaye de l'Epau, Kemener et Corneloup posent vite les choses : leur propos n'est pas d'avancer vers l'exotisme d'un jazz bretonnant ou d'une Bretagne jazzifiée. Kemener est là pour sa voix, ample, profonde, pour son répertoire de chants de la terre bretonne, pour le rythme des mots qui vont avec les pas de la danse, pour la complainte du *gwerz*, cette sorte de blues qui dit les amours maudites.

Le trio est là avec sa pratique du jeu collectif, de l'écoute, du mouvement des corps. Il n'y a pas de thèmes prétextes ou de tentative artificielle de fusion. Kemener n'est pas mis en situation d'improvisateur, ce qu'il n'est pas, plutôt ne semble pas être. Pas plus que le trio n'ira se retrouver en musiciens accompagnateurs. Ce sont des cheminements parallèles, des instants où les musiques se frôlent, une inspiration mutuelle qui n'a pas besoin

d'être clamée. Un instrumentiste répond à une mélodie, un rythme, Kemener, module, reprend des mots, s'interrompt. Des deux côtés il y a ce choix, fragile, risqué, de mettre sa pratique, sa culture en regard, d'être avec ou de se taire. Bien sûr, tout le monde ne s'y retrouve pas. Certains auraient voulu entendre plus de déclamations d'amour à la Bretagne quand d'autres regrettent que le rapport à l'improvisation collective, au free jazz ne soit pas plus lisible. Et c'est très bien ainsi, une musique, des gestes d'artistes qui remettent en cause des certitudes, des attentes.

L'Europa, festival dense - en un week-end où le repos fête le travail, Irène Schweizer et Pierre Favre en grands enfants du jazz ; le vivier des chansons selon Django Bates ; une journée entière avec les grands esprits et les fantômes d'Albert Ayler... -, est l'un des lieux où la parole, le débat sont encore possibles. Un luxe devenu rare.

Sylvain Siclier

★ François Corneloup Trio et Yann-Fanch Kemener, Centre culturel du pays de Figeac-Cajarc, 2, boulevard Pasteur, Figeac (46), samedi 3 juin dans le cadre du festival de musiques nouvelles Avis d'passage (du 1<sup>er</sup> au 3 juin). Tél. : 05-65-34-24-78.

## Rire et mourir en Sicile

Mais qui a tué Tano ? Une sidérante comédie musicale, avec les habitants de Palerme

Film italien de Roberta Torre. Avec Ciccio Guarino, Enzo Pagliano, Mimma D. De Rosalina, Maria Aliotta, Lina Santoro, Filippo Teriaca. (1 h 20.)

Alors qu'éclate une polémique sur l'absence de films italiens dans la compétition du Festival de Cannes 2000, surgit dans les salles un petit film réalisé en 1997, une curiosité qui désamorce provisoirement l'idée que le cinéma transalpin serait totalement noyé dans la bouillie d'une esthétique télévisuelle sans éclat. Mais qui a tué Tano ? est la réminiscence d'un temps où ironie, satire et distanciation pouvaient s'allier dans un objet cinématographique délibérément étrange.

D'un certain Tano Guarassi, boucher de son état, on apprend qu'il est mort assassiné à coup de pistolet dans sa boutique. Arrêt sur image, sur les pleurs des protagonistes après le meurtre ; voix off d'un monotone discours après les premières images, celles d'un enterrement. C'est toute une tradition, celle de la Sicile, de la Mafia, de son ordre moral, de sa violence atavique, qui constitue la matière de cette authentique comédie musicale, réalisée dans les ruelles de Palerme avec ses habitants. Chœur de mégères sous les sèche-cheveux

d'un salon de coiffure, trognes pittoresques et rustiques poussant la chansonnette, couleurs acidulées, le film de Roberta Torre réinstalle le *fatum* patriarcal dans les univers du clip et du café-théâtre sans renoncer à une vérité documentaire, mais fardée d'outrance.

L'édifiante carrière du héros est celle d'une caricature de mâle sicilien cloîtrant sœurs et fille, prompt à la bagarre, parrain d'une famille mafieuse. Sa vie sera reconstituée par les témoignages d'amis, de voisins, de la famille, des « obligés » et des filleuls ; tout un univers à la fois rituel et trivial, de veuves en noir et de marchands de quatre-saisons, d'inquiétants moustachus et de vieillards rigolards. Si les raisons profondes de l'assassinat du héros ne sont pas élucidées, c'est sans doute parce qu'elles ont moins d'importance que la rencontre du disco, du rap et de la chanson de variétés avec le folklore des Siciliens.

La rencontre de la stylisation outrée et de la trivialité commune des acteurs et des situations provoque ici une sorte de catalyse curieuse, qui désosse avec un ricanement joyeux les clichés sur la Sicile, comme lieu mythologique et théâtre de la tragédie permanente.

Jean-François Rauger

## SORTIR

### PARIS

**Lydie Salvayre et Charlie Kassab.**

Par son spectacle intitulé *Pas à deux* autour du tango, le metteur en scène Camilla Saraceni a demandé à deux écrivains, Lydie Salvayre et Charlie Kassab, de travailler chacun de son côté sur un texte à partir du même thème qu'est la séduction. Mis ensemble et dans le contexte d'une salle de bal, ces monologues et dialogues tenteront de s'accorder à l'écoute d'un air de tango. Avec la chanteuse Sandra Rumolino et les musiciens du Cuarteto Darsena Sur. Le samedi, la représentation sera suivie d'un bal tango.

*Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Bastille. Du 4 au 27, 21 heures. Relâche dimanche et lundi. Tél. : 01-43-57-42-14. 120 F.*

### Seba

Ils sont six frères nés en France, installés en banlieue parisienne, c'est-à-dire loin de M<sup>o</sup>Sirda, le village familial, dans l'Ouest algérien. Ils ne veulent pas oublier d'où ils viennent. Alors, tout en pratiquant une fusion de bon goût qui brasse flamenco, reggae, rock, funk et hip-hop, ils ne négligent pas les rythmes du coin de terre qu'on quitté un jour leurs parents (CD *Ewa*, chez Naïve).

*New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, 10<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Château-d'Eau. Le 5, 21 heures. Tél. : 01-45-23-51-41. De 110 F à 130 F.*

### DJ Cam, Demon

A l'origine fans transis de hip-hop, ces deux DJ français ont croisé leur passion avec celle d'un univers

électronique qui leur a ouvert de nouvelles portes musicales. Demon flirte avec une version léchée et noctambule de la house made in France (façon Motorbass ou Alex Gopher). DJ Cam, pionnier de l'abstract hip-hop, dessine des paysages plus contemplatifs, teintés de jazz et de références vaudou (nouvel album *Loa Project*). Sur scène, cet alchimiste des studios sera entouré de vrais musiciens (dont un trompettiste et un joueur de tabla).

*La Cigale, 120, boulevard Rochechouart, 18<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Pigalle. Le 5, 18 h 30. Tél. : 01-49-25-89-99. 132 F.*

### BAGNOLET

#### Compagnie K. Danse

Pionnier en matière de nouvelles technologies, le chorégraphe Jean-Marc Matos, ingénieur de formation, expérimente depuis vingt ans tout ce qu'il est possible de faire sur le terrain de la danse et de l'informatique. Persuadé que les « machines peuvent servir à transcrire une vision poétique du corps », il met en scène, par exemple, des spectacles interactifs entre deux lieux géographiquement éloignés. Conçue avec sa complice Anne Holst, sa nouvelle pièce *Périple* offre une combinaison détonnante entre danse contemporaine, danse buto, projections d'images, mouvements transformés par traitement digital et caméra infrarouge.

*Théâtre l'Echangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle (93). M<sup>o</sup> Gallieni. Les 5 et 6, 20 h 30 ; le 7, 17 heures. Tél. : 01-43-62-71-20. De 35 F à 55 F.*

## GUIDE

### REPRISES CINÉMA

**Laura**  
d'Otto Preminger, avec Gene Tierney, Dana Andrews.  
Américain, 1944, noir et blanc (1 h 28).  
VO : Action Ecoles, 5<sup>e</sup> (01-43-29-79-89).

### TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615-LEMNDE ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/min).

### VERNISSAGES

**Lucas Samaras, Sitings, 1978-1980**  
Galerie Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Filles-du-Calvaire. Tél. : 01-40-27-05-55. De 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures ; samedi de 10 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Du 4 mai au 10 juin. Entrée libre.  
**Pedro Cabrita Reis**  
Galerie Arlogos, 6, rue du Pont-de-Lodi, Paris 6<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Odéon. Tél. : 01-44-07-33-50. De 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Du 5 mai au 13 juillet. Entrée libre.

### ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places de certains des spectacles vendues le jour même à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.  
**Un Conte d'amour**  
d'Emmanuel Demarcy-Mota et François Regnault, d'après William Shakespeare, mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota, avec Jean-Pascal Abribat, Charles Roger-Bour, Anne Cantineau, Valérie Dashwood, Benjamin Egner.  
*Forum culturel, 1-5, place de la Libération, 93 Blanc-Mesnil. Le 4, 17 heures ; le 5, 19 heures ; le 6, 20 h 30. Tél. : 01-48-14-22-22. De 25 F à 40 F.*  
**Karine Saporta**  
*Mister Mytho.*  
*Maison de la musique, 8, rue des Anciennes-Mairies, 92 Nanterre. Les 5 et 6, 21 heures. Tél. : 01-41-37-94-21. 140 F.*  
**Récital de Pascal Vigneron (trompette)**  
avec Dimitri Vassilakis, Georges Dumé

(piano), Tony Pagano (saxophone), Sunny Murray (batterie), Yvon Meron (percussions), Gildas Scourneac (basse).  
Œuvres d'Arutunian, Ravel, Arban, Hindemith, Roussel, Legrand, Gershwin, Ellington, Gillespie et Bernstein.

*Salle Cortot, 78, rue Cardinet, Paris 17<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Maiesherbes. Le 5, 20 h 30. Tél. : 01-47-70-05-00. Location Fnac, Virgin. De 120 F à 150 F.*

**Orchestre de Boston, Chœur et Orchestre de Paris**

Œuvres de Berlioz, Puccini, Franck, Verdi, Bach, Beethoven. Andrea Bocelli (ténor), Seiji Ozawa (direction).

*Champ-de-Mars, Paris 7<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Trocadéro. Le 5, 21 h 30. Entrée libre.*

**La Fête des jazz**  
avec notamment Franck Tortillier Quintette (12 h 30), Michel Sardaby Trio (12 h 45), Olivier Temine Quintette (14 h 45), Sylvain Beuf Quintette (15 h), Eric Truffaz Quintette (17 h 15), Antoine Hervé Big Band (17 h 30), Jean-Marc Padovani Quartette (20 h).

*Parc des expositions, porte de Versailles, Paris 15<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Porte-de-Versailles. Le 5, à partir de 12 h 30. Tél. : 08-92-69-26-94. 60 F.*

**Sylvain Beuf Quintet**  
*Sunset, 60, rue des Lombards, Paris 1<sup>er</sup>. M<sup>o</sup> Châtelet. Les 5 et 6, 21 heures. Tél. : 01-40-26-46-60. 80 F.*

**Spirit of Life Ensemble**  
*Au Duc des Lombards, 42, rue des Lombards, Paris 1<sup>er</sup>. M<sup>o</sup> Châtelet. Les 5, 6 et 7, 21 heures. Tél. : 01-42-33-22-88. 100 F.*

**Alain Jean-Marie, Eric Barret**  
*Petit Opportun, 15, rue des Lavandières-Sainte-Opportune, Paris 1<sup>er</sup>. M<sup>o</sup> Châtelet. Les 5 et 6, 22 h 30. Tél. : 01-42-36-01-36. 80 F.*

**Bahia Steel**  
*Le Divan du monde, 75, rue des Martyrs, Paris 9<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Pigalle. Le 5, 23 h 30. Tél. : 01-44-92-77-66. 80 F.*

**Teofilo Chantre**  
*Chapelle des Lombards, 19, rue de Lappe, 11<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Bastille. Les 4, 11, 18 et 25 mai, 20 h 30. Tél. : 01-43-57-24-24. 80 F.*

**Septeto Nacional**  
*Espace Michel-Berger, 2, rue Georges-Pompidou, 95 Sannois. Le 5, 20 h 30. Tél. : 01-39-80-01-39. De 50 F à 65 F.*

## MISE AU POINT

A la demande de Monsieur Raymond SASIA mis en cause dans l'ouvrage de Madame Fatéma OUFKIR "LES JARDINS DU ROI", MICHEL LAFON PUBLISHING S.A. tient à présenter ses excuses pour l'erreur figurant à la page 138 de la 1<sup>ère</sup> édition. Il est précisé que Monsieur SASIA n'a pu assister, dans la nuit du 16 au 17 août 1972, à ce qui aurait été l'exécution d'OUFKIR, puisqu'il était alors hospitalisé après l'attentat commis contre le roi.

Il n'a jamais été dans l'intention de Madame Fatéma OUFKIR de porter un quelconque jugement défavorable à l'encontre de Monsieur SASIA.

## Compagnie Utopia / Bruxelles

metteur en scène, Armel Roussel

Enterrer les Morts/réparer les Vivants  
d'après Platonov d'Anton Tchekhov

Roberto Zucco d'après B-M Koltès  
(dernière le 6 mai)

Les Européens de Howard Barker  
du 9 au 13 mai



Théâtre de Gennevilliers - Loc. 01 41 32 26 26

PRODUCTIONS DU 18 JUIN

**PALAIS DES SPORTS**  
Porte de Versailles • Paris

**"Robert Hossein fait preuve d'une maîtrise diabolique... Un spectacle tout de clarté et de rigueur, des images poignantes."**  
Michel Cournot - LE MONDE.

**"On ne sort pas intact d'un tel spectacle qui remue en vous ce qui touche au plus profond de la condition humaine"**  
Gérard Leclerc - FRANCE CATHOLIQUE.

**"Avec ferveur et une certaine grandeur, Robert Hossein présente une saisissante "résurrection". Il sait faire naître en maestro l'émotion."**  
Fabienne Pascaud - TELERAMA.

**Jésus**

**"LA RÉSURRECTION"**

LE NOUVEAU SPECTACLE DE  
**ROBERT HOSSEIN**  
adaptation  
**ALAIN DECAUX**  
de l'Académie Française

Location PALAIS DES SPORTS 0 825 099 011 (0,99 F / mn)  
FNAC 0 825 002 825 (0,99 F / mn)

avec **RTL**



## EN VUE

■ Mercredi 3 mai en Arabie saoudite une nouvelle tête a roulé sous le sabre : la vingt-cinquième de l'année.

■ Les experts envoyés sur place au Tchaharmahal ou Bakhtiari, province du sud de l'Iran, sauront-ils pourquoi l'eau de la rivière Sarab (mirage) est soudain devenue rose ?

■ Aux 70 000 dirhams du fonds de mariage alloués aux Emirats égyptiens une compatriote de préférence à une étrangère, s'ajoutent 20 000 dirhams « visant à encourager les jeunes », si la mariée a plus de trente ans.

■ Mille dromadaires ont été mis à la fourrière dans la région de Médine, où, les « vaisseaux du désert », divagant sur les routes, provoquent soixante accidents mortels chaque année.

■ L'évangéliste américain Benny Hinn a fait dix blessés graves, des admirateurs tombés des arbres, et deux morts, des enfants cardiaques sortis de l'hôpital pour l'approcher, dimanche 30 avril, au cours d'un passage éclair à Nairobi.

■ Les Eglises anglicane et catholique de Grande-Bretagne s'inquiètent du nombre des prêtres qui se passent de l'autorisation de leurs évêques pour se livrer à des exorcismes en dépit du bon sens.

■ Des sectes sataniques procéderaient, selon le général Rosso José Serrano, chef de la police colombienne, au « désossement de personnes et d'animaux » à la prison de la Modelo, à Bogota, où la corruption sévit, où les prisonniers achètent le droit d'aller aux toilettes et s'entourent de chiens de garde pour prévenir les agressions.

■ Grâce à des cours gratuits dispensés par la Société royale britannique contre la cruauté envers les animaux, les facteurs mordus pourront apprendre à mieux se comporter avec les chiens.

■ Aucun squalo menacé n'a trouvé grâce aux yeux des participants à la conférence de la Convention sur le commerce international des espèces en voie d'extinction, réunie récemment à Nairobi : ni le requin blanc, ni le requin-baleine, ni même le requin-pèlerin.

■ « J'essaie de les repérer par un détail. Actuellement, je sais par exemple que *Délicia* a perdu une dent ! », explique Corinne Villeroi, institutrice à l'école communale de Drucourt dans l'Eure, hébergeant six couples de jumeaux.

■ Helen Daiane, neuf ans, a perdu dix dents en recevant, mercredi 3 mai, au zoo de Sorocaba à Sao Paulo une pierre de 1 kilo mollement balancée par Sandro, l'éléphant vedette qui l'avait puisée avec l'eau d'un seau.

Christian Colombani

## L'Espagne s'interroge sur les jeux vidéo violents

Des adolescents accrochés à leurs consoles sont devenus des meurtriers. Plusieurs journaux posent la question de l'interdiction de certains « jeux de rôle » particulièrement brutaux

« FAUT-IL AVOIR PEUR des jeux vidéo » ? C'était le titre qui barrait la première page de *Blanco y Negro*, le magazine dominical du quotidien ABC. En soi, rien de révolutionnaire : ce n'est pas d'aujourd'hui que parents et éducateurs s'inquiètent des heures passées par les enfants devant des écrans et de leur goût pour des jeux d'imagination, de plus en plus violents. Mais si, au bout du compte, perturbés, ils finissaient par confondre rêve et réalité ?

## DANS LA PRESSE

## FRANCE-INTER

Pierre Le Marc

■ En votant définitivement, hier, les modalités d'application de la parité, l'Assemblée nationale a probablement changé le visage de la politique, consolidé la démocratie française. Et c'est à la quasi-unanimité qu'elle a ainsi clos une longue bataille philosophique, juridique, politique, dont l'un des moments forts a été en juin 1999 l'inscription dans la Constitution, par le Congrès, du principe de l'égal accès des hommes et des femmes aux mandats électoraux et de la mission, pour le Parlement, d'en favoriser la mise en œuvre. Ce qui frappe dans cette histoire, c'est le temps qu'il aura fallu aux politiques pour prendre conscience, non seulement de l'injustice que représentait le quasi-monopole des hommes sur la vie publique, mais de l'appauvrissement démocratique que constituait la pérenni-

## EL MUNDO

Cette question, l'Espagne se la pose avec une acuité renouvelée depuis que, à Murcie, un jeune homme de seize ans, grand adepte d'un jeu vidéo violent, *Final Fantasy VIII*, a tué sa sœur et ses parents avec un sabre de samouraï. Exactement comme le faisait son héros à l'écran, héros dont il avait adopté, d'ailleurs, costume et coiffure. Ar-

rêté, le jeune homme avouera à son avocat « s'éveiller d'un rêve et ne pas s'être rendu compte de ce qu'il faisait ».

Il y a deux ans, un autre cas avait plongé le pays dans l'embarras, celui de deux adolescents qui avaient égorgé un ouvrier, à une station d'autobus, simplement pour coller au jeu de rôle qui les passionnait. Enfin, en pleine semaine sainte à Séville, la rumeur d'une attaque par une bande de jeunes, au cours de la procession du petit matin,

avait semé la panique, faisant vingt-huit blessés. L'enquête n'est pas finie, mais n'exclut pas qu'il se soit agi, là aussi, d'un « jeu », reproduisant des scènes d'un film (*Nadie conoce a nadie, Personne ne connaît personne*) se passant à Séville et qui traitait du même thème.

Une psychologue citée par *El Mundo* expliquait que « les jeunes de l'an 2000 ne sont pas plus violents mais sont moins protégés d'une certaine information destructrice. Ils ne mesurent pas bien les conséquences,

lorsqu'ils pensent appliquer à la vie réelle la violence qu'ils voient à l'écran, à travers des jeux dont ils sont les protagonistes ». Opinion partagée par le magazine *Epoca*, qui, dans un numéro antérieur, intitulé « Tuer par jeu », estime que « la réalité virtuelle peut provoquer des dérèglements chez les jeunes ». Et *Blanco y Negro* de rappeler que « deux tiers de ces programmes ont pour seul argument le combat, la mort et la destruction, avec des images très crues » et « un monde absurde, divisé en deux, blanc et noir, bon et mauvais, dans lequel il n'y a qu'un but : tuer pour survivre ».

Faut-il pour autant interdire les jeux vidéo, comme le proposait, encore dans *Epoca*, une élue du Parti populaire (centre droit, au pouvoir) qui a déposé une motion pour, au moins, les réglementer mieux ? Certes, selon *Epoca*, près de 5 % des adolescents espagnols sont « dépendants » des jeux vidéo. De plus, écrit *Blanco y Negro*, 78 % de ceux qui ont entre huit et quinze ans ont chez eux un jeu informatique. Mais le journal ajoute, rassurant : « Une console n'est qu'un élément de notre société, elle n'en fait pas des assassins en puissance, il faut un "terrain" pour cela. Il y a aussi beaucoup de vidéos bénéfiques et c'est aux parents de contrôler le contenu de ce que les enfants regardent. » Le risque le plus grand étant plutôt de les « isoler » et d'accroître leur côté « introverti ».

Marie-Claude Decamps

sation d'une telle anomalie civique.

## LE NOUVEL OBSERVATEUR

Laurent Joffrin

■ Il y a un moment où la procession des belles âmes finit par impatienter. Ainsi en va-t-il du spectacle donné par la gauche plurielle dans le débat sur le vote des étrangers. (...) La gauche se bat pour une réforme généreuse qu'elle sait à l'avance condamnée, mais s'abstient en faveur des étrangers qui, elles, pourraient être appliquées rapidement. Comment ne pas penser qu'il y a là un calcul. Se donner le beau rôle à moindres frais, aviver sans dommages l'antagonisme droite-gauche qu'on peine à faire vivre dans le domaine économique, mais s'éviter l'impopularité de mesures dont l'application effective risque de mécontenter une partie des électeurs. Bref faire du mauvais Mitterrand... sans Mitterrand. Bref donner de la politique

une image qu'une partie croissante de l'opinion, à juste titre, rejette.

## FINANCIAL TIMES

■ Les chamailleries à propos de la technologie et les intérêts nationaux étroits ont trop longtemps retardé la consolidation des marchés boursiers européens. L'accord intervenu hier en vue de la fusion en iX des Bourses de Londres et de Francfort donne une nouvelle impulsion au mouvement amorcé en mars. Il avait alors été annoncé que Paris, Amsterdam et Bruxelles allaient se fondre en Euronext. Les projets de iX de nouer une alliance globale avec le Nasdaq, le marché américain des valeurs technologiques, et les pourparlers avec les Bourses de Milan et de Madrid ne laissent aucun doute concernant le futur centre de gravité. Tôt ou tard, Euronext sera attiré par ce dernier.

## THE GUARDIAN

■ Le capitalisme international a montré hier qu'il était en excel-

lente forme malgré les manifestations du 1<sup>er</sup> Mai. La fusion de la Bourse de Londres et de celle de Francfort ouvre la porte à une nouvelle restructuration des marchés des actions. Cela vaut aussi pour les sociétés. En réduisant les coûts de transaction des actions et en rendant leurs propriétaires plus transparents, ce changement doit accélérer la domination du principe « anglo-américain » de recherche de valeur pour l'actionnaire. Les salariés mis à la porte n'en seront sans doute pas satisfaits. (...) Personne ne semblait en tout cas hier concerné par le sort de l'euro, qui sera pourtant probablement utilisé pour les cotations sur le marché iX. Cela est surprenant au moment où les opérateurs déclaraient leur manque de confiance dans l'adhésion de la Grèce à la monnaie unique. Il y a un paradoxe. La valeur de l'euro s'effondre, mais la file d'attente des pays candidats à son adoption s'allonge.

## www.sansnous.org

Le mouvement de révolte des « derniers sursitaires » prend de l'ampleur grâce à Internet

LES 300 000 sursitaires nés avant le 1<sup>er</sup> janvier 1979, qui seront les derniers jeunes Français à accomplir leur service militaire avant sa suppression dans deux ans, ne se résignent pas à leur sort (*Le Monde* du 24 avril). Beaucoup d'entre eux refusent d'être les dernières victimes d'un système qui veut les obliger à gâcher dix mois de leur vie et à compromettre leurs projets professionnels et familiaux.

Pour rassembler les petits mouvements de protestation nés un peu partout dans le désordre, ils ont massivement recourus à Internet. Le collectif « Sans Nous », noyau dur du mouvement parisien, est composé d'une vingtaine de garçons qui se sont tous rencontrés grâce au Net, sur des forums de discussion informels. Début avril, ils créent leur propre site d'information et de coordination, qui est en passe de s'imposer comme site-portal fédérant différentes initiatives lancées par des internautes isolés à Paris, en province et même à l'étranger. Ils ont déjà recruté une quarantaine de correspondants dans toutes les ré-



gions de France : pour faciliter la constitution de groupes locaux, tous ont accepté que leurs numéros de téléphone soient publiés sur le site.

Selon Mathieu, cofondateur du collectif, Internet permet en fait de toucher une frange plus large de la

population : « Nous recevons le soutien de gens qui ne sont pas directement concernés, des hommes plus âgés, des copines d'appelés, qui n'auraient aucun moyen de nous contacter autrement. » Preuve de son succès, le site est constamment saturé,

et ses responsables cherchent à présent une « solution d'hébergement plus professionnelle ».

Bien que contestant la légalité républicaine, « Sans Nous » veut apparaître comme sérieux et responsable. Ainsi, il condamne sans appel les créateurs d'un nouveau virus informatique très coriace baptisé « No Army », qui connecte automatiquement les ordinateurs infectés sur des sites publiant des pétitions contre l'incorporation des sursitaires : « Il a sans doute été créé par quelqu'un qui se sent concerné, mais nous n'avons pas fait d'enquête. Ce type d'action ne correspond pas à notre philosophie. Au contraire, nous publions des informations permettant de le repérer, et nous fournissons des liens avec des entreprises proposant des antivirus. »

Désormais, la tâche prioritaire des « Sans Nous » est l'organisation d'une manifestation prévue pour le 13 mai au Champ-de-Mars, à Paris. Un forum spécial a été ouvert pour accueillir toutes « les bonnes idées et propositions de covoiturage ».

Yves Eudes

## SUR LA TOILE

## TUPPERWARE

■ Le fabricant de récipients en plastique Tupperware, célèbre pour ses réunions de vente à domicile, va aider ses soixante-quinze mille « présentatrices » américaines à créer leurs propres sites marchands en leur fournissant un accès et du matériel à bon marché, ainsi qu'une formation et une assistance téléphonique. Les commandes seront prises en charge directement par le site central de la société, mais une commission sera versée à la présentatrice dont le site est à l'origine de la vente. [www.tupperware.com](http://www.tupperware.com)

## LE WEB GRATUIT

■ La société Lycos, déjà implantée en France avec son moteur de recherche et son service d'hébergement de pages personnelles (Tripod), vient de lancer une offre d'accès à Internet gratuit et sans engagement, sous la marque Comundo. La communication téléphonique locale reste à la charge de l'abonné. Pour le moment, l'inscription se fait en ligne, mais Lycos va prochainement distribuer des kits de connexion gratuits sur CD-ROM. [www.comundo.fr](http://www.comundo.fr)

## Abonnez-vous au Monde

Jusqu'à  
**360 F**  
d'économie  
soit  
**7 semaines**  
de lecture  
**GRATUITE\***

Offre valable jusqu'au 31/12/2000

ABONNEZ-VOUS  
ET DEVEZ LECTEUR  
PRIVILÉGIÉ DU MONDE

Oui, je souhaite m'abonner au Monde pour la durée suivante :

3 MOIS - 562 F  6 MOIS - 1 086 F  1 AN - 1 980 F  
au lieu de 585 F\* au lieu de 1 170 F\* au lieu de 2 340 F\*

\* Prix de vente au numéro. (Tarif en France métropolitaine uniquement) Soit 360 F d'économie

je joins mon règlement soit :  F 001 MQ 001

par chèque bancaire ou postal à l'ordre du Monde

par carte bancaire N° \_\_\_\_\_

Date de validité \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_

M.  Mme Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Localité : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_

	TARIFS HORS FRANCE	
	Belgique Pays-Bas Luxembourg Suisse	Autres pays de l'Union européenne
1 AN	2 190 F	2 960 F
3 mois	598 F	790 F

Offre valable jusqu'au 31/12/2000  
• Pour tout renseignement concernant : le portage à domicile, le prélèvement automatique, les tarifs d'abonnement etc. Téléphonnez au 01-42-17-32-90 de 8h30 à 18 heures du lundi au vendredi.

• Pour un changement d'adresse, un transfert ou une suspension vacances un numéro exclusif : 0 803 022 021

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à : LE MONDE, Service Abonnements - 24, avenue du Général-Leclerc - 60646 Chantilly Cedex

## Raconte ta vie ! par Luc Rosenzweig

LE « ÇA SE DISCUTE » de mercredi soir était consacré à ceux qui racontent leur vie dans un livre parce qu'ils en ont gros sur la patate. Jean-Luc Delarue avait réuni des gens qui avaient signé, sinon écrit, des autobiographies libérales, des « cris du cœur », comme disent les attachées de presse. Ce genre de bouquin a une double fonction : faire pleurer Margot (ou Marcel) et leur révéler que, en dépit des emmerdes et des fins de mois acrobatiques, leur vie, en comparaison, n'est pas si moche. Il y avait là Christophe Tiozzo, ancien boxeur tombé dans la dèche et dans la drogue, Catherine Allégret encore en rage contre celles qui ont obtenu l'exhumation de son beau-père, Yves Montand pour ponction d'ADN, une dame qui a écrit sur son cancer du sein, et une jeune Togolaise victime de l'esclavage moderne.

L'invité vedette était Pierre Roullier, ancien chauffeur de Fran-

çois Mitterrand pendant un quart de siècle. L'homme a été victime du « syndrome de Médor », à la mort de son patron, en janvier 1996. Tel le chien fidèle qui cesse de s'alimenter et se laisse dépérir après la mort de son maître, Pierre Roullier est tombé dans une profonde dépression dès la disparition de l'ancien président de la République. C'est alors que, poussé par ses amis et son médecin, il entreprit de rédiger ses Mémoires de cocher politique. Bien lui en prit, car cet ouvrage est entré dans la liste des best-sellers. L'homme n'est pas antipathique, un peu Sganarelle, un peu Sancho Pança, beaucoup nounou du président. Il veut rester dans l'Histoire comme celui qui a, le premier, imposé pour Mitterrand le sobriquet de « Tonton », afin de faire pièce aux rocardiens qui voulaient le pousser à la retraite en le surnommant « Pépé ». Roullier prend des risques, car qui dit que l'un ou

l'autre des neveux ou nièces de Mitterrand, par l'odeur du succès alléché, ne viendra pas lui faire un procès en antipathie devant les tribunaux ?

N'ayant lu aucun des ouvrages des auteurs présents sur le plateau de Delarue, nous ne sommes pas en mesure d'en recommander ou non la lecture. En revanche, comme il y a une vie avant et après la télé, et celle-ci nous ayant mis en bouche le goût des biographies, nous ne saurions trop conseiller les *Mémoires* de Lorenzo Da Ponte, qui viennent d'être réédités en format de poche au Mercure de France. Pour la modique somme de 49 F, on se délectera des aventures de ce libertain vénitien, libertiste des plus grands opéras de Mozart, cent fois ruiné, qui mourut à New York en 1832 âgé de quatre-vingt-neuf ans, ayant échappé à la vindicte d'une multitude de maris jaloux. Sa présence eût éclairé le plateau de Delarue.



JEUDI 4 MAI

## GUIDE TÉLÉVISION

## DÉBATS

- 21.05 Procréation assistée, où en est-on ? Forum
- 22.05 Au nom de la vie, la mort des forêts. Forum

## MAGAZINES

- 18.20 Nulle part ailleurs. Invités : Françoise Hardy ; Sophie Moleta. Canal +
- 18.30 et 21.30 L'Invité de PLS. LCI
- 19.30 et 23.55 Rive droite, rive gauche. Paris Première
- 20.05 Spéciale Bilatérale. Faut-il ouvrir nos frontières aux travailleurs européens ? TSR
- 20.15 et 23.00 Le Journal de l'histoire. Histoire
- 20.55 Envoyé spécial. Pétards sur ordonnance. Lève-toi et marche. P.S. : La guerre de eaux. France 2
- 22.25 Boléro. Maryse et Georges Wolinski. TMC
- 23.20 Prise directe. En direct de Calais. La Coupe de France de Football. Allez les petits ! France 3
- 23.55 Le Club. Patricia Mazuy. Ciné Classics
- 0.30 Saga-Cités. Tu finiras sur l'échafaud. France 3

## DOCUMENTAIRES

- 20.15 360°, le reportage GEO. [4/4]. La Médecine de demain. Arte
- 20.30 Un temps d'avance. [5/12]. Planète
- 21.00 Benito Mussolini. Histoire

## Le Monde TELEVISION

## ARTE

## 20.40 Travail : les coulisses de la concurrence

Cette Théma ambitionne de montrer la mondialisation vue du côté de ceux qui en subissent les effets et les affres. Trois documentaires font suite au film de Luc et Jean-Pierre Dardenne, *Je pense à vous*, racontant la dérive d'un ouvrier sidérurgiste confronté à la fermeture des hauts-fourneaux de Seraing, dans la région belge de Wallonie. Dans *Managers, encore*

*un effort !*, la caméra de Bernard Bloch observe comment le stress est devenu une méthode de management parmi d'autres, et qui se retourne contre les cadres. *Ikéa en kit*, de Gérard Poitou, explique le succès de l'esprit maison et les faces cachées de la délocalisation du groupe suédois, tandis que *Le Grand Nettoyeur*, d'Eusebio Serrano, raconte quant à lui la guerre que livrent les officines de pressing franchisé, avec force bas prix et performances techniques, contre les artisans teinturiers.

## CINÉCINÉMAS 1

## 20.30 Un homme et une femme

Anne et Louis, tous deux éprouvés par la perte de leur conjoint, se rencontrent à Deauville. C'est l'œuvre fondatrice de Lelouch, devenu peintre des passions et des accidents de la vie. Palme d'or en 1966, auréolé par un succès public considérable, ce film est joué avec finesse et émotion par deux monstres sacrés du cinéma, Anouk Aimée et Jean-Louis Trintignant.

## FILMS

- 14.10 Ils vont tous bien ■■ Giuseppe Tornatore (Fr. - It., 1990, 125 min) O. Ciné Cinémas 2
- 16.00 The Man I Love ■■ Raoul Walsh (EU, 1946, N., v.o., 95 min) O. Ciné Classics
- 16.15 Une vraie blonde ■■ Tom DiCillo (Etats-Unis, 1998, 100 min) O. Ciné Cinémas 2
- 18.45 Le ciel est à vous ■■ Jean Grémillon (France, 1943, N., 105 min) O. Ciné Classics
- 20.30 Un homme et une femme ■■ Claude Lelouch (France, 1966, 100 min) O. Ciné Cinémas 1
- 20.30 Chambre avec vue ■■ James Ivory (Grande-Bretagne, 1985, 120 min) O. Cinéstar 1
- 20.50 Mes nuits sont plus belles que vos jours ■■ Andrzej Zulawski (France, 1989, 110 min). Téva
- 21.00 Falbalas ■■ Jacques Becker (France, 1944, N., 110 min). Paris Première
- 21.00 Le Regard d'Ulysse ■■ Theo Angelopoulos (Fr. - It. - Gré., 1995, 175 min) O. Cinéstar 2
- 21.05 Descente aux enfers ■■ Francis Girod (France, 1986, 85 min) O. Cinéfaz
- 22.40 Sans retour ■■ Walter Hill (EU, 1981, v.o., 110 min). Canal Jimmy
- 23.05 Le Destin ■■ Youssef Chahine (Fr. - Eg., 1997, 135 min) O. France 2
- 23.30 Affliction ■■ Paul Schrader (Etats-Unis, 1999, 115 min) O. Canal + Vert
- 23.55 Shadows ■■ John Cassavetes (EU, 1960, N., v.o., 75 min) O. Cinétoile



- 1.25 Le Locataire ■■ Roman Polanski. Avec Roman Polanski, Isabelle Adjani (France, 1976, 125 min) O. Cinéfaz

VENDREDI 5 MAI

## GUIDE TÉLÉVISION

## DÉBATS

- 21.00 L'Aventure à pied, à cheval et en ballon. Forum
- 21.55 Arrêt sur... Fait divers. Forum
- 22.55 Musique, y a-t-il encore une guerre des tons ? Forum

## MAGAZINES

- 14.30 La Cinquième rencontre... Famille, école : La perte d'un enfant. La naissance oubliée. La Cinquième
- 14.35 Boléro. Invités : Maryse et Georges Wolinski. TMC
- 17.00 Les Lumières du music-hall. Philippe Clay. Mort Shuman. Paris Première
- 18.20 Nulle part ailleurs. Invités : Yoko Ono et Anne Filali ; Papas Fritas. Roger Hodgson ; François Cluzet ; Valérie Bonneton. Canal +
- 18.50 Vendredi, c'est Julie. France 2
- 19.00 Tracks. Arte
- 20.55 Thalassa. Cap sur les îles anglo-normandes. France 3
- 21.00 Recto Verso. Françoise Hardy. Paris Première
- 22.05 Faut pas rêver. USA : Sturgis, la Mecque de la moto. Martinique : Combats de coqs. Burkina Faso : Les femmes de la savonnerie. Invitée : Régine Deforges. France 3
- 22.55 Sans aucun doute. Anorexie et boulimie. Invitée : Bernadette Chirac. TF 1

## DOCUMENTAIRES

- 17.20 Chemins de fer. Mexique : de Los Mochis à Veracruz. Planète
- 17.25 Les Tortues vertes de Sangalak. Odyssee
- 17.50 Kirghizstan, entre désespoir et prospérité. Odyssee
- 18.00 L'Actors Studio. Mary Tyler Moore. Paris Première
- 18.30 Le Monde des animaux. Parade nuptiale. La Cinquième
- 18.30 Les Saisons du saumon. TMC
- 20.15 Reportage. Les Nouveaux zoos. Arte
- 21.00 Football, du rêve à la réalité. [6/6]. Conte d'Italie. Odyssee
- 21.30 Un bon hareng. Odyssee
- 21.50 Rock Stories. Deep Purple. Canal Jimmy
- 22.00 Tashkent, la fin d'un monde. [1/2]. Histoire
- 22.00 Folies villageoises. Repas de fêtes campagnardes. Odyssee
- 22.10 Grand format. Les hôpitaux meurent aussi. Arte
- 22.45 Yakoutie. Planète

## Le Monde TELEVISION

## LA CINQUIÈME

## 14.30 La Naissance oubliée

En France, chaque année, environ 30 000 femmes font une fausse couche tardive, certaines après sept ou huit mois de grossesse. Comment faire le deuil d'un enfant jamais vraiment venu au monde ? *La Naissance oubliée* donne la parole à des femmes qui ont vécu cette épreuve. Il existe aujourd'hui des programmes d'aide psychologique, comme au CHR de Lille. Suivi d'un débat.

- 22.50 Il était une fois le royaume d'Angleterre. Salisbury. Odyssee
- 23.40 Légendes des tribus perdues. [5/13]. Les Bedul, bédouins de Jordanie. Planète
- 23.45 La Saga des Nobel. [9/12]. Les vitamines. Histoire
- 0.05 Un temps d'avance. [5/12]. Le Bristol Brabazon, jumbo à hélices. Planète
- 1.00 Six filles à Liverpool. Les sextuplées Walton. Planète

## SPORTS EN DIRECT

- 15.45 Golf. Circuit européen. Open de France. Canal + vert
- 16.55 Cyclisme. Tour de Romandie. 3<sup>e</sup> étape : Orbe - Orbe (contre-la-montre). TSR
- 19.00 Hockey. Championnat du monde. Tour qualificatif (groupe F). 1<sup>er</sup> groupe C - 3<sup>e</sup> groupe B. Eurosport

## DANSE

- 21.00 American Ballet Theatre à San Francisco. Mezzo

## MUSIQUE

- 17.10 Jazz at the Smithsonian. Joe Williams. Muzzik
- 17.15 Ton Koopman dirige... Jean-Sébastien Bach. *Cantate Wacht auf, ruft uns die Stimme* BWV 140. Par l'Amsterdam Baroque Orchestra et l'Amsterdam Baroque Choir. Mezzo
- 18.10 Fado en symphonie. Avec Paulo de Carvalho, chant. Par l'Orchestre symphonique du Portugal, dir. Alvaro Cassuto. Muzzik
- 18.30 Récital Elisabeth Leonskaja. Toulouse, 1999. Mezzo
- 20.05 « Vêpres », de Rachmaninov. Par le Chœur Svetoslav Obretenov, dir. Georgi Robev. Mezzo
- 21.00 Nice Jazz Festival 1999. Sixun-Paco Sery Group. Muzzik
- 22.25 Nice Jazz Festival 1999. James Brown, Wilson Pickett Soul. Muzzik
- 22.55 Concert Paris 2000. Avec Andrea Bocelli, ténor. Par l'Orchestre de Paris et l'Orchestre symphonique de Boston et les chœurs de l'Orchestre de Paris et l'Académie de gospel, dir. Seiji Ozawa. France 2
- 23.00 Récital Hélène Grimaud. Toulouse, 1999. Mezzo
- 23.05 Manon Lescaut. Opéra de Puccini. Par l'Orchestre philharmonique de Londres, dir. J. Gardiner. Paris Première
- 23.10 Europa Konzert 1993. Avec Frank Peter Zimmermann, violon. Par la Philharmonie de Berlin, dir. Bernard Haitink. Muzzik

- 0.05 Music for the Royal Fireworks. Londres, 1985. Par le Royal Philharmonic Orchestra, dir. André Previn. Mezzo

## TÉLÉFILMS

- 18.15 Le Chagrin des Belges. Claude Goretta [1/3]. TV 5
- 18.15 Mademoiselle O. Jérôme Foulon. O. Histoire
- 19.00 Danger de mort. David E. Peckinpah. O. Ciné Cinémas
- 19.50 La Nouvelle Arche. Ken Kwapis. Disney Channel
- 20.45 Cauchemar d'un été. Matti Geschonneck. Arte
- 20.45 Harcèlement fatal. Michael Switzer. RTL 9
- 20.50 L'Homme de minuit. Jim McBride. O. M 6
- 20.55 Le Prince. Pinchas Perry. TMC
- 20.55 Opération Noah. Achim Bornhak. O. TSR
- 22.30 L'Enfant sage. Fabrice Cazeneuve. Festival

## COURTS MÉTRAGES

- 0.45 Histoires courtes. *A Constantin*. Laurent Blin. France 2

## SÉRIES

- 17.20 Equalizer. Le début. 13<sup>ème</sup> RUE
- 18.10 Mannix. La confession. 13<sup>ème</sup> RUE
- 19.30 Mission impossible. Le commandant. O. Série Club
- 19.30 Les Brigades du Tigre. Festival
- 19.30 Mike Hammer. L'éloge d'une prostituée. TMC
- 20.20 Les Arpents verts. Sprained Ankel, Country Style. O. Série Club
- 20.35 Max la Menace. Marathon pour un robot. O. Canal Jimmy
- 20.50 Jesse. Small Time Felon : The Jesse Story (v.o.). Téva
- 20.50 P.J. Esclavage. France 2
- 21.35 L'Âge de cristal. Ombres dans la nuit. 13<sup>ème</sup> RUE
- 21.45 Avocats et associés. Radiée. O. France 2
- 22.30 X-Files, l'intégrale. [1 et 2/2]. Patient X. O. M 6
- 22.30 New York District. Femmes en péril. Star d'un jour. 13<sup>ème</sup> RUE
- 0.15 The Practice. Meurtre sur pellicule. O. M 6
- 1.10 De la Terre à la Lune. Pouvons-nous réussir ? (v.o.). Canal Jimmy
- 4.20 Chapeau melon et bottes de cuir. Le clan des grenouilles (v.o.). Série Club

## ARTE

## 23.30 Le Toucher silencieux

Un étudiant en musicologie entend en rêve quelques notes d'une composition créée, selon lui, par un compositeur autrefois célèbre et qui n'a plus rien écrit depuis quarante ans. Le jeune homme finira par redonner au vieillard le goût de la musique et l'inspiration. On retrouve enfin, avec ce film inédit de 1992, le Zanussi des fables philosophiques qui nous ont tant séduits dans les années 80. En v.o.

## PROGRAMMES

## TÉLÉVISION

## TF 1

- 17.35 Sunset Beach.
- 18.25 Exclusif.
- 19.05 Le Bigdil.
- 19.55 Hyper Net.
- 20.00 Journal, Tercé, Météo.
- 20.55 Les Cordier, juge et flic. Les Tables de la loi.
- 22.45 Made in America. L'Echo de la peur. Téléfilm. Walter Kleinhard.
- 0.25 Formule foot.

## FRANCE 2

- 16.55 Des chiffres et des lettres.
- 17.25 Un livre, des livres.
- 17.30 Nash Bridges.
- 18.20 Face caméra.
- 18.45 Friends.
- 19.15 Qui est qui ?
- 19.50 Un gars, une fille.
- 20.00 Journal, Météo, Point route.
- 20.55 Envoyé spécial. Pétards sur ordonnance. Lève-toi et marche. La guerre de eaux.
- 23.05 Le Destin ■■ Film. Youssef Chahine O.
- 1.20 Journal, Météo.

## FRANCE 3

- 16.35 Les Minikeums.
- 17.45 Le Kadox.
- 18.20 Questions pour un champion.
- 18.48 Un livre, un jour.
- 18.50 Le 19-20 de l'information, Météo.
- 20.05 Fa si la Classique.
- 20.35 Tout le sport, Consumag.
- 20.55 Malice. Film. Harold Becker O.
- 22.45 Météo, Soir 3.
- 23.20 Prise directe.
- 0.30 Saga-Cités.

## CANAL +

- 16.45 Trafic d'influence. Film. Dominique Farrugia O.
- En clair jusqu'à 20.00
- 18.15 Flash infos.
- 18.20 Nulle part ailleurs.
- 19.30 Football. Multifoot D1.
- 22.00 jour de foot.
- 23.00 Exodes. Bihar - Inde.
- 23.05 Festen ■■ Film. Thomas Vinterberg (v.o.) O.
- 0.45 Surprises.

## PROGRAMMES

## TÉLÉVISION

## TF 1

- 15.45 Magnum.
- 16.40 Pacific Blue.
- 17.35 Sunset Beach.
- 18.25 Exclusif.
- 19.00 Etre heureux comme...
- 19.05 Le Bigdil.
- 19.55 Hyper Net.
- 20.00 Journal, Météo, Trafic infos.
- 20.55 Les Années tubes.
- 22.55 Sans aucun doute. Anorexie et boulimie.
- 0.45 Les Coups d'humour.

## FRANCE 2

- 14.55 Un cas pour deux.
- 16.00 La Chance aux chansons.
- 16.55 Des chiffres et des lettres.
- 17.25 et 22.45 Un livre, des livres.
- 17.30 Nash Bridges.
- 18.20 Face caméra. O.
- 18.50 Vendredi, c'est Julie.
- 20.00 Journal, Météo, Point route.
- 20.50 Une soirée, deux polars. P.J. Esclavage. 21.45 Avocats et associés. Radiée. O.
- 22.50 Bouche à oreille.
- 22.55 Concert Paris 2000.
- 0.20 Journal, Météo.
- 0.45 Histoires courtes. A Constantin.

## FRANCE 3

- 14.50 Meurtres en série. Téléfilm. Joyce Chopra.
- 16.20 Les Zinzins de l'espace.
- 16.35 Les Minikeums.
- 17.45 Le Kadox.
- 18.20 Questions pour un champion.
- 18.47 Un livre, un jour.
- 18.50 Le 19-20 de l'information, Météo.
- 20.05 Fa si la Classique.
- 20.35 Tout le sport.
- 20.55 Thalassa. Cap sur les îles anglo-normandes.
- 22.05 Faut pas rêver. USA : Sturgis, la Mecque de la moto. Martinique : Combats de coqs. Burkina Faso : Les femmes de la savonnerie.
- 23.05 Météo, Soir 3.
- 23.25 Ciné week-end.
- 23.30 Querelle ■■ Film. Rainer Werner Fassbinder. O.

## CANAL +

- 15.55 Le Journal du cinéma.
- 16.05 Rien sur Robert ■■ Film. Pascal Bonitzer. O.
- En clair jusqu'à 21.00
- 17.45 C'est ouvert le samedi.
- 18.15 Flash infos.
- 18.20 Nulle part ailleurs.
- 20.30 Allons au cinéma ce week-end.
- 21.00 Blues Brothers 2000 ■■ Film. John Landis. O.
- 22.55 Exodes. [2/3/0]. Mellila.
- 23.00 Soirée Benigni La vie est belle. Film. Roberto Benigni (v.o.) O.
- 0.55 Making of La vie est belle.
- 1.30 Tu me troubles ■■ Film. Roberto Benigni. O.

## SIGNIFICATION DES SYMBOLES

## Les codes du CSA

- Tous publics
- Accord parental souhaitable
- Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans
- Public adulte
- Interdit aux moins de 16 ans
- Interdit aux moins de 18 ans

## ARTE

- 19.00 Voyages, voyages. Cuba.
- 19.45 Arte info, Météo.
- 20.15 La Médecine de demain. [4/4].
- 20.40 Théma. Millénaire 6 : Travail, les coulisses de la concurrence. 20.45 Je pense à vous ■■ Film. Luc et Jean-Pierre Dardenne.
- 22.10 Managers, encore un effort ! 23.05 Débat. 23.25 Ikea en kit. 0.20 Le Grand Nettoyeur.

## M 6

- 18.30 Loïs et Clark.
- 19.15 Cosby Show.
- 19.50 I-minute.
- 19.54 Le Six Minutes, Météo.
- 20.05 Notre belle famille.
- 20.40 Décrochages info, Passé simple.
- 20.50 Stargate SG-1. Règles de combat. Le jour sans fin.
- 22.35 The Crow, Stairway to Heaven. Les fantômes du passé O ; Le fils perdu.
- 0.20 Chapeau melon et bottes de cuir.

## RADIO

## FRANCE-CULTURE

- 20.30 Equinoxe. Musique Hispano Caribéennes.
- 21.30 Fiction 30. Une respiration, de Gildas Milin.
- 22.10 Multipistes.
- 22.30 Surpris par la nuit.

## FRANCE-MUSIQUES

- 20.00 Concert. Donné par le Chœur Radio France et l'Orchestre symphonique de Boston, dir. Seiji Ozawa, Paula Delligatti, soprano, Florence Quivar, mezzo-soprano : *Symphonie n° 2 Résurrection*, de Mahler.
- 22.30 Jazz, suivez le thème. Rose Room.
- 23.00 Le Conversationnaire.

## RADIO CLASSIQUE

- 20.08 Le Magazine International. Cuba. Invités : Jannette Habel et Carlos Quenan.
- 20.15 Les Soirées. *Le Tricorne* (quatre danses), de De Falla, par l'Orchestre symphonique de la Radio de Berlin, dir. Lorin Maazel.
- 20.40 Récital de Daniel Barenboïm. Œuvres de Beethoven, Debussy.
- 22.25 Les Soirées... (suite). Œuvres de Mozart, Haydn, R. Schumann, R. Strauss.

## LA CINQUIÈME/ARTE

- 14.30 La Cinquième rencontre... Famille, école : La perte d'un enfant.
- 16.00 Le Temps des souris.
- 16.35 Alfred Hitchcock présente.
- 17.00 Le Cinéma des effets spéciaux.
- 17.30 100 % question.
- 17.55 Côté Cinquième : Côté week-end.
- 18.25 Météo.
- 18.30 Le Monde des animaux.
- 18.56 C'est quoi la France ?
- 19.00 Tracks.
- 19.45 Arte info, Météo.
- 20.15 Reportage. Les Nouveaux zoos.
- 20.45 Cauchemar d'un été. Téléfilm. Matti Geschonneck.
- 22.10 Grand format. Les hôpitaux meurent aussi.
- 23.30 Le Toucher silencieux ■■ Film. Krzysztof Zanussi (v.o.).
- 1.05 Le Dessous des cartes. La nouvelle piraterie.

## M 6

- 15.15 Raven. O.
- 16.05 et 1.05 M comme musique.
- 17.35 Les Nouvelles Aventures de Robin des Bois. O.
- 18.30 Loïs et Clark, les nouvelles aventures de Superman. O.
- 19.15 Cosby Show. O.
- 19.50 I-minute.
- 19.54 Le Six Minutes, Météo.
- 20.05 Notre belle famille. O.
- 20.38 Météo du week-end.
- 20.40 Politiquement rock.
- 20.50 L'Homme de minuit. Téléfilm. Jim McBride. O.
- 22.30 X-Files, l'intégrale. [1 et 2/2] Patient X. O.
- 0.15 The Practice. Meurtre sur pellicule. O.

## RADIO

## FRANCE-CULTURE

- 19.30 Appel d'air. Voyage en canopées.
- 20.30 Black & Blue.
- 21.30 Fiction 30. *Oma*, d'Arlette Namiand.
- 22.10 Multipistes. A Strasbourg.
- 22.30 Surpris par la nuit.

## FRANCE-MUSIQUES

- 19.07 A côté de la plaque.
- 20.00 Concert franco-allemand. Par l'Orchestre philharmonique de Radio France, dir. Heinrich Schiff. Œuvres de Schreker, Mozart, Haydn.
- 22.30 Alla breve (rediff.).
- 22.45 Jazz Club.

## RADIO CLASSIQUE

- 18.30 Le Magazine.
- 20.15 Les Soirées. *Sonata n° 17 op. 31 n° 2*, de Beethoven, M. Perahia, piano.
- 20.40 Bach et le Collegium Musicum de Leipzig. Œuvres de Bach, Telemann, Zelenka.
- 22.40 Fortunio. Opéra de Messager. Par le Chœur et l'Orchestre de l'Opéra de Lyon, dir. John Eliot Gardiner, Thierry Dran (Fortunio), Colette Alliot-Lugaz (Jacqueline).



- 3.00 Ils vont tous bien ■■ Giuseppe Tornatore. Avec Marcello Mastroianni, Michèle Morgan (Fr. - It., 1990, v.o., 120 min) O. Ciné Cinémas 3



## Un bogue, enfin !

par Pierre Georges

LE SÉMAPHORE est tombé en panne ! Délicieuse explication que ce vieux mot moderne. Le sémaphore de France Télécom s'est, si l'on ose dire, croisé les bras, mercredi à Paris. Et voici comment, avec cet engin mystérieux ayant plus l'air d'un bouzin que d'un moulin à vent informatique, deux millions d'abonnés se sont offert un pur bogue.

Est-ce tragique ? Certainement pas. Gênant peut-être. Vexant, qui sait, pour la fée Téléphonie née zéro défaut. Mais finalement, aussi et peut-être, totalement rassurant. Elle n'est donc pas si parfaite que cela, notre société de l'ultra-efficacité et de l'hyper-communication, si l'on y a suffi d'un sémaphore-logiciel entré en somnolence ou dissidence pour qu'il n'y ait plus deux millions d'abonnés au numéro que vous avez demandé !

Un bogue, enfin, un vrai ! Depuis l'an Neuf et l'apocalyptique prévision qui voulait que si tout se passait bien, rien ne fonctionnerait plus, la presse fut tenue pour personnellement responsable de port et de diffusion de fausses mauvaises nouvelles. De bogue, il n'y eut point. Pas même le plus petit, le plus minuscule boguette. Si bien que cela fut mis au compte joint et pendable des informaticiens, qui font marcher le commerce, et des journaliers, qui font chauffer les rotatives, comme pure invention et marchandes billevesées.

Prudence petits pas ! Le bogue, tapis au fond des logiciels, le pitt-bogue qui ne demande qu'à mordre sans préavis les populations sans défense, le bogue Blucher a surgi des limbes téléphoniques, le 3 mai de l'an 2000 à Paris. Béni soit ce jour qui

restaure notre crédibilité ! Et béni soit le jour où le système Sémaphore de France-Télécom s'est mis tout seul en drapeau, comme un grand.

Certes, ce n'était peut-être pas tout à fait un bogue, mais une panne genre machine à laver entartrée ! Et alors, quelle différence ? Le grand aiguillage qui nous gouverne ne répondait plus aux gouvernes. Finita la communication ! Ce matin, sur France-Info, le préposé aux explications de France Télécom, homme fort intéressant d'ailleurs, expliquait vivement. Et chaque mot nous était un ravissement, chaque phrase une réhabilitation !

Il disait, cet homme de sciences, que, oui le Sémaphore géant avait eu quelque part un logiciel d'argile. Que plus il tournait moins vite, ce bougre d'engin, plus les gens appelaient plus vite. Ce qui aggravait son cas et le leur. Que l'informatique n'était pas parfaite ou qu'ailleurs cela se saurait. Qu'une tripotée de gens, une armée de chirurgiens spécialisés en infarctus informatiques étaient au chevet de la bête. Qu'ils l'autopsaient, la disséquaient, pincés, scalpel, fils et sans fil même. Que l'essentiel était, dans l'urgence, d'assurer la survie des patients et impatiens, nous tous, ils avaient pratiqué de multiples pontages coronariens et téléphoniques. Qu'il espérait que ces dérives permettraient au plus tôt un retour à la vie normale des communications normales. Qu'il serait toujours temps, après, de voir ce qu'il avait vraiment dans le buffet, ce Sémaphore sans paroles.

Et plus il racontait, plus on avait envie de dire encore, encore. Plus on buvait ses paroles. Comme miel de bogue. Enfin !

## Le journaliste tunisien Taoufik Ben Brik est attendu à Paris jeudi en fin de journée

Il entend y poursuivre sa grève de la faim pour protester contre la condamnation de son frère

**DÉSIREUX** de quitter provisoirement Tunis, Taoufik Ben Brik devrait arriver à Paris en fin de journée jeudi 4 mai, selon son avocat, M<sup>e</sup> Chaouiki Tébib, joint par *Le Monde*. Le journaliste tunisien, qui observe une grève de la faim depuis plus d'un mois pour protester contre le harcèlement dont il est l'objet de la part des autorités, devait décider dans le courant de la matinée s'il opte pour Alger, où son mouvement a bénéficié d'une large couverture de la part de la presse privée, ou pour Paris. Dans les deux hypothèses, des établissements hospitaliers (ce pourrait être la Pitié-Salpêtrière à Paris) sont prêts à accueillir M. Ben Brik, qui entend poursuivre sa grève de la faim puisque son frère Jalal, dont il espérait la libération, a été condamné mercredi à trois mois de prison ferme par un tribunal de Tunis pour « agression contre des agents de sécurité ».

Selon son entourage, il est probable que Taoufik Ben Brik, âgé de trente-neuf ans, se laissera finalement convaincre de se rendre à Paris où il sera pris en charge par l'as-

sociation Reporters sans frontières (RSF) dont le secrétaire-général, Robert Ménard, était d'ailleurs attendu jeudi matin à Tunis.

### MANIFESTATION VENDREDI

C'est un voyage à risques qu'entreprend le journaliste, qui a perdu plus de 20 kilos et manifeste, selon son entourage, « une grande irritabilité, d'importants troubles de la concentration et un sommeil très perturbé ». Si les pressions répétées de ses proches n'ont pas réussi à convaincre M. Ben Brik de cesser sa grève de la faim ni à se faire hospitaliser un ou deux jours à Tunis avant de quitter la capitale, le journaliste a néanmoins accepté d'être placé sous perfusion. Au cours de son voyage, il devait être accompagné d'un médecin, le docteur Ahlem Belhadj, et de l'épouse de Jalal Ben Brik, mais le passeport de celle-ci se trouvant dans le local des éditions *Aloes*, mis sous scellés par les autorités, l'octroi d'un visa paraît problématique. Celui de Taoufik Ben Brik devait lui être remis jeudi dans la matinée par le consulat de France à Tunis.

La journée de mercredi – date de la 10<sup>e</sup> Journée internationale de la liberté de la presse dont le journaliste tunisien aura été le héros involontaire – avait laissé espérer un dénouement à l'« affaire Ben Brik ». Le correspondant du journal *La Croix* et d'agences de presse européennes avait en effet obtenu des autorités judiciaires la levée de l'interdiction de voyager qui lui était imposée début avril et qui était toujours en vigueur malgré la restitution de son passeport quelques jours auparavant. Mais Taoufik Ben Brik avait fait de la libération de son frère Jalal la condition *sine qua non* pour mettre un terme à sa grève de la faim. La condamnation de ce dernier à trois mois de prison ferme a donc annihilé tout espoir de dénouement rapide de la crise. « Il s'agit d'un coup fourré », a commenté Taoufik Ben Brik à l'annonce du verdict condamnant son frère.

Bizarrement, la télévision tunisienne qui, jusqu'ici n'avait pas soufflé mot de l'affaire, l'a évoquée dans le journal mercredi soir.

En France, l'« affaire Ben Brik »

continue d'entraîner des réactions dans les milieux politiques. Tandis que le ministre des affaires étrangères, Hubert Védrine, lançait sur Europe 1 un nouvel appel au régime tunisien pour « avancer » sur la voie de la démocratisation, Philippe Séguin – un des rares responsables politiques français à avoir manifesté un soutien constant au président Zine El Abidine Ben Ali (réélu avec 99,4 % des suffrages en octobre 1999) – admettait sur France 2 que « certaines méthodes, certaines pratiques qui ont pu être nécessaires (...) sont aujourd'hui superflues ».

De leur côté, plusieurs associations de défense des droits de l'homme (Amnesty International, la Fédération internationale des droits de l'homme, France Libertés, RSF, la Ligue des droits de l'homme) ont appelé à un rassemblement sur le parvis des Droits-de-l'Homme, au Trocadéro, à Paris, vendredi à 18 heures, en soutien à Taoufik Ben Brik et aux prisonniers politiques tunisiens.

Jean-Pierre Tuquoi

## 98 morts sur les routes lors du week-end du 1<sup>er</sup> mai

LE MINISTRE DES TRANSPORTS, Jean-Claude Gayssot, va, dans les prochains jours, organiser une rencontre avec « toutes les parties prenantes » dans le domaine de la sécurité routière. Cette décision fait suite au bilan du week-end du 1<sup>er</sup> mai, jugé « très mauvais », au cours duquel 98 personnes ont trouvé la mort et 1 897 ont été blessées. Lors du week-end pascal, du 22 au 24 avril, le bilan avait été de 90 morts et 2 119 blessés. L'Association des familles victimes des accidents de la circulation (Afvac) et la fondation Anne-Cellier ont déploré, mercredi 3 mai, ce bilan et demandé « une sévérité accrue » et un « discours ferme » à l'adresse des automobilistes. Début mai, le ministère de l'intérieur avait annoncé un renforcement des contrôles de vitesse, d'alcoolémie et de respect des règles de priorité. Par ailleurs, une centaine de personnes ont manifesté, mercredi à Montpellier, contre la violence routière. Avec 188 morts sur les routes en 1999, l'Hérault est le troisième département le plus meurtrier de France.

## Chômage : les syndicats présentent leurs propositions face au Medef

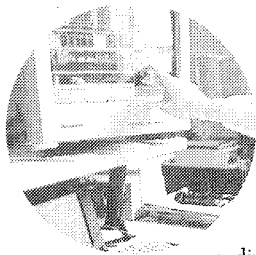
LES CINQ CONFÉDÉRATIONS SYNDICALES ont présenté face au Medef, mercredi 3 mai, leurs propres solutions pour le traitement du chômage. La CFDT préconise de favoriser le retour à l'emploi en prenant « ce qu'il y a de bon dans les propositions » patronales et en ôtant « ce qu'il y a d'outrancier », explique Michel Mersenne, secrétaire confédéral. Cette logique de « déminage » est partagée par la CFTC. Pour la CGT et FO, en revanche, « le contrat d'aide au retour à l'emploi défendu par le Medef n'est pas un processus d'intégration, mais un dispositif supplémentaire d'exclusion et de sélection », comme l'a affirmé Jacqueline Lazarre, de la CGT. La CGT propose de limiter le recours aux contrats à durée déterminée, de favoriser l'insertion des jeunes qualifiés par des contrats d'adaptation et de développer les contrats de qualification pour les moins de vingt-cinq ans sans formation. Tous les syndicats ont refusé d'« entrer dans un processus de sanction des chômeurs », a indiqué Claude Jenet (FO). Les négociations reprendront le 24 mai pour discuter du retour à l'emploi et de l'indemnisation, puis, le 31, de la précarité et des contrats de travail.

### DÉPÊCHES

■ **JUSTICE** : le tribunal correctionnel de Marseille a condamné, jeudi 4 mai, le journaliste Christian Rodat à cinq ans d'emprisonnement ferme, et André Cermolacce et Richard Laaban à six ans de prison pour « association de malfaiteurs » et « corruption active ». Jugés coupables d'avoir versé 6 500 francs à un policier en échange d'informations sur des enquêtes concernant le milieu marseillais, les trois hommes ont été immédiatement placés sous mandat de dépôt. Ils ont annoncé leur intention de faire appel.

■ **AIR FRANCE** : le programme des vols devrait être « fortement perturbé » vendredi 5 et samedi 6 mai en raison de l'appel à la grève lancé par les six syndicats d'hôtesse et stewards de la compagnie aérienne, selon les prévisions publiées mercredi soir par la direction. Environ 40 % des vols seront annulés, selon Air France. Les syndicats UNAC-CGC, SNPNC, UGIC-CGT, CFDT, FO et CFTC ont déposé un préavis de grève de quarante-huit heures pour protester contre les propositions de la direction sur les 35 heures.

Vous venez chez BOURSE DIRECT, peut-être pour les tarifs bas, simples et tout compris (de 0,65% HT à 0,32% HT) souvent deux fois moins chers que dans les banques, vous allez aussi pouvoir apprécier tous les services BOURSE : ils vont vous rendre la vie plus facile et surtout vous permettre de « voir » clairement les valeurs à acheter.



L'accès gratuit à un opérateur de marché, qui peut « prendre » vos ordres, mais aussi dialoguer avec vous, vous fournir des renseignements et un point de vue professionnel. Et cela sans supplément !

Tous les renseignements dont seuls les professionnels bénéficiaient jusqu'ici : les marchés en direct, les infos à PRLINE de l'Agence Option Finance et même, exclusivité de BOURSE DIRECT, toutes les dépêches et les flux Reuters.

La rapidité de vos ordres transmis sur le marché en moins de deux secondes avec réponse immédiate.

La sécurité de vos avoirs déposés chez Natexis Banque Populaire.

Une panoplie complète de facilités, système d'alerte « Direct Alerte » pour recevoir par e-mail, téléphone, portable, fax, pager, des alertes simples ou complexes... Une Fiche Valeur regroupant instantanément toutes les dernières informations disponibles.

La liberté de passer vos ordres par internet, minitel, kiosque micro ou téléphone, sans supplément !

Maintenant chez BOURSE DIRECT, avec tous ces services, il devient difficile de se tromper. Et c'est sûrement ça le plus important en Bourse !



Bourse Direct Communication



25, rue Balzac - 75008 Paris  
www.boursedirect.fr  
E-mail : info@boursedirect.com

RCS PARIS B 408 790 608 - SA au capital de 2 000 000 €



# Le Monde

# DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 5 MAI 2000

## TERRITOIRE DU PARTAGE

Les héros « sans droits » de l'écrivain somalien Nuruddin Farah transcendent les frontières p. III

## A TOUTE VOLÉE

Alain Corbin décrit le système de communication que représentaient les cloches de village p. X

## SÉLECTION

La liste des « poches » parus en avril p. XIII à XV





s o m m a i r e

# Arrêt de bus

e n b r e f

● LITTÉRATURES

**Territoires**

de Nuruddin Farah (p. III)  
**Je ne suis pas un camion**  
 d'Annie Saumont (p. IV)  
**Chroniques de San Francisco**  
 d'Armistead Maupin (p. IV)  
**202, Champs-Élysées**  
 et **La Tragédie de la rue des fleurs**  
 de José Maria Eça de Queiroz (p. IV)  
**Les Lunettes d'or et autres histoires de Ferrare**  
 de Giorgio Bassani (p. V)  
**Dans les replis du temps**  
 de Kate Atkinson (p. V)  
**La Petite Gare et autres nouvelles**  
 de Iouri Kazakov (p. V)

● ROMANS POLICIERS

**In nomine patris**

de Francis Zamponi (p. VI)  
**Le Couturier de la mort**  
 de Brigitte Aubert (p. VI)  
**Livraisons** (p. VI)

● SCIENCE-FICTION

**In media res. Les Aventures de Pierre Pélerin (2) et Deepfighter : la promotion 66**

d'Hervé Jubert (p. VII)  
**Livraisons** (p. VII)

● JEUNESSE

**Stuart Little**

de E. B. White (p. VIII)  
**Livraisons** (p. VIII)

● VOYAGES

**Alexandrie et Tanger et autres Marocs**

de Daniel Rondeau (p. IX)  
**Livraisons** (p. IX)

● ESSAIS

**Les Cloches de la terre**

d'Alain Corbin (p. X)  
**Les Palestiniens. Genèse d'une nation**

de Xavier Baron (p. XI)  
**Histoire de ma vie**  
 de Fadhma Aïth Mansour Amrouche (p. XI)

**Jalousies**

de Denise Lachaud (p. XI)

**Le Rap français**

de Jean-Claude Perrier (p. XII)

**Encyclopédie de la franc-maçonnerie**

sous la direction d'Eric Saunier (p. XII)

**Rome, 1630. L'horizon du premier baroque**

d'Yves Bonnefoy (p. XII)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus au mois d'avril (p. XIII à XV)

## La belle histoire de Magnus Mills en 10/18

**A**u printemps 1998, à quarante-quatre ans, Magnus Mills, un chauffeur de bus londonien, devenait célèbre, en cinq étapes étalées sur autant de semaines, après avoir écrit un roman, *The Restraint of Beasts* : son agent avait vendu les droits à une compagnie cinématographique (Calypto Films), puis à un mystérieux éditeur français (qui s'avérera être 10/18), Thomas Pynchon en avait fait un commentaire élogieux, puis le *Sunday Times* annonçait que l'auteur avait touché une avance de 1 million de livres (1,6 million d'euros) – ce qui fut immédiatement démenti, mais l'histoire était lancée – et enfin le livre se retrouvait parmi les finalistes du prestigieux Booker Prize... Il figurera aussi, un peu plus tard, parmi les finalistes du Whitbread Prize. Mais tout cela n'a pas affecté outre mesure Magnus Mills : il n'est plus chauffeur de bus parce que, au bout de douze ans, il avait envie de changer de métier, mais espère terminer rapidement son troisième roman pour pouvoir se remettre en quête d'un autre travail : « *Etre écrivain, ce n'est pas mal, mais je n'aime pas rester longtemps assis à la même place, je préfère bosser, avoir un vrai boulot. Cela dit, ce n'est pas si facile aujourd'hui de trouver du travail, je ne suis plus jeune, et puis maintenant on vous demande un CV, même pour le boulot le plus ordinaire.* » C'est en partant de son expérience du « *boulot ordinaire* » qu'il a écrit *The Restraint of Beasts*, qui vient donc d'être directement édité en format poche par 10/18, sous le titre *Retenir les bêtes* : « *J'avais publié quelques articles dans le journal The Independent, où travaille ma*

*femme, et on m'avait demandé de tenir une chronique où je raconterais mes expériences de chauffeur d'autobus, mais ils l'ont arrêtée et je me suis dit que je ferais mieux d'écrire un livre. Et pour y parler d'autre chose que de la conduite des bus. Alors j'ai écrit sur les poseurs de clôture, un métier que j'ai pratiqué pendant cinq ans. D'ailleurs, comme un de mes personnages, j'avais été nommé contremaître, une semaine à peine après avoir été embauché, parce qu'il n'y avait personne d'autre.* » Contrairement à ses héros, Magnus Mills n'a toutefois jamais tué personne, même s'il avoue en souriant qu'il a bien failli un jour assommer un client : « *C'est un bon moyen pour se débarrasser des gens.* » Il ajoute malicieusement que son livre « *n'est pas très subtil* ». Subtile ou pas, cette histoire de poseurs de clôtures bravaches et timides, qui font leur boulot sans se mettre martel en tête et qui finiront par trouver plus malins qu'eux, est d'une grande cocasserie. Néanmoins, Magnus Mills est parfaitement conscient que tout le tapage médiatique qui a entouré ses débuts littéraires est uniquement dû au fait qu'il conduisait un bus et non à son talent d'écrivain. Cela ne le dérange pas. Le succès du livre est là pour remettre les choses en place. Il s'en est vendu quelque 70 000 exemplaires rien qu'en Grande-Bretagne, 10 000 aux Etats-Unis, il est en réimpression au Portugal, en tête des ventes au Danemark et on ne peut que lui souhaiter de séduire les lecteurs français, ne serait-ce que parce qu'il sort absolument des sentiers battus.

Martine Silber

# « Versets » de poche

## Le célèbre roman de Salman Rushdie chez Pocket

**L'**avion se cassa en deux, comme une cosse libérant ses pois, un œuf révélant son mystère. Deux acteurs, le fringant Gilbreel, et Mr Saladin Chamcha, tombaient comme des brins de tabac d'un vieux cigare cassé. Au-dessus, derrière, en dessous, dans le vide, il y avait des sièges à dossier inclinable, des casques stéréo, des chariots à boissons, des sacs pour vomir, des cartes de débarquement, des jeux vidéo détachés, des casquettes tressées, des gobelets en carton, des couvertures, des masques à oxygène. Aussi – car il n'y avait pas seulement quelques émigrants à bord, oui, mais une grande quantité d'épouses questionnées par des fonctionnaires de douanes raisonnables, et qui ne faisaient que leur boulot, sur la longueur et les signes particuliers des parties génitales de leur mari, et plus d'enfants qu'il n'en fallait dont la légitimité était raisonnablement mise en doute par le gouvernement britannique – mêlés aux restes de l'appareil, également fragmentés, également absurdes, flottaient les débris de l'âme, des souvenirs

brisés, des mues d'êtres, des langues maternelles sectionnées, des secrets violés, des plaisanteries intraduisibles, des avenir anéantis, des amours perdues, le sens oublié de mots creux et ronflants, le pays, l'appartenance, la famille. »

Si vous ne vous souvenez pas de cela, c'est que vous n'avez jamais lu l'un des livres dont on a le plus parlé ces dix dernières années : *Les Versets sataniques* de Salman Rushdie, bien que depuis sa publication en français chez Christian Bourgois, puis chez Plon, il ait toujours été disponible. On le trouve en outre aujourd'hui, en format de poche, chez Pocket, donc chez son libraire ou au supermarché, pour 50 F (7,62 €), et il devient donc encore plus facile de combler cette lacune. D'ailleurs, en un mois, il s'en est déjà vendu quelque 33 000 exemplaires, autant de nouveaux lecteurs pour un de ces ouvrages que l'on n'a pas lus mais dont on a entendu causer et sur lesquels il semble important de se faire sa propre opinion.

M. Si.

● **Nouvelle collection pour La Fabrique éditions.** Eric Hazan dirige une nouvelle série de textes courts, présentés dans un format et un prix « poche » (49 F [7,47 €]). Tous inédits, ces livres d'histoire, de philosophie et de politique ont l'ambition de se poser « *contre le consensus ambiant* ». Diffusés par les Belles-Lettres, les premiers titres sont : *Le Partage du sensible*, de Jacques Rancière, *Théorie du Bloom*, de Tiqqun et *Histoire politique du barbelé*, d'Olivier Razac. A raison de cinq ou six titres par an, les deux prochains seront signés Jean-Christophe Bailly et Jacques Le Goff.

● **Polars à l'ancienne.** Les éditions Baeline accrochent un nouveau fleuron à leurs collections avec « Série grise », que l'on annonce vaillamment comme « *le premier polar pour les vioques honteusement oubliés dans les sous-genres littéraires* ». Les personnages seront donc des personnes dites du troisième ou du quatrième âge, sans que cela empêche bien entendu les plus jeunes d'intervenir. Des catégories d'âge seront toutefois précises, comme pour les livres pour enfants : de 65 à 78 ans ou de 77 à 84 ans. Objectif : que les « vieux » puissent lire ces ouvrages avec jubilation. Premier titre paru : *Démons et vermeils*, de Jean-Bernard Pouy. Suivront à raison d'un titre par mois : *Les hommes préfèrent les sondes*, de Francis Mizio, puis *Sur la route de Bauliac*, de Mouloud Akouche. Chaque volume : 29 F (4,42 €).

● **Deux nouvelles séries en Castor-Poche.** Souhaitant élargir son offre au grand public, Castor-Poche proposera le 24 mai, pour le prix de 29 F (4,42 €), deux nouvelles séries pour adolescents, « Lumina » et « La Brigade des spectres ». La première est signée Dan Alpac, pseudonyme de trois auteurs de jeunesse, Alain Grousset, Danielle Martinigol et Paco Porter, tous spécialistes d'« *heroic fantasy* ». La deuxième est due à Alain Venisse, auteur de six romans au Fleuve noir. Avec des textes courts écrits par de « *vrais auteurs* » et animés par l'esprit d'aventure, Castor-Poche affirme inaugurer une « *nouvelle approche de la série basée sur la notion de héros avec des personnages récurrents* ». Mais qu'étaient donc Alice et Le Club des Cinq sinon des héros entourés de personnages récurrents ?

● **Relookage de printemps pour « La cosmopolite ».** Huit titres pour la nouvelle version des poches de la « Bibliothèque cosmopolite » de Stock, qui s'appelle dorénavant « La cosmopolite », tout simplement. *Cacao*, de Jorge Amado, *Tropicque du Capricorne*, d'Henry Miller, *Nous étions les Mulvaney*, de Joyce Carol Oates, *La Pénombre des âmes*, d'Arthur Schnitzler, *Le Beau Monsieur de Cracovie*, d'Isaac Bashevis Singer, *La Lettre de Conrad*, de Fred Uhlman, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, de Stefan Zweig, et *L'Exécution de Troppmann et autres récits*, d'Ivan Tourgueniev. Les couvertures sont dorénavant illustrées et le rose bordé de rouge a viré au saumon.

● **Trois cents titres en « cahiers rouges ».** Pour fêter le trois centième titre de la collection, « Les Cahiers Rouges » de Grasset offrent à tout acheteur de trois ouvrages un fac-similé de *Soixante dessins pour les enfants terribles*, de Jean Cocteau.



# Territoire du partage

## TERRITOIRES

(Maps)  
de Nuruddin Farah.  
Traduit de l'anglais (Somalie)  
par Jacqueline Bardolph.  
Le Serpent à plumes, « Motifs »,  
448 p., 49 F (7,47 €).  
(Première édition : Le Serpent  
à plumes, 1995.)

**P**remier volet d'une trilogie, le roman *Territoires*, qui était épuisé en grand format, constitue l'un des meilleurs accès à l'univers de Nuruddin Farah. L'œuvre de ce Somalien, né en 1945, est à l'image de sa vie : bercée par la poésie orale que composait sa mère, influencée par les différentes langues qu'il a pratiquées dès son enfance. « *Je suis somalien, c'est-à-dire que j'ai hérité de légendes, d'allégories, de poésies. Tout ce que j'écris se passe en Somalie. Cet enracinement donne du sens et, peut-être, une certaine universalité à mon écriture. Mais je ne suis pas seulement somalien. Je suis aussi un Africain, un musulman, un cosmopolite et un exilé* », se définit-il.

Enfant, Farah a appris les langues des pays qui ont occupé l'Ogaden, sa région de la Somalie : l'anglais, l'italien et l'amharique des Ethiopiens. Dans ce pays de culture orale, sa génération est la première à apprendre à lire et à écrire. Il est éduqué en arabe, langue du Coran et de l'enseignement traditionnel, jusqu'à ce que le somali soit doté d'une transcription écrite en 1972. Jeune adulte, il écrit ses premières fictions à Mogadiscio, la capitale, mais le nouveau régime, issu de l'indépendance, le pousse à s'exiler.

Depuis, l'écrivain nomade a vécu dans une quinzaine de pays africains. Après plusieurs années au Nigeria, il s'est posé en 1999 en Afrique du Sud, où il a suivi sa femme, une sociologue nigériane qui enseigne dans une université du Cap. Il transporte toujours avec lui des cahiers cartonnés, de manière à pouvoir écrire ses romans n'importe où. C'est ainsi qu'il a composé ses deux trilogies, celle formée par *Du lait aigre-doux*, *Sardines* et *Sésame ferme-toi* (un ensemble sous-titré « Variations sur le thème d'une dictature africaine », publié en Suisse aux éditions Zoé), puis celle de la maturité, *Territoires*, *Dons* et *Secrets* (Le Serpent à plumes).

Tout l'univers de Nuruddin Farah est présent dans *Territoires* : le plaisir du récit, hérité du conte oriental ; l'attrait pour les sans-voix de la société traditionnelle, en particulier les enfants et les femmes. Askar, le petit garçon, et Misra, sa mère adoptive, sont deux êtres à part. Le premier est venu au monde orphelin : son père est mort peu avant la naissance, sa mère pendant l'accouchement. Misra, née elle aussi dans des circonstances mystérieuses, est tenue à l'écart de la communauté à cause de ses origines étrangères. Elle recueille l'enfant, avec lequel elle partage un amour exceptionnel.

Le narrateur du récit, l'enfant Askar parvenu à l'âge adulte, confie avoir tout



ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTOTTI

*Ecrivain nomade, bercé par la poésie orale et les légendes de son continent, le romancier somalien Nuruddin Farah s'attache aux êtres sans droits des sociétés traditionnelles africaines : les enfants, les femmes. Dans ces héros marginaux, il voit des personnages libres, capables d'aimer et de transcender les frontières*

appris de Misra. Il découvre les contours de son propre corps quand elle le baigne ou le masse, quand elle le promène serré dans son pagne, nu contre sa peau nue. Ensemble, ils parlent librement, de la mort, de la naissance, de la cruauté. Leur marginalité les protège : pendant que les épouses et les enfants de l'oncle paternel d'Askar sont battus quotidiennement, Misra et Askar, blottis dans les bras l'un de l'autre, partagent des légendes, réinventent l'origine des fleuves et des déserts.

**La guerre avec l'Ethiopie**, pays qui finira par annexer l'Ogaden, interrompt cet état de grâce. A huit ans, Askar se réfugie à l'abri du front, à Mogadiscio, chez son oncle maternel, Hilaal, et sa femme Salaado. Pendant qu'il se mue en jeune homme, protégé par ce couple tolérant, Misra retrouve toute sa vulnérabilité de femme pauvre et étrangère. Comme dans son enfance où elle a été enlevée, violée, mariée de force, elle devient un bouc émissaire facile pour le village assailli par l'ennemi. Fuyant à Mogadiscio, elle ouvre les yeux d'Askar sur la réalité de la guerre et de la trahison.

Dans ce roman des *Territoires* et des cartes (« *Maps* », selon le titre anglais), la première frontière dessinée par Nuruddin Farah passe entre les hommes et les femmes. Plus précisément, sa ligne sépare les hommes qui répètent de génération en génération les jeux du pouvoir et de la religion, confisquant les droits et les voix des autres, et les personnages qu'il leur préfère : les femmes « *qui osent dire "je"* » ou les hommes qui, comme Hilaal, l'oncle très maternel, explorent les zones inconfortables de l'inconscient. Il interroge aussi les limites entre l'enfance et l'âge adulte. Askar, devenu un jeune homme, s'adresse à lui-même : « *Dans l'intimité permise par l'heure tardive, dans*

*le secret de l'obscurité nocturne, tu pouvais permettre à l'adulte en toi d'émerger et d'exprimer des pensées adultes, tout comme Misra pouvait permettre à l'enfant en elle d'exprimer ce qu'elle avait à dire.* »

L'autre oncle, Qorrax, tyran domestique, appartient au même territoire que l'imam Aw-Adan : dans la maison du premier, comme à l'école coranique du deuxième, le fouet claque et la lâcheté règne. Telle est la Somalie mâle et traditionnelle que Farah dénonce à travers tous ses romans. Cette société fabrique ses exclus : Askar, l'enfant sans parents ; Hilaal et Salaado, le couple sans enfants ; Misra, la femme sans mari... Ces personnages décalés, fragiles, mais libres, attirent l'écrivain somalien comme si eux seuls possédaient assez d'envergure humaine pour former des héros littéraires consistants. Askar, le narrateur, livre son récit intime pour se reconstruire, rassembler ses différents « moi », tout comme sa mère avait cherché à échapper à son destin de femme écrasée en rédigeant son journal intime. Conteur poétique, Nuruddin Farah tisse la trame de l'histoire en ménageant des suspensions, en laissant la part du rêve et de la métaphore. La suite de la trilogie n'est pas conventionnelle. On n'y retrouve pas les mêmes personnages, mais les héros de *Dons* et de *Secrets* partagent avec ceux de *Territoires* les mêmes réflexions sur la vie, les mêmes condamnations des frontières sociales ou politiques qui entraînent encore aujourd'hui la Corne de l'Afrique dans le sang et la guerre.

Catherine Bédarida

## extra i t

Le jour de ma naissance, c'est pour moi comme si c'était hier ; c'est comme si j'y étais encore, comme si j'étais ma propre sage-femme. Ce que Misra me rapporte de mon apparence, de mes gestes, en le rapportant à sa propre apparence, à ses gestes d'alors, ces deux éléments ainsi reliés m'enferment comme dans un sein maternel et malgré mes efforts, je n'arrive pas à me libérer de ces paroles. Il est très difficile d'accepter ou de rejeter les récits que l'on vous fait sur votre première enfance. Vous n'avez pas l'autorité suffisante pour les réfuter, et vous n'êtes pas non plus facile à convaincre. Par ailleurs, il n'y a pas deux personnes qui fassent la même description de votre apparence et de vos gestes. Cela veut-il dire que chacun ne fait en réalité que se décrire lui-même quand il vous décrit ? Ou que chacun est unique et qu'il est impossible de rien décrire avec exactitude ? (...) La disposition du zodiaque, le lieu de ma naissance, la position des étoiles, la mort de ma mère après qu'elle m'eut donné le jour, celle de mon père un jour avant que je vienne au monde – tous ces éléments contribuent-ils à faire du moment de ma naissance un événement unique ?

*Territoires*, page 51.



## Nouvelles histoires

**JE SUIS PAS UN CAMION**  
d'Annie Saumont.  
Pocket, 158 p.,  
30 F (4,57 €).  
(Première édition :  
Julliard, 1996.)

Inlassablement, Annie Saumont raconte des histoires – elle vient de publier son dix-huitième recueil de nouvelles, *Noir, comme d'habitude* (Julliard) – et on ne se lasse pas de les lire. Parce que chacune d'entre elles mérite ce long silence à partager entre auteur et lecteur quand il s'est passé quelque chose de fort, même si ce quelque chose était imperceptible, sauf pour elle et – grâce à elle – pour nous. Parce qu'elle repère tous ces détails, toutes ces failles, toutes ces fêlures qui dérangent et griffent les vies, le temps d'une giboulée. On sait qu'elle travaille énormément chaque texte, qu'elle se relit à voix haute, qu'elle élimine impitoyablement le mot superflu, celui qui ne sonne pas juste ou qui n'est pas à sa place. Il faut la lire comme elle écrit, en posant sa voix, en mesurant son souffle, le temps de chacune de ces petites comédies humaines loin des modes mais si proches des vérités qu'on n'a pas trop envie de comprendre et de connaître et qui sont là, irréfutables. Les tristesses et les désespérances des ratés, des éclopés, des laissés-pour-compte, des demeurés. Leurs désirs de vengeance. Rêves, étouffés ou menés à terme. « *Le couteau de l'amant dans la main du mari* ». Sans pathos, sans complaisance, sans attendrissement superflu. Les drames et les désastres. Les méchancetés ordinaires. Les cruautés banales. tout ce à quoi on ne s'habitue pas. Comme les regards d'enfants perdus sur les grandes personnes, « *les vrais parents qu'ont pas forcément envie d'avoir des enfants* ». Les instantanés de bonheur aussi parfois. Comme ces souvenirs amoureux et fugaces qui ne laissent qu'une effluve : « *On dirait une histoire où rien n'est arrivé.* »

Martine Silber

## Le spleen de Paris

Deux facettes du génie du romancier portugais José Maria Eça de Queiroz

**202, CHAMPS-ÉLYSÉES (A Cidade e as Serras)**  
de José Maria Eça de Queiroz.  
Traduit du portugais et présenté par Marie-Hélène Piwnik.  
Gallimard, « Folio », 336 p., 32 F (4,88 €).  
(Première édition : La Différence, 1991.)

**LA TRAGÉDIE DE LA RUE DES FLEURS (A Tragedia da Rua das Flores)**  
de José Maria Eça de Queiroz.  
Traduit du portugais par Jorge Sedas Nunes et Dominique Bussillet.  
Ed. Métailié, « Suites », 348 p., 85 F (12,96 €).  
(Inédit.)

Borgès le tenait pour l'écrivain le plus génial de son siècle – avec Oscar Wilde –, Valéry Larbaud a dit de lui qu'il était « *un des plus grands romanciers européens du XIX<sup>e</sup>* » et, dans son pays, le Portugal, il est considéré comme le troisième homme de la trinité du panthéon littéraire national – après Camões et Pessoa, bien sûr. Par quel mystère « son excellence » José Maria Eça de Queiroz, qui fut consul du Portugal à La Havane et à Paris, est-il si méconnu en France, malgré de nombreuses traductions, notamment aux éditions de La Différence ?

Le centenaire de sa mort et le coup de projecteur sur le Portugal au dernier Salon du livre permettent enfin de découvrir ce romancier élégant et ironique, né en 1845, qui pensait que « *raconter des histoires est*

*une des plus belles occupations humaines* » (« *Le Monde des livres* » du 17 mars). Et les deux volumes qui paraissent en poche sont complémentaires : ils montrent bien l'évolution de ce « *raconteur d'histoires* » qui fut un grand naturaliste, digne de Zola ou de Dickens, avant d'évoluer vers un style plus fantaisiste, plus « *décadent* » – un peu à la manière de Huysmans... *La Tragédie de la rue des fleurs*, roman inachevé publié longtemps après la mort de son auteur, appartient à la première période, et annonce l'intrigue et les thèmes qu'Eça développera dans son chef-d'œuvre, *Les Maia* (éd. Chandeigne).

202, *Champs-Élysées* est le dernier roman écrit par Eça avant sa mort à Neuilly, le 26 août 1900, et celui dans lequel les interrogations et les désillusions du diplomate-écrivain déçu par la vie parisienne fin de siècle s'expriment le plus nettement. Mais toujours avec allégresse, l'élégance sans faille d'Eça lui interdisant de jamais perdre cette ironie délicate et cet enjouement qui rendent la morale de sa fable sur le progrès profondément ambiguë. Dans son magnifique hôtel particulier sis sur « la plus belle avenue du monde », Jacinto, entre son télégraphe, son téléphone, son graphophone, son conférencophone, son théâtrophone et son phonographe, est une incarnation parfaite du « *summum de la civilisation* ». Beau, intelligent, riche, raffiné, ce dernier rejeton d'une famille de l'aristocratie terrienne portugaise croit aux vertus émancipatrices de la technique, et a même résumé sa religion du progrès dans cette

équation magique : « *maximum de science x maximum de pouvoir = maximum de bonheur* ». Il est un des rois de Paris. Las ! Quand son ami Zé Fernandès – le narrateur, qui joue le rôle du Candide, mais c'est un leurre, évidemment – le rejoint à Paris quelques années plus tard, il retrouve un Jacinto languide, inerte, baillant interminablement, affalé sur l'un de ses multiples et gracieux sofas.

Le dandy Jacinto, cousin du Des Esseintes inventé par Huysmans dans *A Rebours*, va alors permettre à Eça de lancer sa charge contre ce que l'on n'appelait pas encore la « société de consommation », et le rapport au monde qu'elle suscite. Et de livrer, en excellent romancier naturaliste qu'il est encore, des pages d'une lucidité acérée sur l'inégalité et la violence de la civilisation urbaine. Un siècle plus tard, l'analyse est sidérante d'acuité et de modernité : la suractivité ne masque que l'ennui, l'abondance et l'accumulation d'objets « utiles » ne sont qu'un vernis qui s'écaille sur le vide et l'insatisfaction. Jacinto, esclave de ses possessions, ne trouvera pas même de consolation ou de ressource dans les livres, écrasé par sa fabuleuse bibliothèque de trente mille volumes, incapable de choisir, incapable de jouir d'un seul d'entre eux. Le salut, alors, viendra du Portugal, et du retour à la terre des ancêtres qui, elle, « ne ment pas ». Morale pour le moins ambiguë. Mais Eça, ne s'étant jamais départi de son ironie, laisse planer le doute : tout ne serait-il qu'illusion ?

Fabienne Darge

## La maison du bonheur californien

Délicieuse saga d'une tribu de marginaux tendres, il y a vingt ans déjà

**CHRONIQUES DE SAN FRANCISCO (Tales of the City)**  
d'Armistead Maupin.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier Weber, Tristan Duverne et par Pascal Loubet. 10/18, 382 p. et 378 p., 50 F le volume (7,62 €).  
(Première édition, Passage du Marais, 1994 et 1995.)

En 1974, il y a donc de cela plus de vingt-cinq ans, Armistead Maupin, de retour de la guerre du Vietnam, installé à San Francisco depuis peu, commence à travailler pour un journal de Marin County. Ayant entendu dire que, le mercredi soir, les jeunes célibataires de la ville allaient en masse au supermarché pour pousser leur chariot tout en cherchant l'amour et l'aventure, il se dit que cela ferait un article assez amusant et se mêle à la foule. Après avoir passé la soirée à interviewer des gens en tenue d'enfer pour acheter des céréales et du lait survitaminé – il en fait non pas un article mais une nouvelle qui a un tel succès qu'on lui en redemande. Malheureusement – ou heureusement – le journal ferme

quelque temps plus tard et les lecteurs déplorent de ne pas pouvoir connaître la suite des aventures de la jeune Mary Ann qui avait rencontré l'homme de ses rêves au *Safeway* pour s'apercevoir deux traversés plus loin que lui même faisait ses courses en compagnie de l'homme de sa vie.

Encouragé, Armistead Maupin soumet alors ses histoires au *San Francisco Chronicle*, elles sont acceptées et les courts épisodes qui relatent chaque jour la vie quotidienne de Mary Ann Singleton peuvent reprendre. Elle s'installe au 28 Barbary Lane (on peut d'ailleurs visiter l'endroit sur [www.talesofthecity.com](http://www.talesofthecity.com)) et rencontre les autres locataires de Mrs Madrigal puis, justement, l'homme du supermarché Michael « Mouse » Tolliver, qui va devenir rapidement son meilleur ami. Que Michael soit gay ne va pas sans causer d'ailleurs quelques grincements au sein de la rédaction du journal, certains grincheux trouvant que l'on atteignait les limites de la tolérance. On retrouvera plus tard, au début des années 90, d'autres grincheux tout aussi défenseurs du puritanisme américain lorsque les chroniques seront transfor-

mées en mini-séries télévisées. Elles seront rassemblées en 1978 sous forme de livres, cinq autres suivront au cours des années pour s'arrêter en 1989 avec *Sure of you*.

Publiées en France par les éditions du Passage du Marais à partir de 1994, on les retrouve donc à présent avec deux volumes : *Les Chroniques de San Francisco* et *Les Nouvelles Chroniques de San Francisco* en « 10/18 » avec une publication échelonnée jusqu'en septembre 2001, ce qui semblera sans doute bien long aux lecteurs impatientes. On peut dire qu'elles n'ont pas pris les rides d'usage, simplement elles sont fixées dans un temps, dans une joie de vivre, une décontraction hédoniste qui n'ont plus cours aujourd'hui, que ce soit en Californie ou ailleurs, les années sida sont passées par-là. Alors, il faut les voir presque comme des contes de fées, d'un joli temps jadis où bien entendu il y avait des méchants mais où l'amitié, la tendresse, la gentillesse – et quelques joints partagés – permettaient de tout surmonter, y compris de se sentir vieux à trente-trois ans.

M. Si.



# Scènes de la médiocrité provinciale

Analyse des refoulements sexuels et politiques de l'Italie des années 50, par Giorgio Bassani

**LES LUNETTES D'OR ET AUTRES HISTOIRES DE FERRARE (Gli occhiali d'oro e cinque storie ferraresi)**

de Giorgio Bassani.  
Traduit de l'italien par Michel Arnaud.  
Gallimard, « Folio », 440 p., 40 F (6,10 €).  
(Première édition : Gallimard, 1962).

À la fin des années 60, Giorgio Bassani décida de reconstituer son œuvre romanesque, en la présentant différemment. Il n'y avait jamais parlé que de Ferrare, de la vie provinciale de cette petite ville où il n'était pas né (il était né à Bologne), mais où il avait vécu et qu'il avait quittée pour s'installer à Rome. Cela devint *Le Roman de Ferrare* (où il réunissait ses brefs récits, qui lui avaient valu, sous le titre de *Cinq histoires ferraraïses*, le prix Strega en 1956 – il avait alors quarante ans), son chef-d'œuvre, *Les Lunettes d'or* (paru deux ans plus tard) et plusieurs autres romans courts. C'est, en gros, la moitié de ce volume qui est ici repropo- sée, puisque y manquent plusieurs titres, traduits en volumes séparés, comme *Le Héron*, *Derrière la porte* (sur son enfance), *L'Odeur du foin* (disponibles dans la collection « L'étrangère », chez Gallimard). Dans une notule finale de la version originale du *Roman de Ferrare*, Bassani disait toute la peine que lui avait coûtée la rédaction de ces longues nouvelles. La première notamment, « Lina Mantovani » – qui ne raconte rien de plus que le destin de deux filles-mères, mère et fille, la première abandonnée

par son amant malade, la deuxième plaquée par un homme veule –, fut retravaillée pendant plus de vingt ans, au point de détourner l'auteur de la fiction en prose.

Pendant de nombreuses années, Bassani se consacra à la poésie et au cinéma, introduisant Pasolini dans le milieu des scénaristes, au début des années 50. Mais la renommée, Bassani la dut surtout au *Jardin des Finzi-Contini*, roman de 1962 qui éclipa le reste de son œuvre. Sur le ton de la plaisanterie, Bassani devait confier à Patrick Mauriès, qui l'interviewait en 1984 pour *Libération*, à l'occasion de la parution d'un recueil d'essais (*Au-delà du cœur*), qu'il était fier que son *Roman de Ferrare* se termine, comme *A la recherche du temps perdu*, par le mot « moi ». « Io », bien entendu, en italien. Ce « moi » auquel il ne parvint pas tout de suite et qui n'était pas, du reste, un « je » subjectif, très direct. C'est plutôt un regard intime d'observateur. Bassani avait, certes, un regard pénétrant et personnel, mais orienté par une conscience politique.

La vie provinciale dont il dénonce les préjugés (raciaux et sexuels) est mise à nu par une impitoyable analyse, traquant les lâchetés et, surtout, les silences et les sournoises amnésies. C'est avant tout le drame racial du fascisme que Bassani voulut mettre au jour. Il le fit de façon plutôt nuancée, s'insinuant dans la bourgeoisie bien-pensante, mais démontant un système social construit pour protéger la chiennerie. La nouvelle intitulée « Une plaque commémorative via

Mazzini » est probablement, de ce point de vue, la plus forte de tout le volume. Et il est certain qu'on lira désormais l'œuvre de Bassani comme un véritable document permettant de comprendre le fonctionnement de l'antisémitisme provincial en Italie.

Premier grand roman italien non pas sur le désir homosexuel, mais sur le mensonge social entourant cette réalité, connue de tous, mais déformée, étouffée ou tue, et renversée en véritable lynchage, *Les Lunettes d'or* reprenait, sur le plan de la dénonciation sexuelle, des thèmes que, jusque-là, Bassani avait traités sur le plan politique. Un médecin bourgeois et estimé devient la victime d'un ostracisme provincial dès lors qu'est révélée une liaison avec un étudiant, gigolo se prêtant à un double rôle. Bassani avait eu l'intelligence de comprendre que l'hypocrisie et le refoulement fonctionnaient sur le plan politique et sur le plan sexuel, au fond, de la même manière. Son roman avait cependant une force singulière dont sont dépourvus ses autres récits, plus conventionnels ou plus systématiques dans l'étude sociopolitique. Touchant à un sujet tabou qu'il voulait dépouiller de tout « pathos » et qu'il abordait de front, avec une sincérité que l'on ne retrouve que chez Thomas Mann ou E. M. Forster, il écrivait, sans le vouloir, sans le savoir, un véritable classique non pas de la passion amoureuse (car ce n'est pas de cela qu'il s'agit), mais de la critique socio-sexuelle.

René de Ceccatty

# Mélodies secrètes

**LA PETITE GARE et autres nouvelles (Na Poloustanki)**

de Iouri Kazakov.  
Traduit du russe par Robert Philippon.  
Gallimard,  
« L'imaginaire »,  
280 p., 58 F (8,84 €).  
(Première édition :  
Gallimard, 1962).

Bien qu'établie sous l'ère soviétique, la fortune de Iouri Kazakov (1927-1982) doit peu aux canons officiels des ères post-staliniennes. Si le petit monde d'errants, de laissés-pour-compte, de jeunes gens partagés entre aspirations exigeantes et réalisme désenchanté ne contrarie pas les normes d'une lecture sociale prévisible, la « petite musique » de Kazakov a pu être saluée comme un écho lointain de celle, moins ténue, de Tchekhov ou de Bounine.

Rien d'étonnant de fait à ce que l'atmosphère prime dans ces saynètes où le pèlerin, le chasseur, l'amoureux débutant ou l'intellectuel urbain venu buter sur la rusticité d'une province assoupie écoutent qui la rumeur d'un chant secret, qui la faconde et l'énergie contagieuse d'un accordéon, qui l'appel d'un oiseau. Percussions anonymes, notes virtuoses, mélodies naturelles de la pluie ou du vent, Kazakov, qui fut contrebassiste, enseigna au Conservatoire et joua tant dans les phalanges symphoniques que dans les orchestres de jazz, use de tous les registres pour camper une humanité partagée entre un bonheur paisible, fait d'immobilisme et de pérennité consentis (« A la chasse »), et un sourd désespoir qui gâche la somptuosité des paysages où se jouent la cruelle mise à mort d'un amour sur un quai de gare, l'impossible salut d'une beauté recluse dont le prince n'est qu'un bibliothécaire impuissant, ou la douloureuse éducation sentimentale d'Aliocha. Plus subtil que folklorique, un monde à redécouvrir.

Emilie Grangeray

Ph.-J. C.

# Le temps d'une histoire

L'Anglaise Kate Atkinson joue avec un vaste puzzle romanesque et rocambolesque

**DANS LES REPLIS DU TEMPS (Human Croquet)**

de Kate Atkinson.  
Traduit de l'anglais par Jean Bourdier.  
Le Livre de poche, 412 p., 40 F (6,09 €).  
(Première édition : éd. de Fallois, 1998).

Lire Kate Atkinson est une expérience hallucinante, dans tous les sens du terme. Avec son deuxième livre, *Dans les replis du temps*, la jeune romancière anglaise (née à York en 1952, elle vit désormais à Edimbourg) entraîne le lecteur dans une aventure rocambolesque où les notions d'espace-temps sont aussi floues que les contours fiction-réalité, dont elle s'affranchit avec un talent certain et un humour féroce. De là, un roman qui ressemble à un gigantesque puzzle ou à un jeu des sept familles.

Dans le rôle principal, Isobel Fairfax : « Je suis l'alpha et l'oméga des narratrices (je suis omnisciente) et je connais le commencement et la fin. » Gravitent autour d'elle une galerie de personnages tous plus farfelus les uns que les autres. Il y a

Charles, son frère « aussi affreux qu'un gnome de conte de fées », amateur de soucoupes volantes et de mondes parallèles ; Eliza, la mère disparue ou assassinée, « pute de classe supérieure » ; Debbie, « le succédané gras et blême » d'Eliza choisi par Gordon, le père, chevalier héroïque devenu petit épicier, et encore la Veuve et Vinny – deux vieilles cinglées qui pourraient tout aussi bien sortir d'*Arsenic et vieilles dentelles*. Mais aussi Hilary, la rivale qui « devint notaire, épousa un médecin, eut deux enfants, divorça du médecin, épousa un journaliste, eut un autre enfant (né avec un léger handicap mental), devint avocat, divorça du journaliste, devint humaine. Devint mon amie ». Un prétendant répugnant en la personne de Richard Primrose et, bien sûr, un prince charmant, Malcolm Lovat, pour qui Isobel serait « prête à visiter une morgue, une crypte ou les tréfonds de l'enfer » si celui-ci ne trouvait le moyen de mourir à quatre reprises au cours des quelque quatre cents pages qui composent ce roman. Et, last but not least, un jeu mystérieux, le « croquet humain », dont les règles sont données en fin d'ouvrage.

C'est d'ailleurs un véritable jeu que mènent – rondement – Kate Atkinson et sa narratrice diabolique. Dans ce récit où les morts ne le sont pas et les vivants ne le sont plus, la romancière montre à quel point elle se moque des frontières entre les genres (polar, science-fiction, fantastique, comique) et s'amuse des situations les plus dramatiques (meurtre, inceste, viol). Sa narratrice, elle, tente de défier le temps : « Où peut-il bien se nicher ? (...) Si nous trouvions le temps, est-ce que cela résoudrait tous nos problèmes ? "Si j'avais un peu plus de temps, dit toujours Debbie, je pourrais faire quelque chose." Oui, mais quoi ? » Capable d'explorer le passé, de consulter l'avenir, essayant (plutôt mal que bien) de composer avec le présent, Isobel Fairfax s'interroge : « Maintenant, regardons quand même les choses en face : quelle est l'hypothèse la plus probable – une rupture de la continuité espace-temps ou une certaine forme de démence ? ». Peu importe, finalement. Car « le monde a continué à tourner. Il y a tant d'histoires à raconter et si peu de temps ».



livraisons

● **NE CRIE PAS** de Roseback et Ricardo Montserrat

Trois ans après *Zone mortuaire* (« Série noire », n° 2 455), écrit avec un groupe de chômeurs du quartier de Kervé, à Lorient, réunis sous le nom de Kelt, Ricardo Montserrat renouvelle l'expérience de l'écriture collective à Roubaix, autour de dix-sept personnes « privées d'emploi », les « Roseback », clin d'œil au nom ancien de leur ville. Quatre mois de travail qui débouchent aujourd'hui sur un livre, *Ne crie pas*, également publié en « Série noire », et bientôt sur un film, *Sauve-moi*, réalisé par Christian Vincent, l'auteur de *La Discrète*. L'aventure est belle évidemment, porteuse d'espoir et d'utopie, mais elle met de ce fait le critique mal à l'aise. Comment faire abstraction d'un tel contexte d'écriture et rendre compte du livre comme de n'importe quel autre? La question fort heureusement s'efface d'elle-même dès les premières pages. *Ne crie pas* est un remarquable roman noir, d'une singulière puissance, solidement bâti sur les trajectoires croisées des habitants d'une courée de Roubaix : Ludmilla qui fuit le Kosovo, Karima, les massacres d'Algérie, Léo et ses enfants, la fatalité du chômage et de la délinquance, et Cécile, le souvenir de celui qui l'a violée et qui vient de sortir de prison... Le livre refermé, au-delà du regard sur l'époque, lourd des expériences multiples des auteurs, reste l'écriture, sans doute la meilleure surprise. Comme si, écrit à dix-sept mains, le roman parlait d'une seule voix, urgente et rauque. Sombrement poétique et terriblement vivante. (Gallimard, « Série noire », 319 p., 38 F [5,79 €]. Inédit.)

● **SHEOL** de Marcello Fois

Né en Sardaigne en 1960, installé aujourd'hui à Bologne, Marcello Fois est l'un des chefs de file du renouveau littéraire italien, convaincu que la littérature de genre, le roman noir en particulier, permet toutes les audaces et toutes les expérimentations. Ses deux séries sardes, situées respectivement à la fin du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, connaissent un vif succès – *Sang du ciel* (Tram'éditions), deuxième épisode de la première, et *Un silence de fer* (Seuil), premier volume de la seconde, viennent de paraître en français. Avec *Sheol*, Marcello Fois s'en prend à cette « culture du silence » qui favorise aujourd'hui la résurgence d'un passé nauséabond. Publié en Italie en 1997, situé à Rome pendant la campagne de Silvio Berlusconi, sur fond de montée de la droite et de retour des idéologies fascistes (plus que jamais d'actualité), le dernier roman Fois met en scène un inspecteur de police confronté aux exactions d'une bande de jeunes skins et à la disparition parallèle d'une femme, membre éminent de la communauté juive. A travers ses recherches, c'est la quête de ses propres origines, jusqu'au *sheol*, le monde des morts, jusqu'à l'acceptation de son passé, que va mener cet inspecteur qui, pour échapper à la déportation, fut confié à sa naissance à des parents adoptifs. Les idées sont comme les enfants, affirme Marcello Fois au cœur de ce beau livre, aigu et intense. « *Résistance, Démocratie, Antifascisme... Les mots ne dorment pas, ils ne se reposent pas. Les idées ont besoin de soin constant, envers et contre tout.* » (Traduit de l'italien par Catherine Pitiot, Seuil, « Points », 255 p., 42 F [6,40 €]. Première édition: Tram'éditions, 1999.)

● **LOLITA MAN** de Bill James

A l'insu de ses parents, Cheryl-Ann guette ce bel homme aux yeux noirs qui semble si fort s'intéresser à elle. Lui-même surveille le manège des flics qui le serrent de plus en plus près, à cause des meurtres de jeunes filles dont il s'est rendu coupable. Dirigées par les francs-maçons, les forces de police de la ville guettent celles du comté, noyautées par les catholiques, et s'efforcent de leur dissimuler les informations dont elles disposent. Lancé sur les traces de l'amateur de lolitas, l'inspecteur Colin Harpur rend discrètement visite à la veuve d'un collègue tout en soupçonnant sa femme de le tromper à l'occasion de ses fréquents déplacements à Londres... Tout le monde s'observe, s'attend, se dupe dans ce roman fiévreux, cruel et sans illusion. Précédant de sept ans le remarquable *Retour après la nuit* (Rivages, 1998), cette aventure de Colin Harpur n'en a sans doute pas l'épaisseur ni l'ambiguïté. Mais, outre son intrigue fort bien menée, elle est une nouvelle preuve du talent corrosif de Bill James, alias Allan James Tucker, auteur majeur du roman policier et d'espionnage britannique dont la « Série noire » avait publié deux romans signés David Craig : *Alerte à la fraiche* en 1973 et *Le Lapin enragé* en 1974. (Traduit de l'anglais par Danièle et Pierre Bondil, Rivages/Noir, 295 p., 62 F [9,45 €]. Inédit.)

# Blessures et coutures

Francis Zamponi en grave et Brigitte Aubert en verve

**IN NOMINE PATRIS**

de Francis Zamponi.  
Actes Sud, « Babel noir », 185 p.,  
39 F (5,95 €).  
(Inédit.)

**LE COUTURIER DE LA MORT**

de Brigitte Aubert.  
Seuil, « Points policiers »,  
227 p., 39 F (5,95 €).  
(Inédit.)

**P**our quelles raisons cet avocat réputé de gauche, responsable éminent de la Ligue des droits de l'homme, a-t-il accepté de défendre le Père Antonin, directeur musclé d'un établissement pour jeunes handicapés, accusé d'avoir causé la mort d'un gamin en le ligotant dans une camisole de force pour le punir de faire du bruit pendant la messe? Pour Marion Dezieux, qui représente la partie civile, c'est incompréhensible. Le Père Antonin est une « ordure ». Un vieux curé intégriste, amateur de petits garçons, et dont toute la pédagogie se résume à quelques techniques de dressage... A peine arrivé à Montpellier, où il a vécu une partie de son adolescence, Alain (le roman ne révèle que son prénom) est ainsi agressé par sa consœur, qu'il a connue longtemps auparavant, quand il était le meilleur ami de son frère, Eric, mort en 1962. A l'époque, les deux garçons débarquaient d'Algérie et se sentaient très mal à l'aise au milieu de « tous ces métropolitains » qui ne les comprenaient guère. A la différence de l'aumônier du lycée, le Père Antonin, rapatrié en urgence à cause de son engagement dans l'OAS... Un an après la parution, dans la même collection, de son premier roman, *Mon colonel*, Francis Zamponi, longtemps journaliste à *Libération*, lui-même né à Constantine en 1947, revient ainsi sur la guerre d'Algérie. Avec le même souci de démythification (au risque d'en choquer certains) et l'art subtil des personnages complexes et ambigus.

Portrait remarquable de finesse et de nuance d'un officier putschiste, *Mon colonel* s'ouvrait sur son assassinat, en 1996, et remontait lentement sa trace à travers une succession habile et efficace de rapports de police et d'extraits du journal d'un jeune lieutenant, mort dans des conditions obscures alors qu'il servait sous ses ordres en 1956. A l'instar de ce premier livre, *In nomine patris* s'organise sur un double mystère, rigoureusement mené. Celui, présent, de la mort du jeune handicapé et des méthodes « éducatives » du Père Antonin. Et celui d'hier. Dans quelles conditions Eric a-t-il été tué, en 1962, alors que les deux garçons s'étaient lancés, tête baissée, dans l'action clandestine, au nom de l'Algérie française?

Sur le plan romanesque, malheureusement, ce deuxième roman fonctionne moins bien que le premier. *In nomine patris* alterne de manière un peu mécanique les scènes de procès, celui du Père Antonin, où s'affrontent les deux avocats, et celles où les protagonistes se retrouvent, le soir, pour évoquer le passé. Marion Dezieux ne

sait rien de ce qui est arrivé à l'époque et Alain lui dévoile peu à peu l'itinéraire qui a conduit à la mort de son frère. Outre le caractère passablement artificiel du procédé, alourdi par un semblant d'idylle entre les deux protagonistes, à laquelle on ne croit guère, Francis Zamponi se révèle assez peu à l'aise dans les dialogues. On passera cependant sur ces réserves, tant le propos du livre est une nouvelle fois passionnant. Francis Zamponi excelle à rendre le climat, l'atmosphère, les débats de l'époque. Le désarroi de son héros à son arrivée en France, les leures et les mensonges d'un combat dans lequel beaucoup s'étaient lancés en raisonnant « avec leurs tripes », sans conscience des enjeux ni des manipulations dont ils faisaient l'objet, et dont le roman donnera, *in fine*, un exemple particulièrement amer. « *L'OAS n'était pas composée que de riches colons d'extrême droite... Il y avait de tout. Des syndicalistes, d'anciens résistants et des Espagnols dont certains avaient combattu Franco. Ceux-là ne trouvaient pas choquant, pour défendre l'Algérie française, d'obéir au général Salan qui, lui, avait des contacts personnels avec le beau-frère du Caudillo...* »

**Pour se détendre**, après ce roman grave et tragique, peut-être pourra-t-on lire le dernier opus de Brigitte Aubert, *Le Couturier de la mort*. Son titre, on en conviendrait volontiers, n'inspire pas immédiatement l'éclat de rire. Son sujet non plus. Et pourtant! Au meilleur de sa forme et de sa verve, notre Frégoli du polar, à l'aise dans tous les genres et tous les styles, du thriller au roman noir, aujourd'hui traduite dans dix-sept pays, imagine l'irruption soudaine, dans la torpeur de la côte azuréenne, d'une sorte de petite main du crime aspirant au titre de géant du mal.

Un rien nécrophile, nécrophage impénitent, ce spécialiste du puzzle macabre prend en effet l'habitude d'abandonner sur la voie publique de surréalistes cadavres, pas vraiment exquis. Tête de jeune femme, tronc d'homme adulte et bras de vieillard, par exemple. Soigneusement cousus de fil noir évidemment. De plus en plus créatifs. « *Ce qu'il faudrait, c'est un gros, un énorme, un obèse, voilà, quelque chose qui fasse contraste avec cette petite tête d'enfant. Et des tout petits bras. Ça, ça serait marrant... Une sorte de grosse poupée humaine. "Doggy Bag", le nouveau copain de vos gamins!* » Et tout cela, bien sûr, au grand dam de l'équipe locale du maintien de l'ordre, une bande de joyeux ringards à l'image du monde qui les entoure, tout droit sortis d'un dessin de Reiser ou d'un roman de Pierre Siniac. Tous affreux, sales et méchants. Avec une imagination étonnante autant que réjouissante, un sens infailible du détail qui tue et du trait assassin, Brigitte Aubert trousse ainsi une comédie gore monstrueusement drôle. A la fois grand-guignol et spectacle de marionnettes. Une sorte de *Silence des agneaux* version Groucho Marx, à lire évidemment au troisième ou quatrième degré. Un régal pour les amateurs de cuisine épice.

Michel Aebecat



# L'imagination au pouvoir

l i v r a i s o n s

## Hervé Jubert ou l'art détonant du mélange des genres

**IN MEDIA RES. Les Aventures de Pierre Pélerin (2)**

d'Hervé Jubert.  
J'ai lu, « SF », 158 p., 28 F (4,27 €).  
(Inédit.)

**DEEPFIGHTER : la promotion 66**

d'Hervé Jubert.  
J'ai lu, « SF », 222 p., 28 F (4,27 €).  
(Inédit, à paraître le 5 juin.)

**D**ans ses trois premiers romans – les deux volumes du cycle « Beauregard », *Le Roi sans visage* et *La Fête électrique*, et la première aventure de Pierre Pélerin, *Sinedeis* –, Hervé Jubert avait fait preuve d'une imagination baroque et originale comme d'une propension marquée pour le mélange des genres. « Avec *Sinedeis*, explique-t-il, je voulais faire un roman d'espionnage qui enchaînerait les scènes d'action sans discontinuer et introduire des éléments de science-fiction, de fantastique et d'horreur afin de voir ce que ça pouvait donner. C'est ce que j'ai fait aussi dans les "Beauregard" en glissant des dragons dans un univers plutôt "steampunk". Ce qui m'intéresse, c'est de faire se confronter des univers très différents et de jouer avec ce qui peut en résulter. »

Dans *In media res*, Hervé Jubert a porté ce principe du métissage à un degré de fusion supplémentaire. Pierre Pélerin, qui a grimpé dans la hiérarchie du Vé, du grade de pion à celui de fou, est ici encore envoyé en mission, mais une mission piégée, à double fond, assez typique de « l'atmosphère tordue qui règne autour de ses supérieurs ». Du roman d'espionnage, l'ouvrage ne garde que ce point de départ et un arrière-plan de conspiration, ainsi que la création *in fine* d'un nouveau collège d'agents secrets du Vé, modelé sur la figure de l'échiquier, mais d'un échiquier où les pièces seraient des amazones, des hydres ou des cavaliers de la nuit. Les échecs féériques ! Voilà qui augure bien du caractère encore plus excentrique des prochaines aventures de Pierre Pélerin...

Envoyé dans l'espace pour régler un problème d'ordre public sur une station de Saturne, Pélerin se retrouve, à la suite d'un accident, projeté dans le passé et débarque dans le Paris du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Nous sommes encore ici en territoire connu, avec l'utilisation d'un thème classique de la science-fiction, celui du voyage dans le temps qui permet l'hybridation avec le roman historique et la rencontre avec des grandes figures du passé, telles que Diane de Poitiers ou le roi François I<sup>er</sup>. Mais le traitement que va lui faire subir Hervé Jubert se révèle surprenant et même iconoclaste. Il ne se contente pas en effet de lancer son voyageur temporel dans une course effrénée, que celui-ci qualifiera à juste raison de « dantesque », à travers les rues d'un Paris halluciné. Ni de lui faire rencontrer de fort curieux personnages, comme Daniel l'immortel, coïncé sur notre planète, Charon, les Erinyes ou le fantôme bien concret de Sarah Van Horne, la somptueuse rousse disparue à la fin de *Sinedeis*. Il abandonne la rationalité propre

à tout récit de science-fiction au moment même où elle pourrait naturellement s'exercer – quand les protagonistes décident de quitter l'orbite de la Terre – pour une manière ésotérique, métaphorique et poétique de cingler vers l'espace. Le miracle, c'est que tout cela fonctionne, que l'imaginaire d'Hervé Jubert, pour être hétéroclite et pétri d'influences très diverses, n'en est pas moins très cohérent, et que la qualité fiévreuse de son écriture nous entraîne sans coup férir dans les méandres de cette fiction qui ne se soucie jamais de la vraisemblance...

Lecteur de Philip K. Dick, de Tolkien et de Jean Ray, amateur d'écrivains aussi inclassables que William Kotzwinkle, Hervé Jubert a un parcours plutôt atypique. Après des études secondaires chez les jésuites, où il a rencontré l'un des derniers exorcistes en la personne de son professeur de philosophie, il a fait l'École du Louvre et achève actuellement un doctorat d'histoire de l'art. Il a accompli son service civil à l'Institut national de l'audiovisuel (INA) en travaillant sur un projet de dictionnaire encyclopédique de l'image qui devait prendre la forme d'un CD-ROM très interactif, avant d'œuvrer comme scénariste dans le domaine du multimédia. Il s'occupe aujourd'hui de l'informatisation de la bibliothèque de l'École pratique des hautes études et s'oriente vers la construction d'une banque de données pour la Bibliothèque nationale et l'Institut national d'histoire de l'art. Mais il rêve depuis toujours d'être « un écrivain dans la montagne » et, à l'âge de dix-sept ans, il a écrit un roman policier à la Dashiell Hammett, doublé d'une intrigue fantastique « égyptienne » à la manière des *Voies d'Anubis*, de Tim Powers.

**Son goût pour le XIX<sup>e</sup> siècle** et le « steampunk », il l'attribue aux gravures des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, que son grand-père lui faisait découvrir lorsqu'il était enfant. Hervé Jubert déborde de projets : une série de romans policiers historiques situés entre 1871 et 1914, un roman sur la piraterie au XVIII<sup>e</sup> siècle, un roman policier médiéval suivant le chantier de construction d'une cathédrale sur plusieurs siècles. Mais il est parfaitement capable de plier son imagination à certaines contraintes. Ce fut le cas pour *Deepfighter* : « J'ai lu m'a mis en contact avec *Ubisoft*, qui avait des problèmes avec un jeu, acheté aux Anglais, dont le scénario était quasi inexistant, raconte-t-il. Ils avaient besoin d'un scénariste capable de travailler sur un jeu fini. J'ai proposé un script et j'ai écrit deux romans : un roman court qui sortira avec le jeu et un roman long publié chez J'ai lu. C'était un exercice de style très intéressant, qui m'a confronté à d'autres visions, notamment celles des développeurs du jeu lui-même. Dans le jeu, les colons d'une planète aquatique la quittent pour retrouver leur monde originel. Le roman court se passe avant et explique la situation des colons. Le roman long se déroule après leur retour : c'est un pur space opera où je me suis amusé à décrire des poursuites dans des champs d'astéroïdes... »

Jacques Baudou

● **LE VAISSEAU ELFIQUE**, de James Blaylock

Il n'y a pas, dans toute la « fantasy », de trilogie plus savoureuse que celle des « Contes de l'Oriel ». Sans doute parce que, dès son premier volume, l'auteur inclassable et singulier qu'est James Blaylock installe son lecteur dans un univers où règne une sorte de paisible folie douce, et où abondent les personnages pittoresques ou extravagants à qui il fait vivre des aventures picaresques et truculentes empreintes d'une indéniable bonhomie (même quand il nous conte l'affrontement de ses « héros » avec le docteur Selznack, le mage noir qui incarne ici un Mal charivarique plutôt que réellement corrupteur). Le roman est à l'image de son personnage principal : le fromager Jonathan Bing, épiqueur joyeux, qui préfère badiner plutôt que se préoccuper d'affaires sérieuses, mais qui n'hésite pas à se lancer dans un périple sur les flots parfois agités de l'Oriel quand des événements insolites viennent troubler la quiète routine de son existence. S'il commence dans un effluve de fromage aux raisins secs et de pain d'épices, le roman ne tarde pas à dériver vers le farfouillage et même le burlesque en conservant tout du long une fraîcheur de fresque naïve qui ravit l'esprit et le cœur. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Pierre-Paul Durastanti. J'ai Lu, « SF », 382 p., 41 F [6,25 €]. Première édition : Rivages, 1997.)

● **L'ENFANT ARC-EN-CIEL**, de Jonathan Carroll

A l'heure de la sortie de *Scream 3*, il était opportun de rééditer ce roman qui, sous le masque d'une fiction très sophistiquée, est une réflexion acérée sur le cinéma d'épouvante et les figures du Mal qu'il met généreusement en scène. Dans la première partie du livre, le personnage central est Philip Strayhorn, acteur et réalisateur d'une série de films d'horreur dont le héros est un croquemitaine du nom de Bloodstone, bien plus terrifiant que les Jason et autres Freddy du cinéma gore, peut-être parce qu'il est « un minuscule éclat de mort ». Philip Strayhorn, qui vient de se suicider, n'apparaît qu'en creux, car il est l'objet d'une enquête menée par son ami le cinéaste Weber Gregston pour comprendre la raison de son acte. Dans la deuxième partie, c'est moins Weber Gregston qui prend le pas sur Strayhorn que *Minuit sans sommeil*, le film que Gregston accepte de finir pour clore la série et qui le fera tomber dans un véritable traquenard. A l'issue de cette aventure artistique, il comprendra que, tout comme Strayhorn, « il était allé trop loin, s'était aventuré dans des recoins de la psyché humaine et cosmique où il n'avait pas le droit de pénétrer ». Jonathan Carroll a signé là un roman incisif, aussi glaçant qu'un cauchemar. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Nathalie Serval. Pocket, « Terreur », 332 p., 38 F [5,79 €]. Première édition : Denoël, 1998.)

● **LE VOILE DE L'ESPACE**, de Robert Reed

Il y a deux façons de parler de ce très beau roman, selon que l'on privilégie l'une ou l'autre de ses thématiques. Si l'on choisit de mettre en avant son caractère science-fictionnel, on dira qu'il traite d'un thème certes rebattu, mais dont le pouvoir de fascination reste intact, surtout quand il est décliné avec autant de doigté et d'invention poétique que chez Robert Reed : celui du contact avec les extraterrestres. On peut choisir aussi d'accorder plus d'importance à sa dimension psychologique : l'histoire d'un père et de son fils, et de l'évolution de leurs rapports au regard d'une mère absente, devenue l'objet d'une sorte de légende propre à la famille et dont la démystification fera voler en éclats une cellule familiale exclusivement masculine qui mettra longtemps ensuite à se « réparer »... Mais les deux thématiques se mêlent de façon très harmonieuse et cela donne un roman de science-fiction d'une tonalité très originale, animé par des personnages singulièrement attachants. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Natalie Zimmermann. Le Livre de poche, « Science-fiction », 378 p., 38 F [5,79 €]. Première édition : Robert Laffont, 1995.)

● **LES LÉGIONS DE L'APOCALYPSE. Les Derniers Hommes, tome III**, de Pierre Bordage

Le deuxième fascicule du feuilleton de Pierre Bordage s'achevait sur le sauvetage de deux Albains, promis aux mandibules d'une nuée de sauterelles : Ibrahim et Kadija. Ils sont bien sûr au centre de l'intrigue du troisième qui voit le statut de Solman le Donneur au sein de son peuple se modifier une nouvelle fois. Pierre Bordage l'abandonne, à la fin du volume, dans une position aussi délicate que celle d'une héroïne de *serial* ligotée sur les rails d'un chemin de fer. Vite, le quatrième... (Librio, 94 p., 10 F [1,52 €]. Inédit.)



l i v r a i s o n s

# Tout petit mais costaud

Un classique de la littérature enfantine américaine

● NOUVELLES HISTOIRES PRESSÉES, de Bernard Friot

Si votre fille se prend à embrasser le fer à repasser ou si elle refuse de martyriser les marguerites, oracle de l'amour, *Histoires pressées* est passé par là. Ce recueil de fables express a l'imper-tinence et l'imagination idéales pour revisiter les lieux communs du récit, orchestrer la lutte entre le dictionnaire et le roman, mettre en scène et en pièces l'idée même d'histoire. Décapant et salutaire, cet ouvrage revoit avec malice tous les poncifs du genre. (Milan Poche, « Junior », 112 p., 26 F [3,96 €].) **Dès neuf ans.** Ph.-J. C.

● DÉPÊCHE-TOI ! d'Anne-Laure Witschger

Anne-Laure Witschger poursuit la peinture féroce et tendre à la fois des rapports parents-enfants entreprise avec *Pourquoi je ne suis pas sage ?* et *Tiens-toi bien !*. Deux nouveaux titres, *Tais-toi donc !* et *Dépêche-toi !* croquent, sur des feuilles de cahier d'écolier où les taches d'encre ne gâchent pas le trait naïf et vivant de la jeune graphiste, les déboires d'un enfant qui ne fait rien selon les consignes parentales. Un ton juste et un humour malin – on songe au style décapant de Reiser en moins féroce – font de ces petits livres des merveilles de fraîcheur. (Casterman, « Pas comme il faut », 28 p., 28 F [4,27 €].) **A partir de 4 ans.** Ph.-J. C.

● LA MALADIE BLEUE, d'Alain Korkos

Les vignettes qui illustrent le livre – publicités, extraits de journaux, inscriptions murales – situent le récit d'Alain Korkos en 1968. Pour le narrateur, treize ans, la « Révolution » des jeunes n'est pas le temps des espérances. L'enfer familial étouffe sa vie. « L'autre » – il nomme ainsi son père –, minable truand qui vient de sortir de prison, le terrifie. L'enfant s'invente une maladie, la maladie bleue, dont il croit voir les symptômes dans les veines qui affleurent sous sa peau. Métaphore de la souffrance d'un enfant battu et humilié, cette paradoxale identification – il devient « l'enfant bleu » – l'aide à survivre à l'anéantissement auquel le père veut le condamner. Alain Korkos affronte l'intolérable expérience d'un jeune garçon privé d'amour et terrorisé. Ainsi, la fiction, tout à la fois, dénonce et exorcise. (Seuil, « Fictions », 112 p., 59 F [8,99 €].) **A partir de 12 ans.** H. Mn

● QUAND JE SERAI GRANDE, JE SERAI ÉTRANGÈRE, de Monique Enckell

« *Enfant, j'ai été mise en esclavage.* » Mouna, onze ans et demi lorsque le livre commence, ne pardonnera jamais à sa mère. Elle la hait, veut la tuer avec le fer à repasser, l'a déjà tuée cent fois dans ses cahiers... Accompagnant Mouna dans son combat contre la cruauté et la bêtise, l'écriture rapide de Monique Enckell, avec ses mots qui frappent « comme des coups », emportera beaucoup d'adolescentes avec elle (Seuil, coll. « Fictions », 192 p., 70 F [10,67 €].) **A partir de 12 ans.**

Du même auteur, signalons une pièce de théâtre, *Pêcheurs de lune*, pleine des images et croyances d'un pays que l'auteur connaît bien, la Mauritanie (L'Ecole des loisirs, « Théâtre », 80 p., 44 F [6,71 €].) **A partir de 11 ans.** Fl. N.

TRUC MACHIN EST NÉ, de Véronique Sauquère

Truc Machin, c'est le petit frère, évidemment. Il ne ressemble pas exactement à une baleine, comme voudrait nous le faire croire la jeune narratrice, mais il n'empêche qu'il n'a pas d'autre nom, car il incarne l'innommable créature venue d'on ne sait où, « de Mars ou du catalogue des Trois Suisses », pour lui ravir la chaleur et l'attention dont elle était l'objet. Le ton dynamique et drôle de Véronique Sauquère renouvelle l'approche de ce thème rebattu. Dans la même veine, les six premiers titres de la collection « Zoé Kézako », avec leur langage quotidien et leur graphisme branché pub, méritent l'attention. (Ed. Frimousse, 29, av. de la Marne, 92120 Montrouge. Tél. : 01-46-56-33-30.) **Fl. N.**

POUR DE FAUX, de Cécile Musitelli et Natali

A ne pas manquer : la dernière livraison de la collection « Tête de lard », une série, toujours plus inventive, de tout premiers imagiers, tout petits, tout carrés, à glisser dans la poche. A côté des Antonin Louchard, des Muzo et des Voutch, on retiendra particulièrement les photomontages de Galota (*Bonhomme-Bonhomme*), ou les *Souvenirs de Paris* sur des rimes de Cécile Paris. Mais l'un des plus drôles est sans doute ce *Pour de faux* de Cécile Musitelli qui met en scène les fantasmes destructeurs des (petits) gros durs. Pour les vraies têtes de lard au cœur tendre. (Ed. Thierry Magnier, 39 F [5,95 €].) **A partir de 2-3 ans.** Fl. N.

STUART LITTLE, de E. B. White.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Chaine, illustrations de Garth Williams. L'Ecole des loisirs, « Neuf », 176 p., 60 F (9,15 €).

Contrairement au film qui s'en est inspiré, le livre d'E. B. White n'a rien d'une fable moralisatrice sur l'acceptation des différences. Ce délicieux petit roman, qui fait partie des classiques américains de la littérature enfantine, serait plutôt un chef-d'œuvre d'humour pincésans-rire et de loufoquerie flegmatique – qualités, convenons-en, de loin plus alléchantes que les bons sentiments dont on gave d'ordinaire les enfants. L'auteur, mort en 1985, aimait d'ailleurs à dire qu'il n'avait jamais manqué de respecter l'intelligence de son public, quel que soit son âge.

Né en juillet 1899 à Mount Vernon, dans l'Etat de New York, E. B. White avait été l'un des piliers de la direction du célèbre mensuel *The New Yorker*, auquel il donnait des chroniques pleine de drôlerie. Outre des livres pour la jeunesse, des recueils d'articles, des poèmes et des essais destinés aux adultes, sa bibliographie comprend un ouvrage didactique intitulé *Elements of Style*, qui fut tiré à des millions d'exemplaires. Comparable au *Bon usage* de Grévisse, mais d'un accès plus facile, ce manuel devint obligatoire dans les collèges et les lycées, où il connut un succès sans précédent. La scène tordante où Stuart Little remplace une institutrice malade (de calculs rénaux, bien sûr) et décrète que ni l'orthographe ni l'écriture ne sont des matières qui méritent qu'on s'y attarde en classe; n'en a que plus de sel. En 1978, E. B. White a reçu le prix Pulitzer pour l'ensemble de son œuvre.

Paru aux Etats-Unis en 1945, *Stuart Little* est l'histoire désopilante d'une toute petite créature intrépide, lancée dans un très vaste monde qu'elle sillonne avec une mâle assurance. Un monde bien normal, en apparence. Tout semble parfaitement à sa place dans New York, les gens attendent le bus au coin de la V<sup>e</sup> Avenue, les enfants poussent leurs bateaux sur un bassin de Central Park et, lorsqu'il est question de l'East River, c'est pour noter qu'il s'agit d'« une rivière plutôt dégoûtante mais pratique, qui borde New York à l'est ». Rien de spécial, donc, sauf Stuart Little lui-même, qui mesure 5 centimètres – et encore : avec ses chaussures. Et qui va mener sa vie comme si de rien n'était, dans un environnement où ses parents craignent sans cesse de le perdre, de le voir dévorer par un chat ou souffrir des allusions désobligeantes aux souris dans les comptines pour enfants.

L'art d'E. B. White consiste à traiter ce sujet sans effets apparents, Comme si l'arrivée d'une petite créature assez semblable à une souris dans une famille d'Américains moyens était une chose,

certes un peu surprenante, mais rien de plus. « *Quand le fils cadet de M. et Mme Frederick C. Little naquit, tout le monde remarqua qu'il était à peine plus gros qu'une souris. La vérité, c'est que le bébé ressemblait à une souris comme deux gouttes d'eau. Il avait cinq centimètres de haut, un nez pointu de souris, une queue de souris, des moustaches de souris et l'attitude d'une souris, timide et charmante.* » A l'époque des monstres de l'espace et des vaisseaux intergalactiques, les auteurs du film ont manifestement jugé cette situation vraiment trop extravagante. Résultat : le petit Stuart de cinéma n'est que le fils adoptif de ses parents et l'aspect comique de l'histoire en prend un coup dès le départ.

Dans le livre, au contraire, Stuart Little est le fils de la famille, il a un frère aîné, des parents très aimants et personne ne fait un plat de tout cela. Sur-tout pas le héros.

Pour se définir, dans une lettre qu'il envoie à une jeune fille dont il aimerait faire la connaissance, Stuart Little emploie la charmante formule que voici : « *Je suis une jeune personne de proportions modestes.* » En fait, cet individu qui soigne fort son apparence (il porte canne et chapeau pour sortir, dès son plus jeune âge, et change de chemise aussi souvent que nécessaire lorsqu'il a transpiré) se comporte exactement comme si sa petite taille n'était en rien de nature à l'empêcher de conquérir le monde. Il dirige des bateaux jouets dans un beau costume de marin, pilote une automobile à moteur confectionnée par un chirurgien-dentiste passionné de maquettes, et coupe à la hache une fleur de pissenlit pour en boire le lait lorsqu'il campe.

Bien sûr, quand sa mère l'enferme par mégarde dans le réfrigérateur, quand le chat l'enroule dans un store du salon, quand il se retrouve dans une benne à ordures pour avoir voulu échapper à un chien, Stuart fait les frais de ses mensurations. Mais ce n'est pas une raison pour se laisser abattre. « *Je ne suis pas monté dans ce bus pour me faire insulter* », lance-t-il au contrôleur qui rechigne à accepter la pièce « *pas plus grosse qu'un œil de sauterelle* » grâce à laquelle il veut payer sa place. Non seulement il ne s'apitoie pas sur son sort, mais il se verrait bien « *président du monde* », d'autant que « *le monde s'enlise dans les problèmes parce qu'il n'a pas de président.* » Du reste, Stuart Little a quelques idées sur la question. Si quelqu'un lui fait remarquer qu'il est trop petit pour l'emploi, il rétorque avec superbe : « *Balivernes, la taille n'a rien à voir là-dedans. C'est le tempérament et la compétence qui comptent.* » Ce qui pourrait servir de morale à l'histoire, s'il en fallait vraiment une : le monde peut vous appartenir, même quand vous ne mesurez pas plus de 5 centimètres – et encore : avec vos chaussures.

Raphaëlle Rérolle



# Ports d'attache

Daniel Rondeau dans l'imaginaire d'Alexandrie et de Tanger

## ALEXANDRIE

de Daniel Rondeau.

Gallimard, « Folio », 220 p., 32 F (4,87 €).

(Première édition : NiL éditions, 1997.)

## TANGER ET AUTRES MAROCS

de Daniel Rondeau.

Gallimard, « Folio », 260 p., 36 F (5,48 €).

(Première édition : Quai Voltaire, 1987.)

Que cherche au juste Daniel Rondeau lorsqu'il rôde dans des villes telles qu'Alexandrie et Tanger ? La mélancolie du passé, certes, mais aussi, comme pris d'un vertige, le contact avec les écrivains mythiques qui y ont laissé leur marque. Dans le cas d'Alexandrie, l'expérience s'enrichit du poids de l'Histoire. L'Alexandrin en tenue de jogging qui crache avec humeur : « Ici, y'a rien à voir, tu m'entends, rien à voir », n'a pas tout à fait tort. Alexandrie est un mirage qui ne se concrétise qu'en traversant le souvenir.

Tout commence en 332 av. J.-C. lorsque Alexandre, de retour de Memphis après avoir conquis l'Égypte, veut édifier un port-capitale pour ses nouvelles conquêtes. A sept stades de l'île de Pharos, il jette son pourpoint sur le sable, déclare : « C'est ici ! » et tourne les talons. Les Ptolémées seront les artisans de cette métropole où « la Grèce féconda sa meilleure part avec le génie de l'Égypte antique ». Pendant des siècles, elle fut synonyme de richesse et de puissance. Elle s'enorgueillit d'un phare prodigieux, achevé en 280 av. J.-C., « qui rassura les marins pendant près de quinze siècles » et enflamme encore les imaginations. D'un musée monumental, le Mouseion, qui sous l'influence d'Aristote devint aussi une université où tous les arts et sciences étaient étudiés. D'une bibliothèque où Ptolémée II Philadelphe fit « rassembler les livres des quatre coins de la terre » et dont la disparition a tant fait jaser. D'un centre de recherche où l'on inventa, entre autres, la vis, le soufflage du verre et le système de la poulie. Ensuite, il y eut des hauts et des bas, un sursaut de richesse en 1863 avec la flambee des cours du coton égyptien, une effervescence mondaine à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, puis l'assoupissement. Grecs, Arméniens, Maltais, Libanais, Syriens, Italiens, Russes, Juifs et Français s'y sont installés, sédimentés : « Leurs souvenirs dessinaient un arc de réveries sur la ville. Ce mémorial invisible soutenait l'imaginaire de ses habitants, il fortifiait la conscience aiguë qu'ils avaient de leur singularité, mais aussi du romanescque de toute existence. »

A l'affût du spectacle de rue et de café, que voit Rondeau à Alexandrie ? Le monde méditerranéen d'aujourd'hui, commerces, artisanat, chansons et bousculades, « délabrement safrané des façades », port chargé de saletés, hommes qui fument leur narguilé en savourant la paix du soir. Il tend l'oreille et capte « des confidences souterraines qui témoignent de l'omniprésence des hommes dans leurs cités ». Il fronce le nez et perçoit un mélange

de fortes odeurs de fruits pourris et des arômes de « roses, glaïeuls, lys, oiseaux de paradis, azalées..., flamboyants..., goyaves..., cactées..., figuiers du pharaon... » Surtout, il trouve les clés d'Alexandrie chez des écrivains disparus. E.M. Forster, qui « esquisse un premier portrait de la ville en tant que cité spirituelle », Constantin Cavafy, qui vit au-dessus d'un bordel, limitant sa fréquentation de ces dames à un ponctuel et quotidien bonjour-bonsoir, et fixe sur des feuilles volantes ses entretiens avec les ombres du passé. « Cavafy a rendu à la vieille cité, saisie sous la molle caresse des vents d'Asie dans l'incessant mouvement de ses renaissances et de ses expirs, des souvenirs taillés dans le marbre des statues d'Alexandre, et il en est resté quelque chose. » Et, dernier visiteur légendaire, Lawrence Durrell. Installé à l'Hôtel Cecil avec balcon sur les lumières de la Corniche, il décrit « une ville fin de siècle où règnent l'inceste, la résignation, la lassitude de l'esprit, l'étiollement des reins et des cœurs, la métropole d'une autre Europe, lointaine et asiatique ».

Le Country-Club de Tanger aurait, paraît-il, « été longtemps tenu par la fille d'une des héroïnes du Quatuor d'Alexandrie... Curieux de retrouver subitement Durrell dans l'autre corne de l'Afrique ». La coïncidence s'arrête là. La ville, dont la légende veut qu'elle ait été fondée par Antée, « a un vrai goût pour la canaille ». Plus putassière, plus havre jet-set des arts et lettres, elle loge des aristocrates britanniques décadents et un peu pathétiques qui courent de cocktails en parties. Elle a accueilli et continue d'accueillir une pléiade de célébrités de tout poil : Delacroix et Matisse, éblouis par la lumière. Puis Alec Waugh (le frère d'Evelyn), Truman Capote, Gore Vidal, Kerouac, Burroughs, François-Marie Banier, qui n'osait pas aborder Beckett, Tennessee Williams, Brian Jones... Seul John Hopkins, romancier américain ami de Paul Bowles, a été omis.

« C'est curieux comme des tas de gens ont passé leur vie ici à attendre quelque chose ou quelqu'un », remarque Rondeau. C'est vrai, qu'est-ce qui les retient ? Le kif, la mélancolie, les mystères de la médina ? C'est une ville d'« expats ». En témoignent les cimetières, catholique, où races et nationalités sont mélangées, arabe, juif. Il y en a même un pour les chats et chiens. Pas étonnant, au fond, si celui qui incarne Tanger aux yeux du monde est un étranger, Paul Bowles. Cet « écrivain péripatéticien », cet « aventurier contemplatif » dont elle fut le seul port d'attache, la résume très simplement : « Il y a toujours beaucoup de police... On ne peut pas concevoir Tanger sans contrebande et sans contrebandiers. » Tel Cavafy à Alexandrie, Bowles apparaît comme son âme secrète. Lorsque, après une longue absence, Rondeau retourne le voir, le romancier lui confie, parlant des récentes métamorphoses de la ville : « Je n'avais jamais pensé que cela puisse devenir aussi horrible ». Oui, Tanger a changé, mais l'aurore, le port, le détroit sont immuables.

Marie-Caroline Aubert

## I l v r a i s o n s

● **FAR WEST, Journal de la première traversée du continent nord-américain, 1804-1806** (vol. 1 : La Piste de l'Ouest, vol. 2 : Le Grand Retour), de M. Lewis et W. Clark

A l'origine, il y a le grand projet de Jefferson, météorologue, cartographe, botaniste, ethnographe et président des États-Unis : monter une expédition pour reconnaître le cours et les sources du Missouri. Y voyant l'occasion de faire progresser le commerce, le Congrès vote le budget. Jefferson, lui, ne songe qu'à faire progresser la géographie. Pour diriger le détachement d'une quarantaine de personnes, il choisit le capitaine Lewis qui s'adjoint le lieutenant Clark. L'aventure démarre le 14 mai 1804, et Lewis et Clark se transforment en naturalistes et ethnologues au fur et à mesure qu'ils traversent des contrées riches en plantes et animaux jamais vus – du mouton des Rocheuses à grandes cornes au féroce grizzly – et rencontrent des tribus indiennes sans tirer un coup de feu. Surtout, ils consignent tout, méticuleusement, dans leur journal de route, y compris l'impressionnante découverte des chutes du Missouri. Michel Le Bris y voit « l'expression même du rêve américain » (édition établie et présentée par Michel Le Bris, traduit de l'anglais – États-Unis – par Jean Lambert. Phébus, « Libretto », 400 p. et 437 p., 66 F [10,52 €] et 75 F [11,43 €]). Première édition : Phébus, 1993.)

● **LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL, Les premiers témoignages**, choisis et présentés par Ilda Mendes dos Santos

Le 22 avril 1500, l'escadre partie de Belem sous le commandement de l'amiral portugais Pedro Alvares Cabral tomba, dans le sud de l'Atlantique, sur une belle terre couverte d'épaisses forêts. Les textes ici réunis rendent compte de cette traversée et d'autres, ultérieures, ainsi que des impressions initiales. La lettre de Pero Vaz de Caminha au roi Dom Manuel apporte la première description des « hommes de l'endroit » : « la peau cuivrée tirant sur le rouge... la lèvre inférieure percée avec un ornement blanc en os passé dedans... une sorte de perruque de plumes jaunes... » et pas un seul vêtement. Choc culturel. Amerigo Vespucci confirme la nudité, le piercing, et précise : « Les vainqueurs mangent les vaincus et la chair humaine est chez eux nourriture commune. » A part ça, magnifiques perroquets colorés, arbres parfumés, ciel serein : le paradis terrestre n'est pas loin. Et un précieux bois de teinture rouge connu depuis longtemps sous le nom de « brésil » : très vite (voir le *Livre de la nef Bretoa*), le trafic s'organise pour le compte de la couronne portugaise... (éd. Chandeigne, Magellane Poche, 192 p., 89 F [13,57 €]). Inédit.)

● **LE RÉVEIL DES TARTARES, En Mongolie sur les traces de Guillaume de Rubrouck**, de Michel Jan

En 1253, Saint Louis expédiait, via l'Asie centrale, le franciscain Guillaume de Rubrouck chez les khans de Mongolie. Plus tard, le pays s'étant refermé, les voyageurs se rendant en Chine ont emprunté les routes méridionales de la soie. Il faudra attendre la petite expédition franco-mongole de Michel Jan pour que le parcours de Rubrouck soit reconnu. En 1990, la Mongolie sort juste d'une longue période d'isolement. De Boulgan, modeste bourgade au pied de l'Altaï, à Karakorum, ancienne capitale mongole enfoncée dans l'oubli, la traversée des espaces insensibles est rude : chevaux fugueurs, blessures, nuits de glace et jours de feu, désinvolture des guides locaux... Mais « chaque matin le spectacle de la nature dans une aube naissante est une source d'émerveillement renouvelé ». Pendant ce temps, le Japon, la Grande-Bretagne, l'Allemagne convoitent comme une jeune fille à marier le pays qui s'ouvre au monde, et au bouddhisme. (Payot, « Petite Bibliothèque/Voyageurs », 220 p., 64 F [9,76 €]). Première édition : Payot & Rivages, 1998.)

● **NOUVELLES ET RÉCITS**, de Pierre Loti

Outre des nouvelles et souvenirs intimes, des pages éclatantes qui témoignent, une fois de plus, du regard attentif, mais jamais dupe, de la perception ultrasensible de ce voyageur compulsif qui s'ennuyait dès qu'il rentrait au pays. Parmi les textes dénichés dans des revues oubliées, certains sont attendus (Constantinople, Kyoto), d'autres étonnent encore : une réception saugrenue à Séoul, dans « le petit palais moderne et mesquin » de l'empereur ; un face-à-face avec le Grand Sphinx ; l'humidité lourde et oppressante de la mer d'Arabie avant d'arriver à Mascate, « clef des splendeurs ». Et la stupeur, passé la laideur de Rangoun et son « horrible banlieue de briques et de zinc », devant la multitude de pagodes d'or, de clochettes en grappes d'or, de gerbes de fleurs d'or, d'urnes d'or et de bouddhas sous leurs parasols brodés d'or. (Textes réunis et présentés par Guy Dugas et Alain Quella-Villéger, Omnibus, 844 p., 140 F [21,34 €]). Inédit.)



# A toute volée

## LES CLOCHES DE LA TERRE

Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle d'Alain Corbin.

Flammarion, « Champs », 384 p., 56 F (8,53 €).

Première édition : Albin Michel, 1994.

L'éditrice japonaise aime Alain Corbin. Si l'on excepte son superbe *Territoire du vide* (peut-être parce qu'il s'agit d'un essai sur « Le désir du rivage » en Occident?), paru chez Aubier en 1988 et désormais disponible en « Champs », et le recueil d'articles publiés chez le même éditeur sous le titre générique *Le Temps, le désir et l'horreur* (1991), tous les ouvrages grand public de l'historien ont été traduits et proposés – souvent très vite – au public nippon. Mieux, Fujiwara a édité en 1997 une suggestive *Histoire des sensibilités: Lucien Febvre, Georges Duby, Alain Corbin*, que le lecteur français ignore encore.

Sans être exceptionnel, un tel accueil est rare et dit bien la singularité d'un engagement méthodique, où bien peu concurrencent l'auteur révélé par d'inoubliables *Filles de noces* (1978). Alors que paraît un livre d'entretiens avec Gilles Heuré, où Alain Corbin se livre avec prudence et pudeur (*Historien du sensible*, La Découverte) Flammarion accueille en son catalogue le seul ouvrage du chercheur le plus singulier de sa génération à lui avoir échappé. C'est en effet dans la vénérable collection « L'évolution de l'humanité » (qu'avec Corbin, récemment, Alain Boureau, Bartolomé Clavero, Alain Cabantous ou Françoise Waquet arrachaient à une certaine torpeur) que parut, en 1994, *Les Cloches de la terre*.

C'est là le plus inattendu des chantiers pionniers de l'historien, puisqu'il s'y mettait en quête d'un paysage sonore évanoui, moins perdu dans l'archive matérielle et administrative que dans la conscience des historiens, soucieux de ne pas paraître compromettre le sérieux de leur discipline en se penchant sur ces rivalités de clochers et des émotions populaires dérisoires à leurs yeux, dignes du *Clochermerle* de Gabriel Chevalier. Ce roman humoristique de l'entre-deux-guerres porte, selon Corbin, la leçon sous-jacente d'un mépris de son objet dont il est difficile aujourd'hui de lever l'hypothèque. C'est ce que l'*historien du sensible* réussit toutefois, dans un livre exemplaire, plus marqué par la réminiscence et l'engagement personnel qu'on n'aurait pu soupçonner.

L'odorat et la vue, au cœur de ses ouvrages précédents (*Le Miasme et la jonquille: l'odorat et l'imaginaire social, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* et *Le Territoire du vide*, tous deux chez Aubier, 1982 et 1988), pouvaient appeler ce troisième volet sur l'ouïe. Le moteur de la recherche fut, en fait, plus intime: bornant avec précision le cadre de son enquête, Alain Corbin ouvrait en effet son essai par

*Fasciné depuis sa jeunesse par le langage des cloches de village qui ont longtemps appelé à la prière mais aussi averti des menaces et des dangers, célébré les événements heureux ou convoqué les populations, l'historien Alain Corbin a étudié ce paysage sonore disparu. Au-delà du folklorisme, il en raconte la magnificence puis la désorganisation*

une courte « exploration de l'inactuel », où le « scandale » des sonneries interdites met en émoi, au premier jour du Consulat, le canton de Brienne, dans l'Aube, qui, quelque trente ans plus tard, s'insurge lorsqu'il est question, pour des problèmes d'économie fiscale, de procéder à l'adjudication d'une des cloches, fêlée, de la paroisse; les « fanatiques vociférants » décrits par le maire débordé révèlent un attachement violent dont l'édile n'apprécie plus la nature. La cloche représente-t-elle l'indice d'une résistance à la déchristianisation voulue par l'épisode républicain? Dévoile-t-elle une sacralité de l'espace sonore plus large, et donc moins fragile que ne le pensaient les Conventionnels, et après eux Napoléon (constatant l'échec de l'interdiction des sonneries, maintenue malgré le rétablissement du culte par le concordat de 1801, il choisit avec pragmatisme de les restaurer pour mieux les contrôler)? Le troisième indice retenu montre l'ambiguïté de ces lectures simplistes. En 1958, à Lonlay-l'Abbaye, dans les collines de Normandie, la réfection de l'église, endommagée par les épisodes mouvementés de l'été 44, permet de rétablir la sonnerie des cloches, remplacée depuis le lendemain de la guerre par une sirène placée sur le toit de la mairie. Ce retour à la norme suscite en fait une polémique féroce, que le curé lui-même ne peut arbitrer, et qui est fatale au maire, bientôt terrassé par un infarctus. Ce conflit local, dont l'anachronisme apparent fit le régal de la jeune Europe n°1 et de *France-Soir*, Alain Corbin en fut « le témoin étonné et, d'une certaine façon, un acteur très secondaire ».

Fasciné, le jeune homme – il a alors vingt-deux ans – envisage même de mettre en branle, de nuit, la sirène menacée. Mais il renonce à cette dangereuse façon d'échauffer encore les esprits. L'épisode le marque cependant, et

l'enquête qu'il entreprit, trente ans plus tard, sur les « affaires de cloches » traduit le souci de dépasser le préjugé folkloriste pour interroger un message sensoriel traité le plus souvent avec une désinvolture que les mises en garde de Robert Mandrou n'ont pas pu atténuer.

La cloche rythme, prévient, alarme, rassemble, et cela dans un nombre de cas qui stupéfie Corbin autant que son lecteur. Un deuil, un incendie, une mobilisation, soit, mais la réunion du conseil municipal, la venue du percepteur, l'ouverture des scrutins électoraux, le ban des vendanges, la transhumance des troupeaux ou la disponibilité du taureau communal, c'est plus surprenant; et que dire de la célébration de l'anniversaire du curé, dont l'évêché lui-même s'accommode mal... C'est que, en fait, la cloche est indispensable: elle signalait depuis longtemps l'appartenance à la communauté des chrétiens (baptêmes, noces et enterrements exigent le carillonneur, et *Les Trois Cloches*, chanté par Piaf, résume, au cœur du XX<sup>e</sup> siècle, la pérennité de l'usage).

Rien n'affectait, de fait, autant les communautés médiévales que les excommunications qui condamnaient au silence le clocher. Mais on le voit, bien plus tard encore, la cloche du XIX<sup>e</sup> siècle anticipe le rôle de la presse, de l'affiche, voire de la radio ou de la télévision. C'est cette polyvalence qui fascine et, tout en reprenant un partage savant entre temps quotidien, temps liturgique et temps cérémonial – la notion en est reprise d'Alphonse Dupront –, Corbin s'intéresse avant tout à une polysémie trop vite masquée par le pieux recueillement des paysans de Millet écoutant *L'Angelus*, dans un moment fugitif où s'opère le détachement d'une communauté vis-à-vis d'un usage séculaire. Une enquête passionnante, que très peu ont prolongée depuis.

Philippe-Jean Catinchi

## e x t r a i t

Les affaires de cloches (...) révèlent un mode, disparu lui-aussi, d'attachement aux objets symboliques. Maîtriser la voix de l'autorité, irradiant du centre du territoire, constituait une forme de domination ardemment convoitée, mais qui semble aujourd'hui dérisoire. La détention de ce privilège, riche d'enjeux, ordonnait nombre de conflits au sein de la localité.

Cet objet d'étude suggère deux autres visées. Il offre l'occasion de s'interroger sur les racines de la cécité de l'histoire, sur les procédures de mise à l'écart, de constitution de ces masses dormantes, de ces continents obscurs enfouis dans les dépôts d'archives. (...) L'essentiel n'est pas ici de lutter contre la perte, contre l'effacement. Il est raisonnable de penser que les documents existent qui permettent d'étudier environ dix mille affaires de cloches dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Nonobstant le dédain affiché, l'usage des sonneries est alors pris très au sérieux par les administrateurs. Il est l'objet d'une surveillance attentive. Il constitue l'une des cibles de la visée globale de réglementation, si caractéristique de

ce temps. Les mille troubles frumentaires qui se sont déroulés au siècle dernier ont suscité un nombre considérable de travaux historiques; les affaires de cloches ont inspiré tout au plus quelques articles demeurés clandestins. Le refus de l'humilité qui consiste à se tenir à l'écoute des hommes du passé en vue de détecter et non de décréter les passions qui les animaient s'accorde à la disparition de cette lecture des sons qui constituait un paysage sonore.

L'histoire campanaire autorise, en outre, ce plaisir particulier qui consiste à étudier ce que les acteurs croyaient ne jamais pouvoir resurgir. Les ruraux du XIX<sup>e</sup> siècle étaient sans doute loin de se douter que le projet réglementariste allait permettre aux historiens de prendre en compte, avec précision, les ambitions de leur sonneur, les doléances de leur garde champêtre, les prétentions du remonteur de leur horloge; en un mot, qu'il allait autoriser le plaisir de jouir, en imagination, de l'étonnement des morts.

*Les Cloches de la terre*, p. 14



# Les Palestiniens, du peuple à l'Etat

Xavier Baron retrace avec rigueur le combat pour la naissance d'une nation

**LES PALESTINIENS. Genèse d'une nation**

de Xavier Baron.  
Seuil, « Points/histoire », 818 p.,  
72 F (10,98 €).  
(Première édition : éditions  
Le Sycomore, 1984, sous le titre  
*Les Palestiniens. Un peuple.*)

**A**yant vécu une quinzaine d'années au Proche-Orient, plus précisément au Liban, qui fut au cœur de la tourmente, Xavier Baron a pu suivre de très près, pratiquement au jour le jour, le parcours des Palestiniens de l'exil et de l'OLP, leur « unique représentant légitime ». En 1984 déjà, alors que, cédant à la facilité de la schématisation et de la diabolisation, l'Occident tenait les Palestiniens pour, au pire des « terroristes », au mieux des empêcheurs de tourner en rond, qui plus est menaçants pour la sécurité d'Israël, Xavier Baron avait « osé » parler d'eux comme d'un « peuple ». C'était alors le titre de son ouvrage : *Les Palestiniens. Un peuple.*

C'est une version revue, mise à jour et complétée (jusqu'à la fin décembre 1999) qui vient de paraître en « Points/Seuil ». Une nouvelle fois le titre en dit long : *Les Palestiniens. Genèse d'une nation.* Car, entre 1984 et 1999, les Palestiniens ont remporté de haute lutte la reconnaissance de leur identité, de leurs droits en tant que « peuple », qui constitue une communauté politique, et qui, si l'on s'en tient à l'une des caractéris-

tiques d'une nation, est personnifié par une autorité souveraine – ou en voie de l'être – au sein de leur propre Etat.

Avec un souci scrupuleux de la relation précise et concise des faits, sans fioritures ni digressions idéologiques ou partisans, Xavier Baron raconte l'histoire d'un peuple depuis la chute de l'Empire ottoman. C'est une histoire déterminée à l'origine par les seuls intérêts de la puissance mandataire, la Grande-Bretagne, dont les promesses et la politique contradictoires – voire la duplicité –, selon qu'elles s'adressaient aux Arabes ou aux Juifs, ont semé les germes du conflit. Quant aux multiples épisodes dramatiques de l'histoire de ce peuple, ils furent, comme le montre Xavier Baron, étroitement liés au contexte international et surtout régional, lui-même grandement déterminé en retour par l'évolution du mouvement national palestinien et de la « cause palestinienne ».

Les Palestiniens se sont longuement arc-boutés sur le refus de reconnaître l'Etat d'Israël, fondé à leurs yeux sur une injustice d'autant plus grande que l'Etat hébreu, dès sa création, a débordé, par la conquête, des frontières définies par la résolution de partage de l'ONU du 29 novembre 1947, portant création d'un Etat juif, et d'un autre, arabe, en Palestine. C'est la génération des camps de réfugiés qui fut le vivier des organisations de la résistance palestinienne, dont les plus importantes se sont regroupées au sein de l'Organisa-

tion de libération de la Palestine. Mais certaines de ces organisations ont également été les instruments de régimes arabes dont aucun, ou presque, ne s'est résigné à l'idée de respecter l'indépendance du pouvoir de décision palestinien.

Des détournements d'avions et des attentats terroristes à l'amendement de la Charte de l'OLP en passant par tous les succès et les échecs d'un combat à la fois militaire et politique, Xavier Baron n'élude aucun épisode de l'histoire des Palestiniens, et éclaire, sans complaisance, les circonstances dans lesquelles l'OLP et/ou ses différentes composantes ont évolué. Et si, d'un bout à l'autre de son livre, il demeure soucieux de coller aux faits, il n'en tire pas moins cette constatation consignée dans son avant-propos : « (...) Si le drapeau palestinien flotte sur quelques villes palestiniennes, encerclées par des routes militaires et des colonies, le processus d'Oslo n'a pas encore apporté les réponses essentielles attendues par les Palestiniens, écrit-il. Ils ne savent toujours pas quel sera leur territoire, quand naîtra leur Etat, où seront les frontières, quels seront leurs droits à Jérusalem, quelle sera leur place dans la communauté internationale et quel sera le sort des centaines de milliers de réfugiés disséminés dans les camps des pays arabes. Seuls au Proche-Orient, les Palestiniens vivent dans cette incertitude dont l'Intifada a montré combien elle peut leur être insupportable. »

**Mouna Naïm**

# Le monstre aux yeux verts

**JALOUSIES**

de Denise Lachaud.  
Hachette, « Pluriel »,  
192 p., 45 F (6,86 €).  
(Première édition :  
Denoël, 1998.)

La jalousie, ce « monstre aux yeux verts », disait Shakespeare, a-t-elle toutes raisons de se dissimuler comme elle le fait, se parant des masques les plus divers, au point d'être confondue, parfois, avec l'envie ou l'insatiabilité qui fait l'avarice ? Denise Lachaud, qui est psychanalyste et enseigne la psychopathologie à l'université de Picardie, tente, ici, de cerner la manifestation « abrupte, absurde, brutale » de ce sentiment « sauvage » qui peut tenir de l'hystérie quand il cherche à détruire ou de la névrose obsessionnelle quand il est vécu sur le mode de l'abandon. Mais, au-delà des pathologies délirantes, elle tente de donner un statut à la jalousie, sans la sortir toutefois du champ de la psychanalyse.

Après Lacan, qui avait déjà dit beaucoup sur le sujet, et ce dès 1936, elle voit dans la jalousie une expérience fondatrice de la mise en place du sujet, une identification mentale beaucoup plus qu'une rivalité vitale. Mais une identification « ratée ». Alors que l'envie, processus imaginaire, serait un moment inévitable de la constitution du désir et, en cela, organisatrice du lien social, la jalousie, cette « part maudite » de nous-mêmes, comme aurait dit Georges Bataille, n'est pas vécue comme une revendication, mais bien plutôt comme « une plainte permanente » sur la condition malheureuse du laissé-pour-compte au profit de tous les autres. Ainsi la jalousie nous en dirait beaucoup sur nous-mêmes. Quand elle nous parle d'amour, elle ne nous désigne pas l'objet de nos désirs. Elle nous renvoie à l'amour que nous ne pouvons nous porter à nous-même sans y associer l'objet de ces désirs, fussent-ils en devenir l'objet de nos cauchemars.

**André Meury**

**A. My**

# Le chant de la Kabylie

L'art du récit berbère retrouvé dans les souvenirs de la mère du poète Jean Amrouche

**HISTOIRE DE MA VIE**

de Fadhma Aïth Mansour Amrouche.  
La Découverte/Poche, 222 p.,  
49 F (7,47 €).  
(Première édition :  
éd. Maspero, 1968.)

**C'**est l'histoire vraie d'une vie, de celles que les mères écrivent parfois quand un de leurs fils le demande. Ce fils était Jean Amrouche (1906-1962), né à Ighil-Ali en Kabylie, normalien, passionné de poésie kabyle et poète lui-même. Nourri de culture française, il fondera la revue *L'Arche*, collaborera à *Combat*, à la Radiodiffusion française et, déchiré, prendra parti pour l'indépendance algérienne. Le 16 avril 1945, sur papier à en-tête (République française, ministère de l'information, Radiodiffusion française), Jean Amrouche écrit à sa mère : « En marchant dans Paris il m'arrive de rêver que tu es à mon bras. (...) Tu traînes tes pauvres pieds dans tes vieilles savates, tu croises ton fichu décoloré sur ta poitrine. (...) Au mo-

ment où je commence à entrevoir ce sur quoi doit porter mon effort principal, je fais encore appel à toi. » Jean Amrouche demande à sa mère de rédiger ses souvenirs. « Un enseignement de grand prix, précise-t-il, peut s'en dégager. »

Fadhma Aïth Mansour Amrouche a, alors, soixante-deux ans. Née hors mariage, très vite confiée par sa mère à un orphelinat, elle n'aura de cesse de revendiquer sa dignité. Pense-t-elle la trouver dans l'étude, la conversion au catholicisme, le mariage ? A seize ans, la petite bâtarde kabyle, rejetée par une société impitoyable qui accepte mal les différences, est déjà envahie par une conviction qui ne la quittera plus, celle d'être une exilée. Pour mieux vivre, elle suit son mari en Tunisie. Elle lui donne sept enfants qui recevront tous deux prénoms, l'un chrétien, l'autre musulman. Elle passera quarante ans en Tunisie, avant de connaître deux nouveaux départs, vers Paris puis vers la Bretagne, où elle mourra en 1967.

Ses souvenirs, faits des travaux et des jours, des naissances, des morts, de la

misère, du regret du pays perdu, ont la douceur d'une douleur, d'autant plus bouleversante qu'on la devine sans remède. On y retrouve ce « pouvoir d'ébranlement », cette « vertu d'incantation » que Jean Amrouche reconnaissait à sa mère quand elle entonnait « d'une voix blanche et presque sans timbre, infiniment fragile et proche de la brisure », les vieux chants berbères de Kabylie.

Narratrice à la mémoire à peu près infaillible, Fadhma poursuivait ainsi l'art admirable, reconnu aux Kabyles, de construire un récit. Taos Amrouche (1913-1976), fille de Fadhma, écrira nombre de ces contes reçus de sa mère (*Le Grain magique*, éd. Maspero, 1966, et *La Découverte/poche*, 1996). Elle les chantera longtemps sur scène, pour que ces monodies millénaires n'en finissent pas de résonner. En Fadhma, Jean et Taos, Kateb Yacine verra trois chantres irremplaçables de l'Algérie profonde. La vérité enfin reconnue de la petite exilée.



## Les rimes du rap

### LE RAP FRANÇAIS

de Jean-Claude Perrier.  
Ed. de La Table ronde,  
« La Petite Vermillon »,  
287 p., 45 F (6,86 €).  
(Inédit.)

En rassemblant quarantevingt-dix textes d'une trentaine de rappers tels que Suprême NTM, Alliance Ethnik, Doc Gynéco, Stomy Bugsy, Manau ou encore Busta Flex, Jean-Claude Perrier a, dit-il, « privilégié l'inspiration, l'originalité, la virtuosité de l'écriture ». Si tous les textes ne conjuguent pas nécessairement ces trois qualités, leur compilation permet, en revanche, de prendre la mesure du renouveau poétique qu'a insufflé le rap dans la chanson française. Et de se rendre compte de la récurrence de certains thèmes derrière la diversité d'expression musicale.

Car, qu'ils le fassent en rimes heureuses ou hasardeuses, en stances lyriques (IAM) ou style uppercut (NTM), la majorité des auteurs tentent de redistribuer les cartes du jeu social. Ancré dans le quotidien, le rap martèle en effet sa morale, laquelle stipendie tout à la fois le racisme, l'argent facile, la corruption, l'opportunisme politique, les ravages de la drogue, l'intégrisme religieux ou les bavures policières. Enfants de la télévision, ses adeptes s'érigent volontiers en éditorialistes de l'actualité. Plusieurs productions abordent toutefois des sujets plus légers. C'est ainsi qu'aux récits de faits-divers, aux coups de gueule contre une société à deux vitesses, succèdent des couplets sentimentaux. Car, comme le note Claude M'Barali, alias MC Solaar, dans *Matière grasse contre matière grise* : « Sans vantardise excessive le rap est l'une des solutions/ Pour parler des problèmes sans discrimination. » Une chose est sûre : cette entreprise éditoriale ne dépare pas dans une collection connue jusque-là pour ses anthologies poétiques plus « traditionnelles ».

Macha Séry

## Une construction de maçon

Histoire sociale et culturelle des « frères » : une somme exhaustive et accessible

### ENCYCLOPÉDIE

#### DE LA FRANC-MAÇONNERIE

sous la direction d'Eric Saunier.  
Le Livre de poche,  
« La Pochotèque »,  
984 p., 169 F (25,76 €).  
(Inédit.)

La « maçonnerie » sera-t-elle, un jour, en mesure de sortir véritablement la franc-maçonnerie du temple ? Si le mot n'est pas encore entré dans les dictionnaires courants, c'est peut-être que la discipline n'a pas fini de s'interroger sur son objet : « La maçonnerie est-elle un phénomène assez polymorphe et assez spécifique pour susciter une discipline autonome ? » Yves Hivert Messeca, qui pose la question, est l'un des quarante-cinq collaborateurs, français ou étrangers, maçons ou non, qu'Eric Saunier a réunis pour proposer au grand public une encyclopédie susceptible de cerner le « projet maçonnique » en le débarrassant des stéréotypes les plus courants qui l'accompagnent. Historiens (comme Jacqueline Lalouette), sociologues (comme Bertrand Méheust), philosophes (comme Vladimir Biaggi), musicologues (comme Christine Naslin-Gaudin), ethnologues (comme Christine Bergé) et aussi sémiologues, linguistes, psychanalystes, tous sont convaincus que l'analyse et l'interprétation du fait maçonnique ont trop longtemps été brouillées par l'importance accordée à des « faits infertiles » (le prétendu rôle joué par la franc-maçonnerie dans le déclen-

chement de la Révolution française, tel que le voyait Augustin de Barruel, par exemple), comme par les débats idéologiques ou doctrinaux internes aux obédiences.

L'encyclopédie qu'ils proposent – en 620 articles et 450 illustrations – bénéficie des profondes mutations qu'ont connues récemment les études maçonniques, balbutiantes, notamment en France, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Les travaux « raisonnés » de René Le Forestier ou d'Alain Le Bihan, de Pierre Chevallier ou de Daniel Ligou ont tracé la voie. Mais c'est Maurice Agulhon qui, liant véritablement l'histoire de la maçonnerie aux évolutions touchant l'histoire générale, a ouvert le champ de réflexion novateur. Il a rendu à la sociabilité maçonnique sa place dans la société française au moment où l'Allemand Jurgen Habermas, engagé dans une réflexion globalisante, s'interrogeait sur la fonction d'un « espace loge » dans le processus de privatisation qui touche la sphère sociale dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étude de la franc-maçonnerie sortait du « romantisme », de l'hagiographie, de la polémique, pour s'orienter vers l'anthropologie historique, l'analyse des causes, la reconstitution d'un univers mental.

C'est bien une telle histoire sociale et culturelle de la franc-maçonnerie qui est ici présentée. Qu'ils concernent une entité géographique (l'Alsace-Lorraine ou la Turquie), un personnage (Abd-el-Kader ou Jean Zay, mais aussi Hugo Pratt), un temps de l'histoire (l'affaire Dreyfus ou la

Résistance), une profession (chansonniers ou négriers), nombre d'articles apportent au fait maçonnique une épaisseur historique inattendue. Ils accompagnent un choix de loges maçonniques sélectionnées pour leur prestige ou la représentativité de leur cheminement historique : Les Neuf Sœurs (comme les neuf Muses), par exemple, l'une des plus brillantes de l'Ancien Régime ; elle verra passer un Voltaire repentant à l'égard des maçons et les plus brillants acteurs des secondes Lumières.

Mais il n'y aurait pas de maçonnerie sans un inventaire, une analyse et une interprétation des contenus, des relations et des formes symboliques propres à la franc-maçonnerie. Ils y sont. L'« art royal », comme on désigne encore parfois l'approche maçonnique, est présenté dans la multiplicité de ses obédiences et de ses pratiques. Une manière efficace de faire apparaître la diversité attachée à la franc-maçonnerie, qui peut être une discipline d'éveil, une tradition, une éducation morale et civique, un club de réflexion politique, un laboratoire d'idées ou, selon Bruno Etienne, « une société spirituelle (pneumatique) qui produit de l'égrégore et aussi une société démocratique qui produit des effets sociaux ». La franc-maçonnerie, longtemps diabolisée et menacée, avait bien besoin d'une somme tant exhaustive qu'accessible, qui lui restitue, sans faiblesse coupable, son idéal, fait, pour l'essentiel, de liberté, de fraternité et de justice.

A. My

## Rome, creuset baroque

Le tournant artistique du début du XVII<sup>e</sup> siècle vu par le poète Yves Bonnefoy

### ROME, 1630. L'HORIZON DU PREMIER BAROQUE

suivi de **Un siècle du culte  
des images**

d'Yves Bonnefoy.

Flammarion, « Champs », 286 p.,  
155 ill., 63 F (9,60 €).  
(Premières éditions : Flammarion,  
1970 et 1989, puis 1994.)

Autant d'insouciance que d'ostentation, les dépenses sont supérieures aux revenus. » Telle est la définition que donne Yves Bonnefoy des bases économiques du faste romain, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Tel est le contexte dans lequel naît puis s'épanouit l'art baroque. Toute comparaison avec le kitsch qui déferle sur l'actuelle New York, ses habitants surendettés mais ses boursiers triomphants ne serait pas forcément pertinente.

Cependant... Le monde italien de ce début de XVII<sup>e</sup> est aussi instable que la fin du deuxième millénaire : Galilée en a bouleversé la vision. La Lune a des montagnes, comme la Terre. Comme la Terre, les

astres sont matière, donc corruptibles. Dieu est donc ailleurs. Idée terrifiante, mais aussi libératrice. C'est le moment où Bernin travaille au Baldaquin de l'église Saint-Pierre. Et là, intervient un tournant décisif : « Ce que Bernin considère, ce n'est plus tel objet "en soi" (c'est-à-dire, en fait, dans son apparence), mais notre rapport à lui, la figure d'une rencontre. Bernin a opéré la transposition du visuel (ce leurre) à l'existential, du connu au vécu... » Bernin, dressant son Baldaquin à la croisée du transept de la basilique, « institue un axe qui va de qui entre dans l'église à la présence de Dieu, là devant lui. Il met en place une expérience de la transcendance divine qui discrédite les faux-semblants auxquels se laissent les autres moments de l'existence. »

Le choix de l'année 1630 conduit Yves Bonnefoy à négliger les liens que l'art baroque entretient avec la Contre-Réforme, qui prend son essor une quinzaine d'années après. Les définitions qu'il en donne ne sont pas toujours celles qu'on enseigne dans les facultés d'histoire de l'art : elles ont une dimension autre, plus spirituelle.

Mais les trente premières années du siècle présentent justement cet intérêt de voir cohabiter le pré-baroque et ce qui deviendra le classicisme : Bernin apprécie Poussin, et le creuset romain est un lieu de vie et d'échanges. Qui visite Rome en 1630 peut croiser la famille Barberini, le pape et ses neveux, les cardinaux qui entretiennent une cohorte d'artistes, mais aussi des marchands de tableaux un peu véreux ; on y construit simultanément une douzaine d'églises et on y recense, dans le seul quartier de Santa Maria del Popolo, 1 203 courtisanes, qui seront autant de modèles pour les vierges baroques ; on y voit peindre Pierre de Cortone, Lanfranc et le jeune Pietro Testa, alors débutant ; on y côtoie Vélasquez, de passage, mais aussi une importante colonie française, les Poussin, Le Lorrain, Vouet (qui quitte Rome en 1627), le Lyonnais Jacques Stella, qui y goûte la prison ; ou Claude Mellan, qui multiplie les gravures. A Rome, un habitant sur cent est peintre, sculpteur ou architecte. La belle ville. Et le bel ouvrage d'un poète qui nous la livre.

Harry Bellet



● **LITTÉRATURE FRANÇAISE**

**ANONYME**  
*Tristan et Iseut*  
 Adaptation en français moderne de Pierre Dalle Nogare. Libro, n° 357, 96 p., 10 F (1,52 €).

**BATUT Maryse**  
*Un parfum de lavande*  
 Le Livre de poche, n° 14824, 192 p., 28 F (4,27 €).

**BAUCHAU Henry**  
*Œdipe sur la route*  
 J'ai lu, n° 5501, 288 p., 38 F (5,79 €).

**BENMALEK Anouar**  
*Les Amants dénués*  
 Le Livre de poche, n° 14855, 352 p., 36 F (5,49 €).

**BRAUDEAU Michel**  
*Naissance d'une passion*  
 Gallimard, Folio, n° 3348, 592 p., 55 F (8,38 €).

**COMBESCOT Pierre**  
*Le Songe de Pharaon*  
 Le Livre de poche, n° 14851, 320 p., 33 F (5,03 €).

**CONSTANT Paule**  
*Confidence pour confiance*  
 Gallimard, Folio, n° 3349, 240 p., 29 F (4,42 €).

**DAC Pierre et ROGNONI Louis**  
*Bons baisers de partout. Opération Tuptutla (3)*  
 Libro, n° 326, 96 p., 10 F (1,52 €).

**DAENINCKX Didier**  
*Passages d'enfer*  
 Gallimard, Folio, n° 3350, 320 p., 36 F (5,49 €).

**DENUZIÈRE Maurice**  
*Romandie*  
 J'ai lu, n° 5509, 640 p., 51 F (7,77 €).

**DESCHAMPS Fanny**  
*Pauline de sa jeunesse*  
 Le Livre de poche, n° 14848, 448 p., 44 F (6,71 €).

**FREGNI René**  
*Où se perdent les hommes*  
 Gallimard, Folio, n° 3354, 192 p., 25 F (3,81 €).

**GIONO Jean**  
*Les Récits de la demi-brigade*  
 Gallimard, Folio, n° 3351, 192 p., 29 F (4,42 €).

**GUÉNARD Tim**  
*Plus fort que la haine*  
 J'ai lu, n° 5502, 224 p., 28 F (4,27 €).

**HAMON Hervé**  
*L'Abeille d'Ouessant*  
 Seuil, Points, n° 736, 288 p., 42 F (6,40 €).

**LAPOUGE Gilles**  
*Besoin de mirages*  
 Seuil, Points, n° 737, 256 p., 42 F (6,40 €).

**LAVAYSSIÈRE Hervé**  
*Confessions d'un salopard*  
 Baleine, Velours, 224 p., 45 F (6,86 €).

**LE BRIS Michel**  
*La Porte d'or*  
 Seuil, Points, n° 738, 416 p., 45 F (6,86 €).

**LE BRIS Michel**  
*Les Flibustiers de la Sonore*  
 J'ai lu, n° 5508, 576 p., 51 F (7,77 €).

**LONDRES Albert**  
*Les Prisons de Londres : Dante n'avait rien vu ; Au bain ;*

*L'Homme qui s'éleva ; Chez les fous*  
 Arléa, Arléa-poche, quatre volumes, 140 F (21,34 €).

**MEMMI Albert**  
*Les Bonheurs d'Albert Memmi : Bonheurs ; L'Exercice du bonheur ; Ah, quel bonheur !*  
 Arléa, Arléa-poche, trois volumes, 100 F (15,24 €).

**MERLE Robert**  
*La Gloire et les Périls : Fortune de France. Tome XI*  
 Le Livre de poche, n° 14865, 576 p., 45 F (6,86 €).

**MESSADIÉ Gerald**  
*Un prince sans couronne : Moïse. Tome I*  
 Le Livre de poche, n° 14849, 448 p., 44 F (6,71 €).

**NAVARRÉ Marguerite de**  
*L'Heptaméron*  
 Edition présentée et annotée par Nicole Cazauran. Texte établi par Sylvie Lefèvre. Gallimard, Folio classique, n° 3359, 768 p., 75 F (11,43 €).

**PELOT Pierre**  
*La Forêt muette*  
 Seuil, Points, n° 731, 192 p., 35 F (5,34 €).

**PIZAN Christine de**  
*Le Livre du chemin de longue étude*  
 Traduit de l'ancien français par Andrea Tarnowski. Le Livre de poche, Lettres gothiques, n° 4458, 448 p., 60 F (9,15 €).

**PRÉVERT Jacques**  
*Imaginaires*  
 Gallimard, Folio, n° 3383, 128 p., 29 F (4,42 €).

**ROBERTS Jean-Marc**  
*Une petite femme*  
 Le Livre de poche, n° 14856, 160 p., 23 F (3,51 €).

**SAINT-ANDRÉ Alix de**  
*Archives des anges*  
 Gallimard, Folio, n° 3355, 256 p., 36 F (5,49 €).

**TIRTIAUX Bernard**  
*Le Puisatier des abîmes*  
 Gallimard, Folio, n° 3357, 400 p., 40 F (6,10 €).

**TRISTAN Frédéric**  
*Pique-nique chez Tiffany Warton*  
 Le Livre de poche, n° 14857, 192 p., 26 F (3,96 €).

**VANOYEKE Violaine**  
*Le Pschent royal : La Pharaonne. Tome II*  
 Le Livre de poche, n° 14850, 288 p., 29 F (4,42 €).

**VIAN Boris**  
*Le Loup-Garou*  
 Le Livre de poche, n° 14853, 192 p., 28 F (4,27 €).

**VIDAL Laurence**  
*Les Amants de Grenade*  
 Le Livre de poche, n° 14859, 352 p., 35 F (5,34 €).

**WIAZEMSKY Anne**  
*Une poignée de gens*  
 Gallimard, Folio, n° 3358, 256 p., 29 F (4,42 €).

● **LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE**

**ALEXIE Sherman**  
*Indian Killer*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Lederer. 10/18, Domaine étranger, n° 3178, 416 p., 50 F (7,62 €).

**ALLISON Dorothy**  
*Retour à Cayro*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Valencia. 10/18, Domaine étranger, n° 3182, 544 p., 55 F (8,38 €).

**COLOANE Francisco**  
*Le Sillage de la baleine*  
 Traduit de l'espagnol (Chili) par François Gaudry. Seuil, Points, n° 739, 304 p., 42 F (6,40 €).

**DURRELL Lawrence**  
*Le Quatuor d'Alexandrie : Balthazar*  
 Traduit de l'anglais par Roger Giroux. Le Livre de poche, n° 3329, 320 p., 39 F (5,95 €).

**DURRELL Lawrence**  
*Le Quatuor d'Alexandrie : Justine*  
 Traduit de l'anglais par Roger Giroux. Le Livre de poche, n° 3328, 320 p., 39 F (5,95 €).

**DYER Geoff**  
*La Couleur du souvenir*  
 Traduit de l'anglais par Rémy Lambrechts. 10/18, Domaine étranger, n° 3181, 320 p., 47 F (7,17 €).

**EMERSON Ralph**  
*La Confiance en soi*  
 Suivi d'un essai de Maurice Maeterlinck. Traduit de l'anglais par Monique Begot. Rivages, Rivages/Poche, Petite Bibliothèque, n° 310, 224 p., 59 F (9,01 €).

**ENDO Shusaku**  
*Le Fleuve sacré*  
 Traduit du japonais par Minh Nguen-Mordvinoff. Gallimard, Folio, n° 3353, 336 p., 40 F (6,10 €).

**FOWLES John**  
*Daniel Martin*  
 Traduit de l'anglais par Annie Saumont. Le Livre de poche, n° 14858, 928 p., 60 F (9,15 €).

**GREENE Graham**  
*La Fin d'une liaison*  
 Traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. 10/18, Domaine étranger, n° 3174, 336 p., 47 F (7,17 €).

**GUIMARAES ROSA Joao**  
*Mon oncle le jaguar*  
 Traduit du portugais (Brésil) par Jacques Thiérot. 10/18, Domaine étranger, n° 3176, 112 p., 25 F (3,81 €).

**INOUE Hisashi**  
*Je vous écris*  
 Traduit du japonais par Karine Chesneau. Philippe Picquier, Picquier Poche, n° 135, 248 p., 49 F (7,47 €).

**KADARÉ Ismaïl**  
*Novembre d'une capitale*  
 Traduit de l'albanais par Jusuf Vriani. Le Livre de poche, n° 14852, 224 p., 33 F (5,03 €).

**KAFKA Franz**  
*Récits, romans, journaux*  
 Edition établie et présentée par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent. Textes traduits de l'allemand par Axel Nesme, François Mathieu et Marthe Robert. Le Livre de poche, La Pochothèque, n° 3248, 1520 p., 155 F (23,63 €).

**KATAÏ Tayama**  
*Futon*  
 Traduit du japonais par Amina Okada. Le Serpent à plumes, Motifs, n° 103, 168 p., 35 F (5,34 €).

**KONGOLI Fatos**  
*L'Ombre de l'autre*  
 Traduit de l'albanais par Edmond Tupja. Rivages, Rivages/Poche, Bibliothèque étrangère, n° 301, 320 p., 59 F (9,01 €).

**LEC Stanislaw Jerzy**  
*Nouvelles pensées échevelées*  
 Traduit du polonais par André et Zofia Kozimos. Rivages, Rivages/Poche, Petite Bibliothèque, n° 306, 288 p., 48 F (7,33 €).

**LURIE Alison**  
*Un été à Key West*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Céline Schwallier. Rivages, Rivages/Poche, Bibliothèque étrangère, n° 300, 384 p., 59 F (9,01 €).

**MAYLE Peter**  
*La Femme aux melons*  
 Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal. Seuil, Points, n° 741, 288 p., 39 F (5,95 €).

**MIZUKAMI Tsutomu**  
*Poupées de bambou*  
 Traduit du japonais par Didier Chiche. Philippe Picquier, Picquier Poche, n° 136, 224 p., 49 F (7,47 €).

**PÉREZ-REVERTE Arturo**  
*Le Capitaine Alariste. Tome II*  
 Traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Quijano. Seuil, Points, n° 740, 304 p., 35 F (5,34 €).

**SANTIS Pablo de**  
*La Traduction*  
 Traduit de l'espagnol (Argentine) par René Solis. Métailié, Bibliothèque hispano-américaine, 136 p., 85 F (12,96 €).

**SCHWARZENBACH Annemarie**  
*Orient exils*  
 Traduit de l'allemand et présenté par Dominique Miermont. Payot, Petite Bibliothèque, Payot/Voyageurs, n° 384, 216 p., 64 F (9,77 €).

**SELVADURAI Shyam**  
*Drôle de garçon*  
 Traduit de l'anglais (Canada) par Frédéric Limare et Susan Fox-Limare. 10/18, Domaine étranger, n° 3183, 304 p., 47 F (7,17 €).

**SHE Lao**  
*Quatre générations sous un même toit. Tome II*  
 Traduit du chinois par Chantal Andro. Gallimard, Folio, n° 3356, 752 p., 55 F (8,38 €).

● **POÉSIE**  
**HOUELLEBECQ Michel**  
*La Poursuite du bonheur*  
 Libro, n° 354, 96 p., 10 F (1,52 €).

● **THÉÂTRE**  
**CORNEILLE**  
*Le Menteur*  
 Edition présentée, établie et annotée par Jean Serroy. Gallimard, Folio théâtre, n° 64, 384 p., 40 F (6,10 €).

**SARRAUTE Nathalie**  
*C'est beau*  
 Gallimard, Folio théâtre, n° 63, 120 p., 25 F (3,81 €).

● **ROMANS**  
**POLICIERS**  
**AUBERT Brigitte**  
*Cousu de fil noir*  
 Seuil, Points Policier, 208 p., 39 F (5,95 €).

**BUSINO Jean-Jacques**  
*Le Théorème de l'autre*  
 Rivages, Rivages/Noir, n° 358, 176 p., 48 F (7,33 €).

**CARD Gilles**  
*Question de symétrie*  
 Métailié, Métailié noir, n° 16, 280 p., 52 F (7,93 €).

**CAROFF Martial**  
*Ys en automne*  
 Terre de brume, Granit noir, 272 p., 49 F (7,47 €).

**CASE John**  
*Genesis*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicole Hibert. Le Livre de poche, n° 17131, 512 p., 46 F (7,01 €).

**CHRISTIE Agatha**  
*Tant que brillera le jour*  
 Traduit de l'anglais par Pascal Aubin, Michel Averlant et Jean-Claude Dieuleveux. Le Livre de poche, n° 14863, 256 p., 29 F (4,42 €).

**DAVIES Linda**  
*Les Miroirs sauvages*  
 Traduit de l'anglais par Marie-Lise Hieaux-Heitzmann. Le Livre de poche, n° 17127, 448 p., 40 F (6,10 €).

**DAVIS Mildred**  
*Mort de quelqu'un*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gérard de Chergé. Rivages, Rivages/Mystère, n° 37, 240 p., 52 F (7,94 €).

**DECROIX Daniel**  
*Rue du cirque*  
 Baleine, Instantanés de polar, 210 p., 49 F (7,47 €).

**DEUTSCH Richard**  
*Echec à la Rennes*  
 Terre de brume, Granit noir, 192 p., 49 F (7,47 €).

**DIMERCURIO Michael**  
*Coulez le « Barracuda »*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Chapuis et le commandant Denis Chapuis. Le Livre de poche, n° 17128, 512 p., 45 F (6,86 €).

**EYRE Elizabeth**  
*Rideau pour le cardinal*  
 Traduit de l'anglais par Gilles Berton. 10/18, Grands détectives, n° 3206, 240 p., 41 F (6,25 €).

**FOIS Marcello**  
*Sheol*  
 Traduit de l'italien par Catherine Pitiot. Seuil, Points, n° 735, 256 p., 42 F (6,40 €).

**GUERMICHE Salah**  
*L'Homme de la première phrase*  
 Rivages, Rivages/Noir, n° 357, 224 p., 52 F (7,94 €).

**GWASKELL Louarnig**  
*Le Petit Doigt du grand architecte*  
 Terre de brume, Granit noir, 304 p., 54 F (8,23 €).

**JAMES Bill**  
*Lolita Man*  
 Traduit de l'anglais par Danièle et Pierre Bondil. Rivages, Rivages/Noir, n° 355, 320 p., 62 F (9,47 €).



**JAMES P. D.**  
*Une certaine justice*  
 Traduit de l'anglais par Denise Meunier. Le Livre de poche, n° 14862, 512 p., 45 F (6,86 €).

**JAPP Andrea H.**  
*La Raison des femmes*  
 Le Livre de poche, n° 17129, 288 p., 30 F (4,57 €).

**KOECHLIN Stéphane**  
*Jeux de Roumains, jeux de vilains*  
 Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

**LEON Donna**  
*Entre deux eaux*  
 Traduit de l'anglais par William Olivier Desmond. Seuil, Points, n° 734, 336 p., 39 F (5,95 €).

**LIGNY Jean-Marc**  
*Le cinquième est dément*  
 Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

**LITTELL Robert**  
*Les Enfants d'Abraham*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Natalie Zimmermann. Gallimard, Folio policier, n° 157, 336 p., 36 F (5,49 €).

**MARHIC Renaud**  
*Hermes et idées noires*  
 Terre de brume, Granit noir, 256 p., 49 F (7,47 €).

**MACDONALD Ross**  
*La Côte barbare*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par M. Michel-Tyl. 10/18, Grands détectives, n° 3210, 208 p., 41 F (6,25 €).

**MARININA Alexandra**  
*La Mort et un peu d'amour*  
 Traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain. Seuil, Policiers, n° 742, 400 p., 42 F (6,40 €).

**MARSH Ngaio**  
*La Source de tout mal*  
 Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Michel Duchain. 10/18, Grands détectives, n° 3149, 384 p., 50 F (7,62 €).

**PAGAN Hugues**  
*Dernière station avant l'autoroute*  
 Rivages, Rivages/Noir, n° 356, 448 p., 59 F (9,01 €).

**PORNON Francis**  
*Saône interdite*  
 Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

**POUCHÈLE Bernard**  
*Pas de garde-fou pour le garde des sceaux*  
 Terre de brume, Granit noir, 144 p., 44 F (6,71 €).

**SIMENON Georges**  
*Faubourg*  
 Gallimard, Folio policier, n° 158, 192 p., 20 F (3,05 €).

**SIMENON Georges**  
*Maigret et le clochard*  
 Le Livre de poche, n° 14 229, 192 p., 30 F (4,57 €).

**SIMENON Georges**  
*Le Rapport du gendarme*  
 Gallimard, Folio policier, n° 160, 192 p., 29 F (4,42 €).

**SIMENON Georges**  
*Les Trois Crimes de mes amis*  
 Gallimard, Folio policier, n° 159, 192 p., 29 F (4,42 €).

**THOMAS Louis C.**  
*Une femme de trop*  
 Gallimard, Folio policier, n° 156, 240 p., 29 F (4,42 €).

**WENTWORTH Patricia**  
*Anna, où es-tu ?*  
 Traduit de l'anglais par Bernard Cucchi. 10/18, Grands détectives, n° 3184, 320 p., 47 F (7,17 €).

**WERBER Bernard**  
*Le Père de nos pères*  
 Le Livre de poche, n° 14847, 384 p., 39 F (5,95 €).

● **ROMANS FANTASTIQUES ET DE SCIENCE-FICTION**  
**BORDAGE Pierre**  
*Les Derniers Hommes (4) : Les Chemins du secret*  
 Librio, n° 335, 96 p., 10 F (1,52 €).

**HERBERT Frank et Brian**  
*L'Homme de deux mondes*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Guy Abadia. Le Livre de poche, n° 7223, 608 p., 50 F (7,62 €).

**MATHESON Richard**  
*La Maison enragée et autres nouvelles fantastiques*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Collon et Jacques Chambon. Librio, n° 355, 96 p., 10 F (1,52 €).

**SHEA Michael**  
*La Revanche de Cugel l'Astucieux*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Doug Headline. J'ai lu, n° 5522, 256 p., 35 F (5,34 €).

**SILBERBERG Robert**  
*Tom O'Bedlam*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrick Berton. Le Livre de poche, n° 7222, 416 p., 40 F (6,10 €).

**VANCE Jack**  
*Cugel l'Astucieux*  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Doug Headline. J'ai lu, n° 707, 224 p., 31 F (4,73 €).

● **JEUNESSE**  
**AMELIN Michel**  
*Mon cœur fait poum poum pour le DJ*  
 Illustrations de Dominique Corbasson. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 192 p., 44 F (6,71 €).

**AVI**  
*Punch et Judy*  
 Père Castor-Flammarion, Castor poche, 160 p., 24 F (3,66 €).

**BEN KEMOUN Hubert**  
*A fond les rollers !*  
 Illustrations de Frédéric Bénaglia. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,34 €).

**BEN KEMOUN Hubert**  
*Le renne est-il la reine ?*  
 Illustrations de Bruno Heitz. Casterman Jeunesse, Histoires Six & Plus, Pas si bêtes I, n° 144, 32 p., 28 F (4,27 €).

**BENSON Stéphanie**  
*Le Cheval fantôme*  
 Syros Jeunesse, Souris noire, 128 p., 29 F (4,42 €).

**BRADBURY Ray**  
*L'Homme brûlant et autres nouvelles*  
 Présentation et dossier-jeu de Patrice Kleff. Flammarion, Etonnants classiques, GF Flammarion, 96 p., 19 F (2,29 €).

**BRISOU-PELLEN Evelyne**  
*Qu'est-ce que tu as, la mouche ?*  
 Illustrations de Fabrice Turrier. Nathan Jeunesse, demi-lune, 48 p., 38 F (5,79 €).

**CERVANTES Miguel de**  
*Don Quichotte*  
 Traduit de l'espagnol par Louis Viardot. Couverture illustrée par Patrice Killoffer. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Gai savoir, Senior, 222 p., 27,50 F (4,19 €).

**CHARLES Nathalie**  
*Sang d'encrène*  
 Couverture illustrée par Marc Mosnier. Hachette Jeunesse, Vertige policier, 192 p., 27,50 F (4,19 €).

**COHEN-SCALI Sarah**  
*Vue sur crime*  
 Père Castor-Flammarion, Tribal, 160 p., 38 F (5,79 €).

**CORAN Pierre**  
*L'Ombre de papier*  
 Père Castor-Flammarion, Tribal, 112 p., 35 F (5,34 €).

**DAVID François**  
*La Marchande de sable*  
 Illustrations de Quentin Van Gijssel. Nathan Jeunesse, Etoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

**DESPLAT-DUC Anne-Marie**  
*Un héros pas comme les autres*  
 Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

**DILLON Jack**  
*Le Feu de forêt*  
 Traduit de l'anglais par Frédérique Revuz. Couverture illustrée par Thierry Ségur. Hachette Jeunesse, Alerte I, 128 p., 25 F (3,81 €).

**DILLON Jack**  
*L'Ouragan*  
 Traduit de l'anglais par Frédérique Revuz. Couverture illustrée par Thierry Ségur. Hachette Jeunesse, Alerte I, 128 p., 25 F (3,81 €).

**DILLON Jack**  
*Le Tremblement de Terre*  
 Traduit de l'anglais par Frédérique Revuz. Couverture illustrée par Thierry Ségur. Hachette Jeunesse, Alerte I, 128 p., 25 F (3,81 €).

**DEVERNOIS Elsa**  
*A la poubelle, Bébé Louis*  
 Illustrations de Magali Bardos. Nathan Jeunesse, Etoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

**ESTÈBE Jean-Luc**  
*Fils de voleur*  
 Illustrations de Benjamin Bachelier. Nathan Jeunesse, Lune noire, 144 p., 44 F (6,71 €).

**GILLOT Laurence**  
*Lulu Grenadine ne veut plus sucer son pouce*  
 Illustrations de Lucie Durbiano. Nathan Jeunesse, Etoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

**GUDELE**  
*Aie peur et tais-toi !*  
 Illustrations de Christophe Durual. Nathan Jeunesse, Lune noire, 144 p., 44 F (6,71 €).

**HAUSFATER DOUIEB Rachel**  
*Viola violon*  
 Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

**LAMBERT Christophe**  
*Contes et récits de la conquête de l'Ouest*  
 Illustrations de Mathieu Bonhomme. Nathan Jeunesse, Contes et légendes, 192 p., 44 F (6,71 €).

**LÉCRIVAIN Olivier**  
*Le Roi de Terre d'ombre*  
 Père Castor-Flammarion, Tribal, 256 p., 38 F (5,79 €).

**LENAIN Thierry**  
*Au secours, les anges !*  
 Illustrations de Serge Bloch. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,34 €).

**LÉOURIER Christian**  
*Contes et légendes de la mythologie celtique*  
 Illustrations de Jean-Louis Thouard. Nathan Jeunesse, Contes et légendes, 288 p., 48 F (7,32 €).

**LOO Hui Phang**  
*Délices de vaches*  
 Illustrations de Jean-Pierre Duffour. Casterman Jeunesse, Histoires Six & Plus, n° 145, 32 p., 28 F (4,27 €).

**LOON Paul van**  
*Mon maître est un vampire*  
 Traduit du néerlandais par Marie Hooghe. Illustrations d'Amato Soro. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Benjamin, 96 p., 28 F (4,27 €).

**OSTER Christian**  
*Les Trois Vaillants Petits Déchets*  
 Illustrations d'Alan Mets. L'école des loisirs, Mouche, 72 p., 44 F (6,71 €).

**PINGUILLY Yves**  
*Police Python*  
 Illustrations d'Olivier Balez. Nathan Jeunesse, Lune noire, 176 p., 44 F (6,71 €).

**ROBBERECHT Thierry**  
*La Belle Nuit de Zaza la vache*  
 Illustrations d'Isabelle Jonniaux. Nathan Jeunesse, Etoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

**ROUER Béatrice**  
*La Maîtresse au tableau*  
 Illustrations de Manu Boisteau. Nathan Jeunesse, Ça va pas, la tête, 128 p., 39 F (5,95 €).

**ROULET Marie-Claude**  
*Je vous ai fait peur ?*  
 Illustrations de Catel Muller. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 160 p., 44 F (6,71 €).

**SANVOISIN Eric**  
*Les Guerriers verts*  
 Illustrations de Christian Aubrun. Nathan Jeunesse, Demi-lune, 48 p., 38 F (5,79 €).

**SAUSSÈDE Philippe**  
*L'Invité clandestin*  
 Illustrations de Vanessa Hié. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 192 p., 44 F (6,71 €).

**SCOTTO Thomas**  
*Le Baiser du serpent*  
 Syros Jeunesse, Souris noire, 128 p., 29 F (4,42 €).

**SÉGUR Comtesse de**  
*Les Vacances*  
 Illustrations de Nathalie Dieterlé. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 320 p., 48 F (7,32 €).

**TEISSON Janine**  
*Les Prisonniers d'Icibas*  
 Syros Jeunesse, Les uns les autres, 154 p., 55 F (8,38 €).

**TEULIÉ Alain**  
*La Bâilleuse*  
 L'école des loisirs, Médium, 64 p., 44 F (6,71 €).

**VAXELAIRE Daniel**  
*Les Naufragés du ciel*  
 Père Castor-Flammarion, Castor poche, 192 p., 32 F (4,88 €).

**VENISSE Alain**  
*Sortilèges au Musée de Cire*  
 Couverture illustrée par Jean-Philippe Chabot. Hachette Jeunesse, Vertige cauchemar, 164 p., 27,50 F (4,19 €).

● **CINÉMA**  
**BAZIN André**  
*Charlie Chaplin*  
 Préface de François Truffaut. Postface d'Eric Rohmer. Cahiers du cinéma, Petite Bibliothèque des Cahiers du cinéma, 122 p., 49 F (7,47 €).

**TRUFFAUT François**  
*« La Nuit américaine » suivi de Journal de tournage de « Fahrenheit 451 »*  
 Cahiers du cinéma, Petite Bibliothèque des Cahiers du cinéma, 256 p., 79 F (12,04 €).

● **MUSIQUES**  
**KOECHLIN Stéphane**  
*Le Blues*  
 Librio, n° 359, 96 p., 10 F (1,52 €).

● **ARTS**  
**CROS Philippe**  
*Les Styles en architecture*  
 Milan, Les essentiels Milan, n° 174, 64 p., 25 F (3,81 €).

● **BIOGRAPHIES**  
**DELANNOY Luc**  
*Billie Holiday*  
 Librio, n° 358, 96 p., 10 F (1,52 €).

**LACOUTURE Jean**  
*Mitterrand, une histoire de Français. Tome I*  
 Seuil, Points, n° 744, 576 p., 59 F (8,99 €).

**LACOUTURE Jean**  
*Mitterrand, une histoire de Français. Tome II*  
 Seuil, Points, n° 745, 800 p., 62 F (9,45 €).

● **ESSAIS CRITIQUES**  
**BRETON Philippe**  
*La Parole manipulée*  
 La Découverte, La Découverte/Poches, n° 88, 224 p., 49 F (7,47 €).

**DAVIS Mike**  
*City of quartz. Los Angeles, capitale du futur*  
 Traduit de l'anglais par Michel Darteville et Marc Saint-Upéry. La Découverte, La Découverte/Poches, n° 89, 394 p., 85 F (12,96 €).



**DEBRAY Régis**  
*Les Masques.*  
*Une éducation amoureuse*  
 Gallimard, Folio, n° 2348,  
 288 p., 29 F (4,42 €).

**DEBRAY Régis**  
*Loués soient nos seigneurs.*  
*Une éducation politique*  
 Gallimard, Folio, n° 3051,  
 736 p., 55 F (8,38 €).

**DEBRAY Régis**  
*Par amour de l'art.*  
*Une éducation intellectuelle*  
 Gallimard, Folio, n° 3352,  
 512 p., 45 F (6,86 €).

**DERENS Jean-Arnault**  
*Balkans : la crise*  
 Gallimard, Folio actuel, Le  
 Monde actuel, n° 76,  
 384 p., 49 F (7,47 €).

**DUFOUR Gérard**  
**et DUFOUR Jean-François**  
*L'Espagne : un modèle pour l'Europe des régions*  
 Gallimard, Folio actuel,  
 Le Monde actuel, n° 77,  
 240 p., 40 F (6,10 €).

**GRIMAL Jean-Claude**  
*Drogue : l'autre mondialisation*  
 Gallimard, Folio actuel,  
 n° 78, 240 p., 40 F (6,10 €).

**ROZENBAUM Willy**  
*La vie est une maladie sexuellement transmissible constamment mortelle*  
 Le Livre de poche,  
 n° 14860, 256 p., 29 F  
 (4,42 €).

**STEINER George**  
*Entretiens*  
 10/18, Bibliothèques,  
 n° 3175, 208 p., 44 F  
 (6,71 €).

**STEINMETZ Jean-Luc**  
*Les Femmes de Rimbaud*  
 Zulma, Grain d'orange,  
 138 p., 49 F (7,47 €).

**TODOROV Tzvetan**  
*Le Jardin imparfait : La pensée humaniste en France*  
 Le Livre de poche, n° 4297,  
 352 p., 44 F (6,71 €).

● **PHILOSOPHIE**  
**DESCARTES René**  
*Discours de la méthode*  
 Edition établie par  
 Laurence Renault.  
 Flammarion,  
 GF-Flammarion, 190 p.,  
 22 F (3,35 €).

● **HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE**  
**BAUMONT Stéphane**  
*Les Présidents de la République française*  
 Milan, Les essentiels  
 Milan, n° 172, 64 p., 25 F  
 (3,81 €).

**EPSTEIN Simon**  
*Histoire du peuple juif au XX<sup>e</sup> siècle*  
 Hachette Littératures,  
 Pluriel, 432 p., 60 F  
 (9,50 €).

**GRONDEUX Jérôme**  
*La France entre en République. 1870-1893*  
 Le Livre de poche, n° 572,  
 224 p., 42 F (6,40 €).

**LACOSTE Yves**  
*La Légende de la terre*  
 Flammarion, Champs-  
 Flammarion, 154 p., 36 F  
 (5,49 €).

**PELIKAN Jaroslav**  
*Jésus au fil de l'histoire*  
 Traduit de l'anglais  
 (Etats-Unis)  
 par Catherine Malamoud.  
 Hachette Littératures, Pluriel,  
 384 p., 55 F (8,40 €).

**POUJOL Catherine**  
*Le Kazakhstan*  
 PUF, Que sais-je ?, n° 3520,  
 128 p., 42 F (6,40 €).

● **SCIENCES HUMAINES**  
**BALINT Michael**  
*Les Voies de la régression*  
 Traduit de l'anglais par  
 Myriam Viliker et Judith  
 Dupont. Payot, Petite  
 bibliothèque Payot, n° 383,  
 196 p., 64 F (9,77 €).

**BENOIT Guy**  
**et KLEIN Jean-Pierre**  
*Histoire contemporaine de la psychiatrie de l'enfant*  
 PUF, Que sais-je ?, n° 3554,  
 128 p., 42 F (6,40 €).

**BERGLER Edmund**  
*La Névrose de base. Régression orale et masochisme psychique*  
 Traduit de l'anglais  
 (Etats-Unis) par Alexandre  
 Cornier. Payot, Petite  
 bibliothèque Payot, n° 382,  
 370 p., 75 F (11,45 €).

**DUPLESSY Jean-Claude**  
**et MOREL Pierre**  
*Gros temps sur la planète*  
 Odile Jacob, Poches Odile  
 Jacob, n° 15, 352 p., 55 F  
 (8,38 €).

**ELIACHEFF Caroline**  
*A corps et à cris.*  
*Etre psychanalyste avec les tout-petits*  
 Odile Jacob, Poches Odile  
 Jacob, n° 9, 224 p.,  
 39 F (5,95 €).

**HASSOUN Jacques**  
*Les Passions intraitables*  
 Flammarion,  
 Champs-Flammarion, 148 p.,  
 44 F (6,71 €).

**LA BORDERIE René,**  
**PATY Jacques**  
**et SEMBEL Nicolas**  
*Les Sciences cognitives en éducation*  
 Nathan, 128, 128 p.,  
 52 F (7,93 €).

**LAPEYRE Michel**  
**et SAURET Marie-Jean**  
*Lacan, le retour à Freud*  
 Milan, Les essentiels Milan,  
 64 p., 25 F (3,81 €).

**LELORD François**  
**et ANDRÉ Christophe**  
*Comment gérer les personnalités difficiles*  
 Odile Jacob, Poches Odile  
 Jacob, n° 10, 384 p.,  
 45 F (6,86 €).

**MORANDI Franc**  
*Philosophie de l'éducation*  
 Nathan, 128, 128 p., 52 F  
 (7,93 €).

**ROUSTANG François**  
*Comment faire rire un paranoïaque ?*  
 Odile Jacob, Poches Odile Jacob,  
 n° 14, 224 p., 39 F (5,95 €).

● **SCIENCES SOCIALES**  
**BERNSTEIN Peter L.**  
*Des idées capitales*  
 PUF, Quadrige, 318 p.,  
 69 F (10,51 €).

**BOUFFARTIGUE Paul**  
**et GADEA Charles**  
*Sociologie des cadres*  
 La Découverte, Repères,  
 n° 290, 128 p., 49 F (7,47 €).

**CASSESE Sabino**  
*La Construction du droit administratif en France et au Royaume-Uni*  
 Montchrestien, Clefs, 160 p.,  
 70 F (10,67 €).

**CORCUFF Philippe**  
*Philosophie politique*  
 Nathan, 128, 128 p.,  
 52 F (7,93 €).

**DELPERÉE Francis**  
*Le Fédéralisme en Europe*  
 PUF, Que sais-je ?, n° 1953,  
 128 p., 42 F (6,40 €).

**DOMENACH Hervé**  
**et PICOUET Michel**  
*Population et environnement*  
 PUF, Que sais-je ?, n° 3556,  
 128 p., 42 F (6,40 €).

**IRES**  
*Les Marchés du travail en Europe*  
 La Découverte, Repères,  
 n° 291, 128 p., 49 F (7,47 €).

**LAMEYRE Xavier**  
*La Criminalité sexuelle*  
 Flammarion,  
 Dominos-Flammarion, 128 p.,  
 41 F (6,25 €).

**MOREAU DEFARGES Philippe**  
*La Communauté internationale*  
 PUF, Que sais-je ?, n° 3549,  
 128 p., 42 F (6,40 €).

**MOUTOUH Hugues**  
*Les Tsiganes*  
 Flammarion,  
 Dominos-Flammarion, 128 p.,  
 41 F (6,25 €).

**PERTEK Jacques**  
*Les Avocats en Europe*  
 LGDJ, Systèmes, 152 p.,  
 100 F (12,25 €).

**PLASSERAUD Yves**  
*L'Identité*  
 Montchrestien, Clefs, 160 p.,  
 70 F (10,67 €).

**STERDYNIK Henri**  
**et DUPONT Gaël**  
*Quel avenir pour nos retraites ?*  
 La Découverte, Repères,  
 n° 289, 128 p., 49 F (7,47 €).

**SULLEROT Evelyne**  
*La Crise de la famille*  
 Hachette Littératures, Pluriel,  
 304 p., 50 F (7,60 €).

● **ENSEIGNEMENT**  
**COLLECTIF**  
*Au nom de la liberté. Poèmes de la Résistance*  
 Présentation et dossier-jeu  
 d'Anne Bervas-Leroux.  
 Flammarion, Etonnants  
 classiques, GF Flammarion,  
 96 p., 19 F (2,90 €).

**ALIBERT Daniel**  
*Etude locale des fonctions dérivables. Développement limités n° 4*  
 Ellipses, DEUG-EXOS, 160 p.,  
 59 F (8,99 €).

**BENSOUSSAN David**  
*Madame de La Fayette,*  
*« La Princesse de Clèves »*  
 Ellipses, 40/4, 64 p.,  
 32 F (4,88 €).

**BIMBENET Etienne**  
*Merleau-Ponty,*  
*« La structure du comportement ».*  
*Chap. III, 3 :*  
*« L'ordre humain »*  
 Ellipses, Philo-textes, 64 p.,  
 32 F (4,88 €).

**BOURGEOIS Bernard**  
*Fichte*  
 Ellipses, Philo-philosophes,  
 64 p., 32 F (4,88 €).

**BOYER Yves**  
**et FACON Isabelle**  
*La Politique de sécurité en Russie. Entre continuité et rupture*  
 Ellipses, Repères  
 stratégiques, 256 p.,  
 120 F (18,29 €).

**BRULÉ Joël**  
*Par les routes et par les mers*  
 Ellipses, Civilisation latine  
 par les textes, 96 p., 42 F  
 (6,40 €).

**DAVAL René**  
*John Austin*  
 Ellipses, Philo-philosophes,  
 64 p., 32 F (4,88 €).

**FARRÉ Joseph**  
**et ROMERA Ricardo**  
*ABC lexical de l'économie (espagnol)*  
 Ellipses, ABC lexical, 144 p.,  
 65 F (9,91 €).

**HASQUENOPH Sophie**  
*Initiation à la citoyenneté de l'Antiquité à nos jours*  
 Ellipses, Initiation à...,  
 256 p., 95 F (14,48 €).

**MONFORT Bruno**  
*Contes et nouvelles : Nathaniel Hawthorne, Le territoire du presque*  
 Ellipses, Marque-page,  
 112 p., 59 F (8,99 €).

**OUZAN Denis**  
*Les hépatites et leurs virus*  
 Ellipses, Vivre et  
 comprendre, 96 p.,  
 49 F (7,47 €).

**OVIDE**  
*Les Métamorphoses*  
 Présentation et dossier-jeu  
 de Sabine Roy-Herquin.  
 Flammarion, Etonnants  
 classiques, GF Flammarion,  
 128 p., 15 F (2,29 €).

**PALOMINO M. Angeles**  
*Léxico básico. Lexique illustré français-espagnol*  
 Ellipses,  
 Ellipses junior, 96 p.,  
 32 F (4,88 €).

**TARANTO Pascal**  
*John Locke, « Essai philosophique concernant l'entendement humain ».*  
*Livre IV, chap. XIX :*  
*« De l'enthousiasme »*  
 Ellipses, Philo-textes, 64 p.,  
 32 F (4,88 €).

● **SCIENCES ET TECHNIQUES**  
**BREUER Hans**  
*Atlas de la chimie*  
 Le Livre de poche,  
 La pocheothèque,  
 Encyclopédies  
 d'aujourd'hui, n° 3022,  
 480 p., 149 F (22,71 €).

**CHANGEUX Jean-Pierre**  
**et CONNES Alain**  
*Matière à penser*  
 Odile Jacob, Poches Odile  
 Jacob, n° 11, 288 p.,  
 49 F (7,47 €).

**COPPENS Yves**  
*Le Genou de Lucy*  
 Odile Jacob, Poches Odile  
 Jacob, n° 12, 224 p.,  
 39 F (5,95 €).

**KLEIN Etienne**  
**et LACHIÈZE-REY Marc**  
*La Quête de l'unité : L'aventure de la physique*  
 Le Livre de poche, n° 4298,  
 224 p., 38 F (5,79 €).

**QUEMENER Jean-Marie**  
*L'Empoisonnement alimentaire*  
 Les essentiels Milan,  
 n° 173, 64 p., 25 F (3,81 €).

**RUFFIÉ Jacques**  
*Le Sexe et la Mort*  
 Odile Jacob, Poches Odile  
 Jacob, n° 352 p., 49 F (7,47 €).

● **THÉOLOGIE, SPIRITUALITÉS COLLECTIF**  
*Le Recueil de la falaise verte. Poésies du Tch'an*  
 Textes traduits du chinois et  
 du japonais et présentés par  
 Maryse et Masumi Shibata.  
 Albin Michel, Spiritualités,  
 180 p., 45 F (6,86 €).

**COLLECTIF**  
*Aux origines du christianisme*  
 Sous la direction de Pierre  
 Geoltrain. Gallimard, Folio  
 histoire, n° 98, 686 p., 65 F  
 (9,91 €).

**BASSET Lytta**  
*La Théologie à l'épreuve de l'amour*  
 Labor et Fides, Entrée libre,  
 100 p., 55 F (8,38 €).

**BAUBÉROT Jean**  
**et BOST Hubert**  
*Protestantisme*  
 Labor et Fides, Entrée libre,  
 100 p., 55 F (8,38 €).

**BAUER Olivier**  
*Le Protestantisme à table*  
 Labor et Fides,  
 Protestantismes, 128 p.,  
 60 F (9,15 €).

**CALVIN Jean**  
*Traité des reliques*  
 Labor et Fides, 80 p., 72 F  
 (10,98 €).

**FAURE Bernard**  
*Bouddhismes, philosophies et religions*  
 Flammarion,  
 Champs-Flammarion, 286 p.,  
 44 F (6,71 €).

**GISEL Pierre**  
**et ZUMSTEIN Jean**  
*Bible*  
 Labor et Fides, Entrée libre,  
 100 p., 55 F (8,38 €).

**LENGLET-AJCHENBAUM**  
**Jocelyne**  
**et AJCHENBAUM**  
**Yves-Marc**  
*Les Judaïsmes*  
 Gallimard, Folio actuel,  
 Le Monde actuel, n° 79,  
 288 p., 40 F (6,10 €).

**NEFONTAINE Luc**  
*Le Protestantisme et les Francs-Maçons*  
 Labor et Fides,  
 Protestantismes, 128 p.,  
 60 F (9,15 €).



# Le Monde

# DES LIVRES

LITTÉRATURE ● ESSAIS

VENDREDI 5 MAI 2000



**BERNARD OLLIVIER**  
Le Feuilleton  
de Pierre Lepape  
et le festival  
de Saint-Malo  
pages II à IV

**LA LITTÉRATURE  
POLONAISE**  
Jaroslaw  
Iwaszkiewicz  
page V



**LES FEMMES, AVANTAGES  
ET INCONVÉNIENTS**

La Chronique de Roger-Pol Droit  
page VII



**DIASPORA**

L'essai de Bernard  
Wasserstein qui annonce  
la disparition prochaine  
des communautés juives  
prête à débat  
page IX



**FREUD-FERENCZI**  
page XI



**LE MONDE DES POCHEs**  
Un supplément de seize pages

## Cap sur les utopies...

**L**a date était propice, symbolique, presque impérative. Pour la onzième édition du festival « Etonnants voyageurs » (du 4 au 8 mai) Michel Le Bris a décidé de mettre le cap sur les utopies : « Pour le meilleur et pour le pire, elles accompagnent l'humanité depuis l'aube des temps. Ne disent-elles pas que nous sommes des êtres de désir, qui nous projetons en avant à travers nos rêves, nos peurs, nos nostalgies, les mondes que nous imaginons ? ». Il est vrai que, depuis *Les Oiseaux* d'Aristophane, les utopies accompagnent l'évolution de la pensée humaine en proposant des alternatives aux systèmes de gouvernement, ou plus globalement encore aux sociétés du temps qui les voient naître. Il est vrai aussi que certains éléments rêvés par les utopistes de jadis sont devenus réalités, justifiant la belle phrase d'Oscar Wilde : « Une carte du monde qui n'incluerait pas l'utopie n'est pas digne d'un regard, car elle écarte le seul pays auquel l'humanité sans cesse aborde ». (1). Mais doit-on oublier que les utopies ne sont pas forcément synonymes de progrès,

*La onzième édition du festival « Etonnants voyageurs » de Saint-Malo rend hommage à la contre-culture des années 60-70 et accueille les écrivains de science-fiction, flibustiers de l'imaginaire*

qu'elles peuvent être régressives, repliement sur le passé ? Ne sont-elles pas faites de l'étoffe des rêves, et donc bien fragiles, résistant peu et mal aux rudoiments du réel ? Et qui désire vraiment vivre en Utopie, dans un monde parfait ?

Plus floue, mais combien plus riche, plus ouverte, plus vivante est la notion de mondes imaginaires (qui englobe d'ailleurs les utopies comme les dystopies). Qui sont donc aujourd'hui les plus féconds créateurs de mondes imaginaires, sinon ceux qu'un critique américain a appelé « les faiseurs d'univers » : les au-

teurs de science-fiction, accueillis pour la première fois à Saint-Malo et dont Michel Le Bris reconnaît qu'ils « ont marqué les dernières décennies plus encore peut-être que les écrivains de romans noirs ». Etonnants voyages, en effet, que ceux qu'ils nous proposent vers la quatrième dimension et les univers parallèles, le futur et le passé, l'infiniment grand et l'infiniment petit, les océans illimités de l'espace et les milliers de civilisations planétaires ou galactiques, les profondeurs sidérales ou celles du cyberspace. Ou bien, pour ce qui est des auteurs de « fantasy », vers les mondes recomposés des mythes et des légendes. Et qui, mieux qu'eux, aura scruté les mutations de notre monde en devenir, spéculé sur les bouleversements scientifiques et technologiques affectant sur un rythme de plus en plus effréné notre civilisation, du clonage au virtuel en passant par les manipulations génétiques, ainsi que leurs conséquences sociétales, alerté l'humanité toute entière sur les risques d'un comportement de « troupeau aveugle » ?

Ce qui n'empêche pas la science-fiction d'être frappée d'ostracisme par ceux que Michel Le Bris appelle les gendelettres, l'establishment culturel. Il s'indigne de ce qu'on l'oublie dans les histoires de la littérature : « Que dirait-on d'un critique musical qui, voulant rendre compte de la musique américaine du XX<sup>e</sup> siècle, exclurait le jazz, le blues, le rock ? Ou du critique de cinéma qui ne voudrait rien savoir du western ou du film noir ? Probablement lui tapoterait-on gentiment sur l'épaule en signe de compassion ». Mais c'est à cause de cette exclusion que la SF a dû « entrer en résistance ou en subversion - en créant ses réseaux, ses codes, son langage. Avec l'obligation pour gagner des lecteurs de les capter par contrebande, dès les premières lignes, en mobilisant toutes les ressources du récit pour les tenir haletants jusqu'à la dernière ligne ».

Oser la science-fiction, c'est l'invite que nous adresse « Etonnants voyageurs » en réunissant dans l'enceinte des murailles de la cité corsaire quelques-uns des grands flibustiers des littératures de l'imaginaire de cette fin de siècle.

Mais cette incursion dans la science-fiction est aussi l'occasion

Jacques Baudou

pour Michel Le Bris de revisiter « l'extraordinaire effervescence de ce qu'on a appelé, dans les années 60-70, la "contre-culture" ». La science-fiction y eut un rôle notable. Philip K. Dick publiait ses œuvres majeures, déclinant de façon obsessionnelle le thème du leurre, du simulacre, des univers truqués et piégés. J-G Ballard délaissait ses romans cataclysmiques et surréalistes pour une trilogie consacrée à la civilisation de l'automobile et de l'immobilier vertical, tout en célébrant les « espaces intérieurs ». Dans *New Worlds*, la revue dont il était le rédacteur en chef, Michael Moorcock accouchait la « New Wave », une nouvelle vague d'auteurs investis dans la contesta-

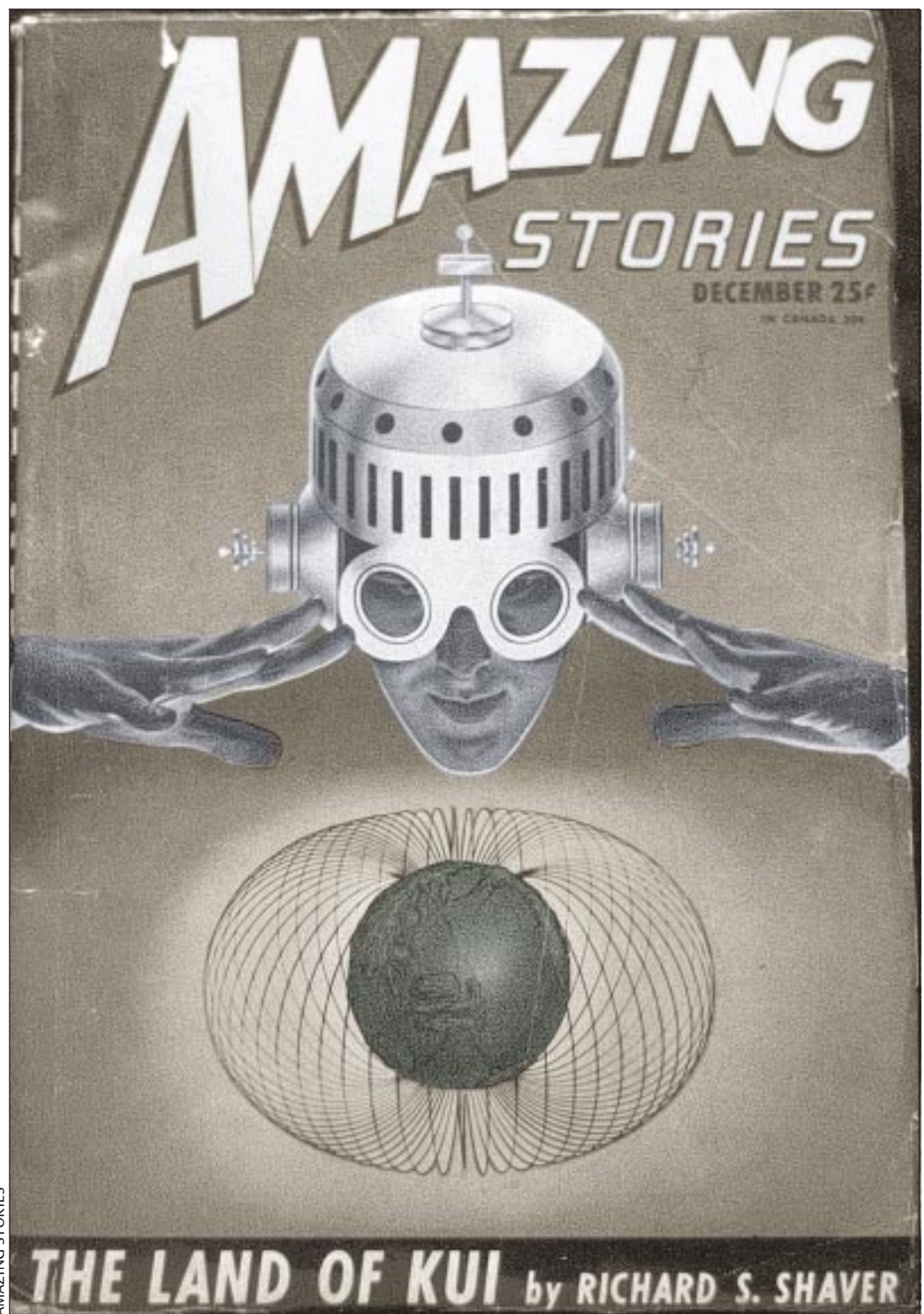


Illustration de Bob Hilbreth

tion politique et morale comme dans la recherche stylistique. Harlan Ellison publiait ses anthologies manifestes *Dangerous visions*. Dans le bouillonnement des années 60, la SF s'affirmait tout à la fois comme une littérature expérimentale et une littérature engagée ou, mieux, de combat. On découvrirait, éblouis, des textes aussi novateurs qu'*Ubik*, *Crash*, *Jack Barron* et *L'éternité*, *Camp de concentration*, *Méchasme* ou *L'île des morts*.

La contre-culture ne se limitait pas tant s'en faut à la SF, elle regroupait tous les « passagers clandestins » de la culture du XX<sup>e</sup> siècle : le rock et la pop music, dont les liens avec la SF, du Pink Floyd aux groupes allemands de musique planante (Tangerine dream, Kraftwerk) sont trop évidents pour qu'on insiste ; le roman policier (déjà Ed MacBain et Donald Westlake, alias Richard Stark, s'imposaient comme des auteurs de première grandeur, même si en France, cela se savait peu) ; la BD qui venait de s'émanciper des territoires de l'enfance pour faire la conquête des adultes. Là encore, la science-fiction avait joué un rôle pionnier. La muta-

tion de *Pilote*, l'apparition de *Métal hurlant* consacraient des dessinateurs comme Philippe Druillet avec ses space-opéra baroques, Moebius (double de Jean Giraud, qui délaissait les grands espaces du western pour ceux plus énigmatiques de la science-fiction), Enki Bilal, Jean-Claude Mézières (créateur de Valérian, l'agent spatio-temporel, sur des scripts de Pierre Christin). Et Jean-Claude Forest avait donné à nos fantasmes le prénom de Barbarella (Ah ! les bandes dessinées éditées par Eric Losfeld au Terrain Vague !).

L'influence de la BD américaine se faisait aussi sentir. L'humour délirant de *Mad* et de Don Martin, celui, très noir matiné d'horreur, des EC comics, les audaces ravageuses de la bande dessinée underground (Crumb, Shelton), les innovations que Stan Lee, scénariste de la firme Marvel comics, avait introduites dans l'univers si codifié des superhéros, tout cela déferlait pour donner un nouvel élan libérateur au neuvième art. Un temps, l'establishment culturel, débordé sur ses marges, concéda du terrain dans le grand souffle libertaire de 68. Puis, petit à petit, tout est rentré dans

l'ordre. Les utopies politiques ne résistèrent pas aux accords de Grenelle ou s'effritèrent au contact du réel. La société marchande récupéra les aspirations soixante-huitardes, et en particulier, celle de la Route. Les marges retrouvèrent leur place initiale, à l'écart. L'imagination quitta le pouvoir. Mais les germes semés par la contre-culture sont résistants. La science-fiction est toujours vivace. Michel Le Bris s'en fait aujourd'hui le chantre comme il fut celui des « raconteurs d'histoire » ou des écrivains du voyage. (2)

(1) Cité par Pierre Versins dans son *Encyclopédie de l'utopie et de la science-fiction*, L'âge d'homme, 1972

(2) Michel Le Bris a initié deux anthologies. L'une, en Librio, *Le futur a déjà commencé*, avec des nouvelles d'Ayerdhal, Serge Lehman et Jean-Claude Dunyach, trois des ténors de la « nouvelle vague française ». L'autre chez Hoebeke, intitulée *Utopie SF*, qui aligne un sommaire prestigieux et somptueux : J-G Ballard, Bradbury, Matheson, Connie Willis, Norman Spinrad, Ursula K Le Guin, Mike Resnick, Andreas Eschbach, Pierre Bordage...

**YVES NAVARRE**  
La dame  
du fond de la cour

**L'ultime roman  
d'YVES  
NAVARRE**

**ACTES SUD**



**LONGUE MARCHÉ**de Bernard Ollivier.  
Phébus. 330 p., 129 F (19,67 €)

Bernard Ollivier est un voyageur. Il ne se prend pas pour un écrivain. Le résultat est qu'il écrit souvent mieux que les écrivains-voyageurs patentés : simplement, avec pour seul souci, plutôt que la belle page, le compte-rendu véritable de son expérience. Il ne voyage pas pour écrire, ni pour faire un livre. Il voyage comme le font tant de héros de Conrad : pour se découvrir.

A première vue, Ollivier est la proie de cette maladie moderne de l'aventure, le syndrome de l'exploit. Il a décidé de refaire, seul, à pied, rien qu'à pied, la Route de la soie. Douze mille kilomètres d'asphalte, de chemins, de sentiers, de pistes entre Istanbul et Xian. Sa première marche, en 1999, celle dont il nous raconte aujourd'hui le déroulement, devait le mener jusqu'à Téhéran à travers les immenses plateaux d'Anatolie. Pour tout bagage, Ollivier n'emporte sur son dos qu'un gros sac, dans ses poches très peu d'argent – davantage exciterait la convoitise des voleurs –, aux pieds une solide paire de godillots dont il nous dit qu'il doit encore les roder puisqu'ils n'ont encore usé que deux mille kilomètres de routes. Pas de tente, pas de matériel de cuisine : le voyageur se veut à la merci de l'hospitalité. Si l'on ajoute que Bernard Ollivier a soixante et un ans, la tentation est grande de le faire figurer dans l'étrange panthéon contemporain des m'as-tu-vu du masochisme, des sponsorisés de la souffrance médiatique et des obsédés du livre des records.

Pour notre bonheur et le sien, Ollivier n'appartient pas à cette triste confrérie. S'il marche, c'est parce qu'il aime marcher, pas parce que ça lui fait mal aux pieds. Il ne cherche pas à souffrir, mais à être heureux. En sachant que le bonheur est une fleur fragile et capricieuse et qu'elle ne s'obtient souvent, comme les belles dames du temps jadis, qu'après des défis, des épreuves et des dangers. Ce qui exige plus que de l'entêtement : une qualité d'obsession qui flirte avec la folie. Lorsque Ollivier, pour des raisons étrangères à sa volonté, doit se faire transporter en voiture pendant quinze kilomètres, il exige qu'on le ramène ensuite à son point de départ afin de ne pas tricher avec son décompte pédestre. Mais il a le bon sens de s'interroger lui-même sur la maniaquerie de sa comptabilité. Quand il est un peu de mauvaise foi, il prétend qu'un endroit qu'il n'a pas arpenté à son pas est un endroit qu'il n'a pas vraiment vu et qui lui a été volé. Ailleurs il avoue que ses motifs sont plus futiles – et donc sans doute plus profonds. Il parle d'honneur, de trahison, de manquement à soi-même : le vrai fond de l'affaire, et son vertige. Il fait le compte, mais de quoi ?

Ce mélange de folie et de sagesse donne au récit son rythme, sa couleur et son charme. On ne sait jamais trop sur quel registre on se tient, tant Ollivier lui-même, escaladant les cols et déboulant dans les vallées, passe de la prudence à l'inconscience, de l'euphorie à la déprime, de l'enthousiasme au dé-

couragement. On imagine facilement que dans une telle randonnée solitaire, sollicitant le corps à l'extrême, l'esprit lui-même navigue dans un équilibre instable. La moindre péripétie, la douleur d'un pied, la chaleur d'un accueil, la présence d'un danger, la perte d'un objet indispensable, la douceur d'un sourire, peuvent faire basculer le voyageur du bleu au noir et des larmes au rire. Mais à ces aléas que le

*A l'instar des héros de Conrad, Bernard Ollivier voyage pour se découvrir. Ainsi est-il parti refaire, seul, à pied, la Route de la soie. Douze mille kilomètres d'asphalte, de chemins, de sentiers entre Istanbul et Xian. Et au bout, un récit plein de charme où se mêlent la folie et la sagesse de cette aventure*

lecteur, confortablement installé dans son fauteuil, qualifiera d'ordinaires, le périple d'Ollivier en ajoute, d'une autre taille.

Pour les grandes caravanes d'une centaine de chameaux qui, il y a des siècles, empruntaient la Route de la soie, la promesse de confortables bénéfices compensait les dangers de l'expédition. On voyageait en groupes nombreux, armés, souvent avec des escortes. Le soir, on s'enfermait dans les caravansérails aux murs de forteresse. Malgré tout des caravanes étaient pillées, prises en otages ou massacrées. D'autres étaient décimées par les maladies. Le randonneur d'aujourd'hui n'est pas mieux

loti. Surtout lorsque la malignité du sort veut qu'il traverse le Kurdistan turc au moment où s'ouvre le procès d'Odjlan, le leader du PKK, aussi adulé par les Kurdes qu'il est haï par les Turcs. Ollivier ne doit pas seulement affronter les voleurs qui en veulent à sa montre, à ses chaussures et accessoirement à sa vie. Et encore les kangals, ces monstrueux chiens de berger destinés à affronter les loups et les ours mais qui sont toujours prêts à s'entraîner sur une gorge d'étranger. Il doit aussi affronter la guerre, la peur, le fanatisme, le cycle infernal de la répression et de la terreur, tout ce qui fait de cet Européen bizarre, marchant loin des grands axes, un espion probable ou un témoin inopportun. Et il est si facile de le faire disparaître comme s'il n'avait jamais existé...

Et pourtant Bernard Ollivier va. « Aller », c'est son verbe. Celui qu'on emploie sans y penser lorsqu'on demande : « Comment allez-vous ? » Il va, c'est qu'il vit. Il a mené une existence passablement mouvementée, il a fait cent métiers avant de devenir journaliste et de courir le monde. Il a trop couru ; désormais il veut aller, lentement, à la vitesse de ses jambes, de ses yeux, de son souffle, de sa parole. Il est veuf, ses enfants sont grands, il ne veut pas attendre dans un fauteuil que la mort envahisse ce qui lui reste à vivre. Alors il va, rien d'autre ne le pousse. Il a la chance et la discipline d'avoir un corps qui souscrit à ses rêves ; il affirme que la randonnée « fabrique et installe l'harmonie » pour peu qu'on ne s'arrête pas aux premières difficultés : « J'ai pour habitude de laisser mon corps s'adapter aux conditions que je lui impose, et je sais souffrir sans trop de chichis. Quelques kilos en moins, quelques kilomètres en plus et mon cuir se durcira tout seul. » Après, c'est le nirvana des marcheurs : solitude, immensité, légèreté. L'aller simple.

Il y a évidemment une part de mystique dans une telle entreprise. On ne marche pas seul pendant des milliers de kilomètres sans une petite idée rédemptrice derrière la tête. Pas plus qu'on accepte la peur, la chaleur, le froid, la soif, la crasse, sans un espoir

d'échange. Ollivier, bien sûr, veut savoir qui il est, et il pense que se pousser quelque peu à bout l'aidera à avoir une réponse. Même si elle s'exprime lâchement, il y a bien chez lui une religion de la marche, à la fois panacée, règle morale, horizon métaphysique et expérience sociale. On se souvient de Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. » Ollivier fait un autre choix de vérité et de bonheur : « La difficulté n'est pas de marcher mais de s'arrêter. » Non comme s'il devait fuir quelque chose, mais comme si une révélation inouïe l'attendait quelque part le long du chemin. L'absence de religion n'altère pas l'esprit de pèlerinage.

De ce point de vue, le voyage se situe toujours à l'opposé de la lecture. Les voyageurs sont des saint Thomas : ils ne croient qu'en ce qu'ils voient ; la seule réalité qui vaille est celle qu'ils expérimentent, avec leur corps, avec leurs mots. Ollivier emmène dans ses bagages des livres, des cartes, des documents, mais les traces écrites mentent toujours et se révèlent inaptes à rendre compte du monde. Les cartes sont fausses, les livres ne parlent que d'un passé révolu. *Longue marche* est un livre construit sur la méfiance des livres, surtout des récits de voyages, ce qui contribue grandement à sa réussite.

Il est également construit autour d'un immense silence. Chaque soir, à la fin de son étape de trente ou de quarante kilomètres, le randonneur note les événements qui ont marqué sa journée. La rencontre avec un bûcheron turc qui lui a parlé de Platon, de Descartes, d'Heidegger, et de Jeanne d'Arc qui est son idéal féminin. La tourista qui lui a broyé les tripes. Le dément qui a voulu l'assassiner. Un paysage qui lui coupe le souffle. Les femmes, toujours méprisées et exclues. Le béton omniprésent, comme l'armée. Un récit riche, sans monotonie ; des rencontres, des visages, des aventures. Le seul sujet dont on ne sache rien ou presque, c'est cette personne qui marche. Quelle pensée remue-t-elle dans sa tête pendant les heures où elle avance, sans se retourner ? Quelles images l'assaillent, quels souvenirs, quels rêves pendant qu'elle enchaîne les pas par milliers ? Cela demeurera jusqu'au bout un secret dont on pressent pourtant l'importance.

A quelques kilomètres de la frontière iranienne qu'il se prépare à franchir, Bernard Ollivier tombe évanoui. Ce que ni les brigands, la fatigue, la guerre ni les molosses n'ont réussi à faire, les amibes le réussissent. Plié par une crise aiguë de dysenterie, vidé, mangé de fièvre, tordu de douleur, le marcheur est rapatrié en urgence à Istanbul puis renvoyé en France pour y être opéré. Fin du récit : mais pas fin de l'aventure. Au moment où nous lisons son livre, Ollivier est reparti. Il est revenu au bord de la route de Dohoubayezit, à l'endroit précis où il est tombé sans plus pouvoir se relever. Il a rechaussé ses godillots et, le nez tourné vers l'est, il a repris sa route et son bâton. « Avec, devant moi, dix mille kilomètres d'inconnu. »

## A l'abordage !

*Missoula, Bamako, aujourd'hui Dublin, demain Sarajevo, le festival Etonnants Voyageurs, fondé par Michel Le Bris il y a onze ans, s'étend au monde entier*

C'est un véritable cri du cœur que pousse Patrick Raynal, directeur de la « Série noire » chez Gallimard et complice de Michel Le Bris, fondateur et « propriétaire » d'Etonnants Voyageurs : « *Che Guevara rêvait de créer un, deux, trois, mille Vietnam. Nous voulons créer un, deux, trois, mille Etonnants Voyageurs* ». C'est désormais chose faite. Après une escapade à Missoula (Montana) en février (qui sera renouvelée dès septembre 2001, en même temps que la Missoula Book Fair), un premier contact pris avec Bamako (du 16 au 18 mars), la manifestation s'est exportée à Dublin.

Organisé en partenariat avec la complicité de la très énergique Marie-Christine Vandoorne – qui dirige l'Alliance française en Irlande depuis un peu plus de deux ans –, c'est dans la « coach house » du château dubloinois, en plein centre historique, que le festival a ouvert ses portes les 7 et 8 avril. JMG Le Clézio, Jean-Christophe Rufin, Michel Déon, Jacques Meunier, Yvon Le Men, entre autres, ont débattu des problèmes d'identité et de langues avec leurs homologues irlandais tels que John Bainville (fondateur de la Dublin International Writers Conference, il dirige les pages littéraires de l'*Irish Times*) ; Joseph O'Connor (frère de la chanteuse de rock) et Liam O'Muirthille. Ce dernier a illustré de façon exemplaire et avec beaucoup d'humour le « problème » posé par la traduction.

Pour Michel Le Bris, Breton d'origine, dont « *l'imaginaire s'est plutôt développé dans l'univers anglo-saxon et celtique* », « *Dublin est un projet qui ne pouvait que me faire rêver* ». Et qui pourrait, d'ici deux ans, se dupliquer à Glasgow. Prolongation naturelle de Saint-Malo, souhaite de créer « *un Saint-Malo du monde entier* » ? Sans doute, puisqu'au mois de juin, c'est à Sarajevo que Michel Le Bris ira poser ses valises. Avec la complicité

sur place de Francis Bueb – l'ancien directeur de la communication culturelle de la Fnac, qui dirige actuellement le Centre André-Malraux –, il souhaite rassembler une cinquantaine d'écrivains des treize pays des Balkans. La tâche est ardue, il en est conscient, mais, « *si les écrivains ne se parlent pas, qui se parlera ?* ». Convaincu que, « *si on manifeste cette volonté d'ouverture, le monde s'ouvre à vous* », Michel Le Bris est de ceux qui croient à la puissance de la littérature : « *Ce qui est important, c'est de démarrer quelque chose pour que l'on reparle de poésie, de littérature. C'est une aventure. On fait des choses qui ne sont pas forcément spectaculaires, mais qui ont des effets à long terme* ». Et de rappeler que l'année dernière, trente gagnants de Sarajevo sont venus à Saint-Malo.

### UN BESOIN D'OXYGÈNE

A parler avec lui, on le sent : Michel Le Bris, cet amoureux de littérature voyageuse et aventureuse, a besoin d'oxygène : « *Il faut ouvrir les fenêtres. Raconter le monde dans tous ses états. Et arrêter de regarder son nombril* ». Pourtant, cette multiplication de festivals n'est pas « *un plan méthodique pour investir tout l'espace. Ils enrichissent et font vivre Saint-Malo, créant une circulation de plus en plus intense* ». Mieux, ils sont nés de rencontres et d'une envie de littérature généreuse. « *A Missoula, raconte-t-il, j'ai retrouvé le plaisir des débuts de Saint-Malo* ». Quand Michel Le Bris parle de Missoula, « *cette ville invraisemblable au milieu de nulle part* », c'est avec une touchante émotion. Il évoque les soirées avec les écrivains (devenus des amis) James Welsh, James Crumley, Jim Harrison : « *Il faut imaginer Jean-Paul Sartre jouant au billard avec un camionneur à Saint-Germain. Eh bien, ça changerait !* »

Découvrir et faire découvrir d'autres littératures est pour lui essentiel : « *C'est bon pour tout le monde. Les valeurs des uns et des*

*autres s'entremêlent. Je n'aime pas la société littéraire française, ces petits clans qui vivent dans leurs bulles, et la fermeture extraordinaire que cela finit par représenter. J'ai envie de changer de société littéraire, de créer une société littéraire utopique. C'est pour cette raison que j'ai créé Saint-Malo. A Bamako – ce tas d'ordures sur lequel un million de personnes essaient de survivre – la richesse des échanges fut extraordinaire. Et puis, j'aime cette idée d'une littérature qui se nourrirait de toutes les différences de toutes les cultures*. » Pour lui, « *c'est seulement parce que l'on se dépense sans compter que la fontaine se réalimente* ». Et même si, dit-il, « *ce qui m'étonne, rétrospectivement, c'est la facilité avec laquelle Saint-Malo s'est créé* », il avoue : « *cela fait beaucoup pour un seul homme* ». D'où le souhait que ces festivals « *annexes* », « *s'autonomisent, que les gens sur place s'en occupent* ». Il a ainsi refusé des propositions venant du Québec et de Manille parce qu'« *on va mourir à la tâche* ». Mais il n'en a pas pour autant dit son dernier mot.

Face aux rumeurs de cession de Saint-Malo, il s'emporte : « *Je ne le vendrai pas ! Si je ne trouve pas quelqu'un qui prenne ma suite, Saint-Malo s'arrêtera, car je ne veux pas que ce festival se banalise. Et puis, si on s'arrête au bon moment, c'est peut-être, paradoxalement, le meilleur moyen que cela reste vivant* ». Onze ans après le premier Etonnants Voyageurs, Michel Le Bris est bien décidé à ne pas vendre son âme.

Emilie Grangeray

Chaque lundi  
LE MONDE ECONOMIE  
avec Le Monde  
DATÉ MARDI

## L'atelier Stevenson

*Michel Le Bris met en lumière l'œuvre et le travail de l'auteur de « L'Ile au trésor »*

**POUR SALUER STEVENSON**  
de Michel Le Bris.  
Flammarion, 250 p., 110 F (16,79).

Michel Le Bris étudie, analyse et publie R.L. Stevenson depuis vingt ans. Passionné, il admire et plaint cet auteur déchiré par ses doutes, grugé par ses proches, presque toujours malade et qui mourra prématurément à quarante-quatre ans. Il a publié en 1994 le premier tome d'une biographie (1) ; les textes réunis ici, rédigés à diverses époques, donnent une idée de sa manière de travailler. Il s'agit en somme de notes préalables, dans lesquelles l'auteur approfondit, avant l'indispensable synthèse, des aspects cruciaux de son sujet.

La première partie du livre traite ainsi de trois passions de Stevenson, douloureusement rejetées par lui, mais qui marquèrent son œuvre. La religion presbytérienne de l'enfant : elle est à l'origine de la rigoureuse morale athée de la maturité, ainsi que du style et de la manière de conter où l'on retrouve les traces des prêches et de l'hagiographie militante des Covenanters. La figure envahissante du père, dont l'écrivain se libérera péniblement après de violents affrontements ; enfin le souvenir de la ville d'Edimbourg, toujours chérie mais abandonnée dès la majorité. L'auteur passe ensuite à une peinture endiablée de la vie de bohème à Paris dans les années 1870 et à l'influence du cousin Bob, formidablement doué mais qui ne produira jamais rien. Il régnait sur un petit groupe d'expatriés qui semblent s'être divertis en vase clos, sans trop fréquenter les artistes français, sauf peut-être à Barbizon.

Un essai met en lumière les longs mois en Californie vers 1879. Michel Le Bris a apporté une contribution essentielle à la

connaissance de cette période en dénichant des manuscrits, en reconstituant les itinéraires et en méditant sur les affres du jeune écrivain. Un séjour terrible, au cours duquel l'amour de Fanny sauvera tout juste son mari de la maladie, du doute et du désespoir. Mais l'homme sortira transformé de cette lutte contre l'obscurité intérieure ; il connaîtra juste après une phase d'extraordinaire fécondité avec une volée d'essais lumineux et *L'Ile au trésor*. Le Bris prouve au passage que ladite île ne se trouve pas aux Antilles, comme on croyait, mais bel et bien en Californie. Ces évocations intéresseront sans doute davantage les navrants démolés de Stevenson avec la politique samoane et ses vitupérations contre la présence des Blancs dans les mers du Sud. On aurait préféré lire Le Bris sur *Le Dr Jekyll et Mr. Hyde* ou sur *Le Maître de Ballantrae*, tant pis.

Ce qui prime, dans ces textes de vénération pour un écrivain longtemps négligé par la critique, c'est l'étude de la théorie littéraire, telle que la conçoit Stevenson à partir de 1882 (il ne cessera ensuite de la faire évoluer), et telle que l'interprète Le Bris à la lumière des écrivains qui suivirent, et dont beaucoup ont reconnu son influence : Conrad, Borges, G. Greene, Chatwin... L'essai sur le mystère de raconter une histoire donne l'impression fascinante d'assister à un dialogue entre l'écrivain et son exégète sur des sujets aussi graves que l'esthétique et ses relations avec la morale, le rôle unique de la fiction pour maîtriser les « *forces obscures* » ou la place de l'image et de l'évènement dans le roman moderne. On sort émerveillé de cette leçon de littérature.

Jean Soublin

(1) Nil.

★ A signaler, la parution en poche de *La Porte d'or* (Points « *Seuil* », n° P 738).

## Voyage littéraire aux îles d'Aran

**LES ÎLES D'ARAN, le voyage vers l'Ouest.**  
Anthologie présentée et rassemblée par Dominique Beugras.  
Ed. de la Bibliothèque (9, rue du Docteur-Heulin, 75017 Paris), 172 p., 95 F (14,06 €).

Trop souvent, on néglige d'associer comme il faudrait le contenu d'un livre et l'agrément de sa présentation. La première qualité des petits volumes des bien nommées éditions de la Bibliothèque est d'imposer naturellement cette rencontre. Dans ce cadre plaisant, Dominique Beugras propose une belle anthologie consacrée aux îles d'Aran ; elle s'inscrit dans la collection « *L'Ecrivain voyageur* » déjà riche d'une dizaine de volumes.

Certains lieux attirent les mythes ou les enfantent, avec l'active complicité des écrivains. Les îles irlandaises d'Aran sont l'un de ces espaces qui existent aussi bien sur les cartes de géographie que dans l'esprit et les rêves des poètes. Au premier rang de ceux-ci, John Millington Synge, auteur du *Baladin du monde occidental*, qui séjourna longuement, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dans ces âpres contrées balayées par les vents et la mer, publia en 1907 un livre magnifique. Mais d'autres auteurs, avant et après lui, irlandais comme James Joyce ou non, observèrent la nature et les hommes d'Aran... Dominique Beugras, elle aussi, est tombée sous le charme sévère de cette terre. Elle relie – et à l'occasion traduit – les textes de l'anthologie avec beaucoup de délicatesse et d'intelligence. Un jour, à sa grande stupéfaction, un marin lui demanda tout de go sa main. Elle raconte l'épisode avec humour, concluant que « *l'homme d'Aran* » a su conserver son « *âme d'enfant* » et qu'il est « *le fruit de l'improbable mariage de la rudesse et de la distinction* ».

Patrick Kéchichian





VENTS D'OUEST



MÉTAL HURLANT/LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS



© MANCHU

En haut, affiche du film « Robinson Crusoe on Mars », parue dans « Ze Craignos Monsters » ; ci-dessus, à gauche, « une » de « Métal hurlant » par Chris Foss (novembre 1976), à droite, dessin de Manchu illustrant la couverture de « Fondation », d'Isaac Asimov (Denoël)

## Connie Willis, reine de la fantasy

À un référendum organisé par *Locus*, le principal magazine d'information sur la science-fiction et la fantasy, auprès de ses lecteurs pour élire le meilleur auteur de ces deux genres mêlés pour les années 90, Connie Willis est arrivée largement en tête, devant des écrivains aussi remarquables que Dan Simmons, Kim Stanley Robinson ou Greg Bear. Cette première place ne saurait surprendre celui qui suit la carrière de Connie Willis : depuis une douzaine d'années, elle truste les principaux prix de science-fiction.

Constance E. Trimmer est née le 31 décembre 1945, à Denver, dans le Colorado. Très jeune, après avoir lu *Les Quatre Filles du docteur March*, elle décide de devenir écrivain, mais c'est une fois mariée à un professeur de sciences, Courtney Willis, et devenue mère d'une petite fille qui la retient à la maison, qu'elle a commencé à écrire : des poésies, des articles, des fictions pour des magazines d'adolescentes, mais, surtout, elle a travaillé pour les « confession magazines », signant des pseudo-confessions aux titres accrocheurs. Elle avait commencé également à écrire quelques textes de science-fiction. Pour se perfectionner dans le genre, elle s'inscrit à un atelier d'écriture dirigé par Ed Bryant et Cynthia Felice.

Remarquée en 1979 grâce à sa nouvelle « Daisy, in the Sun », Connie Willis éclate littéralement en 1982. Sa nouvelle « Fire Watch » obtient le Nebula et le Hugo de la meilleure nouvelle. Et elle écrit, en collaboration avec Cynthia Felice, son premier roman, *Water Witch*. Des trois ouvrages qu'elle a signés avec ce coauteur, elle dit que ce sont des romans de pur divertissement mélangeant romance, aventure et science-fiction. Pendant quelques années, Connie Willis se consacre à la nouvelle et apparaît régulièrement au sommaire des anthologies répertoriant les meilleures nouvelles de l'année. En 1985 paraît son premier recueil, traduit en France sous le titre *Les Veilleurs du feu* (J'ai lu, 1998), qui contient quelques textes remarquables dont « Joyeux Noël, mes chéris », récemment réédité dans l'anthologie de Jean-Marc Ligny *Cosmic Erotica*, l'un des textes les plus glaçants de la science-fiction érotique.

Son premier roman, *Lincoln's Dream*, obtient en 1985 le John Campbell Award qui récompense la

première œuvre romanesque d'un nouvel auteur. Suivent alors une série de nouvelles plus époustouflantes les unes que les autres qui témoignent d'une palette très large et font montre de qualités d'écriture rares : « Le dernier des Winnebagos », méditation mélancolique sur fond d'extinction des espèces, « Au Rialto », parallèle irrésistible de drôlerie entre deux « univers en folie », la physique quantique et Hollywood, « Cibola »,



utopie rêvée et intensément poétique, etc. La plupart de ces nouvelles furent réunies dans le recueil *Impossible Things*, traduit en France sous le titre *Aux confins de l'étrange* (J'ai lu, 1996). Avec *Le Grand livre* (J'ai lu, 1994) Connie Willis a donné l'une des plus brillantes variations contemporaines du thème fascinant du voyage dans le temps. Elle a imaginé qu'en 2054 un modèle expérimental de machine à explorer le temps permet aux historiens d'aller sur place étudier les époques sur lesquelles ils travaillent. Son héroïne a choisi d'effectuer une mission en plein Moyen Âge ; mais le technicien chargé des modalités de réglage des coordonnées temporelles, victime d'une épidémie fulgurante, commet une erreur et l'envoie quelques années après la date prévue, à un moment où la peste noire ravage l'Angleterre.

Son roman suivant, *Remake* (J'ai lu, 1997), elle l'a écrit parce qu'elle avait vu Fred Astaire et Eleanor Powell danser la béguine dans *Broadway Melody of 1940* et qu'elle avait trouvé qu'il s'agissait de « la plus belle chose qu'elle ait jamais vue ». Elle souhaitait rendre un hommage à la comédie musicale. *Remake* est l'une des plus belles déclarations d'amour au cinéma. Dans un avenir proche où le septième art n'est plus, grâce au virtuel et au numérique, qu'une gigantesque industrie du tripatouillage d'images, elle permet que le rêve d'une jeune danseuse, Alis, se réalise et qu'elle puisse danser dans les bras de la vedette de *Top Hat*... Les œuvres suivantes de Connie Willis, *Uncharted Territory*, *Bellwether*, sont inédites en France. *Bellwether* est une

comédie, genre qu'elle avoue beaucoup aimer parce qu'il a des liens avec « toutes les choses positives de la vie ». Mais elle ajoute que son modèle, ce sont les comédies de William Shakespeare, dramaturge à qui elle porte une grande admiration.

Sans parler du chien ou comment nous retrouvâmes enfin la potiche de l'évêque (1) est aussi une comédie, et même un vaudeville qui jongle littéralement avec les entrées et sorties des personnages, à ce détail près cependant que leurs allées et venues se font par l'intermédiaire d'un portail temporel. Connie Willis y renoue donc avec le voyage dans le temps, mais tisse les pérégrinations de ses protagonistes entre trois époques différentes : le futur proche où les historiens chrononautes d'Oxford sont tous sous l'empire d'une redoutable maîtresse-femme, la bien-nommée Lady Shrapnell, la journée de 1940 qui a vu le bombardement de la cathédrale de Coventry par la Luftwaffe, et la période victorienne. C'est d'ailleurs sous l'égide de deux chefs-d'œuvre de ce temps que l'auteur a placé sa fiction : *Trois hommes dans un bateau* de Jerome K. Jerome et son humour si distancié, et *Alice au pays des merveilles* ; la traversée des miroirs du temps ne s'effectuant pas sans que se produise un certain nombre d'incongruités... La mission des deux héros est d'ailleurs de rapetasser le continuum, mais, dans un système chaotique, il n'est pas si facile de faire disparaître une incongruité ! Comme l'exprime bien la citation carrollienne mise en exergue au chapitre 16 : « Ils ne semblaient avoir aucune règle précise. Et vous n'avez pas idée de la confusion qui résulte de tout ce matériau vivant. »

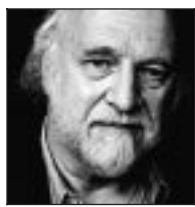
Pour dompter la confusion, Connie Willis a fait appel à une autre de ses passions : les romans policiers d'énigme des années 30, Agatha Christie et Dorothy Sayers, Lord Peter Wimsey et Harriet Vane. Et à leurs bonnes vieilles recettes : « *Le majordome, les quiproquos, le moins suspect des suspects, la lettre volée.* » Le résultat est proprement sidérant de virtuosité, de glamour et d'humour, de sophistication et d'invention : une sorte de long délire parfaitement maîtrisé qui plonge son lecteur dans une douce euphorie et la jouissance d'un texte constamment savoureux.

Jacques Baudou

(1) J'ai lu, « Millénaires », 554 p., 89 F (13,57 €).

## Richard Matheson ou l'art de l'horreur

Richard Matheson a fait irruption, à vingt-trois ans, en 1950, dans le monde de la science-fiction avec une nouvelle dont la concision reste inégalée et la force dérangeante intacte au bout d'un demi-siècle. « Born of man and woman » – traduit en France sous le titre « Journal d'un monstre » – est l'une des nouvelles les plus célèbres du genre. Dans sa préface au troisième volume de l'intégrale des nouvelles de Matheson (*Poupée à tout faire*, Flammarion, 308 p., 85 F [12,96 €]), Harlan Ellison se remémore le choc éprouvé à sa lecture : « J'étais suspendu dans le noir, penché sur un abîme qui s'étendait au-dessous de moi, sans forme ni limites, comme si j'avais été miraculeusement privé de poids, transporté instantanément, sans pour autant avoir eu l'impression de bouger, dans l'espace profond, où je me trouvais en train de flotter, de tourner sans fin dans une nuit dépourvue du moindre scintillement. » Harlan Ellison exagère ? Oh que non ! Combien de lecteurs français, qui l'ont découverte dans la revue *Fiction* ou dans l'anthologie Marabout des *Chefs-d'œuvre de la science-fiction*, ont été hantés par le dernier paragraphe du texte : « Et puis s'ils essaient de me battre encore je leur ferai mal comme j'ai fait à la bête vivante. Je leur ferai très mal » ? Car plus encore que la façon très personnelle de traiter le thème, alors obsédant, du mutant, ce qui retenait l'attention, c'était cette capacité de l'auteur à faire naître la peur d'une phrase, d'une chute inattendue. « La terreur glace l'esprit. L'épouvante lève le cœur. Je suis sûr d'avoir écrit des histoires épouvantables, mais j'espère avoir écrit davantage d'histoires terrifiantes », confesse Richard Matheson dans un texte publié en 1981 (1).



### Richard Matheson

Richard Matheson ne fut pas seulement un maître de la peur en littérature. Il l'a été également, en tant que scénariste, dans les domaines du cinéma et de la télévision. On lui doit le script de trois des films de Roger Corman inspirés d'Edgar Allan Poe, le scénario du *Duel* de Steven Spielberg, l'adaptation de deux autres de ses romans, *La Maison des damnés* (John Hough, 1973) et *Quelle part dans le temps* (Jeannot Szwarc, 1980). Mais son titre de gloire le plus remarquable est sans conteste sa participation à la série TV produite par Rod Serling *The Twilight Zone*, diffusée en France sous le titre *La Quatrième Dimension* (1959-64), dont il écrivit quelques-uns des meilleurs épisodes.

carrière fulgurante. Tout au long des années 50, Matheson a été un formidable nouvelliste et « La poupée à tout faire », après « Derrière l'écran » et « Intrusion », nous en assène la preuve jusque et y compris dans les quatre textes traduits pour la première fois en France, dont le très savoureux « Miss Poussière d'étoiles ». Le recueil contient son lot de textes « terrifiants » (« Le zoo », « L'examen », « Le voyageur », « Un cas d'école »), mais il comporte aussi une quantité non négligeable de textes humoristiques, qu'ils relèvent de l'humour le plus noir (« La poupée à tout faire », « Au soir du monde ») ou du loufoque, voire du burlesque, avec une touche de délire (« Funérailles », « Une tripotée de donzelles », « Cycle de survie »).

formés en vampires. Ce chef-d'œuvre, qui inverse totalement le traitement classique du thème du monstre, fut suivi de *L'Homme qui rétrécit*, narratif l'histoire d'un homme qui rapetisse chaque jour davantage jusqu'à s'enfoncer dans l'infiniment petit... Contacté pour écrire l'adaptation de ce dernier roman pour le grand écran, Richard Matheson s'engagera alors dans une carrière de scénariste de cinéma et de télévision. Son œuvre écrite s'en ressentira très fortement. Dans les années 60, il publie de moins en moins de nouvelles et cesse même d'en écrire dans les années 70 où il effectue cependant un premier retour au roman avec *La Maison des damnés*, variation efficace sur le thème de la maison hantée, qui a cependant le défaut d'être trop proche du chef-

d'œuvre de Shirley Jackson *The Haunting (Maison hantée)*. Et puis brusquement, avec les deux romans suivants, Richard Matheson change de manière. Il œuvre toujours dans la veine fantastique, mais pour raconter des histoires d'amour fou qui transcendent les barrières du temps ou de la mort. Dans *Le Jeune Homme, la mort et le temps*, le personnage principal, séduit par le portrait d'une actrice du siècle dernier, finit par en tomber amoureux, mais d'un amour si fort qu'il lui permettra de la rejoindre à son époque... Quant à *Au-delà de nos rêves*, c'est dans l'au-delà justement que le héros, scénariste de télévision défunt, retrouvera la femme aimée, au terme d'une quête parfois dantesque, qui lui fait traverser « une imbrication infinie d'enfers ». Après, Matheson s'est tu à nouveau pendant plus d'une décennie avant de revenir à l'écriture dans les années 90 pour signer une série de westerns (*Journal of the gun years*, etc.) et un roman policier sur le thème de la chambre close située dans les milieux de la prestidivination et de la magie (*Now you see it*). Le plus remarquable des romans de cette période est sans conteste *A sept pas de minuit* (Denoël) qui retrouve la grande veine des intrigues paranoïdes. Un mathématicien, qui travaille sur un programme de recherches pour le gouvernement, rentre chez lui pour trouver sa maison habitée par un couple dont l'homme porte le même nom que lui. S'ensuit une longue fuite à travers l'Europe, pendant laquelle le chercheur aura constamment l'impression d'être victime d'un « glissement de réalité ». Tout Matheson est peut-être là dans cette formule. Il y a peu d'auteurs qui sachent comme lui nous faire déraiper dans l'imaginaire...

J. Ba.

(1) *Le Livre d'or de la S-F*, anthologie de Daniel Riche, Pocket.

## La légende Coloane

### LE PASSANT DU BOUT DU MONDE (Los Pasos del hombre)

de Francisco Coloane. Traduit de l'espagnol (Chili) par François Gaudry, Phébus, 260 p., 129 F (19,67 €).

Coloane est un conteur mais aussi l'un des plus étonnants voyageurs du siècle, écrivain du bout du monde, aventurier de la nature, curieux, passionné. Que l'on ne s'attende pas à lire là ses Mémoires ou une autobiographie : comme il l'indique lui-même au début du livre, il a, approchant de ses quatre-vingt-dix ans, rassemblé ses carnets, des pages volantes, des serviettes de bar, accumulés pendant des années là où le menaient ses pas, pour en tirer ce livre de souvenirs, d'anecdotes, de légendes, de réflexions, à sa manière, qui marie la fiction et la réalité, le conte et la vie. De même que chacune de ses nouvelles part d'une aventure qu'il a vécue, de personnages qu'il a côtoyés, quand c'est de sa vie qu'il parle, il en fait toute une histoire : « Un écrivain succombe souvent à la tentation de créer un personnage d'enfant à travers ses souvenirs personnels, et l'on préfère – c'est mon cas – la fiction à la réalité. Je voudrais pourtant me souvenir de faits isolés où fiction et réalité sont mêlées. » Et plus loin, il précise encore : « Il est plus facile d'inventer une réalité de toutes pièces que de pénétrer dans celle qui nous est la plus proche. Car, pour approcher le fantastique qui se cache toujours au cœur de la réalité, il faut du courage, de la détermination. »

Alors, il raconte. On l'imagine d'ailleurs, discorant à voix haute, plutôt que silencieux et penché sur le papier, digressant, prenant un livre dans sa bibliothèque pour en lire une page à son auditoire subjugué, jouant avec sa mémoire et la chronologie, ponctuant certains

faits d'un geste ou d'un sourire, s'arrêtant un instant, pour rêver ou se remémorer un visage, une odeur, des lieux. Son traducteur, François Gaudry, joue magnifiquement le jeu, lui prêtant simplement sa voix, comme un acteur, dans cette complicité qui les relie. Au fil des pages, on grappille des mots sonores, chuintants, qui laissent sur la langue la saveur lointaine de l'inconnu, surtout des noms de plantes, d'animaux, d'arbres, *cututats, taguas, robalos, cachiguas, cahueles, cuchivilus, alerces, muermos*...

Coloane raconte, mais il ne dit pas tout, il passe ainsi plus de pages à narrer une expédition qu'il fait avec le poète russe Evtouchenko en Patagonie qu'à parler de sa longue amitié avec Pablo Neruda, son « frère » ; il ne livre que peu de choses de sa vie privée – ses deux mariages, ses deux fils – et même de ses émotions. L'homme est secret, car l'écrivain a tout un monde dans lequel puiser, plus vaste, plus complexe, plus riche : « J'ai fait de nombreux métiers et occupé de multiples emplois qui m'ont fourni la matière première pour l'écriture. Compagnons de travail, individus en chair et en os, connaissance de la nature, immensité des pampas et des mers ont donné vie à mon travail littéraire. Il y a en moi une dualité entre l'homme et l'écrivain, qui provient de ma naissance : né d'une petite propriétaire terrienne et d'un capitaine de bateau de cabotage ; qui provient aussi de mon éducation : à Chiloe et dans la province de Magellanes ; qui provient encore de ma double expérience : travailleur d'estancia et, plus tard, journaliste et fonctionnaire à Santiago. Tout mon travail littéraire a tenu au désir de raconter la réalité de ces régions australes, car elle dépasse ce que peut créer l'imagination. »

Martine Silber

★ A signaler la réédition du roman *Le Sillage de la baleine* (Seuil, « Points », n° 739).



# Super Stan Lee

Stan Lee est un peu le Steven Spielberg de la BD. C'est du moins l'image que donnent les médias américains de cet artiste, né à New York il y a soixante-dix-sept ans, dont on associe l'œuvre, prolifique et légendaire, à une fortune appréciable et à des accès de mégalomanie tempérée. Car le créateur de nombreux super-héros de la fin des années 60, qu'il s'agisse des Fantastic Four, de Spiderman, du Docteur Strange, de l'Incroyable Hulk, du Surfer d'argent, des Vengeurs ou des X-Men, est aussi l'éditeur à succès de Marvel Comics, et un homme de marketing avisé à l'affût de tout ce qui peut donner un surcroît de lustre à l'industrie américaine du comics, dont bien sûr Internet. Celui que les Américains surnomment « The Man » a aussi conservé intact l'enthousiasme de ses débuts.

Stan Lee (pseudonyme de Stanley Martin Lieber) est d'abord un auteur dont le nom apparaît sur plus de deux milliards de comic books, et qui a travaillé avec les plus grands dessinateurs du genre, comme Jack Kirby (pour les Fantastic Four, Hulk, Thor ou les X-Men) ou Steve Ditko (pour Spiderman). On lui doit la troisième génération de super-héros, relève des stars mythiques d'avant-guerre (Batman et Superman) et des années 50 (The Submariner et La Torche humaine).

A la différence de ces glorieux aînés, les héros de Stan Lee créés à l'orée des années 60 présentent des caractéristiques plus humaines, même s'ils sont dotés de pouvoirs supranormaux. Les Fantastic Four, Spiderman, le Surfer d'argent et d'autres sont vulnérables, sensibles à des problèmes quotidiens, voire financiers, et sont décontenancés devant le beau sexe. De quoi faciliter leur identification au « cœur de cible » de Marvel, les 8-15 ans. Avant qu'un autre public, plus âgé, s'enflamme pour eux ou pour leurs alter ego maléfiques, aidé en cela par une qualité d'encrage et d'écriture longtemps inconnue dans le monde des comics, ainsi que par un réseau de liens entre ces héros, qui donnent forme à un véritable monde à part.

Scénariste prodigieux, Stan Lee a écrit à un rythme accéléré, dès son entrée à l'âge de dix-sept ans, grâce à un « piston » familial -, à Timely, berceau de Marvel Comics : pendant plus de vingt ans, il produira deux comics par semaine, du récit complet

*Spiderman, le Surfer d'argent, Hulk... c'est lui : Stanley Martin Lieber, un créateur prolifique doublé d'un homme de marketing avisé*

au synopsis, en passant par quelques lignes d'intrigue, jetées en pâteure aux dessinateurs.

Mais cet auteur fécond, ce « Shakespeare du comics », est aussi devenu l'un des hommes-clefs, voire le « gourou », de la maison d'édition Marvel Comics, qui publie depuis plus de quarante ans des magazines proposant les aventures délirantes de super-héros. Leurs tribulations extraordinaires continuent de ravir le public d'outre-Atlantique (plus de 250 comic books, pour un total de plus de dix millions d'exemplaires, s'y vendent chaque mois) et d'ailleurs.

Alors que Marvel a frôlé plusieurs fois la banqueroute, Stan Lee y a non seulement imposé une nouvelle génération de super-héros, mais il a aussi hissé la maison d'édition au premier rang, devant DC Comics et Dell Publishing. Il y a développé, au fil du temps, plusieurs collections ainsi que des séries indépendantes comme Excelsior, qu'il gère directement de son fief de Los Angeles « en dehors des gens de Marvel, à New York ». « The Man » a aussi la haute main sur les films, dessins animés, adaptations télévisées des différents personnages vedettes, tout en surveillant son propre site Web, consacré à ses personnages, Le 7<sup>e</sup> Portail.

Stan Lee n'est pas avare de coups de théâtre. Président d'honneur de Marvel Comics, il a récemment révélé qu'il passait chez l'ennemi juré - et historique - de Marvel, DC Comics, avec la charge de « revitaliser » les super-héros de cet éditeur, dont les incontournables Batman et Superman. « C'est comme si l'inventeur de Coca-Cola faisait le pari de mettre Pepsi à son niveau », commente la presse américaine. Avec soixante ans de BD à son actif et ce nouvel enjeu, Stan Lee peut prétendre accéder au titre de super-héros de l'industrie de la BD américaine.

Yves-Marie Labé



« Spiderman » illustré par Steve Ditko

## Livraisons

### ● LES PILOTES DE L'IROISE, d'Edouard Corbière

Le succès des premiers romans maritimes de Fenimore Cooper a ouvert un nouveau domaine à la littérature, dans lequel se sont engouffrés les auteurs de la *Revue maritime*, où trônaient Corbière, Jal et Lecomte. Dans ce texte, qui fait aujourd'hui l'objet d'une réédition très soignée, avec préface, chronologie, notes et publications de quelques lettres inédites, Edouard Corbière raconte l'histoire d'un enfant trouvé, élevé par des pilotes d'Ouessant. Un feu de révolte le brûle, qui lui fait tout haïr, sauf le souvenir de sa sœur, enlevée enfant par les Anglais. Il devient corsaire, puis pirate, semant la terreur, la trahison et le crime aux Antilles. Le livre a sa place dans la bibliothèque de ceux qui aiment la mer (éd. José Corti, 246 p., 120 F [18,29 €]).

J. Sn

### ● LES PARADIS TERRESTRES, de Michel-Antoine Burnier

De Platon à Biosphère 2, en passant par les pots de chambre en or de Thomas More, l'abbaye de Thélème de Rabelais, la Cité du soleil de Campanella, le phalanstère de Charles Fourier et les icarités d'Etienne Cabet, vingt-cinq siècles d'utopies forgées par de vieux sages ou des prophètes barbus. Réactionnaires ou progressistes, ces théoriciens du bonheur ont tous un air de famille : hostilité vis-à-vis de l'argent, suppression des libertés politiques. Nées en périodes de grandes mutations, se prétendant à l'avant-garde de la modernité et regrettant dans le même temps les simplicités pastorales, les utopies se donnent comme une peur devant le présent et débouchent parfois sur des horreurs, à l'image du Kampuchea démocratique de Pol Pot. La recension de Michel-Antoine Burnier est un utile aide-mémoire pédagogique (éd. Florent Masot, 212 p., 96 F [14,64 €]).

J.-L. D.

### ● UTOPIES

Le dernier numéro de la *Revue des deux mondes* est consacré à ces rêves d'une société parfaite, quêtes « captant fantômes et espérances ». On y trouve des textes d'Eric Aunoble (les utopies moeurs d'histoire), Blandine Kriegel, Henri Maler, Edgar Morin, Michel Wieviorka, Roland Schaefer, Jacques Attali... (Avril, 10, place du Général-Catroux, 75017. 70 F [10,67 €]).

J.-L. D.

### ● LA CONTRE-CULTURE, de Christiane Saint-Jean Paulin

La naissance de nouvelles utopies aux Etats-Unis dans les années 1960 : développement d'une nouvelle sensibilité de gauche portée sur la contestation, naissance du mouvement hippie, happenings, utopies communautaires, révolutions sexuelle, psychédélique, mystique, paradis artificiels, spiritualités orientales, essor du rock (Autrement, « Mémoires », 224 p., 130 F [19,82 €]).

J.-L. D.

## programme

### ● LES DÉBATS DU JOURNAL « LE MONDE » (rotonde Surcouf à 11 h 30) :

- « Vive l'utopie », avec Jean-François Bizot, Christian Jambet, Roland Schaefer (le 7).

- « Crise du roman, crise des beaux-arts », avec Jean Clair, Jean-Philippe Domecq, Nathalie Heinich, Michel Le Bris, Marc Petit (le 8).

### ● LE CAFÉ LITTÉRAIRE (palais du Grand Large) :

- « Humeur noire », avec Cédric Fabre, René Frégni, Jean-Hugues Oппel, Jean-Bernard Pouy, Patrick Raynal (le 6 à 11 heures).

- « Mythes et fantasy », avec Orson Scott Card, Valerio Evangelisti, Doug Headline (le 6 à 11 h 45).

- « Utopies », avec Pascal Bruckner, Jacques Lacarrière, Gilles Lapouge, Michel Ragon (le 6 à 15 heures).

- « La contre-culture », avec Gilles Anquetil, Jean-François Bizot, Jean-Pierre Dionnet, Doug Headline, Michel Le Bris, Guy Pellaert, Norman Spinrad (le 6 à 17 h 15).

- « Zone frontière », avec Maurice G. Dantec, Jonathan Lethem, René Réouven (le 6 à 18 h 15).

- « Pour saluer Richard Matheson », avec Jacques Chambon (le 6 à 19 heures).

- « Des mondes invisibles », avec John Crowley, Pierre Dubois, Jacques Sadoul, Bernard Werber (le 7 à 10 h 30).

- « Dames de l'Ouest », avec Judith Freeman, Pam Houston, Karla Kuban (le 7 à 15 h 15).

- « Un certain goût d'aventure », avec José Manuel Fajardo, Eric Fottorino, Nikki Gemmel, Pierre Pelot, Jean-Christophe Ruffin (le 7 à 16 h 45).

- « Comédie humaine », avec Didier Daeninckx, Jean Hatzfeld, Alfredo Pita (le 7 à 17 h 45).

- « Idées noires », avec Brigitte Aubert, Jean-François Coatmeur, Chris Offutt, Marc Villard (le 7 à 18 h 30).

- « Pour saluer Brian Aldiss »,

avec Michel Demuth, Gérard Klein (le 7 à 19 h 15).

- « Voyages intérieurs », avec Michel Braudeau, Christian Lehmann, Jean Rouaud, W. G. Sebald (le 8 à 10 h 30).

- « Réveurs de royaumes », avec Bruno Filigni, Alberto Manguel, Claude Villers (le 8 à 11 heures).

- « Pour saluer trois grands de la S.F. », avec Connie Willis, Paul J. McAuley, James Morrow (le 8 à 12 h 15).

- « Nouvelles voix d'Afrique », avec Aly Diallo, Moussa Konaté, Alain Mabanckou (le 8 à 16 heures).

- « Grandes voix d'Amérique », avec Jim Harrison, Scott Momaday (le 8 à 16 h 45).

### ● PRIX DE L'ASTROLABE

- Remise du prix (palais du Grand Large) à Nurrudin Farah (« Le Monde des livres » du 21 avril).

## Le Monde

Siège social : 21 bis, rue Claude-Bernard  
75242 PARIS CEDEX 05  
Tél. : 01-42-17-20-00  
Télécopieur : 01-42-17-21-21  
Télex : 206 806 F

Edité par la SA Le Monde,  
président du directoire,  
directeur de la publication :  
**Jean-Marie Colombani,**

Directoire :  
**Jean-Marie Colombani ;**  
**Dominique Alduy,**  
directeur général ;  
**Noël-Jean Bergeroux,**  
directeur général adjoint.

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037

Pré-presses Le Monde  
Impression Studium  
Vitry-sur-Seine  
94405 Cedex  
Printed in France



UN TOUR DU MONDE, C'EST 50 000 FRs.  
SINON VOUS POUVEZ TOUJOURS  
VOUS ACHETER LES LIVRES.

E. LECLERC PARRAINE POUR LA 2<sup>E</sup> ANNÉE,  
LE FESTIVAL «ETONNANTS VOYAGEURS» DE SAINT-MALO DU 6 AU 8 MAI.  
VENEZ DÉCOUVRIR JUSQU'AU 10 MAI  
LES 5 OUVRAGES SÉLECTIONNÉS POUR LA QUINZAINE «ETONNANTS VOYAGEURS»  
DANS LES ESPACES CULTURELS E. LECLERC.

**E. LECLERC**

PARTENAIRE DU FESTIVAL «ETONNANTS VOYAGEURS»



# Jaroslav Iwaszkiewicz, le passeur

Vingt ans après la mort de cet Européen impavide, la parution en français de son chef-d'œuvre témoigne aussi bien de sa lucidité et de son amertume que du triomphe de la vie sur les réalités lugubres d'un XX<sup>e</sup> siècle assassin

## LA GLOIRE ET LA RENOMMÉE (Slawa i chwala)

de Jaroslav Iwaszkiewicz. Traduit du polonais par Georges Lisowski avec la collaboration de Nicolas Veron, éd. Noir sur Blanc, vol. I, 596 p., 159 F (24,24 €) ; vol. II, 614 p., 159 F (24,24 €).

En mars 1980, la Pologne et l'Europe perdaient avec Jaroslav Iwaszkiewicz l'un des plus importants écrivains du XX<sup>e</sup> siècle. Seul le fait que son œuvre considérable, théâtre, poésie, essais et romans, soit rédigée dans une langue de faible circulation limite quelque peu sa notoriété qui aurait dû être celle d'un Thomas Mann ou d'un Proust. André Bihay, l'un de ses anciens éditeurs, se souvient : « L'homme avait un charisme extraordinaire. Lors de la réédition de son récit *Les Amants* de Marone, aux éditions Stock, situé dans ce genre difficile entre la nouvelle et le roman, je l'avais invité en France. A l'époque, vers la fin des années 70, Iwaszkiewicz présidait toujours l'Union des écrivains polonais ; il se plaignait de la censure, bataillait contre les commissaires politiques, tentait et réussissait de sauver ce qui pouvait encore l'être pendant les années noires stalinienne et celles de grisaille qui ont suivi. » En effet, polyglotte et traducteur de tout premier ordre, c'est grâce à ce « passeur » génial qu'était Jaroslav Iwaszkiewicz que ses compatriotes prenaient connaissance du théâtre de Claudel et de Shakespeare, de l'œuvre poétique de Rimbaud et de Valéry, des contes d'Andersen, de la pensée de Kierkegaard, des romans de Gide et de Bouin, de Tolstoï et de Tchekov et, grâce à ses récits de voyages, des splendeurs italiennes.

En 1896, lorsqu'il naît à Kalnik, bourgade perdue dans les campagnes de l'Ukraine profonde, au sein d'une famille de la petite noblesse polonaise, son pays, victime d'un quatrième partage décidé par le Congrès de Vienne (1815), n'a pas d'existence légale. Citoyens de l'empire du tsar de toutes les Russies, Nicolas II, le dernier, les Iwaszkiewicz restaient donc des minoritaires sans pour autant être considérés comme des sujets de rang inférieur, à l'instar des Caucasiens, des juifs, des Tatares ou des Tziganes. En effet, avant la révolution, de nombreux aristocrates ou bourgeois polonais occupaient des postes administratifs, possédaient des propriétés en Russie, en Ukraine ou en Lituanie, sinon des résidences secondaires sur les rivages de la mer Noire, quand ils ne



Iwaszkiewicz en 1956

se soulevaient pas contre le pouvoir impérial. Ainsi, Jaroslav Iwaszkiewicz avait passé une enfance studieuse dans le manoir familial (son père était fonctionnaire) où il bénéficiait de l'amitié de son cousin aîné Karol Szymanowski qui lui racontait l'Italie et l'initiait au modernisme de Debussy et de Ravel.

Après avoir fréquenté le conservatoire de musique et la faculté de droit de Kiev, où il débute en 1914 avec un recueil de poèmes dans sa langue maternelle, Iwaszkiewicz, nourri des grands classiques de la littérature russe et universelle, quitte la capitale ukrainienne. Riche d'une érudition exceptionnelle, il s'installe à Varsovie en 1918 au moment de la proclamation d'un gouvernement indépendant, le premier depuis la suite des partages de la Pologne commencés en 1772 en raison de l'échec d'une insurrection contre les tentatives de domination russe. Pendant un siècle et demi, la littérature polonaise affirma une identité bafouée et menacée de disparition. « Une fois l'indépendance acquise et reconnue après la Grande Guerre, raconte Georges Lisowski, l'ami, le traducteur et le continuateur du travail de Jaros-

law Iwaszkiewicz à la tête de la revue *Tworczość* (Création) après la mort de ce dernier, un groupe de jeunes poètes se propose de promouvoir une littérature allégée de tout engagement avec comme seul programme de... n'en avoir aucun ! Ainsi, la poésie retrouvait sa véritable vocation, à l'écart des projets politiques ou sociaux. »

« Au sein de ce groupe, continue Georges Lisowski, réuni d'abord autour de la revue *Skamender*, ensuite autour de *Wiadomosci Literackie*, Iwaszkiewicz occupait une place singulière. Il venait d'ailleurs, avait longtemps vécu en pleine nature en compagnie de livres et de musiques qui lui avaient ouvert d'autres horizons, les portes d'autres cultures à même de forger sa vision européenne. »

Dans les années 20 et 30, l'écrivain visite l'Italie, la France et l'Espagne, publie des récits poétiques de voyage mais s'affirme surtout comme un maître de la nouvelle longue. A l'époque, Paul Cazin en transpose quelques-unes en français, parmi lesquelles *Les Demoiselles de Wilko* et *Le Bois de bouleaux* (« traduction d'une beauté flaubertienne », affirmera leur auteur) qui seront rendus célèbres par les films qu'en tirera Wajda et

qui seront réédités avec trois autres (*Songes*, *Jardins* et *Sérénité*) en 1974 dans la collection des œuvres représentatives de l'Unesco. Mais Iwaszkiewicz écrit également du théâtre ainsi que des livrets pour son cousin Szymanowski et aussi des romans historiques tels *Le Bouclier rouge* (1934) – fresque du temps des croisades – ou *Mère Jeanne des anges* (1946) qui s'inspire de l'épisode diabolique du couvent de Loudun et que le cinéaste Kawalerowicz portera plus tard à l'écran. Mais, très vite, l'esthète raffiné, le poète hermétique, l'écrivain célèbre qui cultivait ses amitiés particulières avec la discrétion que l'époque exigeait, se fait rattraper par les atro-

Pendant les décennies communistes, ce polyglotte et traducteur va promouvoir en Pologne, une littérature éloignée de l'impératif réaliste-socialiste

cités de son siècle et le voilà prêt à s'engager. Pendant la guerre, sa maison, située aux environs de Varsovie – où il vivait retiré – serait de point de rencontre aux intellectuels entrés dans la clandestinité. La paix revenue, son prestige est si grand qu'il sera élu député au sein de la Diète et président de l'Union des écrivains, positions qui lui permettront de défendre ses confrères que les régimes politiques imposés par le Kremlin tenaient à l'écart et aussi de mettre en route, après 1955, avec Georges Lisowski, le mensuel littéraire *Création* où devaient se retrouver, côte à côte, aussi bien les avant-gardes de Pologne que celle de l'étranger, tous genres confondus.

C'est en 1956, à la faveur d'un premier dégel en Pologne, qui aboutira au national-communisme antisémite de Moczar, puis au règne corrompu de Gierek, qu'Iwaszkiewicz commence la rédaction de son roman-fleuve *La Gloire et la Renommée*. Il le terminera six ans plus tard après avoir couvert une période s'étendant de 1914 – la veille de la Grande Guerre – jusqu'à l'installation de la démocratie populaire, régime aussi peu démocratique qu'impopulaire. Plusieurs thèmes se superposent, se séparent pour encore

cheminer de concert tout au long de ce livre essentiel qui comblera les nostalgies des lecteurs pour qui, après les romans de Gide et de Roger Martin du Gard, de Joyce et de Henry James (et aussi après ceux d'Aragon et de Sartre bien que les choix esthétiques d'Iwaszkiewicz, sa lucidité, son amertume rendent son engagement plus distancé), il n'y aurait plus de littérature digne de ce nom. Le déclin d'un monde éclaté pour toujours après la seconde guerre mondiale, la permanence des vertus magiques du travail créateur et de l'art, le combat sournois entre Eros et Thanatos sanctionné par le triomphe de la vie ne sont que quelques-uns de ces thèmes illustrés par une vaste galerie de personnages proustiens. Spychala, le précepteur arriviste des enfants Royski, le comte Janusz Myszyński qui lui en dispute l'influence – double de l'auteur dont le détachement hautain n'est pas épargné pour autant –, Edgar Szyller, dans lequel les musicologues reconnaîtront la fugue lumineuse du compositeur Szymanowski, sa sœur Elzbieta, chanteuse d'opéra dont le lied mélancolique ouvre, dans une villa cossue au bord de la mer Noire, ce magnifique roman des amours cachées que l'Histoire viendra assassiner. Ils se promènent tous sur les spirales d'un temps ouvert qui les conduisent depuis le chaos d'une Russie en pleine révolution dans la Pologne ressuscitée de ses cendres et du Paris des années folles.

Et puis il y a les autres, ceux de la génération suivante, les enfants et les petits-enfants d'Ewelina Royska, aristocrates ou bien bourgeois, les traîtres et les justiciers, les résistants et les indifférents. Iwaszkiewicz n'a que faire de l'hagiographie triomphaliste, il cerne le passé sans complaisance. Il y a des scènes d'anthologie dans cette mosaïque qui recompose un monde couvert par les décombres de la catastrophe, ainsi la mort d'Edgar Szyller à Menton, peu avant. Elle rappelle celle de Bergotte dans la *Recherche* par la manière dont le compositeur agonisant contemple l'éclat d'une anémone ouverte ; ou bien le dialogue hallucinant entre Helena Golbek, petite-fille des Royski, et Broniek, son amant juif, qui, alors que l'univers s'écroule, pense que la chose la plus sérieuse du monde demeure la peinture. Paradoxalement, c'est justement ce parti pris esthétique qui restitue à l'horreur absolue ses dimensions vertigineuses et qui proclame, à travers le texte, un optimisme serein, tranquille, qu'induit quand même une insoutenable amertume.

Edgar Reichmann

## La Pologne s'installe en France

Un grand pas en avant. C'est ainsi que l'on peut qualifier le cap franchi par le couple Vera et Jan Michalski, qui dirige les éditions Noir sur Blanc. Fondées en Suisse en 1986, installées en France en 1990, elles viennent d'acquiescer, par le canal de leur holding Libella (1), le groupe Buchet-Chastel-Pierre-Zech, et sont en voie de racheter Wydawnictwo Literackie (voir « Le Monde des livres » du 28 avril). D'où un emménagement au 3, place de l'Odéon, les locaux de la librairie polonaise – qu'ils conservent depuis leur achat en 1991 – devenant trop étroits. Ils conservent de même leur filiale polonaise. Créée, en 1990, à Varsovie, celle-ci publie de la littérature polonaise mais également des traductions de littérature hispanique et anglo-saxonne, notamment les textes d'Henry Miller et Paul Auster. Aujourd'hui, les éditions Noir sur Blanc comptent une centaine de titres au catalogue et, depuis que leur diffusion-distribution est assurée par le Seuil (1<sup>er</sup> janvier 1999), quelque vingt ouvrages sortent chaque année.

Mais toutes ces acquisitions ne vont pas changer les ambitions premières de la maison. Au contraire. Pour Vera Michalski, « cette diversification devrait nous permettre de continuer à faire ce que nous avons toujours fait et de rester indépendants ». Les éditions Noir sur Blanc ont permis de rendre accessibles au public francophone des auteurs polonais et russes, des classiques (tels Jaroslav Iwaszkiewicz [voir ci-contre]) mais surtout des contemporains, comme Nicolas Bokov. On trouve également le très beau *Pensées échevelées*, de Stanislaw Jerzy Lec, préfacé par Claude Roy et illustré par Roland Topor, ainsi que les œuvres du dramaturge Sławomir Mrozek, qui fête cette année son soixante-dixième anniversaire. Par ailleurs, les éditions s'enrichissent d'une collection de littérature policière, « Monde noir » – dont le premier titre est *Un nid de fourmis dans la tête*, d'Haïm Lapid – et d'une collection de littérature de voyage et d'aventure, inaugurée par *La Guerre de la noix muscade*, de Giles Milton. Autre grand chantier : une « série », en cinq volumes, réalisée par Karl Dedecius, devant constituer un « ouvrage de référence présentant l'ensemble de l'évolution de la littérature polonaise de ce siècle ».

Emilie Grangeray

(1) Holding qui détient une importante participation dans le capital des éditions Phébus.

## Restent les mots

Avec une attention de miniaturiste, Ida Fink reconstitue dans ses brèves histoires l'horreur des persécutions nazies

### TRACES (Slady)

d'Ida Fink. Traduit du polonais par Laurence Dyevre, Calmann-Lévy, 234 p., 89 F (13,57 €).

Il faudrait parler de « détails » si le mot n'avait pris une connotation abominable depuis que les négationnistes l'ont dévoyé. C'est pourtant ce qui caractérise l'écriture d'Ida Fink, une attention de miniaturiste portée sur des détails apparemment insignifiants et qui révèlent toute l'étendue d'une horreur qu'on ne peut regarder en face. Ida Fink est née en Pologne en 1921, elle avait vingt ans et étudiait la musique quand les Allemands ont fermé le ghetto de sa ville natale. Un an plus tard, elle est parvenue à s'en échapper et depuis 1957 elle vit en Israël.

*Traces* n'est pas, malgré son apparence, un recueil de nouvelles. Chacun des textes, généralement bref, s'attache à décrire un instant ou un détail d'un ton volontairement neutre. Ainsi la description d'une véranda aux rideaux jaunes par laquelle on apercevait des massifs de capucines. « Cette année-là, il n'y a pas eu non plus de capucines. Nue sans ses rideaux et ses fleurs, la

façade de la maison avait un air pathétique inaccoutumé. A lui seul, ce petit détail révélait l'arrivée d'une époque inhabituelle. » Mais comment parler de cette époque quand le mot le plus anodin peut prétendre nier l'Holocauste, quand le vocabulaire de toute façon s'avère impuissant ? Il ne s'agit pas d'un problème littéraire mais d'une réalité à laquelle les victimes ont été confrontées à l'instant même de leur martyre. « Notre vocabulaire gonflait sous l'effet de mots jusqu'alors inconnus et d'étranges abréviations de termes trop longs. Le mot "action", lui, devint un mot essentiel, le mot dominant, en ce temps que certains, victimes de leur naïveté, continuaient à qualifier de "temps de guerre". »

Ida Fink n'expose aucune théorie du langage, ne cherche pas à réfuter la phrase célèbre d'Adorno sur la difficulté d'écrire après Auschwitz ; comme on prouve le mouvement en marchant, elle force le langage à rendre gorge pour tenter de dire l'indicible, multipliant les approches différentes. Ce sont tantôt les variations sur un thème, comme ces rêves commençant tous par la même phrase : « Libéré du camp il franchit la grille surmontée de l'inscription "Arbeit macht frei" », et qui se terminent par la même formule : « Il y retourna » ; tantôt ce sont des

« notes pour une biographie » qui tentent de reconstituer l'existence de personnes disparues. Les récits multiplient les points de vue jusqu'à imaginer celui des bourreaux. Dans « L'avancement », un soldat allemand, au cours d'une permission, aide ses parents à faire les foins. Image idyllique sortie tout droit d'un *Heimatfilm* où des parents adorables couvent d'un œil attendri leur grand gaillard qui vient d'avoir de l'avancement. Devant un verre de cidre nouveau le jeune soldat confie à son père qu'il doit sa promotion à la lâcheté d'un de ses camarades qui a refusé, au terme d'une « opération de nettoyage », d'abattre une gamine de dix-sept ans. De l'« opération » rien n'est dit, de la « bravoure » du soldat non plus.

Dans « Description d'un petit matin », un court dialogue théâtral, un professeur et sa femme cachés dans le grenier d'une ferme ne voient qu'un fragment du monde par une fissure entre les planches. Tandis que la femme ne cesse d'évoquer la mort de leur fille, l'homme s'ingénie de manière dérisoire et pathétique à composer de tête une rédaction sur le thème « Une belle journée s'annonce », comme si le langage, malgré son indigence, restait tout de même le dernier recours.

Gérard Meudal

## Les inventaires d'une défaite

Dans ce roman écrit en 1963, Andrzej Kusniewicz décrit la dérive vers la folie de quatre hommes enfermés dans une même cellule à la Libération

### EROÏCA

d'Andrzej Kusniewicz. Traduit du polonais par Claude-Henri Du Bord et Christophe Jezewski. Ed. Des Syrtes, 318 p., 150 F (22,87 €).

À quoi rêvent les salauds ? Il faut avoir le cœur bien accroché, et une certaine forme de courage, pour vouloir connaître la réponse. Dans son grand roman polyphonique, *Eroïca*, paru en 1963, Andrzej Kusniewicz, lui-même victime de la férocité de ses contemporains – il fut arrêté et déporté à Mauthausen en 1943 – poursuit cette redoutable enquête.

C'est le temps de la Libération pour les uns. Pour les autres, l'attente sous clef, dans les limbes d'une prison parisienne. Quatre hommes se retrouvent confinés dans une cellule de six pas de large. Un vieux comte dément, débraillé dans son peignoir en loques, fantôme misérable d'une France collaborationniste. Un séminariste à la voix d'ange, l'antisémitisme rivé au corps, capable de toutes les brutalités et de toutes les trahisons. Zed, une petite frappe des bas fonds parisiens, qui s'est gelé les moignons dans la campagne de Russie. Et enfin Boubi, le

narrateur, secoué par des crises de délire et de fièvre, héritier distingué d'une lignée autrichienne dégénérée : « Des fous, des hydrocéphales et des hermaphrodites. »

### HÉROÏSME DÉRÉGLÉ

Entre eux, rien à partager, sauf les mots et les poux. Il y a bien dans le lot un ou deux mouchards prêts à troquer leur ration de café contre les aveux de leurs compagnons, pour sauver leur peau en extremis. Mais c'est un enjeu accessoire. Le vrai suspense est ailleurs, dans la lente remontée des souvenirs de Boubi allongé sur son grabat, qui reconstituent la dérive annoncée d'un jeune homme avide d'héroïsme vers la folie : « J'avais décidé de m'arracher à tout ce qui était vieux, de me rajeunir, de me détourner de tout ce qui était vermoulu, même si autrefois tout cela me fut si cher, aimé et proche. (...) Il s'agissait d'une indépendance totale, d'un acte exclusif, tel quel, préparé (...). J'avais devant moi un monde ouvert qui attendait d'être dompté, qui se prosternait devant moi avec une révérence d'esclave... » Dans *Eroïca*, le monde a rétréci jusqu'aux limites de la cellule. Le cerveau malade de Boubi projette comme une lanterne magique les images d'une Europe en guerre sur les murs suintants du cachot. Chaque poussée de fièvre,

chaque divagation provoque une échappée fulgurante hors de la cellule, vers un monde perdu, la Belle Époque de l'enfance, le Göttingen de l'adolescence, le Paris-Panama de l'Occupation et les derniers combats avant la reddition. La figure adulée du compagnon de route, Christian, double fascinant dont Boubi fut l'âme damnée, revient de manière obsédante, avant de sombrer avec le monde héroïque que Boubi croyait avoir construit pour venger « la lamentable défaite de ceux en qui [il avait] grandi ».

En littérature, les huis clos deviennent souvent des laboratoires fonctionnels, où s'agitent des personnages archétypaux cultivés en éprouvettes. Kusniewicz a trop de maîtrise pour tomber dans le piège. La crise couve, éclate par intermittence, avant d'atteindre son paroxysme. Jusqu'au bout, il tient le lecteur dans un étau, le plonge jusqu'à l'écoeurement dans le délire de ses personnages, dans leurs accès de nostalgie, leurs élans de compassion – oui, même les salauds éprouvent cela. Et avant de sombrer dans la folie d'une marche héroïque déréglée, il reste à ces vaincus un éclair de lucidité pour affronter leur dernière défaite : « Il ne restera rien après nous, pas même une légende. »

Fabienne Dumontet



## A fleur de peau

Au plus près d'un corps meurtri, Eric Fottorino rend palpables la douleur et les déchirures de l'âme

### UN TERRITOIRE FRAGILE

d'Eric Fottorino.  
Stock, 170 p., 98 F (14,94 €).

Contrairement aux romanciers qui prétendent sonder les reins et les cœurs, Eric Fottorino se contente d'effleurer la peau de ses personnages, et cette approche pourtant n'a rien de superficiel car « chaque tourment de l'âme laisse sous la peau une fêlure et dessus, une foulure ». Clara Werner, son héroïne est une jeune biologiste française venue à l'institut océanographique de Bergen en Norvège pour observer le mouvement des marées. Curieuse occupation que celle qui consiste à déterminer « le niveau zéro de la mer » à moins qu'il ne faille y voir une sorte de lapsus. Ce n'est pas tant par intérêt scientifique que Clara est venue en Norvège, mais pour fuir son passé.

Elle n'est plus qu'un bloc de souffrance, un corps meurtri par les coups que lui infligeait son mari marocain. Mais l'absence de contact peut faire parfois aussi mal que les coups les plus violents. Et la souffrance de Clara trouve sa source plus loin, dans l'enfance, dans le manque cruel de caresses maternelles. Ce qu'elle recherche à Bergen, c'est le vide, le blanc, l'oubli, qu'elle s'efforce de trouver aussi bien dans les paysages nordiques que dans un usage immodéré de l'aquavit. La fuite cependant n'efface pas les meurtrissures, il faut bien tenter de survivre : « Etre soi est une souffrance avant d'être une victoire. »

Clara rencontre deux hommes, un peintre qui va tenter de lui rendre son image acceptable, sans y parvenir, tout entravé qu'il est lui-même par l'obsession de la toile blanche, et un homme qui se définit comme « accordeur ». Ce dernier a hérité de son père le don de soigner les maux de l'âme par le massage des corps, d'apaiser « ces territoires fragiles où les nerfs s'attachent aux muscles ». Il y

a une audace singulière de la part d'un romancier à affirmer que les mots ne peuvent rien contre la douleur, mais plutôt les gestes, et à en faire la démonstration par l'écriture même. D'ailleurs, évoquer la douleur est déjà une gageure. Et il n'est pas indifférent que, parmi les lectures préférées de Clara, figurent en bonne place Henri Calet, Emmanuel Bove et André de Richaud, auteur de ce beau roman intitulé *La Douleur*.

Ce à quoi se livre l'accordeur est une sorte de psychanalyse muette qui aurait remplacé les mots par les gestes. Car comment faire confiance aux mots quand le terme d'affection peut aussi bien désigner « l'amour qu'on accorde ou une maladie qui se déclare » ? Le pari réussi d'Eric Fottorino est, en déjouant subtilement les ambiguïtés du langage, d'évoquer cette douleur en traitant ses personnages comme des paysages bouleversés où « chaque corps est un résumé du monde », où chaque heurt laisse sa trace, et où les couleurs du Maroc s'opposent en un violent contraste aux fjords de Norvège. L'Atlas, après tout, peut aussi bien désigner une chaîne de montagnes marocaines et une vertèbre capitale. L'inconscient ne manque pas de ruses pour infliger de nouveaux tourments. Les corps se froissent, se crispent en des nœuds où il est impossible de démêler la souffrance morale de la souffrance physique. Ils se déchirent parfois. Et il est bien difficile de les lisser comme on caresse une étoffe.

En refusant les facilités d'une intrigue psychologique, en créant ses personnages comme des poupées de chiffons en quête d'un impossible dénouement, Eric Fottorino leur confère une profondeur paradoxale, il parvient à rendre curieusement palpable la douleur, en touchant la trame même de la vie.

Gérard Meudal

Eric Fottorino est journaliste au Monde.

### L'AMI DE MON PÈRE

de Frédéric Vitoux.  
Seuil, 218 p., 110 F (16,77 €).

**MON CANCER, MA JAGUAR**  
de Berroyer.  
Flammarion, 230 p., 110 F (16,77 €).

**VENISE ATTENDRA**  
de Sylvie Péju et Hervé Prudon.  
Grasset, 378 p., 129 F (19,67 €).

Il fait beau, c'est l'heure de la sieste, Frédéric Vitoux, seize ans, lit un OSS 117 sur un transat, lorsqu'il entend le grondement d'une voiture, une Triumph décapotable, et file prévenir ses parents qui sommeillent dans leur chambre. Des visiteurs ? Son père se redresse, placide, sa mère ouvre les yeux, irritée. Lui, drapé d'une « mélancolie que plus rien n'étonne », elle, dérangée par cette brusquerie, inquiète. « Je crois qu'il me suffirait de cet épisode, de cette intrusion si brève, écrit le romancier. On n'écrit jamais pour cela. Pour retrouver la grâce, la révélation d'un moment et la comprendre. Un seul pinceau de lumière pour éclairer le reste. Un seul échange d'émotions et de propos minuscules entre des êtres pour démasquer une vie, ses attentes, ses déceptions. »

Ce qui s'ensuit n'aurait qu'un mince intérêt, premiers émois sensuels à la Vadim d'un adolescent au début des années 60, si on n'y décelait pas d'emblée un enjeu, si Vitoux n'avait pas abattu ses cartes en préambule, donné ses clés. Car l'homme qui débarque à l'improviste, sous le nom de Bernard du Perray, flanqué d'une Américaine décolorée et d'une gamine en pantalon corsaire et chemise Vichy aux pans noués sur le ventre n'est autre que Christian de la Mazière, engagé en 44 dans l'armée allemande. Le père du narrateur, le journaliste Pierre Vitoux, le connu à Clairvaux où il purgeait une

peine de quatre ans de prison pour « intelligence avec l'ennemi » (il avait collaboré à *Je suis partout*). Et parallèlement à cette nostalgique évocation d'un flirt avec une déléguée qui lui flanque une raclée au ping-pong, dédaigne ses 45 tours et l'embrasse sur les lèvres, ce qui se joue lors de cette après-midi de fanfaronnades avec virée à Saint-Tropez, c'est (cette année-là) le malaise d'une révélation, et (l'année de l'écriture du livre) la pudeur d'une substitution.

### AU BÉNÉFICE DES SILENCES

La vérité du passé de son père, Frédéric Vitoux l'apprendra à demi-mot par les réflexions du dandy reconverti dans le showbiz, la creusera, dégoûté, en trouvant trente-cinq ans plus tard des « papiers » qu'il jettera après la mort de sa mère (préférant aux « preuves » prêtes à tomber en poussière les « couleurs de l'imagination »), la refusera, en quelque sorte, en accordant à son père le bénéfice de ses silences, ses abdications, les « mille ruses » qu'il avait déployées « pour s'enfuir », la maladie d'Alzheimer qui lui avait ôté la mémoire et l'avait fait mourir « innocent ». Pétrifié par une autocensure qui le pousse à ne retenir que l'« incertitude », l'« urgence de l'instant vécu », il ne révèle de son père que de brefs reflets, essentiellement ceux que lui renvoie le visiteur encombrant, arrogant de bonne conscience, et malgré tout fascinant. Bernard du Perray lui fut un père, en ce sens que c'est grâce à lui que sa jeunesse échappa parfois à la monotonie, et que ce fut lui qui l'aida à mieux comprendre Pierre Vitoux. C'est de lui, ce traître égaré dans des « combats dévoyés et perdus », qu'il écrit : « Il était passé du côté du mensonge, des accommodements avec la vie, avec l'image de sa vie qu'on laisse derrière soi. »

A lire la nouvelle version (mordante) de l'autobiographie de Ber-

royer, ce faux pître cruel, né maso, de la lignée d'un Pierre Desproges, on vérifie la tragique politesse des gens qui font de l'humour parce qu'ils broient du noir. Acharné à se dénigrer, mais sur un ton, avec une élégance qui font son charme, ce moribond en sursis cultive comme une hygiène l'art de rire (jaune) de lui-même et de ses angoisses. « Je ne suis pas le type plein d'assurance, pas de belle prestance ; voulté, pas grand, je tremble un peu. Quand je casse une assiette, ça n'étonne personne. La mort d'un minable, voilà ce qui se profile. Je n'ai jamais fait partie des gens que je préfère. » Cet hypocondriaque en mal d'épithète honorable, et qui raconte sa vie, n'importe quoi, « pour ne pas me morfondre », sa phobie du cancer, sa liaison avec une comédienne serbe « bien folasse », ses efforts poussifs pour passer son permis de conduire à Sarreguemines, philosphie à la fortune du manque de pot se désespérant de n'être pas Socrate, ni doté de l'instinct bon vivant de son père qui, ayant survécu à Dachau, « avait l'impression qu'il fallait profiter de chaque journée comme si c'était la dernière ». Justement, son père vient de mourir, et, irrésistiblement, Berroyer se sent mortel. L'art, la vie, la mort, il y a des artistes qui ont su gérer tout cela, mais Berroyer se prend « les pieds dans les fils du micro », dit-il. Il compte les morts autour de lui, ne retient que l'exemple de ses parents : « Ils ont vécu plus de cinquante ans ensemble, comme deux oiseaux sur la branche. On ne fait plus ça aujourd'hui (1). »

A peu de chose près (leur coup de foudre date d'hier, mais ils se sentent « scotchés » pour l'éternité) Sylvie Péju et Hervé Prudon prouvent le contraire. Ces deux quinquagénaires se sont rejoints à l'heure des bilans amers. Lui, jongleur de mots, détonant voyageur, avaleur de bière, papa poule en délicatesses conjugales. Elle, ancrée dans le théâtre et hantant la ban-

lieue, où elle anime des ateliers d'écriture en milieux psychiatriques. Au plus fort de leur passion, ils ont décidé d'écrire un journal à quatre mains, « chacun pianotant son amour derrière son ordinateur », chacun donnant sa version de la vie qu'ils mènent, les illuminations, les nuits de Paris, les boulingues ailleurs, les nuits d'ivresse, les petits matins blêmes, les « coups de griffes » et coups de bisous, les crises, et dérivés, et doutes, et la dèche, le sans domicile fixe, la rencontre avec l'ex, les amants de famille nombreuse, les « corps accordéon », les ne-mequitte-pas, l'ombre de l'hôpital Cochin, la mort qui rôde, la mort d'une mère, renaissances, « vivre, c'est survivre. »

Chacun vit cette fusion extrême à sa manière, mais, au fil du livre, les voix se répondent en écho, se mêlent, on ne sait plus qui parle, on s'autorise tout sauf la verdeur du lit, même des aveux de midinette, des déclarations fracassantes, on ne se censure rien, c'est comme l'amour que vivent les autres, c'est cru, pas romanesque pour un sou (sauf les trêves qui sourdent en rêves), « la caméra tremble façon Cassavetes », le scénario et les dialogues cognent comme chez Pialat, on est en plein social, on se moque de Barbara Cartland, la « Sainte poupoule des princes-monseigneurs et des bergères pudiques », on n'invente rien, sauf les prénoms fictifs (Léa, Xavier), le style, la langue, la poésie. Péju-Prudon a bien du talent. Mais il a bien fallu de ce livre suspendre la phrase. Leur *Venise attendra* se clôt sur un pied de nez au deuil. Un hymne à l'amour dangereux.

Jean-Luc Douin

(1) Du même auteur, vient de paraître *Pas si vite* (cosigné avec André Scala) : recueil des « dissertations » philosophiques de Berroyer sur Canal+ (Canal+éd.).

## Délicieusement immoral

Dans un récit qui tient autant de la littérature libertine que du conte voltairien, Jacques Laurent trace un joli portrait d'une jeune femme légère

### JA ET LA FIN DE TOUT

de Jacques Laurent  
Grasset, 192 p., 119 F (29,27 €).

Pour sa rentrée romanesque, Jacques Laurent nous donne un récit qui tient à la fois de la littérature libertine et du conte voltairien (très leste comme il se doit) : *Zadig ou la destinée, Candide ou l'optimisme, Ja et la fin de tout...* C'est le joli portrait d'une jeune femme de mœurs légères, Janine, dite « Ja », qui travaille comme vendeuse dans un magasin de frivolités – entendez une boutique de vêtements féminins, où les combinaisons, toutes déployées, semblent « se poursuivre comme des anges ». Depuis qu'il a écrit *Le Nu vêtu et dévêtu* (1),

Jacques Laurent est l'un de nos meilleurs spécialistes dans ce domaine... Très occupée, son héroïne passe d'un amant à l'autre, préférant les remords aux regrets. Elle ira même jusqu'à déniaiser le fils d'une

François Bott

amie, pour rendre service, mais elle s'éprendra de l'adolescent. Un air de printemps circule dans le récit des pérégrinations de cette Janine, petite cousine de la Juliette du marquis de Sade, et c'est bien agréable.

Nous avons la confirmation que le boulevard du Montparnasse est une sorte de grand fleuve, « traversant des paysages dissemblables », et que les Parisiens franchissent une frontière chaque fois qu'ils passent de la rive gauche à la rive droite.

Jacques Laurent ne ménage pas son héroïne. Il lui fait subir toutes sortes d'épreuves et de catastrophes. Le même jour, elle apprend que son appartement a flambé, qu'elle est renvoyée du magasin de frivolités, que son père a sombré dans la folie et que sa mère a un cancer. Il faut croire que le malheur déteste la solitude. Et Jacques Laurent montre bien les pensées qui vous viennent dans le métro, sur la ligne Mairie-d'Issy - Porte-de-la-Chapelle, quand vous avez tout perdu. Ce conte immoral se terminera en tragédie. Cela va de soi. Comme le prescrivent les règles du genre, Jacques Laurent se permet ici toutes les fantaisies.

(1) Gallimard, 1979.

## Mazarine Pingéot se cherche

A trop vouloir se défaire du genre autobiographique qui marquait son « Premier roman », la jeune romancière s'égare dans un récit d'emprunt

### ZEYN OU LA RECONQUÊTE

de Mazarine Pingéot.  
Julliard, 204 p. 119F (18,14€).

On sait que le deuxième roman est toujours un pari difficile pour un auteur. Surtout lorsque ses débuts ont été remarqués. Pour Mazarine Pingéot, c'était un défi presque impossible. Son coup d'essai, paru en 1998 sous le titre *Premier roman* – touchant, un peu désuet (un récit au passé simple) –, avait eu un succès commercial mais avait été démolé par une grande partie de la critique pour des raisons sans rapport avec la littérature (« le Monde des livres » du 3 avril 1998). Mazarine Pingéot fut longtemps la fille cachée de François Mitterrand. On la découvrit le jour de l'enterrement de l'ancien président de la République. Pour beaucoup, cette jeune normalienne n'avait pas le droit de se vouloir romancière. On s'est donc déchaîné contre *Premier roman*. Comme si les critiques, lecteurs professionnels, n'avaient jamais aucune indulgence pour des textes de romanciers novices, souvent maladroits.

Sans doute à cause de tout cela, Mazarine Pingéot a trop voulu s'affirmer dans ce deuxième roman, *Zeyn ou la reconquête*. Il lui fallait montrer qu'elle n'était pas prisonnière du récit autobiographique (la figure du père est très importante dans *Premier roman*), qu'elle avait de l'imagination. Alors son héroïne est syrienne, fille mal aimée de parents qui ont dû émigrer en France pour des raisons politiques. Elle a deux frères, Rachid et Mahmoud, « enfant sage » qui ne sait pas « la chance d'avoir été aimé et reconnu ». La biographie ne se met pas facilement à distance, surtout quand elle est si lourde. Alors, le récit qui met en scène Zeyn – « exilée de nulle part, de moi-même avant tout » – commence un jour d'avril 1995, quand elle vient d'apprendre

la mort de son père (elle a rompu avec sa famille deux ans auparavant et, après avoir habité chez sa tante, elle vit chez un drôle d'homme, Youssef, qui boit trop, a cinquante ans et en paraît dix de plus, lit toujours trois livres à la fois et aime Casanova).

C'est le moment le plus émouvant de ce roman, la visite à ce père qui « mourait trop tôt, avant qu'elle ait pu lui montrer de quelle fille jolie et intelligente avait éclos le cocon ». Ensuite, Mazarine Pingéot, qui uti-

Et c'est là (troisième partie) que les choses se gâtent franchement pour le lecteur. Zeyn part à la reconquête d'elle-même, de ses origines, de son identité et on ne peut pas la suivre. On a beau passer avec elle par Beyrouth, Alep, s'attacher à comprendre ses sentiments, ses sensations, rien n'y fait. On ne peut pas ainsi s'inventer une culture, un enracinement, une identité. En tout cas pas au deuxième livre, même si l'on n'a qu'un rêve : « Abolir [son] passé comme cette terre qui semble



### Extrait

« Une fois qu'il eut refermé la porte, elle s'éloigna du corps du plus loin qu'elle le put et posa son front sur la vitre, cherchant à l'extérieur l'air qui l'avait désertée. Elle suffoquait. Des ronds de buée se formaient de manière concentrique, elle appuya la paume de ses mains près de son visage, sur le verre froid, pour en calmer le tremblement. Mais celui-ci ne cessait pas et s'empara de tout son corps. Il fallait se reprendre avant de faire un pas en direction de la copie en cire de l'homme qu'elle avait connu, (...) le visage poudré, comme celui d'un acteur, ou d'une poupée, masque de vie. » (p. 20).

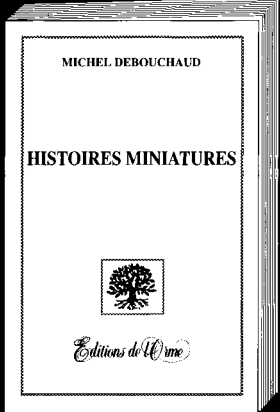
lise toujours à l'excès le passé simple, bien que son usage soit moins systématique ici que dans son premier livre, s'empêtre dans une histoire à laquelle elle ne semble pas vraiment croire elle-même. Tout est trop soigneusement construit. Après ce jour d'avril 1995, on revient à l'automne de 1986, où Zeyn est une petite fille mutique, qui a pour seule confidente... une souris morte qu'elle cache au fond d'une armoire. Puis on la suit en 1989, 1992, en 1993 à Marseille. Fin de la première partie.

La deuxième partie la voit quitter sa famille et s'installer avec Youssef, découvrir un autre monde, d'autres relations entre les personnes, une approche inédite de la culture. Cette période se termine en avril 1995. Le 13, Zeyn apprend la mort de son père. Le 18, elle est à Damas.

s'être débarrassée de toute appartenance. »

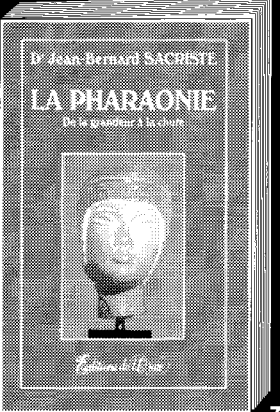
Il est facile de s'amuser au jeu des citations ridicules, même avec les plus grands écrivains. On peut donc s'en dispenser. Pour autant, certaines phrases de ce livre n'auraient pas dû être imprimées. Au bout du compte, à un premier roman un peu emprunté, mais prometteur, a succédé un récit d'emprunt, aggravant les défauts du premier livre et s'éloignant de ses qualités. Mais Mazarine Pingéot est une personne obstinée. Il reste donc à attendre son troisième livre, en espérant qu'elle écrira tout simplement ce qu'elle a envie de raconter, sans se soucier de tenter de contourner, par avance, la malveillance que, depuis toujours, elle a dû affronter.

Josyane Savigneau



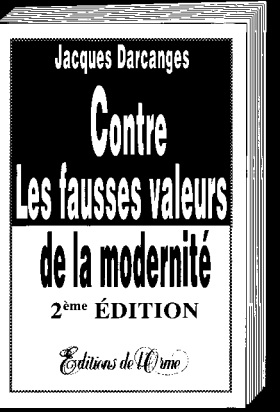
**HISTOIRES MINIATURES**  
70 F

« Histoires intemporelles, musique de l'enfance retrouvée, une bouffée de fraîcheur au milieu de la violence d'aujourd'hui ».  
Nicole Baud / L'Ère Nouvelle



**LA PHARAONIE**  
75 F

« Un remarquable ouvrage, clair, précis, concis, couvrant, fait exceptionnel, les près de quatre mille ans d'histoire de l'Égypte ancienne ».  
L'Ère Nouvelle



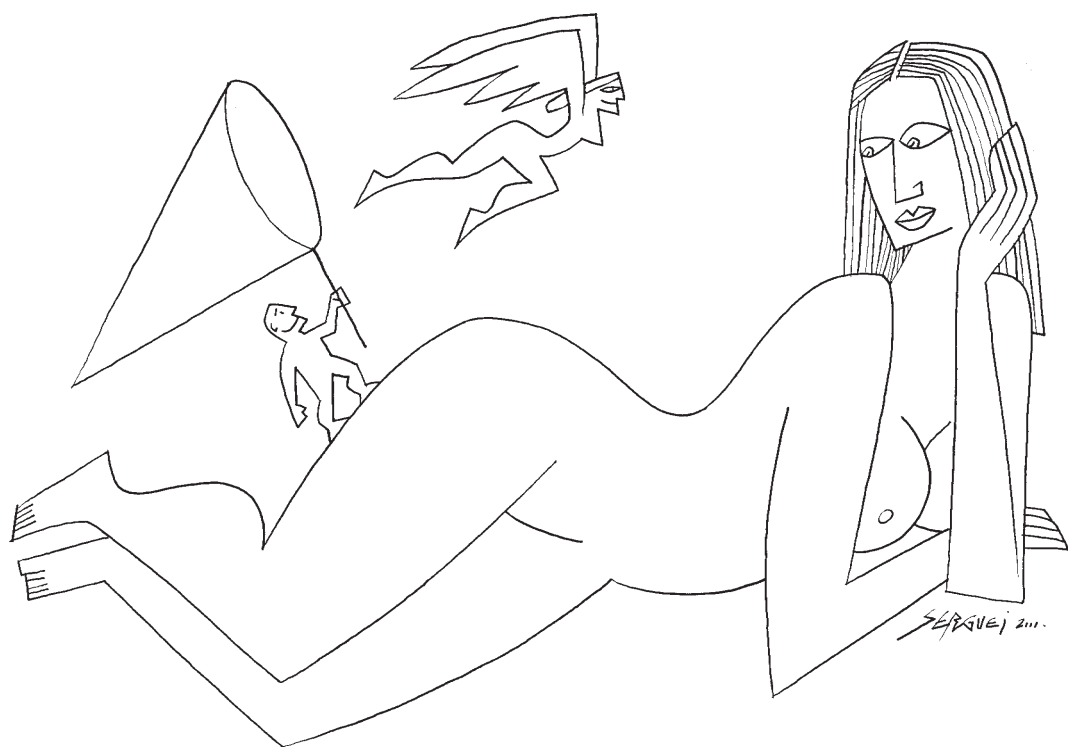
**Contre Les fausses valeurs de la modernité**  
92 F

Epigraphié par Jean Paul ARON.  
Deux recensions au Bulletin du CNRS.  
Recommandé par l'Institut International de Philosophie.

Éditions de l'Orme / Distribution Sté Nlle Distique, 28600 Luisant - Fax : 02.37.30.57.12



# Les femmes, avantages et inconvénients



## VOIR HÉLÈNE EN TOUTE FEMME

de Barbara Cassin.  
Peintures de Maurice Mathieu,  
Les Empêcheurs de penser  
en rond, Synthélabo, 208 p.,  
250 F (38,11 €).

## DE LA BONTÉ ET MAUVAISTIE DES FEMMES

de Jean de Marconville.  
Edition critique établie  
et annotée par Richard A. Carr,  
Honoré Champion, « Textes  
de la Renaissance », 240 p.,  
210 F (32,01 €).

**F**ait bien connu : le discours sur les femmes est interminable. Généralement tenu par des hommes, il combine récriminations et louanges, célébration et mépris. Successivement ou simultanément, les femmes sont des saintes, des putes, des perverses, des innocentes, des tendres, des cruelles, des implacables, des incapables, des clés ou des énigmes. Les tournures historiques de cet incessant murmure sont innombrables. On se perdrait évidemment si l'on cherchait dans ce flot de paroles quelque soupçon de vérité. Il s'agit d'autre chose. Par exemple : méandres du désir, aventures de la violence. En fin de compte, peut-être l'amour et la guerre ne sont-ils qu'affaire de mots. Reste à savoir lesquels, comment et pourquoi – questions qui ont déjà agité bien des esprits. Pour ne pas s'y noyer, sans doute faut-il suivre quelque silhouette emblématique. On la choisira connue, inépuisable, généreusement mythique. Dans le genre, Héléne est parfaite.

Celle qui provoqua la guerre de Troie constitue en effet une sorte d'empilement d'images. Se demander, comme le fit Norman Austin, si a existé une Héléne historique, et ce qu'on en peut savoir, voilà qui n'a nul intérêt, selon Barbara Cassin. Cette philosophe, qui a déjà plusieurs bons livres à son actif, convainc aisément que le positivisme, ici, n'est pas de mise. Spécialiste des textes de l'Anti-

quité grecque, et des sophistes en particulier, Barbara Cassin considère Héléne comme une héroïne n'existant que dans, par et pour les mots. Son nom se confond presque avec celui des Grecs eux-mêmes (Héléne, Hellènes : la proximité est aussi grande en grec ancien), et l'on ne sait jamais si elle est enlevée ou captatrice (*helenin*, infinitif passé du verbe *hairéō*, « j'enlève, je capture », peut presque s'entendre aussi comme un passif). Raptée sans doute, ravissante sûrement. Bref, cette femme n'est, littéralement, qu'un jeu de mots.

Tout le travail de Barbara Cassin consiste à multiplier les pistes autour de ce thème. Héléne, femme exemplaire, serait donc un excitant bibelot d'inanité sonore. A la

fois réelle et fantomatique, revêtu de robes qui la dévêtent, symbolisant le sexe et l'Orient, mère (elle n'a pas moins de dix enfants, tous récits confondus!) et chienne, indéfectiblement chienne, Héléne est surhumaine et drôle, « divine et *offenbachisable* », dit joliment le texte. Ce n'est donc pas un hasard si Méphistophélès, chez Goethe, offre à Faust le breuvage qui lui permettra enfin, comme il le souhaite, de « voir Héléne en toute femme ». Car la silhouette mythique se dérobe. C'est pourquoi le peintre Maurice Mathieu, dont plusieurs dizaines de toiles et œuvres diverses accompagnent le texte de Barbara

Cassin, a multiplié de son côté calligraphes, collages, et « soulèvements », où la silhouette ne se donne à voir que sous ombre, à demi voilée-dévoilée. Toujours éclatée, morcelée, partielle quand bien même elle paraît une.

*Voir Héléne en toute femme* est donc un beau livre. Pas seulement au sens convenu de volume illustré, dont on ne sait s'il faut le ranger avec les ouvrages de philosophie ou avec les livres d'art. C'est un beau livre au sens le plus simple, bien que double : esthétique, intellectuel. Il est rare qu'une femme philosophe et un peintre suivent ainsi, en un foisonnement commun, des trajectoires qui se répondent, s'éloignent, se retrouvent, entrent dans toute sorte de jeux entre textes et

*Un tissu de paroles traverse les siècles. Les vices et vertus attribués aux femmes y sont répétés, ou plutôt créés. Barbara Cassin le montre sur l'exemple privilégié d'Héléne, d'Homère à Offenbach. D'autres prodiges sont-ils déjà venus les remplacer ?*

images. Maurice Mathieu accomplit là un voyage pictural passionnant, où ses créations empruntent aussi bien aux cratères grecs qu'à Egon Schiele. Barbara Cassin a rassemblé une impressionnante « hélénographie », d'Homère à Raymond Queneau, en passant notamment par Gorgias, Isocrate, Marlowe, Ezra Pound et quelques dizaines d'autres. Cette ronde étourdissante aurait sans doute gagné à plus de sobriété et à moins d'afféterie lacianienne. Mais c'est affaire de goût.

Que les femmes puissent être mauvaises, écrit Jean de Marconville, gentilhomme percheron, en l'an de grâce 1564, « cela se prouverait aisément par une seule Héléne qui fut cause de la destruction, ruine et désolation de Troie ». Son ouvrage a pour objectif explicite de préciser « quelle femme doit être réputée femme de bien selon les philosophes ». Il s'inscrit en fait dans une imposante série de textes méconnus qui constituent la bibliothèque publiée au XVI<sup>e</sup> siècle autour des avantages et inconvénients des personnes du sexe. Sont-elles donc méchantes ? Autant qu'on le dit ? Un peu moins ? Beaucoup plus ? Des dizaines d'ouvrages disputent de ces questions. Certains sont moins miso-

gynes que d'autres. C'est le cas. On délaissera toutefois volontiers les arguments de Jean de Marconville pour le seul plaisir de ses phrases goûteuses. Qu'importent ses énumérations de vaillantes guerrières, depuis Judith jusqu'à Jeanne d'Arc, ou ses portraits de courtisanes lascives et insatiables. Il suffit de grappiller quelques tournures de style, de voir Platon « embabouiné » par une experte, ou bien de croiser cette dame chrétienne qui, sur le point d'être outragée, « prit un couteau dont elle se traversa l'estomac et rendit en cette sorte son âme à Dieu avec sa chasteté non contaminée. »

Sans doute devrait-on mettre en parallèle le regain d'intérêt pour les prodiges qui animent la Renaissance et le goût similaire qui se manifeste aujourd'hui. On trouverait par exemple chez Boissieu, l'un des principaux modèles suivis par Jean de Marconville, bien des traits qui réapparaissent à présent dans les séries télévisées : monstres, démons, merveilles, événements extraordinaires et souvent maléfiques. Après *X-Files* et quelques autres, voyez *Buffy*. Franchement, qui aurait dit, il y a seulement quinze ans, que l'une des héroïnes mondiales serait une jeune étudiante américaine, provinciale et petite-bourgeoise, mais brave tueuse de vampires et autres chiens de l'enfer dans les sous-sols de l'université ?

Voilà un sujet de méditation qui pourrait en apprendre long sur les relents obscurs du temps de l'Internet, et les vieux mythes qui semblent suinter des fibres optiques. Il ne faudrait pas, toutefois, que cette plongée dans les rêves, depuis les fantasmes des Grecs anciens jusqu'à ceux de notre actuelle jeunesse, fasse oublier l'existence de femmes réelles. On suggère donc de passer des grands périodes à de plus rustiques certitudes. Comme celle gentiment formulée par le gentilhomme campagnard : « Il n'y a personne qui doute que la charnure de la femme ne soit plus tendre et mollette que celle de l'homme. » Voilà qui ne s'invente pas, et ressemble assez à une vérité. On évitera de parler de platitude.

# Athènes : un déclin en trompe-l'œil

La brillante étude de Christian Habicht met en lumière la puissance et la vitalité de la cité hellène au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ

## ATHÈNES HELLÉNISTIQUE

Histoire de la cité d'Alexandre  
le Grand à Marc Antoine  
(Athen, Die Geschichte der Stadt in der hellenistischen Zeit)  
de Christian Habicht.  
Traduit de l'allemand  
par Martine et Denis Knoepfler,  
Les Belles Lettres, 572 p.,  
215 F (32,77 €).

**L**a gloire et la puissance de l'Athènes classique, celle de Périclès et de Démosthène, n'a pas seulement contribué à plonger dans une quasi-obscure ses rivales et voisines mais aussi bien sa propre histoire au-delà du siècle et demi de son prétendu apogée. Christian Habicht, dans une synthèse magistrale publiée il y a cinq ans en allemand et presque aussitôt traduite en anglais, montre s'il était encore nécessaire combien « la cité grecque n'est pas morte à Chéronée » selon la célèbre formule de Louis Robert. Et Athènes moins qu'une autre.

Victime d'un tronçonnage chronologique dont on ne dénoncera jamais assez les méfaits scientifiques et pédagogiques, l'Athènes hellénistique n'a rien d'une cité en déclin, et si celui-ci se fait en effet sentir dans divers domaines, ce n'est que progressivement et tardivement. Christian Habicht a d'abord le grand mérite d'établir la continuité entre l'Athènes démocratique et vaincue de l'âge d'Alexandre et la cité encore puissante qui tente avec plus

de succès qu'on ne le croit de préserver son indépendance et ses institutions. Le récit dense, l'accumulation des notations précises qui pourrait être fastidieuse si Habicht n'y insufflait à la fois l'intelligence des enjeux et une connaissance intime des acteurs – qu'il nous fait partager –, suffit à détruire radicalement toute idée d'un déclin de la vie politique. Durant plus d'un siècle, on voit les clans athéniens s'affronter, adossés les uns à la Macédoine, les autres aux Lagides et à un passé prestigieux qui nourrit leurs rêves d'indépendance. Et ces rêves deviennent réalité durant quelques périodes, de 287 à 262, de 229 à 200, où la ville échappe aux garnisons étrangères et retrouve sa pleine autonomie.

## DYNAMISME POLITIQUE

Habicht montre de façon extrêmement vivante les enjeux essentiels de la politique athénienne, le retour des prisonniers, l'approvisionnement en blé, le maintien d'institutions plus ou moins démocratiques, la présence de garnisons. Il sait mieux que quiconque donner du sens à la moindre dédicace, sans jamais que l'érudition, pourtant étourdissante, soit pesante. C'est donc dans une cité pleine de vie, placée par sa propre histoire au cœur des luttes pour l'hégémonie en mer Egée, que se développent des écoles philosophiques actives, socle sur lequel se construit une vie intellectuelle qui, durant le III<sup>e</sup> siècle, n'a guère à envier aux siècles passés, même si les maîtres alexandrins n'ont pas jugé bon de

conservé la totalité des œuvres produites. Les noms de Ménandre et de Théophraste suffiraient pourtant à en convaincre de leur intérêt.

Continuité ne signifie pas immobilisme et, dans un chapitre particulièrement bien venu, Habicht décrit bien la lente transformation des institutions, qui finissent par traduire les modifications de la vie politique même. Ainsi, le tirage au sort, ce symbole de la démocratie, disparaît alors que l'on voit de plus en plus souvent les membres d'une même famille se succéder au pouvoir durant plusieurs générations. Les éléments d'une tendance à l'oligarchie se mettent en place en dépit des aspirations du plus grand bien avant que Rome ne soit présente. Car la présence de Rome dans les Balkans, effective dès le dernier tiers du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., modifie rapidement et profondément les règles du jeu diplomatique et, par contre-coup, les enjeux du débat politique interne. Athènes sut habilement se placer du bon côté et, sans renier ses alliances privilégiées (notamment avec l'Égypte lagide), apparaître comme une alliée sûre. Elle ne tarda pas à en tirer le bénéfice, par l'octroi de l'île de Délos en 167, dont les habitants furent chassés et dont Athènes fit un comptoir commercial d'une extrême prospérité.

Mais, bien au-delà du simple récit des événements, le livre de Christian Habicht donne à voir un monde hellénistique dont on a tendance à ignorer la complexité. Certes, les grands royaumes issus du dépeçage de l'empire d'Alexandre mènent le

bal. Mais, dans le jeu des grandes puissances, il y a place pour des Etats de rang moyen, des puissances en second comme Sparte, Athènes, les confédérations achéenne et étolienne, courtisées ou menacées, mais disposant d'une marge de manœuvre plus importante qu'il n'y semble, du moins jusqu'à ce que Rome ne mette tout un chacun au pas au milieu du II<sup>e</sup> siècle. Et Athènes ne cesse, tout au long de ces trois siècles, d'entretenir des relations diplomatiques actives avec tous les royaumes comme avec Rome.

Habicht montre aussi comment Athènes entretient en même temps des relations suivies et non moins essentielles à ses yeux avec de petites cités voisines de Béotie, de Phocide ou du Péloponnèse. Car les préoccupations d'une cité grecque ne se limitent pas à son approvisionnement et à sa sécurité. Il faut veiller au respect des frontières – le vieux conflit pour le contrôle d'Oropos se poursuit avec les Béotiens durant toute l'époque –, maintenir son rang dans les grands sanctuaires panhelléniques, entretenir les relations ancestrales d'amitié avec les cités amies. L'exposé dense et précis de Habicht, dont les traducteurs ont su restituer fidèlement la concision érudite, immerge littéralement le lecteur au sein de l'Athènes hellénistique dont il sort, quatre cents pages plus loin, ébloui. Et convaincu qu'en dépit des mauvais choix faits par Athènes au temps de la guerre mithridatique, elle conserve une place de premier rang.

Maurice Sartre

## Livraison

### ● LA GRÈCE CLASSIQUE d'Anne-Marie Buttin

Troisième volet de la récente collection « Guide des civilisations », *La Grèce classique* d'Anne-Marie Buttin s'affranchit volontiers de son cadre premier. Les ères préhistorique, mycénienne, géométrique et archaïque sont ainsi intégrées, et il n'est guère que le monde hellénistique à être banni (même si Ménandre parvient à s'immiscer, plus légitimement que Plutarque, antédané de plus de trois siècles !). Cela conduit à faire une fois de plus la part belle à Athènes (Thèbes et Sparte méritaient moins d'ellipse), ce qui ne choquera pas l'amateur, gêné en revanche par les imprécisions et la douteuse harmonie des chronologies (en annexe, Xerxès règne au III<sup>e</sup> siècle). Révisé, l'outil pourrait être aussi recommandable que le *Rome* de Jean-Noël Robert, qui inaugura cette série courageuse (Les Belles-Lettres, 272 p., 95 F [14,48 €]).

Ph.-J. C.

SUSAN MINOT



## CRÉPUSCULE

roman

traduit de l'anglais par Claude Demanueli

« Si vous avez aimé *« Sur la route de Madison »*, jetez-vous sur Susan Minot. Magnifique ! »  
Isabelle Lortholary, Elle

« Un superbe roman sur la mémoire, le mystère de l'existence, le sentiment de passer à côté de la vie. »  
Nathalie Crom, La Croix

« Dotée d'une extrême finesse, l'écriture de Susan Minot parvient à rendre compte de ce moment terrible où quelqu'un se demande ce qu'il aurait été sa vie si seulement... »  
Raphaëlle Rérolle, Le Monde

Photo: Jacques-Sauret / Adrien-Gallimard

Calligram - 772 206 733 B.N. - Paris - B.

2 millions de titres\*

alapage.com  
www.alapage.com

Pour trouver le livre dont vous avez envie.

\* 1 000 000 de titres anglais + 700 000 titres français + 300 000 titres espagnols

DU MONDE ENTIER  
GALLIMARD



# Un acte de conscience

Axel Kahn plaide pour un humanisme moderne face au tourbillon des technologies nouvelles

**ET L'HOMME DANS TOUT ÇA** d'Axel Kahn. Préface de Lucien Sève, Nil, 376 p., 129 F (19,67 €).

La science aussi peut être une drogue. Ses maîtres, hallucinés par l'extension de leur royaume, fascinés par les prolongements de leurs découvertes, oubliant parfois qu'ils ne sont que les serviteurs d'une humanité en voie de dignité et d'épanouissement. Quel réconfort lorsque s'élève de la communauté scientifique la voix d'un dissident estimant qu'il n'est pas souhaitable de faire tout ce que l'on sait faire et que seuls les citoyens devraient être appelés à déterminer le champ et les limites des applications des découvertes. Après les Lévy-Leblond, Jaubert, Testart, Axel Kahn prend la parole dans un livre solide et courageux.

Nous avons là un ouvrage à double face : science et éthique. Puisque notre auteur est un spécialiste de biotechnologie, c'est dans ce domaine qu'il nous entraîne avec une précieuse faculté de clarification. Le point de départ : une réflexion entendue lors des dures journées de novembre 1995 qui émanait d'un manifestant : « Et l'homme dans tout ça ? » Ce sera le fil conducteur du « grand acte de conscience » d'Axel Kahn, selon l'expression de son préfacier, Lucien Sève.

Dans un livre d'une telle ampleur, il appartient aux critiques de « piquer » les points forts et nouveaux de l'analyse. Et d'abord cette irruption d'un néoracisme. Selon notre auteur, c'est moins la couleur de la peau qui fait problème que les habitudes des autres. L'ethnocentrisme refait surface avec l'appel du droit à un « apartheid culturel généralisé, tel qu'il se manifeste dans la montée en puissance des discours communautaristes ». S'arracher au courant scientifique « à tout va » conduit

dans deux directions opposées : la voie éthique continentale aux références kantienne fondée sur la notion de dignité et une éthique utilitariste et pragmatique née en Grande-Bretagne et aujourd'hui bien implantée dans ce pays et aux Etats-Unis. Pour ces derniers, la valeur des actions n'est pas jugée en soi mais sur l'examen de leurs conséquences. On n'est pas loin alors de l'adage : la fin justifie les moyens.

Axel Kahn montre bien comment ces deux logiques mènent des analyses toutes différentes de la légitimité morale de recourir au clonage embryonnaire pour faire naître un enfant. S'opposent en effet ici la revendication au droit de satisfaire les désirs individuels afin d'atténuer une détresse (stérilité, par exemple) et l'exigence de respecter les principes fondateurs des rapports humains, ceux de l'égalité et de l'autonomie des personnes. Nombre de pages du livre tournent autour de ces deux aspects proches que notre auteur prolonge au reste dans le domaine de l'économie, comme l'avait déjà fait Michel Albert avec son modèle anglo-saxon et son modèle rhénan. Axel Kahn reste attaché à l'idée d'une éthique universelle, car le sens moral est propre à l'espèce humaine.

On trouvera bien d'autres matières à réflexion et à débat dans ces pages : sur le rôle des experts, sur les plantes transgéniques (qui pour lui posent plus une question « de légitimité sur la manière de procéder » qu'un problème de sécurité), sur le déterminisme biologique et la sociobiologie née d'une lecture « idéologique » de Darwin et sévèrement condamnée – déjà – par Durkheim, sur le génome humain et la confrontation très actuelle de sa brevetabilité. A la fin de son long parcours, Axel Kahn demande avant tout la réhabilitation d'un mot : celui de solidarité. **Pierre Drouin**

**RUSSIE, UNE FEMME EN DISSIDENCE** de Larissa Bogoraz et Cécile Vaissié. Plon, « Une femme, un peuple », 294 p., 129 F (19,66 €).

A soixante et onze ans, Larissa Bogoraz entretient une santé déclinante avec deux remèdes très russes : la cigarette et l'humour. Ainsi a-t-elle toujours vécu, elle qui enveloppe ses interlocuteurs d'un grand regard transparent, mi-ironique mi-curieux, et dont on imagine qu'il a déstabilisé bon nombre de ces agents du KGB qui s'employèrent des décennies durant à briser sa vie. Larissa Bogoraz a tout connu des terreurs stalinienne d'abord, du totalitarisme soviétique ensuite, sa vie venant presque malgré elle croiser la « grande histoire » le 25 août 1968.

Ce jour-là, elle est une des huit personnes qui manifestent sur la place Rouge pour dénoncer l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. De pauvres pancartes – « Liberté pour Dubcek », « Pour votre liberté et pour la nôtre » – sont brandies quelques minutes avant que le KGB tabasse les manifestants et les embarque pour la Loubianka. Les Moscovites n'auront rien vu et rien su de cette manifestation qui vaudra à M<sup>me</sup> Bogoraz quatre ans de relégation dans un village perdu de Sibirie orientale. Mais, ce jour-là, une petite voix dissonante venait menacer le système bien rodé de la répression brejnévienne. « Je ne me prends pas pour un personnage public. (...) Pour manifester, il m'a fallu surmonter mon inertie ainsi que ma phobie de tout ce qui est ostentatoire, expliqua Larissa Bogoraz, lors de son procès. J'avais un choix à faire : protester ou me taire. A mes yeux me taire aurait signifié mentir. »

Avec l'aide de l'historienne française Cécile Vaissié, qui a publié l'an dernier une remarquable étude sur

# Le choix de ne plus se taire

Figure de la dissidence soviétique, Larissa Bogoraz aura tout connu des terreurs du totalitarisme. A l'historienne Cécile Vaissié, elle relate une vie en butte au mensonge et à la répression

la dissidence (*Le Combat des dissidents de Russie*, Robert Laffont, voir « Le Monde des livres » du 12 novembre 1999), Larissa Bogoraz fait le récit de sa vie, tout entière en butte au mensonge, ce socle du totalitarisme soviétique. A l'âge de dix-sept ans, juste entrée à l'université de Kharkov, une rencontre va faire dérailler un itinéraire jusque-là tout tracé. Alors communiste modeste, la jeune Larissa n'a pas encore de doutes. Elle n'a que de très vagues souvenirs enfantins de l'atrocité de la famine des années 1932-1933 en Ukraine qui fit des millions de morts, des affiches alors placardées et disant « Manger son enfant est un acte barbare ! » Elle sait que son père, important dirigeant communiste ukrainien, a été emporté par la grande purge de 1936, condamné à cinq années de camp et envoyé dans le Grand Nord, à Vorkouta. Elle se souvient que, devenue « ennemie du peuple », sa famille a dû alors changer de nom, quitter le logement du parti pour un appartement communautaire bondé.

## RENCONTRE DÉCISIVE

Agée de dix-sept ans en 1946, Larissa est pourtant une responsable enthousiaste du komsomol à l'université. Et elle organise de bon cœur une de ces réunions spontanées d'étudiants qui doivent « d'une seule voix » condamner « avec colère et indignation » l'une des nouvelles cibles du régime, la poétesse Anna Akhmatova. L'ordre du jour est affiché. « Et devant, j'ai vu un très bel homme brun qui lançait : "Quel est le connard qui va animer cette discussion ?" », écrit Larissa Bogoraz. L'homme brun s'appelle Iouli Daniel, passionné de littérature et amoureux de Boris Pasternak. « Cet homme a révolutionné toutes mes valeurs », écrit Larissa Bogoraz.

Dix-neuf ans plus tard, en 1965, le procès de Iouli Daniel et de son ami Andreï Siniavski fera apparaître au monde entier l'existence de ce mouvement informel, la dissidence. Les

deux écrivains ont fait publier des écrits à l'Occident : ils sont respectivement condamnés à cinq et sept ans de camp pour « agitation et propagande antisoviétiques ». Le mouvement des droits de l'homme émerge en URSS et Larissa Bogoraz demeurera un des pivots de cette galaxie d'individualités aux trajectoires différentes, aux idées parfois opposées, mais réunis par une même haine du totalitarisme.

Sa vie va se confondre avec cette histoire de la dissidence, aujourd'hui bien connue, qui se construit en tâtonnant, sans projet politique précis, mais en s'appuyant sur un seul principe : « le respect de la loi pour faire face à un Etat qui la violait sans vergogne ». « Cette idée a jailli spontanément, alors que nous étions presque totalement coupés du reste du monde, sans doute nous venait-elle de la littérature russe classique qui véhiculait jusqu'à nous les valeurs humanistes passées », écrit Larissa Bogoraz.

## DOCUMENT EXTRAORDINAIRE

Au nom du droit, la vie de M<sup>me</sup> Bogoraz ne sera plus qu'une longue confrontation avec le KGB : son père a été envoyé à Vorkouta, Iouli Daniel part pour les camps, elle-même est exilée en Sibirie, ses amis, dont Sergueï Kovalev, l'un des responsables de la *Chronique des événements en cours*, le plus célèbre des samizdats, sont condamnés. Jusqu'au drame final : la mort, en décembre 1986 à la prison de Tchistopol, de son second mari, l'écrivain Anatoli Martchenko, condamné en 1981 à dix ans de camp. « En 1981, Anatoli avait quarante-trois ans, depuis l'âge de dix-neuf ans, il avait passé quinze ans en détention ou en relégation, et neuf ans en liberté dont deux sous contrôle administratif. » Le scandale provoqué par sa mort contraindra Mikhaïl Gorbatchev, qui expliquait peu avant qu'il n'existait pas de détenus politiques, à amorcer les libérations de dissidents. Quelques mois

plus tard, le plus célèbre d'entre eux, Andreï Sakharov, est rappelé de son exil à Gorki. Larissa Bogoraz donne d'autant plus d'épaisseur à ce récit qu'elle l'inscrit dans ce qu'était la réalité quotidienne de l'URSS. Et son livre est à ce titre un extraordinaire documentaire : ballottée au gré des exils et des répressions, ou simplement de son travail d'enseignante, dans ce pays-continent, l'auteur peut juger de la marche forcée vers un avenir radieux. C'est cet appartenance communautaire où six familles s'entassaient dans six pièces et où son voisin médecin chuchote à sa femme et à sa fille : « Quand le communisme sera instauré, nous obtiendrons un appartement de deux pièces, nous aurons notre chambre à coucher. »

Les pénuries générales alimentent la folie du système. Est-il reproché à un responsable d'une usine de bois, au fin fond de la Sibirie, ne pas respecter le Plan ? « Comment le pourrais-je, les matières premières n'ont pas été livrées », se défend-il. « Avec des matières premières, même un idiot remplirait le Plan. Toi, tu dois faire sans ! », lui rétorque son supérieur. « Ceux qui vivaient dans un monde différent ne pouvaient pas comprendre nos aberrations soviétiques », écrit Larissa Bogoraz.

Aujourd'hui, l'auteur enrage encore de voir la période soviétique être l'objet d'une forte nostalgie en Russie : « Qu'on commémore donc les queues pour le lait ! » Pourtant, l'ancienne dissidente reconnaît que son pays n'en a pas fini avec l'URSS : la nomenklatura s'est souvent brillamment recyclée, « la force et la violence continuent de régner en maître » et le combat pour les droits de l'homme demeure difficile. Larissa Bogoraz ne peut plus y participer directement. Son fils, Alexandre Daniel, a pris la relève en étant aujourd'hui l'un des responsables de Memorial, principale organisation russe de défense des droits de l'homme.

**François Bonnet**

# La jungle de la nouvelle économie

Solveig Godeluck décrit l'univers sans pitié engendré par la naissance du commerce électronique sur Internet

Nous ne savons pas où nous allons... Mais nous y allons. » Jean-Michel Billaud, directeur général de l'atelier de veille technologique de Paribas, gratifie de l'une de ses formules favorites la préface du

livre de Solveig Godeluck. Journaliste indépendante ayant collaboré à *L'Express*, au *Point* et au *Nouvel Observateur*, cette dernière propose un voyage au cœur de la jungle de la Netéconomie, cette économie en train de naître sur Internet dans la

confusion la plus totale, à travers l'analyse de la stratégie de ses pionniers. De l'envoi du cours de l'action de Netscape, le 9 août 1995, aux accès de « gloutonnerie » de Microsoft, AT&T ou Bertelsmann attirés par la ruée vers l'or du Net, en passant par la saga d'AOL ou d'Amazon.com, les descriptions se succèdent au rythme des qualificatifs guerriers. Les hordes, combats de chefs, vieilles dames cannibales, raptus communautaires et soupers des ogres ponctuent un récit solide, vivant et fondé sur de solides références.

L'ouvrage explore des secteurs aussi différents que l'édition, la téléphonie, la statistique ou la publicité avant de s'attaquer au nerf de la guerre, l'argent de la Netéconomie. L'ouvrage explique les nouveaux modèles économiques qui apparaissent, de la vente directe de Dell à la gratuité de Freeserve, et souligne leur fragilité. Solveig Godeluck s'engage ensuite dans des considérations de géopolitique qui mêlent la mutation du salariat aux problèmes de régulation et de droits d'auteur.

Voulant aborder un grand nombre de thèmes, l'auteur ne les approfondit pas toujours, laissant parfois le lecteur sur sa faim. Il reste, dans un style toujours alerte, une peinture édifiante des fondations mouvantes de la nouvelle économie et de ses pièges. Ce livre paraît à un moment crucial où, après l'euphorie de la fin de 1999, les technologies de l'information reprennent leur souffle. Solveig Godeluck n'avait pas écarté cette crise de croissance. Peu avant le crash des valeurs technologiques d'avril, elle écrit : « Faut-il, en cette année 2000, voir la vie en rose ou craindre un nouveau lundi noir ? »

**Michel Alberganti**

**LE BOOM DE LA NETÉCONOMIE** de Solveig Godeluck. La Découverte, 324 p., 135 F (20,58 €).

# La sémiotique sort de l'ombre

Dans la tradition de Greimas, les essais de Jacques Fontanille et Denis Bertrand synthétisent les différents courants qui traversent la discipline

**SÉMIOTIQUE ET LITTÉRATURE** de Jacques Fontanille. PUF, 260 p., 168 F (25,61 €).

**SÉMIOTIQUE DU DISCOURS** de Jacques Fontanille. Pulim, 292 p., 80 F (12,20 €).

**PRÉCIS DE SÉMIOTIQUE LITTÉRAIRE** de Denis Bertrand. Nathan, 272 p., 139 F (21,19 €).

Il y a un renouveau de la sémiotique. Depuis la grande époque de Barthes et de Greimas – le premier faisait de la sémiologie, le second de la sémiotique, vieille querelle de mots qui recouvrirait des oppositions théoriques fortes – rien ne s'était arrêté : dans le brouhaha discret des séminaires et des colloques, livres et articles continuaient à paraître. Mais il faut avouer qu'en France – ailleurs, c'était souvent différent : pensez à Eco... – les productions des sémioticiens ne sortaient guère du cercle des sémioticiens. A qui la faute ? Aux sémioticiens, certes, qui ne faisaient pas grand-chose pour rendre accessibles leurs analyses. Mais le « grand public cultivé » avait aussi sa part de responsabilité : il est largement passé à côté de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné des sciences du langage*, de Greimas et Courtès (Hachette, 1979, puis 1993).

Depuis quelques années, les choses changent. Les travaux foisonnent. Surtout, ils sont désormais d'un accès nettement moins abrupt. On a pu observer, depuis la fin des années 80, un clivage entre deux tendances (1). D'un côté, dans la suite de Greimas (disparu en 1992), une sémiotique « objectale », fixée pour l'essentiel sur l'énoncé et le récit. Le sujet et le monde ? De très louables précautions méthodologiques réus-

sissent, vaille que vaille, à les introduire. Mais sous la forme assez acrobatique de l'« illusion » : le monde, chez Greimas et certains de ses successeurs, n'est que l'effet de sens de l'« illusion référentielle », et le sujet celui du « simulacre énonciatif ». Rien de moins charnel que cette sémiotique-là, inscrite dans la tradition de l'immanentisme linguistique, issu de Hjelmslev plus encore que de Saussure. De l'autre côté, avec les travaux de Jean-Claude Coquet – notamment ce grand livre qu'est *La quête du sens* (1) – se construisait une sémiotique « subjectale », dirigée non plus seulement sur l'énoncé, mais sur l'« instance énonçante », corrélat sémiotique du je du discours. Dans la suite de Merleau-Ponty et de Benveniste, Coquet repense la sémiotique de façon à lui faire prendre en compte les modes de présence et d'engagement du sujet dans son discours.

## CHAR, ZOLA... CONVOQUÉS

Les publications récentes des sémioticiens n'effacent pas la divergence des deux « paradigmes ». Mais elles font effort pour les synthétiser. C'est ce qu'on observe dans les essais de sémiotique littéraire de Jacques Fontanille et de Denis Bertrand. Ils s'inscrivent tous deux dans la tradition greimasienne. Chez l'un et l'autre, chacune des notions mises en scène est illustrée par la description d'un texte. Vous êtes encore rétif à l'isotopie ? Vous ne le serez plus quand vous aurez lu l'analyse par Fontanille du charmant blason que Maurice Scève dédia à « La gorge » : la bonne vieille notion greimasienne permet d'articuler « cohérence, cohésion et congruence » du discours. L'intertextualité vous intimide ? Venue de Bakhtine (et du Saussure des *Anagrammes*), réinterprétée par Greimas, la notion revient, toujours chez Fontanille, à sa source,

avec l'étude des relations intersémiotiques entre le texte de Chastellain et celui des présocratiques. Il n'est pas jusqu'aux vieilles notions traditionnelles de genre et de style qui ne soient réinterprétées sémiotiquement avec l'aide, une fois encore, de Char. Quant à Denis Bertrand, il convoque alternativement Flaubert, Zola, Charles Cros et quelques autres pour éclairer – d'une façon vraiment décisive – certaines des notions les plus intimides de la sémiotique « objectale », par exemple le « carré sémiotique » ou les relations entre parcours actanciels et syntaxe modale.

Mais cet ancrage greimasien ne les empêche pas de prendre en compte la problématique de l'énonciation. Chez Denis Bertrand elle donne lieu à un très séduisant chapitre sur « l'énonciation en sémiotique », qui se réfère de façon insistante à Coquet. Quant à Fontanille, c'est surtout dans son dernier livre – *Sémiotique du discours* – qu'il tente un exercice doublement difficile. Il s'agit d'abord de marquer l'extension du champ de la sémiotique. Originellement confinée au signifiant verbal, elle s'intéresse désormais de façon de plus en plus déterminée à d'autres signifiants : ainsi la sémiotique des odeurs donne lieu, à partir du *Voyage au bout de la nuit*, à poser la question des relations entre la perception et le discours : « Jusqu'à quel point l'expérience sensible détermine-t-elle la structure discursive ? » Ce sont les analyses de ce type qui permettent d'introduire l'effort de « synthèse entre les différents courants de recherche qui s'imposent actuellement ».

L'histoire d'une discipline se fait par ces allers et retours entre divergences et synthèses : la sémiotique d'aujourd'hui en donne un bon exemple.

**Michel Arrivé**

(1) PUF, 1997.

## magazine littéraire

N° 387 - Mai 2000

DOSSIER

### Le retour de L'UTOPIE

#### de Platon à Internet

avec Alberto Manguel, Jean-François Revel, Peter Sloterdijk et dix utopistes d'aujourd'hui

PORTRAIT

### Hugo Claus

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : www.magazine-litteraire.com

## OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- |   |  |  |
|---|--|--|
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino        | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss      | <input type="checkbox"/> Cioran                                |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf       | <input type="checkbox"/> Jean Genet        | <input type="checkbox"/> Schopenhauer                          |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus         | <input type="checkbox"/> Roland Barthes    | <input type="checkbox"/> Jean Giono                            |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras     | <input type="checkbox"/> Georges Perec     | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch                 |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski     | <input type="checkbox"/> Céline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Exclues                           |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse     | <input type="checkbox"/> Ionesco                               |
| <input type="checkbox"/> Sade                 | <input type="checkbox"/> Rabelais          | <input type="checkbox"/> F. Scott Fitzgerald                   |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz    | <input type="checkbox"/> L'existentialisme | <input type="checkbox"/> Descartes                             |
| <input type="checkbox"/> George Sand          | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine     | <input type="checkbox"/> Oscar Wilde                           |
| <input type="checkbox"/> Joseph Conrad        | <input type="checkbox"/> Aragon            | <input type="checkbox"/> La planète polar                      |
| <input type="checkbox"/> Tchekhov             | <input type="checkbox"/> La Haine          | <input type="checkbox"/> Le souci, éthique de l'individualisme |
| <input type="checkbox"/> André Gide           | <input type="checkbox"/> Marx              | <input type="checkbox"/> Thomas Mann                           |
| <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke   | <input type="checkbox"/> Michel Foucault   | <input type="checkbox"/> André Malraux                         |
| <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant    | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger      |  |

Nom : .....

Adresse : .....

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

**magazine littéraire**

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36

NON



# Désespérer de la diaspora ?

A partir du panorama complet qu'il dresse de 1945 à nos jours, l'historien anglais Bernard Wasserstein affirme, avec moins de nuances que Georges Friedmann en son temps, la disparition prochaine des communautés juives

## LES JUIFS D'EUROPE DEPUIS 1945

Une diaspora en voie de disparition (Vanishing Diaspora) de Bernard Wasserstein. Traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud, Calmann-Lévy, 356 p., 180 F (27,44 €)

L'émoi fut vif, en Angleterre comme aux Etats-Unis, quand parut en 1996 l'ouvrage de cet historien britannique. Une controverse moins suscitée par la décision, due à un éminent professeur d'Oxford, président du Centre for Hebrew and Jewish Studies, de s'attaquer à un chapitre habituellement délaissé de l'histoire juive – le demi-siècle écoulé depuis 1945 en Europe –, que par la thèse provocante qui court d'un bout à l'autre de ce bilan. Les communautés juives d'Europe se dissolvent, estime en effet Bernard Wasserstein, au point que « bientôt, il n'en demeurera qu'un pâle souvenir ». Après avoir connu un cours brillant et souvent atroce, l'histoire des juifs européens serait donc en train de s'achever. Sous des dehors vivaces et sous l'apparence d'une puissance qui fascine tant les antisémites de tout poil, leur inscription sociologique et culturelle ne serait plus que résiduelle. Cette disparition de la diaspora n'est pas hypothétique : elle est en train, soutient l'auteur, de se produire sous nos yeux.

On regrette dès lors que la version française ait relégué à une seconde place prudente le titre original, celui de *Vanishing Diaspora* : une diaspora en voie d'affaiblissement, de perte de mémoire, une diaspora qui s'estompe. Pour décrire cette inexorable spirale assimilatrice, Bernard Wasserstein n'hésite pas à utiliser des expressions fortes. A l'en croire, les juifs d'Europe, à peine 1,6 million ac-



Kuba, Azerbaïdjan (1985)

tuellement, auraient « collectivement perdu le désir de vivre ». Phénomène dont le taux très bas de natalité ou le choix massif d'un conjoint non juif, qui touche en Europe entre un tiers et la moitié des juifs mariés, constitueraient autant d'indices. Ce destin pourrait bien ressembler, conclut-il, à celui de ces juifs de la communauté de Kaifeng, en Chine, eux aussi « fondus dans le décor » après huit siècles d'existence, et si bien intégrés que plus rien ne les distingue de leurs compatriotes chinois.

La reconstitution inattendue d'une communauté juive en Allemagne, les quelques « retours »

individuels au judaïsme, plus spectaculaires que nombreux, n'entraînent nullement, montre-t-il, les effets d'une pratique religieuse en forte baisse, de l'éparpillement géographique et de l'effacement presque complet des grandes langues diasporiques qu'étaient le yiddish ou le ladino. Et ce, malgré le volontarisme des groupes qui s'ingénient à les maintenir en état de survie artificielle. L'auteur a sans doute raison de ne pas prendre les quelques regains qu'a toujours ménagés l'histoire juive (les marranes au XVI<sup>e</sup> siècle ou les falachas d'Ethiopie) pour se dissimuler la forêt des défections.

L'ironie de l'histoire est que cet avenir plutôt triste est ici prédit alors même que les sociétés sont aujourd'hui plus accueillantes que jamais au pluralisme culturel qui fit si longtemps défaut aux juifs !

Quand l'auteur affirme que la tolérance représenterait le « principal danger » pour la survie des juifs d'Europe, on peut toutefois se demander s'il n'a pas tendance à ériger en norme le modèle que lui fournit la communauté britannique – sa principale source d'inspiration – alors même qu'elle a ceci de spécifique d'être une des seules, en Europe, à n'avoir pas connu le traumatisme de la Shoah.

La thèse que défend Bernard Wasserstein n'est pas non plus tout à fait nouvelle. Lui-même invoque l'ouvrage publié en 1964 par le sociologue français Georges Friedmann, *Fin du peuple juif* ? dans la continuité duquel il s'inscrit. Tout en ôtant – près de quarante ans après – le point d'interrogation. Après l'extraordinaire potentiel de mobilisation populaire qu'avait révélé en 1967 la guerre de six jours, alors qu'Israël semblait menacé d'anéantissement, les années 80 n'ont-elles pas montré que les ressources identitaires de la solidarité automatique avec l'Etat juif s'étaient épuisées ?

D'une incontestable érudition, cet ouvrage est intéressant aussi parce qu'il dresse, pour la première fois, un panorama d'ensemble de la période d'après-guerre. Mais il a aussi les défauts de ce type d'entreprise, certains chapitres frisant le survol comme celui intitulé « Assumer le passé », où la mémoire collective de la Shoah en Europe est abordée... en moins de trente pages. Sans doute aurait-il été plus judicieux de mesurer ici les réévaluations auxquelles la période nazie donne lieu en Europe de l'Est depuis la chute du communisme. Une page mal connue à propos de laquelle l'auteur se contente de quelques approximations pour le coup bien optimistes. Cette lacune est d'autant plus regrettable qu'une partie importante de l'ouvrage est consacrée à la situation des juifs d'URSS et de l'ex-bloc soviétique entre 1945 à 1989.

Si l'historien donne parfois l'impression de céder à une manière de philosophie de la décadence, il est vrai qu'on ne voit guère d'où pourrait venir les « réserves » pour ranimer la vie juive en Europe. Invoquer le renouveau de l'orthodoxie, l'intérêt muséographique ou encore la popularité cinématographique et éditoriale que rencontrent les « sujets à thèmes

juifs » ne saurait suffire à réfuter les évolutions qu'il constate. Convenons avec lui que la Shoah, qui semble aujourd'hui disputer à l'« israélocentrisme » le statut de « religion laïque », n'explique pas tout. Il l'observe d'ailleurs dès la première phrase du livre : « Les Juifs européens sont en voie de disparition et pas seulement à cause de Hitler. » Sous les coups de l'urbanisation, de l'antisémitisme et de l'émigration, la décomposition du judaïsme est-européen et du monde du *shtetl* (la bourgade traditionnelle) était de fait déjà bien avancée avant que les armées allemandes n'atteignent leurs victimes désignées.

On pourrait néanmoins objecter à ce bilan que ce qu'il décrit comme en déshérence renvoie au fond à une forme de vie juive très structurée autour de ses organisations ou des synagogues. Mais cette vision n'apparaît-elle pas figée dans une certaine nostalgie, à l'heure où les appartenances deviennent à la fois plus individualisées et plus floues ? Ainsi en France, la population juive est-elle généralement évaluée à 1 %. Un sondage CSA de 1994 (*Le Monde* du 12 mai 1994) révélait pourtant que 3 % des Français se reconnaissent volontiers comme « très bien » ou « assez bien » dans l'identité juive. Ces « juifs de la porte » [du Temple] pourraient ainsi doubler, voire tripler le nombre estimé des juifs français (520 000 en 1999, selon l'ouvrage). Si Bernard Wasserstein ne limite pas le critère de la judéité à l'acceptation orthodoxe (être né de mère juive ou converti), sa définition, bien que large, reste aux dimensions de son pessimisme. Elle ne fait guère de place à ceux qui déclarent se sentir « assez bien » dans la maison juive, et qui, peut-être, finiront par lui assurer quelque promesse de durée. Voire, qui sait ?, de renouveau.

Alexandra Laignel-Lavastine

## Méditation sur la fidélité due aux morts Act Up, de l'intérieur

Si la crainte de l'oubli de la Shoah n'est plus de mise, il reste, pour Alain Finkielkraut, d'autres écueils qui menacent le « devoir de mémoire »

### UNE VOIX VIENT DE L'AUTRE RIVE

d'Alain Finkielkraut. Gallimard, 147 p., 75 F (11,43 €)

En 1965, des survivants du ghetto de Varsovie qui avaient émigré aux Etats-Unis proposent à la municipalité de New York la construction d'un Mémorial de l'Holocauste à Riverside Park, entre la 83<sup>e</sup> et la 84<sup>e</sup> Rue. Leur demande est rejetée au motif que les monuments érigés dans les parcs publics ne peuvent être consacrés qu'aux événements de l'histoire américaine. En avril 1993, le Musée de l'Holocauste est ouvert à Washington et connaît un succès considérable. Alain Finkielkraut interprète ainsi ce revirement, à près de trente ans d'intervalle. En 1965, il ne s'agit encore que de commémorer, au centre d'une ville qui abrite une importante communauté juive, une tragédie qui s'est produite sur le sol européen. En 1993, c'est dans la capitale fédérale qu'est installé le musée, parce que la Shoah est désormais perçue comme faisant partie de l'expérience américaine, et même universelle.

Le mot-clé du dernier livre d'Alain Finkielkraut est celui de « fidélité ». En 1965 encore, le philosophe Vladimir Jankélévitch écrit : « Les morts dépendent entièrement de notre fidélité. » Ce que craint Jankélévitch, c'est l'oubli, qui lui apparaît comme une attitude normale, naturelle, quasiment inévitable. « Le passé doit être retenu par la manche, comme quelqu'un qui se noie (...). Ces offensés nous incombent ; ce sont nos célébrations qui les sortent du néant », commente Finkielkraut. Et pourtant, contrairement à ce que redoutait Jankélévitch, ce n'est nullement l'oubli qui l'a emporté. On compte aujourd'hui dans le monde onze musées

consacrés à la Shoah et cet événement est entré dans les manuels scolaires. « Le troisième millénaire commence par la remémoration », écrit Finkielkraut.

Ce « devoir de mémoire » qui paraissait à la fois nécessaire et très improbable, il y a trente-cinq ans, à Jankélévitch est donc en train de s'imposer. Mais c'est au prix de la banalisation. Il n'est guère de massacre de masse contemporain pour lequel la Shoah ne soit invoquée, avec lequel elle ne soit comparée. « La Shoah est omniprésente. Ses morts ne connaissent jamais le repos. Constamment sur la brèche, sollicités en permanence, sans cesse au travail, ils n'ont pas une minute à perdre. » Les morts des camps nazis n'auraient-ils échappé à l'amnésie qui semblait les menacer que pour tomber dans les identifications abusives ? « Il n'est pas moins déloyal de s'approprier les morts que de les laisser tomber. Il n'est pas moins désinvolte d'oublier leur transcendance que d'oublier leur existence », commente Finkielkraut.

A travers un chapitre consacré à Theresienstadt, Finkielkraut vise un autre écueil qui menace le « devoir de mémoire » : l'idéalisation, ou la simplification. Theresienstadt (en allemand) ou Terezin (en tchèque) est cette ville fortifiée de Bohême qui, entre 1941 et 1945, servit à la fois de vitrine (à l'intention de la Croix-Rouge) et de lieu de transit pour les notables juifs, avant le départ pour les camps d'extermination. C'est par Terezin que sont passés de nombreux artistes juifs arrêtés dans toute l'Europe. Il y avait des concerts, des expositions, des conférences savantes. On aurait grand tort d'occulter Terezin sous prétexte que l'image de la vie culturelle intense qui a régné pendant quelques années est passée avec elle qu'on se fait habituellement de la Shoah.

L'expérience d'une rescapée à la

fois de Terezin et d'Auschwitz va dans le même sens. Ruth Klüger ne veut pas être identifiée, c'est-à-dire réduite, à ce seul événement de sa vie. « Je ne viens pas d'Auschwitz, je suis originaire de Vienne. On ne peut pas effacer Vienne, on l'entend à l'accent, alors qu'Auschwitz m'était aussi fondamentalement étranger que la Lune. Vienne fait partie intégrante des structures de mon cerveau et parle en moi, alors qu'Auschwitz a été le lieu le plus aberrant où j'ai pu me trouver », explique-t-elle.

Tout ce livre est donc une méditation sur ce que doit être une authentique fidélité aux morts, aux voix qui viennent de l'autre rive. Il ne nous est plus possible, après ce qu'a été le XX<sup>e</sup> siècle, d'affirmer, avec l'optimisme de Renan : « Tout le mal qui est dans l'humanité vient à mes yeux du manque de culture. » George Steiner, dans *Le Château de Barbe-Bleue*, avait déjà fait remarquer que Buchenwald n'était qu'à quelques kilomètres de la Weimar de Goethe. L'Allemagne n'était-elle pas considérée au début de ce siècle comme la nation la plus cultivée du monde ?

Alain Finkielkraut approuve les critiques adressées par Régis Debray à ceux qui ont évoqué la Shoah à propos du Kosovo. Il applaudit la volonté de ce dernier de ne pas succomber à l'« ensorcellement de la télévision » et d'aller voir sur place. Mais il lui reproche de céder, après s'y être pourtant expressément refusé, à la tentation de réintroduire les catégories d'innocence ou de culpabilité collective lorsqu'il décrit les Serbes comme « un peuple philosémitte et résistant » dans sa désormais fameuse « Lettre d'un voyageur au président de la République », parue dans *Le Monde* du 13 mai 1999. La fidélité aux morts implique également de ne pas porter jugement sur un peuple entier.

Dominique Dhombres

### ACT UP, UNE HISTOIRE de Didier Lestrade.

Denoël, « Impacts », 145 F

Le journaliste Didier Lestrade retrace l'histoire d'Act Up-Paris, dont il fut cofondateur et premier président. Ce faisant, il adopte une approche inédite : jusqu'à présent, les ouvrages de ce type se voulaient avant tout l'écho d'une mobilisation collective, éludant les motivations et les trajectoires individuelles des personnes engagées. Le parti pris de Didier Lestrade est résolument inverse : c'est en usant de la première personne du singulier qu'il décrit la naissance et l'évolution d'Act Up, mêlant au fil des pages vie privée, vie interne de l'association et répercussions politiques.

Cette subjectivité pleinement assumée prolonge le credo qui fonda la spécificité d'Act Up : la revendication d'une expertise légitimée par l'expérience personnelle de la maladie, qu'il s'agisse de l'état de santé (la séropositivité) ou des caractéristiques « identitaires » qu'elle met en jeu (l'homosexualité, la toxicomanie, etc.). L'originalité du point de vue développé par l'auteur en signe malheureusement aussi les faiblesses. Par l'inventivité de ses méthodes de communication et d'action, Act Up-Paris est sans conteste une des associations qui ont le plus marqué la politique de lutte contre le sida, devenant même un des symboles du renouveau du mouvement social. Mais l'évocation de ces lignes de force est diluée dans un récit qui privilégie les aspects les plus anecdotiques de la vie de l'association. Ces digressions, propres à égarer le lecteur, atténuent trop souvent l'intérêt d'un témoignage de premier plan sur un des engagements politiques et sociaux majeurs de ces dernières décennies.

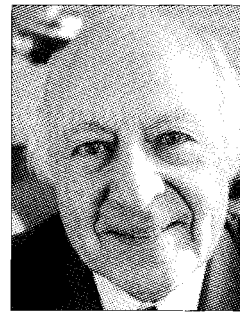
Eric Lamien

### Livraison

● HUBERT DE GIVENCHY, de Jean-Noël Liaut. Après avoir débuté chez Jacques Fath, Robert Piguet, Lucien Lelong et surtout Elsa Schiaparelli, Hubert de Givenchy présentait, le 3 février 1952, sa première collection. Quarante-trois ans plus tard, le 11 juillet 1995, celui dont la griffe sut allier élégance et classicisme tirait sa révérence. À l'heure où la relève est assurée par Alexander McQueen (dont on s'étonne que le nom ne soit pas cité), Jean-Noël Liaut propose, pour la première fois, un portrait de ce grand créateur aux talents multiples (décorateur, collectionneur, créateur de jardin) devenu président du directoire de Christie's France. Un « portrait qui, précise le journaliste, a toutes les caractéristiques de la "biographie autorisée" ». Le lecteur est averti : pas de révélations ni d'indiscrétions, mais un concert de louanges dirigé par une plume gonflée de superlatifs, qui oublie toute distance. Hubert de Givenchy méritait mieux que cette hagiographie ennuyeuse (Grasset, 304 p., 128 F [19,51 €]). Ch. R.

## PRIX RENAUDOT ESSAIS

MAX MILNER



L'IMAGINAIRE DES DROGUES

De Thomas De Quincey à Henri Michaux

Connaissance de L'INCONSCIENT

GALLIMARD



**ECONOMIE**

● par *Philippe Simonnot*

# Propriété contre tyrannie

**ESSAI SUR LES GARANTIES INDIVIDUELLES**

de Daunou.  
Préface de Jean-Paul Clément,  
Coll. « Littérature et politique »,  
Belin, 216 p., 195 F (29,72 €).

Le problème de Daunou peut être formulé de la manière suivante : quand vous confiez la clef de votre maison à quelqu'un, avec en prime votre fusil, une boîte de munitions et le chien de garde, comment être sûr de la récupérer ? Problème classique : c'est celui de toute Constitution. Les gens que vous avez installés dans la place, pourquoi ne songeraient-ils pas d'abord à leurs intérêts, et ensuite à vous exploiter ? L'issue ne dépend pas de la nature du régime puisque tout régime est susceptible de dégénérer en tyrannie, comme l'Histoire l'a montré à satiété.

Il avait trop de prénomms pour que l'on s'en souvienne. Donc Pierre-Claude-François est devenu Daunou pour la postérité. Né en 1761, élève surdoué comme on dirait aujourd'hui, il intègre à seize ans l'ordre de l'Oratoire. Elu à la Convention, il vote contre la peine de mort au procès de Louis XVI. Après Thermidor, il joue un rôle de premier plan. Le Directoire l'envoie à Rome pour y rédiger une Constitution d'inspiration antique. De là viendraient les termes « romains » appliqués aux autorités publiques : Consulat, Sénat, Tribunal, préfet. Cela ne l'empêche pas de prêter la main au coup d'Etat de Brumaire. Ensuite, mais trop tard, il s'oppose au césarisme de Napoléon. Député libéral sous la Restauration, il deviendra l'un des acteurs des journées de juillet 1830. A sa mort en 1840, il laisse une œuvre considérable.

*L'Essai sur les garanties individuelles* est publié en 1818 au moment où les Ultras menacent de revenir en force au pouvoir. Claude Lefort a eu raison de le rééditer dans sa collection chez Belin, car ce manifeste montre bien les difficultés et embûches du raisonnement libéral. De plus, il est toujours agréable de lire la belle langue de celui qui fut, d'après Sainte-Beuve, « le véritable rédacteur testamentaire du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant ».

Pour Daunou, les « *seuls abus essentiels et tenaces* » que l'on peut craindre du pouvoir sont « *ceux qui compromettent les propriétés, la sûreté et la liberté des personnes* ». La propriété vient donc en premier lieu, elle est le socle sur lequel repose l'édifice des libertés d'aller et venir, de jouir des revenus de son travail, d'entreprendre, de commercer, de penser, d'écrire, de croire, etc., bref de vivre sa vie. « *La propriété fonde l'indépendance*. » Soit, mais qu'est-ce qui fonde la propriété ? Daunou se refuse à utiliser l'argument jurnaturaliste. La liberté en tant que droit naturel, affirme cet ancêtre méconnu du positivisme juridique, est une idée métaphysique. « *Je pars d'un seul fait* », affirme-t-il. Malheureusement, on ne voit pas bien de quel fait il part ! On croit comprendre que le mot de propriété étant de ceux que les véritables tyrans ne peuvent entendre sans colère, il en résulte que c'est bien la propriété qui limite leur puissance. Or les atteintes à la propriété sont multiples : il n'y a pas seulement la spoliation pure et simple par l'Etat, que l'on ne cherche même pas à justifier par une cause d'utilité publique.

Et d'ailleurs cette dernière est évoquée souvent pour satisfaire les caprices du Prince. Il y a aussi toute une série de vols moins évidents qui prennent la forme de banqueroutes, d'altérations des monnaies, de lois rétroactives, d'impôts excessifs ou mal répartis, de dettes publiques qu'il faudra bien un jour ou l'autre rembourser en puisant dans la poche des contribuables. Comment se garantir contre de telles atteintes ?

Soit la question fiscale, toujours aussi actuelle, il n'est pas besoin de le dire. Daunou a trouvé la solution : « *Dans l'impossibilité où l'on est d'appliquer des maximes si générales aux différentes circonstances où peut se trouver un peuple*, écrit-il, *l'unique moyen de s'assurer que l'impôt ne dépassera point ses véritables limites est qu'il soit voté annuellement par une assemblée de représentants des contribuables*. » Et d'ajouter cette remarque judicieuse : « *Le vote de l'impôt serait fictif s'il émanait d'hommes qui, par leurs fonctions ou leur condition, n'auraient intérêt qu'à l'accroissement des dépenses publiques*. » Si un tel principe était appliqué aujourd'hui, beaucoup de députés français seraient exclus du vote de l'impôt, et, de son ancien perchoir, Laurent Fabius aurait pu présider à une baisse des impôts beaucoup plus forte et plus rapide que celle qu'il peut espérer obtenir depuis Bercy.

Pour continuer sur ce registre, Daunou conçoit le rôle de l'Assemblée nationale d'une manière simplissime : « *Examiner les projets de loi dans leurs rapports avec les garanties individuelles, voilà l'attribution principale de l'Assemblée législative qui représente la nation entière* ; et il pourrait même se faire que cette attribution fût strictement l'unique. » S'il en était ainsi, l'Assemblée en question « *refuserait l'impôt à un gouvernement qui voudrait devenir oppresseur* ». Au terme de deux siècles de parlementarisme, on trouvera sans doute naïve la confiance qui est faite ici aux Assemblées, qui, même si à l'origine elles avaient vu leurs attributions aussi limitées que le voulait Daunou, auraient tôt fait de voter elles-mêmes pour l'élargissement de leur compétence. On en revient à la question du départ : qui gardera les gardiens des libertés ?

Daunou parle pourtant d'expérience. Il a vécu la Terreur, qui l'a jeté en prison. Il en a mesuré le « *délire* ». Le vernis de la civilisation a craqué sous la pression d'un « *essaïm de vils brigands* », a-t-il observé. Comparer les hommes d'Etat à des voleurs de grand chemin n'est pas aussi original qu'on pourrait le croire : *Remora justicia, quid sunt regna nisi magna latrocinia* ? («*si l'on écarte la justice, que sont les royaumes sinon de grands brigandages ?* »), se demandait déjà saint Augustin dans *La Cité de Dieu*.

Justice, voilà précisément un mot qui ne vient pas facilement sous la plume de ce cher Daunou...



**PASSAGE EN REVUE**

● « **LA PENSÉE DE MIDI** » et « **SORGUE** »

Deux revues de création littéraire de belle apparence voient le jour dans le Sud. La première, marseillaise et dirigé par Thierry Fabre, s'est placée sous l'invocation d'Albert Camus. Cette « *pensée de midi* » que l'auteur de *L'Etranger* illustra, avec tout son arrière-fond de mythe, de culture et d'histoire, se veut ici « *point de vue sur le monde, et non plus théâtre de villégiature* ». Dans ce premier numéro, on trouvera un texte inédit de Camus sur René Char, autre grand nom qui fait signe pour les amateurs de *La Pensée de midi*. Mais l'essentiel du cahier est consacré à un dossier sur ces « *territoires de l'appartenance* » que sont la Provence et la Méditerranée. On y retrouvera les noms de Pagnol, Bosco, Suarès, Braquhier et de Jean-Claude Izzo, à qui hommage est rendu. (*La Pensée de midi*, 142, la Canebière, 13001 Marseille, Actes Sud, 80 F [12,20 €]).

C'est sous une semblable lumière provençale, dans les lieux mêmes où vécut René Char, que paraît le premier numéro de *Sorgue*, dirigé par Christian Le Mellec. Ce cahier comporte un dossier sur « le retrait dans la création poétique ». Pétrarque, Philippe Jaccottet, Roger Munier, Martin Melkonian... figurent notamment au sommaire (*Sorgue*, éd. Le Bois d'Orion, L'Orée de l'Isle, 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue, 130 F [19,82 €]). **P. K.**

**INTERNATIONAL**

● par *Daniel Vernet*

**CLANDESTIN EN MÉDITERRANÉE**

de Fawzi Mellah.  
Le Cherche-Midi, 152 p., 75 F (11,43 €).

L'attente. L'errance. La peur. Le clandestin qui tente sa chance en Europe est en permanence ballotté entre ces trois incarnations du vide, et les rares moments de rémission sont d'intenses sources de joie. La clandestinité commence souvent devant les grilles d'un consulat européen, dans un pays africain. N'importe quel consulat, Schengen oblige. Le visa accordé par un signataire de l'accord portant le nom d'une bourgade luxembourgeoise est, en principe, valable pour l'ensemble de l'Union (moins la Grande-Bretagne et l'Irlande). Les grilles s'entrouvrent et plus souvent se referment sur les candidats à l'immigration. Il manque toujours une pièce au dossier. L'Europe a hérisé « *un mur de défiance papéressière entre elle et ses voisins du sud* », écrit Fawzi Mellah. Il faut alors emprunter ce que les clandestins appellent les « *frontières vertes* », c'est-à-dire les alpages qui forment un trait d'union entre l'Italie et la Suisse ou la France. Avant les Alpes, il y a la Méditerranée, cette « *complice de Schengen* », qui renverse les rafiots et noie les malchanceux. L'accès par les « *frontières vertes* » est plus compliqué qu'il y paraît. Le candidat au départ doit remplir des conditions : être jeune et en bonne santé ; savoir nager ; disposer d'une belle somme d'argent (quatre à cinq fois le prix d'un billet d'avion) ; baragouiner une à trois langues pour avoir une meilleure chance de ne pas attirer l'attention ; trouver un passeur et plaire à cet homme ; lui faire confiance alors qu'il ne le connaît pas.

**POLITIQUE**

● par *Thomas Ferenczi*

**ADIEU COLBERT**

de Yann Gaillard.  
Ed. Christian Bourgois, 290 p.,  
120 F (18,29 €).

À première vue, l'itinéraire de Yann Gaillard, inspecteur des finances entré par hasard en politique, écrivain subtil qui a consacré six volumes insolites à l'éloge des « *morts illustres* », peut paraître atypique. Il est vrai que la fréquentation d'Edgar Faure, qui fut son principal mentor et qui lui enseigna quelques puissants adages tels que « *ce qui est vrai est vrai* », « *un échec n'est pas un succès* » ou « *quand on est dans la m... on peut encore s'y enfoncer* », n'était pas de nature à incliner au conformisme.

Mais à considérer les choses de plus près, l'ancien énarque passé de l'administration aux cabinets ministériels puis à la banque avant de devenir sénateur en 1994, à l'âge de 58 ans, est assez représentatif d'une génération de hauts fonctionnaires à la personnalité affirmée, esprits libres et originaux capables de porter sur eux-mêmes un regard détaché. Il y a un peu de nostalgie dans celui que jette Yann Gaillard sur son propre parcours au service de l'Etat. « *Nous sommes entrés dans un monde qui n'était pas fait pour nous* », note-t-il dans l'épilogue de son livre, avant d'ajouter : « *De nouvelles règles ont été posées, de nouveaux usages, à mille lieues de la tradition française dans laquelle, que nous soyons de droite ou de gauche, nous avions grandi*. »

C'est de cette tradition française en voie de disparition qu'il se fait le dépositaire discrètement mélancolique. Car le temps du colbertisme est terminé. « *Colbert, c'est la France,*

**RELIGIONS**

● par *Xavier Ternisien*

**NOUS, JUIFS DE FRANCE**

d'Olivier Guland  
et Michel Zerbib.  
Bayard, 202 p., 140 F (21,34 €).

Des centaines de synagogues en activité, 30 000 élèves fréquentant les écoles juives, un marché de l'alimentation casher en croissance exponentielle... Ces quelques éléments donnent la mesure de ce qu'il est permis d'appeler le développement du phénomène communautaire juif en France depuis ces vingt dernières années. Au travers d'entretiens avec douze personnalités, les auteurs de *Nous, Juifs de France*, Olivier Guland et Michel Zerbib, permettent de saisir cette évolution complexe.

Comment décrire en effet cette communauté estimée à 600 000 membres et dont les contours sont particulièrement flous ? Le rabbin massorti Rivon Krygier évoque une « *bipolarisation* » de la communauté, écartelée entre une « *radicalisation religieuse* » et une « *indifférence totale* ». Entre ces deux pôles se situerait un « *marais* », constitué de juifs désengagés de la vie associative, peu pratiquants, sinon pour les événements familiaux ou les grandes fêtes religieuses (ceux qu'on appelle les « *juifs du Kippour* »), mais capables cependant de se mobiliser sous le coup d'une émotion collective, comme lors de la manifestation qui a suivi la profanation du cimetière de Carpentras, pour laquelle les deux tiers des 350 000 juifs de la région parisienne s'étaient déplacés. D'autres clivages plus anciens s'estompent : la distinction traditionnelle entre ashkénazes (originaires d'Europe de l'Est) et sépharades (venus du pourtour méditerranéen) serait de moins en moins pertinente, selon Rivon Krygier.

# Les trouées de Schengen

Et c'est le départ, après la tombée de la nuit, d'un petit port du Maghreb en direction d'une petite crique de la côte sicilienne. Il y a eu l'attente, d'abord de la réponse du passeur, puis de l'arrivée dans un port inconnu. « *Un clandestin passe la moitié de son temps (de sa vie ?) à attendre. La bonne volonté d'un contact. La rencontre d'un ami. Le bon vouloir d'un employeur au noir. Une amnistie. Une élection présidentielle. L'arrivée d'une quelconque gauche au pouvoir. Le départ de cette même gauche du pouvoir. Une manifestation d'intellectuels. Une occupation d'église. Une expulsion...* » Puis il y a la peur. Elle ne vient pas tout de suite ; elle n'a rien à voir avec la frayeur de la houle ou des lumières lointaines qui pourraient annoncer les garde-côtes. Elle envahit tout brusquement, à l'improviste, sans raison apparente, au détour d'un lacet sur la route descendant le Simplon. Les jeunes Beurs lui ont consacré une expression : « *transpirer sa race* ». Et toujours l'errance, entre les villes, les marchés aux puces, les lieux d'hébergement, les buffets de gare et leurs salles d'attente, sans véritable notion du temps, sauf dans la rencontre exceptionnelle d'un compagnon déjà installé ou la lecture d'un journal. « *Prendre des nouvelles de l'autre bout de la planète, prêter attention à l'histoire d'autrui vous insèrent tout de même dans le monde des vivants*, écrit Fawzi Mellah. *Cela vous donne peu ou prou un sentiment d'appartenance.* »

Journaliste tunisien, Fawzi Mellah a choisi de partager le sort des clandestins, et c'est cette histoire qu'il raconte dans un livre sensible et émouvant. Avec six compagnons d'infortune, il a quitté son pays un soir de mars 1997. La date est importante, car le débat sur les lois Debré sur l'immigration bat son plein en France. De la

Sicile, il gagne Rome, qui semble être un rendez-vous de tous les travailleurs immigrés du tiers-monde. Piazza Navona ou Piazza di Spagna, les petits métiers sont strictement hiérarchisés. Les Italiens monopolisent les fonctions les plus fructueuses (portraitistes, musiciens, etc.) ; les Maghrébins sont au bas de l'échelle, après les Sri-Lankais et les Egyptiens. L'Italie était à l'époque un lieu de passage privilégié, car elle n'avait pas encore adopté les directives restrictives de Schengen ou, quand elle l'avait fait, elle ne paraissait pas en mesure de les appliquer. De Rome, Fawzi monte vers Domodossola et la frontière suisse, qu'il franchit à pied pour redescendre sur Brigue et Genève. Il y apprend que la Suisse officielle, non contente de pratiquer la préférence « nationale », a ajouté la préférence « occidentale », mais aussi que des Suisses se dévouent sans compter pour les clandestins, pour leur donner un abri ou un contact, pour les aider à poursuivre leur chemin.

Au bout de la ligne de tramway Genève-Moillesullaz, il y a la France. Ni plus ni moins accueillante que ses voisines, et pourtant, selon Fawzi Mellah, elle s'élève « *bien au-dessus des chamaileries italiennes, des vanités helvétiques ou du pragmatisme allemand* ». « *La querelle des sans-papiers montrait à quel point ce pays restait fidèle à lui-même en évoquant des valeurs* », là où les autres se contentaient de faire de la politique.

Faut-il soupçonner l'auteur d'avoir été rendu trop indulgent par sa culture francophone, qui éclate aussi dans son manquement de la langue ? Sans toujours écarter l'image trop tentante (traverser la Méditerranée, « *ce n'est pas la mer à boire* »), Fawzi Mellah livre plus qu'un essai journalistique sur les étrangers clandestins, un témoignage d'écrivain.

# Une tradition française

écrit-il. *Ou plutôt, c'était la France.* » Pourquoi parler au passé de celui qui fut l'incarnation de l'Etat ? Parce que « *nous nous sommes aperçus – et pour beaucoup d'entre nous cette découverte a été amère – qu'au point où nous en étions, nous ne pouvions plus progresser qu'en nous transformant* ». Voilà pourquoi, au moment où s'achève leur carrière, les champions désenchantés d'un service public aujourd'hui contesté sont en droit de rappeler à leurs successeurs ce que fut et ce que peut être encore un Etat « *digne de ce nom* ». Ensuite, ils pourront « *dire, avec la sérénité du devoir accompli, mais non sans un léger pincement au cœur : Adieu Colbert* ».

Au fil de cet adieu en forme de réminiscence tranquille, l'auteur entraîne donc son lecteur sur les divers chemins de la vieille République colbertiste. Il lui livre les réflexions que celle-ci lui inspire, sur le fonctionnement des cabinets ministériels, par exemple, où se côtoient « *trois espèces animales* », les chiens, qui suivent leur maître de ministère en ministère, les chats, plus attachés à la maison qu'au ministre, et les singes, qui sautent d'arbre en arbre. Yann Gaillard fut plutôt du genre chien, puisqu'il accompagna Edgar Faure, campant avec lui « *dans ce terroir politique idéal qui est la gauche de la droite, lieu où l'on se sent audacieux sans risques* », de l'agriculture à l'éducation nationale, puis aux affaires sociales, avant de passer « *cinq années fastueuses et oisives* » à l'hôtel de Lassay, siège de la présidence de l'Assemblée nationale.

L'autre ministre dont il fut le proche collaborateur fut Robert Boulin, qui se donna la mort en 1979 pour une affaire de terrain mal acquis, par « *naïveté* » ou « *imprudence* ». De cet homme « *aux goûts simples* », « *affable* », « *dénué d'affectation ou de cynisme* », qu'il vit « *se*

*détruire* », il dresse un portrait émouvant ; et de cet épisode tragique il garde « *une certaine rançœur envers la justice* », dont la montée en puissance l'inquiète.

De sa pratique des cabinets ministériels comme de son expérience d'élus locaux puis de sénateur, dont Michel Baroin fut l'initiateur, Yann Gaillard a tiré quelques leçons. Sur le rôle du Parlement, passé, par « *transmutation* », « *du domaine de la politique réelle à celui de la politique symbolique* ». Sur la décentralisation, à propos de laquelle il se demande « *si notre pays a vraiment intégré la nouvelle règle du jeu* ». Sur le ministère des finances, « *réunion de baronnies mal cousues ensemble, jalouses de leurs spécificités et de leurs prérogatives* ». Sur la tentation des réformes, qui provoque « *un frémissement de plaisir* » chez « *le fonctionnaire de race* » avant qu'il ne constate leur enlèvement. Sur l'Europe, dont il estime qu'elle devra bien un jour fixer ses frontières.

La connaissance des hommes l'a rendu sage, s'il ne l'était déjà. Il faut apprendre à vivre dans le monde où nous sommes, pense-t-il, même si nous ne l'aimons pas. Yann Gaillard considère de Gaulle comme le dernier grand homme que la France ait connu, mais il ne croit pas à la « *grandeur* » de la France, ce « *mensonge mystique* » entretenu par le gaullisme. Il lui préfère la « *mesure* » qui est, selon lui, sa véritable marque. « *La véritable grandeur*, écrit-il, *n'est-elle pas aujourd'hui d'abandonner certaines prétentions ?* » Des nécessaires adaptations qu'impose l'époque, il ne faut surtout pas faire un drame. Ce n'est pas le style de Yann Gaillard. Il refuse la « *drogue douce* » de « l'exception française ». Il ferait volontiers sienne cette formule de Maupassant : « *La vie, ce n'est jamais ni si bon ni si mauvais qu'on dit.* »

# « Deux juifs, trois synagogues »

Indéniablement, l'assimilation continue de progresser, en raison principalement des mariages mixtes (les chiffres à leur sujet varient entre 20 et 60 %). Nombreux sont ceux qui perçoivent ce phénomène comme une menace, pour des raisons différentes et à des degrés divers : le grand rabbin de France Joseph Sitruk y voit un danger de « *perte d'identité* », identité conçue sous l'angle d'un « *judaïsme authentiquement religieux* » ; Henri Hajdenberg, président du CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France), évoque, lui, un risque de « *délitement culturel* ». Parallèlement, on assiste à une montée d'un judaïsme religieux très orthodoxe, sur le modèle israélien. C'est lui qui s'affiche sans complexe au cours de grandes manifestations telles que les Yom Hathora (journées de la Thorah) organisés par le grand rabbin Sitruk. Signe de vitalité pour les uns, danger de radicalisation pour les autres. Mais le « *noyau dur* » du judaïsme français est aussi affecté par une fuite de ses forces vives : la France, rappelle Henri Hajdenberg, reste le pays qui fournit le plus fort contingent de nouveaux Israéliens (plus de 1 000 juifs de France font chaque année leur *alah*, leur « *montée* » vers Israël).

On ne peut comprendre le judaïsme français contemporain sans évoquer les deux traumatismes qu'il a connus au cours des dernières décennies, contrairement à d'autres communautés comme celle des Etats-Unis : la Shoah et le déracinement des juifs d'Afrique du Nord. Comme le résume le sociologue Shmuel Trigano, « *les ashkénazes ont assisté à la destruction d'un monde et les sépharades ont perdu leur univers* ». La crise du modèle assimilationniste et la montée du communautarisme sont à mesurer à l'aune de cette « *expérience limite* ». La Révolution et l'émancipation des juifs avaient instauré le modèle républicain

du citoyen « *israélite* », lequel n'était juif que « *chez lui, dans la sphère privée* ». Or, comme le souligne l'historienne Annette Wieviorka, « *ce qui vient de se produire, avec une rapidité inouïe, c'est le passage de l'israélite au juif. Qu'on le veuille ou non, le modèle républicain traditionnel est derrière nous*. » Les responsables de la communauté cherchent désormais une voie étroite entre le communautarisme pur et dur et l'assimilation, voie que le rabbin Sitruk désigne comme celle de « *l'intégration* ». Le rabbin Gilles Bernheim plaide, lui, pour un dialogue avec les autres cultures.

Une autre évolution marquante est le renouvellement des élites à la tête de la communauté organisée. A l'ère des notables a succédé le temps des militants. Des parcours comme ceux d'Henri Hajdenberg et du grand rabbin Sitruk sont, à cet égard, significatifs.

Le premier, passé par la voie d'un militantisme combatif et médiatique, qui rompait avec la traditionnelle discrétion des notables, est devenu président du CRIF en 1995. Le second, originaire de Tunisie, s'est lentement imposé face à l'*establishment* ashkénaze, en jouant de sa faconde méridionale et en se présentant comme le « *rabbin du peuple* ».

Plus qu'un livre d'entretiens, l'ouvrage d'Olivier Guland et de Michel Zerbib propose une véritable exploration de la communauté juive de France, marquée d'abord par une profonde diversité ; au point que certains redoutent davantage « *l'atomisation* » que le communautarisme. « *Deux juifs, trois synagogues* », dit un proverbe : chaque personnalité interrogée offre sa propre version du judaïsme, à chaque fois singulière. Comme le résume Annette Wieviorka, « *en fait, nul ne sait définir sa propre judéité, excepté le juif orthodoxe* ».



# Freud au temps des dissensions et des douleurs

Couvrant la période qui va de la première guerre mondiale à la mort de Sandor Ferenczi, ce troisième et dernier volume de la correspondance entre le maître viennois et son brillant disciple hongrois porte autour de la notion de traumatisme de la naissance

**CORRESPONDANCE**  
tome 3, 1920-1933.  
**Les années douloureuses**  
de Sigmund Freud  
et Sandor Ferenczi.  
Édité par les soins  
d'Eva Brabant et Ernst Falzeder  
avec la collaboration  
de Patrizia Giampieri-Deutsch,  
sous la direction  
d'André Haynal.  
Transcrit par Ingeborg  
Meyer-Palmedo,  
traduit de l'allemand par le  
groupe de traduction  
du Coq-Héron, Calmann-Lévy,  
584 p. 270 F (41,16 €).



De gauche à droite, assis : Freud, Ferenczi, Sachs ; debout : Rank, Abraham, Eitingon et Jones (1922)

La publication en 1992 du premier volume (1908-1914) de la correspondance entre Sigmund Freud et son brillant disciple hongrois, Sandor Ferenczi, fut un événement mondial en raison de la qualité de la traduction et de l'appareil critique. Quatre ans plus tard, avec la parution du deuxième volume (1914-1919), on découvrait comment s'étaient élaborés, à travers une relation d'une forte intensité, les concepts et la politique d'un mouvement psychanalytique en pleine effervescence (voir « Le Monde des livres » du 13 mars 1992 et du 7 juin 1996).

Aujourd'hui paraît le troisième et dernier volume (1920-1933), aussi bien traduit et édité que les précédents. Il couvre une période allant de la fin de la première guerre mondiale à la mort de Ferenczi, avec pour toile de fond l'évolution du cancer de Freud, l'éclatement de l'unité des grands disciples (Karl Abraham, Ernest Jones, Max Eitingon...) et la progressive installation du nazisme en Allemagne : des « années douloureuses ».

La partie essentielle de l'ouvrage porte sur les divergences qui opposent Freud non seulement à Ferenczi mais à un autre de ses

plus chers amis, Otto Rank. Viennois comme lui et auteur en 1909 d'un livre fameux, *Le Mythe de la naissance du héros* (Payot, 1983), Rank était également le premier archiviste de l'histoire du freudisme. On lui doit la transcription des minutes de la Société psychologique du mercredi où sont consignées en quatre volumes douze années (1906-1918) de conférences et d'échanges d'une importance considérable pour la compréhension de la doctrine psychanalytique (Gallimard, 1976-1983).

En 1924, soucieux d'explorer de nouveaux domaines de réflexion, Rank publie un livre iconoclaste, *Le Traumatisme de la naissance* (Payot, 1928) qui déclenche une levée de boucliers de la part des « orthodoxes », Jones et Abraham, notamment. Partant en guerre contre une conception jugée trop rigide de l'organisation œdipienne du psychisme, fondée

sur la place prévalente accordée à l'autorité paternelle, il soutient l'idée qu'à la naissance tout être humain subit un traumatisme réel. Cette première séparation d'avec la mère devient ainsi, selon lui, le prototype d'une angoisse plus déterminante pour la subjectivité humaine que la triangulation œdipienne.

Au lieu de réfuter cette thèse qu'il désapprouve, Freud, en bon savant positiviste, exige des « preuves » et semble oublier qu'il a lui-même condamné, chez ses propres adversaires, le recours abusif au fameux modèle expérimental : « Il faudrait tout d'abord exiger, écrit-il à Ferenczi, et avant toute application étendue, la preuve statistique que les premiers-nés ou les enfants nés difficilement en état d'asphyxie manifestent en moyenne dans leur enfance une plus grande disposition à la névrose ou au moins à la production d'angoisse ». Et il ajoute qu'il faudrait aussi étudier

le cas des enfants nés par césarienne.

Incapable de fournir de telles preuves, Rank est alors forcé par Freud d'admettre que sa théorie n'a aucun fondement et qu'elle est l'expression de sa propre névrose. Mélancolique depuis de nombreuses années, il souffre de crises dépressives suivies d'états d'exaltation. Aussi accepte-t-il d'entrer en analyse avec son maître vénéré qui croit très sincèrement pouvoir le guérir de sa tragédie existentielle et de ses prétendues fausses hypothèses. Peine perdue ! En 1926, Rank s'éloigne de Freud pour accomplir sa propre destinée.

Dans sa correspondance, Freud reste silencieux sur le contenu de la cure de Rank mais on sait aujourd'hui, grâce au travail de son biographe, James Lieberman (*La Volonté en acte, la vie et l'œuvre d'Otto Rank*, PUF, 1991), que celui-ci a été victime d'un abus sexuel

dans son enfance et qu'il a eu une relation violente avec un père alcoolique. Sans doute sa théorie du trauma n'était-elle pas étrangère à la singularité de son histoire ? Mais qu'importe ! Dans cette querelle des anciens et des modernes, Freud n'a pas plus raison que son disciple. Car si la thèse du traumatisme de la naissance est erronée du point de vue expérimental, elle ouvre la voie à une conception nouvelle de l'angoisse (psychique) de séparation qui sera reprise par Melanie Klein et l'école anglaise et à laquelle Freud ne comprend pas grand-chose à cette époque. Il aura toutefois l'honnêteté, en 1933, de réviser sa position et de reconnaître les mérites de Rank.

En un premier temps et malgré son désaccord avec la théorie du traumatisme de la naissance, Ferenczi soutient la position de Rank. Il partage avec lui l'idée que le lien à la mère doit être exploré bien au-delà de la conception freudienne du complexe d'Œdipe. En 1924, il publie un ouvrage, *Thalassa. Essai sur la théorie de la genitalité* (Payot, OC, III, 1990) dans lequel il soutient, selon une perspective darwinienne, que l'homme aurait la nostalgie du sein maternel et chercherait à régesser à l'état foetal dans les profondeurs maritimes.

Parallèlement, il s'engage sur la voie d'une réforme complète du cadre de la cure en inventant la notion de « technique active » qui consiste à intervenir dans le transfert par des gestes de tendresse et d'empathie. D'où une rupture avec la position de mise à distance de l'affect contre-transférentiel préconisée par Freud. Quant à Rank, il propose en 1926 d'expérimenter des cures courtes et limitées dans le temps (thérapie active), ainsi qu'un recentrage sur le présent. Au lieu de ramener sans cesse le sujet à son passé, à ses rêves et à son inconscient, par remémoration, mieux vaut, disent

Rank et Ferenczi, partir du vécu actuel. Ferenczi va même jusqu'à affirmer que l'analyste peut manifester sa tendresse par des baisers.

Soucieux de conserver l'amour de Ferenczi et de le protéger contre les attaques de Jones qui le traite de malade mental, Freud se place sur le terrain du bon sens. Dans une lettre du 13 décembre 1931, il fait voler en éclats la technique du « baiser » en soulignant qu'il est impossible de donner de telles satisfactions érotiques aux analysants : « Imaginez quelle sera la conséquence de la publication de votre technique. Il n'y a pas de révolutionnaire qui ne soit surpassé par un plus radical encore (...) Il en viendra de plus hardis qui feront le pas supplémentaire jusqu'à montrer et regarder et bientôt nous aurons inclus dans l'analyse tout le répertoire de la demi-virginité et des « petting-parties ». » Et il ajoute : « Comme vous jouez volontiers le rôle de mère tendre envers d'autres (...), il faut donc que vous entendiez, par la voix brutale du père, le rappel (...) que la tendance aux petits jeux sexuels avec les patientes ne vous était pas étrangère aux temps préanalytiques. »

Cet échange montre bien que tout système de pensée a besoin d'un maître incarnant la loi et d'un rebelle capable de la transgresser au nom d'une avancée sans laquelle la théorie risquerait de périr. Le mouvement psychanalytique n'a pas tranché entre les deux pôles. Il a hérité à la fois des innovations ferencziennes et de l'autorité freudienne. A cet égard, la correspondance entre les deux hommes est une formidable leçon sur la nécessité du conflit qui seul permet à une discipline de critiquer ses dogmes et de se transformer. Comme le souligne Judith Dupont dans sa préface, il est désormais possible, en psychanalyse, d'être à la fois freudien et ferenczien.

Elisabeth Roudinesco

## Un sujet entravé

Francis Hofstein s'en prend au poison de dépendance qui s'est emparé du psychisme

**LE POISON DE LA DÉPENDANCE**  
de Francis Hofstein,  
Seuil, 188 p., 110 F (16,77 €)

Analysé par Jacques Lacan et membre de l'École freudienne de Paris (EFP) de 1967 à 1981, Francis Hofstein, psychiatre de formation, est surtout connu pour ses essais sur le Jazz : seize ouvrages, dont dix en collaboration, auxquels s'ajoutent de très nombreux articles.

Avec Radmila Zygouris, il a édité *L'Ordinaire de la psychanalyse*, qui fut pendant cinq ans (1973-1978) le lieu d'expression d'une rébellion libertaire contre le conformisme des notables de la profession. Les articles de cette revue n'étaient jamais signés bien qu'ils fussent rédigés par des auteurs déclarés, lesquels s'engageaient ainsi, en masquant leur nom, à faire apparaître une réalité quotidienne et anonyme de la pratique psychanalytique. Ayant joué de la batterie pendant dix ans, Hofstein voulait faire passer dans l'écriture une expérience collective fondée sur le modèle musical de l'improvisation.

C'est dans cette perspective qu'il s'est enfin décidé à publier son premier livre de réflexion sur la psychanalyse : *Le Poison de la dépendance*. Dans cet ouvrage au ton polémique, il aborde la question de l'emprise, de la toxicomanie et de l'addiction, en montrant que le mot drogue est devenu le signifiant majeur d'une société dans laquelle chaque sujet se trouve en situation de dépendance réelle ou imaginaire. Qu'il soit normalement névrosé ou au contraire fortement tabagique, alcoolique, boulimique ou anorexique, qu'il soit bourré d'inutiles régimes alimentaires ou de psychotropes au long cours, le sujet moderne, voué à devenir une marchandise, semble s'enfer-

mer dans le renoncement à son désir. D'où une formidable incapacité à se déprendre des liens archaïques à une image de toute-puissance qui l'entrave ou détruit sa pensée.

Dans la lignée de ceux qui dénoncent, comme Edouard Zarfian, les excès d'une consommation médicamenteuse étendue désormais aux enfants de deux ans, Hofstein s'en prend donc à la manière dont le poison de la dépendance s'est emparé du psychisme contemporain au point que chacun se sent contraint, sur fond de psychopharmacologie et d'économie de marché, non pas d'aspérer à la liberté, mais de ne jamais y accéder : « S'empiffrer pour ignorer la faim, se droguer pour mettre l'angoisse au cachot, boire pour oublier ses soucis (...), l'être humain perd son savoir-vivre. Il a peur de ses sensations et s'angoisse à l'idée même de l'angoisse. Il se bourre donc de médicaments, traque la moindre petite déprime, aussi justifiée soit-elle, et veut sa vie aussi lisse que du verre poli ».

En bon clinicien, soucieux de solutions concrètes, Hofstein n'hésite pas, à l'appui de ses thèses, à évoquer quelques histoires de cas. Critiquant l'illusion d'un confort qui risque de mener à une apathie mortifère, il insiste avec humour sur les bienfaits élémentaires que peut apporter le simple travail de la cure fonctionnant comme un processus de sevrage : « Il n'empoisonne personne, ne coûte pas un sou aux caisses d'assurance-maladie quand il est effectué dans les règles. Et même quand il est en partie remboursé, il est à tous égards bien plus économique qu'une longue intoxication à n'importe quel produit licite ou illicite et à des hospitalisations en milieu psychiatrique qu'il permet parfois d'éviter. »

E. Ro.

## livraisons

● **LA NOUVELLE IGNORANCE**, de Thomas De Koninck

Plus la connaissance se développe, plus nos savoirs s'entre-croisent, et plus se répand le dogmatisme (qui est le contraire exact du rationalisme). Nous avançons bardés de certitudes, sans même nous rendre compte de l'abîme d'ignorance qui s'étend sous nos pieds. Certes, dire que bien des choses nous échappent n'est pas nouveau. Ce qui l'est davantage, c'est de montrer à quel point nous nous contentons, sur des questions socialement ou politiquement essentielles, d'idées toutes faites, abstraites et creuses. De ce travail décapant, aussi désagréable pour notre narcissisme qu'une séance chez le dentiste, Thomas De Koninck, professeur de philosophie à l'université Laval (Québec), tire heureusement une conclusion réconfortante : bien loin que la philosophie soit morte ou en passe de mourir, il n'y a jamais eu autant à faire qu'aujourd'hui, pour tous ceux qui veulent s'atteler à la tâche de retrouver, derrière le vide des mots à la mode et les illusions de l'époque, le sens concret de l'expérience humaine (PUF, 208 p., 149 F [22,71 €]).

● **LA FIN DE L'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE**, de Richard Shusterman

Les récits de la fin de l'art (voir, par exemple, Arthur Danto) et ceux de la fin de la modernité sont, aujourd'hui, étroitement liés. Mais il ne s'agit pas que de récits : la crise actuelle du marché des arts plastiques, liée entre autres à la disparition de la peinture comme forme d'expression socialement reconnue, prouve qu'il s'agit d'un phénomène profond. Le processus est-il irréversible ? Non, répond courageusement le philosophe américain Richard Shusterman (dont on avait beaucoup aimé, en 1992, *L'Art à l'état vif*), en s'appuyant, dans ce plaidoyer vif et alerte en faveur d'une revalorisation de l'expérience esthétique, sur la tradition du pragmatisme (Dewey) qui continue de faire la force de la philosophie américaine (traduit de l'américain par Jean-Pierre Cometti, Fabienne Gaspari et Anne Combarnous, publications de l'université de Pau, 128 p., 100F [15,24]).

● **NIETZSCHE ET SALOMÉ : LA PHILOSOPHIE DANGÉREUSE**, de Jean-Pierre Faye

« Parmi toutes les rencontres que j'ai faites, écrit Nietzsche à sa sœur en 1884, celle de mademoiselle Salomé est pour moi la plus précieuse et la plus fructueuse ». Descendante de huguenots français au nom hébraïque, anobli par le passage par la Baltique allemande avant de devenir des dignitaires de l'armée russe, Lou Andreas von Salomé aura en effet joué un rôle dans la conversion de Nietzsche (qui avait traversé, dans sa prime jeunesse, une phase nationaliste heureusement passagère) à l'idéal européen ainsi qu'à la haine de l'antisémitisme – deux traits que sa postérité national-socialiste (à commencer par sa propre sœur) se sont efforcés, en vain, de faire disparaître en inventant cette « fiction » aujourd'hui discréditée : le prétendu dernier ouvrage sur la « Volonté de puissance ». Jean-Pierre Faye, qui lit les textes dans leur version originale, poursuit ici son grand travail de restitution (on allait dire de « restauration ») du « vrai » Nietzsche. Irremplaçable (Grasset, 304 p., 128 F [19,51 €]).

● **ÉROTIQUE DU SOI SINGULIER**, de Philippe Verstraten  
Que signifie s'érotiser, aimer, être masculin aujourd'hui ? Alors que la grande vague de la libération des mœurs semble quelque peu retombée, que la famille (dit-on) revient à la mode et que le spectre du sida continue de hanter les nuits des célibataires de tout sexe, est-il encore possible de vivre des amitiés érotiques multiples ? Celles-ci peuvent-elles se conjuguer avec l'amour porté à une personne unique ? Et peut-on, sur une vie vouée au plaisir ou au bonheur d'aimer, construire une véritable « éthique » à la mesure de notre époque ? Telles sont les ques-

tions agitées, dans cet essai drôle et décapant, par un jeune philosophe qui ne se propose rien de moins que de « dépuceler l'ontologie ». Vaste programme, aurait dit le général (Belin, 496 p., 195F [29,72 €]).

● **MÉTAMORPHOSES DE LA PHILOSOPHIE**, de Pierre Fougeyrollas

Ce n'est ni une histoire de la philosophie, ni même une réflexion d'ensemble sur le sens de cette histoire, que nous propose ici Pierre Fougeyrollas, mais une série de coups de projecteurs donnés sur quatre des moments les plus décisifs de l'histoire en question : sa fondation (Platon), sa réforme (Descartes), sa révolution (Kant) et sa transformation définitive à l'époque moderne (Nietzsche). Remarquable par l'effort de clarté dont il fait preuve dans la présentation des problématiques, l'ouvrage s'adresse véritablement à un large public, tout en sachant éviter les écueils de la vulgarisation (L'Harmattan, 368 p. 190 F [28,96 €]).



« Philippe Verheyde décrit avec talent l'aryanisation des entreprises françaises dirigées ou financées par des juifs. »

Jean-Pierre Rioux  
Le Monde

564 pages  
189 F

Perrin  
Terre d'histoire

PRIX CREDIT LYONNAIS POUR L'HISTOIRE D'ENTREPRISE



## L'ÉDITION FRANÇAISE

● **L'affaire Renaud Camus rebondit à Yale.** Le département de français de l'université américaine Yale « condamne les propos antisémites » publiés dans le Journal 1994 de Renaud Camus (Fayard), qui sont « un exemple tout à fait classique d'antisémitisme tel que celui-ci a été pratiqué en France et dont l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle nous a appris les conséquences possibles » (*Le Monde* des 21 avril et 4 mai). Il a retiré son parrainage d'un colloque sur l'écrivain qui a eu lieu, les 28 et 29 avril, à l'université. Ses organisateurs précisent que « la première demi-journée a été consacrée à la controverse actuelle, les textes en cause étant cette fois cités dans leur intégralité et en référence à l'ensemble de l'œuvre ».

● **Saint-Malo sans La Méridienne.** Cette librairie maritime et naturaliste de Brest ne participera pas à Etonnants Voyageurs cette année. Denis Sotinel, qui l'a créée en 1996, fait les frais d'un article qu'il a signé en octobre 1999, dans *La Voix des libraires*, organe du Syndicat de la librairie française (SFL). Dans ce papier, intitulé « Festival à vendre », il dénonçait l'omniprésence du grand distributeur Michel-Edouard Leclerc. A la suite de cet article, il ne reçoit pas le traditionnel bulletin d'inscription. Il téléphone à Mégalthès – organisateur du festival ; on lui répond qu'il n'est pas question qu'il y participe. Denis Sotinel estime « très grave » cette décision car, pour lui, « c'est de la récupération à bon compte, par la grande distribution, d'un festival qui jouit d'une bonne image ». Depuis 1998, Leclerc finance la manifestation à hauteur de 800 000 francs (121 959 €) sur un budget total de 8 millions (1 219 592 €). Michel Le Bris, fondateur et propriétaire du festival, a été « scandalisé » par cet article : « Je veux bien tirer un trait sur cette histoire [il ne fera pas de procès en diffamation] mais je ne veux pas voir ce type chez moi. Si ce la ne lui plaît pas, il peut, comme je l'ai fait, monter son propre festival. »

● **Bonne année 1999 pour Flammarion.** L'éditeur a présenté ses résultats, le 19 avril devant des analystes financiers. Son chiffre d'affaires reste stable à 1,1 milliard de francs (167,4 millions d'euros), tandis que son résultat d'exploitation progresse de 6,6 % à 78,5 millions et son résultat net de 7,7 %, à 44,5 millions de francs. L'acquisition de Casterman revient à 150 millions de francs, pour une société qui a réalisé en 1999, un chiffre d'affaires de 235 millions de francs et qui affiche un déficit de 15,5 millions et un endettement de 115 millions de francs. Flammarion va investir 33 millions de francs pour son outil de distribution, qui intègre en 2000 Casterman et les PUF.

## Rectificatif

● Dans la critique, parue dans « Le Monde des livres » du 21 avril, du recueil de nouvelles de William Boyd, *Visions fugitives* (Seuil), le musicologue américain se nomme John Culpepper et non Balmont tandis qu'une ponctuation fantaisiste rendait incompréhensible l'évocation de « récits elliptiques où retour en arrière, synchronisme et ubiquité n'effraient plus guère ».

## FRANÇOIS VALLEJO

## PIROUETTES DANS LES TENEBRES

« Un festival de galets jetés à la surface de l'eau qui ne cessent de ricocher. On boit beaucoup de chablis, ce qui délie les langues et ouvre les yeux. »

A. ROLLIN,  
Le Canard enchaîné

ÉDITIONS  
Viviane Hamy

## « Le Cercle » fête ses 50 ans d'art

Sous l'égide de Picasso, la maison continue l'exploration des artistes contemporains

Il y a des paternités plus indignes. Le Cercle d'art doit sa naissance à Picasso. L'histoire est légendaire : « Pourquoi ne crées-tu pas une maison d'édition d'art ? Tu feras des livres sur moi. Et aussi sur les autres peintres... », a-t-il lancé à son ami Charles Feld. On est en 1950. Les imprimeries offset sont en train de révolutionner le livre d'art. « Cela a donné naissance à la fabrication industrielle du livre d'art, explique son actuel PDG, Philippe Monsel, Picasso, qui s'intéresse à tous les outils, à tous les moyens, comprend la portée du procédé. Ce qui le frappe, c'est le média. Il veut tout de suite s'en emparer », poursuit-il.

Picasso et Feld se sont connus pendant la guerre, quand ce dernier était imprimeur. Ils sont rejoints par Fernand Chenot, ouvrier lithographe, qui arrive avec son expérience technique acquise à l'Imprimerie moderne du Lion, rue des Plantes à Paris. Picasso était l'inspirateur, Feld le directeur, et Chenot l'artisan. Le trio va écrire quelques-unes des plus belles pages du livre d'art : *Les Ménines et la vie, Le Goût du bonheur, Le Peintre et son modèle, Toros y toreros, Le Rayon ininterrompu*, etc. Feld monte alors des partenariats avec des éditeurs étrangers (Abrams, Chambers, Thames and Hudson, Garzanti, etc.). Le livre d'art est à son apogée.

« Picasso utilise les décalages entre son dessin et les rendus techniques », explique Philippe Monsel, qui se souvient d'une anecdote qu'il tient de Charles Feld. L'éditeur s'apprête à re-

joindre Picasso dans le Sud. Avant de prendre la nationale 7 dans sa Renault 8, Charles Feld passe chez le photographe pour récupérer les épreuves d'un prochain livre. Il arrive à La Californie, travaille avec Picasso qui aperçoit d'autres épreuves dans le coffre de la voiture. « Ce sont des tirages ratés, ils sont trop éloignés de tes originaux », lui dit Feld. Picasso y jette un coup d'œil et retient l'une des épreuves ratées, qu'il trouve meilleure que son dessin !

Philippe Monsel en a tiré une belle leçon sur la relativité de la fidélité des reproductions : « Il faut identifier la démarche de l'artiste et être fidèle à cette démarche. Pour Jean-Pierre Raynaud, par exemple, il faut se concentrer sur le rouge, le reste vient après. Si on a bien reproduit ce rouge, on a été fidèle à l'artiste. » Une autre leçon lui a été donnée par Chagall : « Quand l'équilibre chromatique est bon, tu laisses tomber le reste. »

## FIDÉLITÉ À L'ARTISTE

Philippe Monsel était loin du monde de l'art. Il avait délaissé la photographie pour faire des études jugées plus sérieuses et menait une existence de cadre d'entreprises, chez Fiat et dans une société d'import-export. Au début des années 80, la magie du Cercle d'art ne fonctionnait plus. Picasso est mort, Feld fatigué, la société connaît des difficultés financières. Auparavant, l'équation économique était simple : Picasso réalisait des tirages de tête, achetés par les galeries, et le livre était financé avant d'être

commercialisé. Pour sauver la maison, Philippe Monsel apporte des capitaux et va faire un tour de France des librairies. Il y découvre des volumes des *Déjeuners* de Picasso, d'après Manet, qui date de 1963, vendus moins de 200 francs. Il va appuyer le redressement de la maison sur un réseau de librairies, en créant un label Point Art, et en organisant des rencontres régulières avec eux. Le Cercle a retrouvé une stabilité et publie une vingtaine de livres par an (Constant, Debré, Jeanclous, Tapiès, Zao Wou-Ki, etc.).

En 1994, l'éditeur veut toucher le grand public en lançant la collection « Découvrons l'art », à un prix de vente de 69 francs. Le succès est immédiat. Certains titres dépassent les 50 000 exemplaires, ils sont distribués en hypermarchés. Mais ce succès a failli coûter cher au Cercle. Tous les peintres n'ont pas le succès de Cézanne. Et quand les volumes invendus reviennent des grandes surfaces, c'est la douche froide.

Depuis, le Cercle d'art a retrouvé le chemin de l'équilibre financier et redimensionné la collection « Découvrons l'art », en diminuant ses tirages et en augmentant son prix (89 F.). Il continue à tracer son sillon dans le domaine, jugé risqué par beaucoup d'éditeurs, de l'art contemporain.

Alain Salles

★ Signalons également l'exposition sur « Picasso et les Éditions Cercle d'Art », au Musée Picasso, jusqu'au 19 juin, 3, rue de Thorigny, 75003 Paris, tél. : 01-42-71-25-21.

## Nicolas Philippe de l'imprimerie à l'édition

Avocat, puis financier, devenu industriel, Nicolas Philippe serait-il aujourd'hui éditeur ? Il s'en défend : « Je ne suis pas éditeur, je connais les limites de mes compétences. Je le fais par amour du livre. » L'associé-gérant de Chevrillon Philippe – groupe propriétaire d'une grande majorité des imprimeurs de livres – vient pourtant de s'en retirer. Conscient qu'« il est impossible aujourd'hui d'être à la fois éditeur et imprimeur », il se concentre désormais sur la holding qu'il a créée et baptisée les Editions du forum. Il n'a pas pour autant rejoint la rive gauche, puisqu'il conserve son bureau au rond-point des Champs-Élysées dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement. Il récupère en revanche un pactole que l'on imagine important : 25 % des droits détenus dans Chevrillon Philippe SCA ainsi que 15 % du capital de Chevrillon Philippe Industrie.

Tout a commencé en octobre 1999. Il acquiert alors 100 % du capital de la société COL. Créée en 1998, elle se compose des maisons d'édition Le Serpent à plumes et Florent Massot. Nicolas Philippe souhaite rapidement parvenir à une formule de partenariat avec ouverture de capital (par le biais d'un plan d'épargne salariale) aux deux équipes éditoriales. Il y a un mois, il franchit une étape supplémentaire en acquérant 66 % du capital des éditions de livres d'art Somogy. Dirigée, depuis 1992, par Nicolas Neumann, la maison – qui réalise de nombreuses coéditions avec les musées nationaux – compte sept salariés, dont Michaële Lienart, la responsable éditoriale. Un commercial supplémentaire, Alain Sellier, a été recruté et y a un peu plus d'un mois pour épauler Jean-Louis Fraud.

## AGENDA

● **JUSQU'AU 14 MAI. PETITE ÉDITION.** A Crest (Drôme), le 9<sup>e</sup> salon de la « Petite édition » sera l'occasion de rencontres et de lectures (Espace Liberté, 5, rue des Alpes, 26400 Crest, tél. : 04-75-76-74-83).

● **JUSQU'AU 2 JUIN. SAINT EXUPÉRY.** A Paris, l'exposition « Cinq enfants dans un parc » est consacrée à l'enfance de l'écrivain (Espace Saint-Exupéry, 14, rue Cassendi, 74014 Paris, tél. : 01-43-22-58-90).

● **LE 9 MAI. JUSTICE.** A Montpellier, un débat est organisé sur le thème : « La justice : qu'attendre du droit », en présence notamment de Michel Rosenfeld, Blandine Kriegel et Dominique Rousseau (place Pétrarque, 34967 Montpellier, rens. : 04-67-06-78-78).

● **LE 9 MAI. CHARLES DE GAULLE.** A Paris, à l'occasion de la parution des Mémoires de Charles de Gaulle dans la « Pléiade », un débat est organisé avec Pierre Messmer, Marius-François Guyard, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Maurice Agulhon et Jean Lacouture (à 19 heures, Maison de l'Amérique latine, 217, bd Saint-Germain, 75007 Paris, tél. : 01-49-54-75-00).

● **LE 12 MAI. LIVRE.** A Paris, une journée d'étude est organi-

sée par Brigitte Ouvry-Vial et Yannick Séité autour du thème : « De la forme-livre au livre comme genre » (à 10 heures, université Paris-VII, salle 213, campus Jussieu, 75005 Paris).

● **LE 13 MAI. FLOHIC ÉDITEURS.** A Paris, une rencontre avec les auteurs de la collection « Musées secrets » de Flohic éditeurs est organisée avec Bernard Chambaz, Ludovic Janvier, Marie Redonnet, Dominique Sampiero (à 16 heures, Fnac Forum, Espace rencontres, porte Lescot, 75001 Paris).

● **LES 13 ET 14 MAI. DURAS.** A Duras, l'Association Marguerite Duras organise le 3<sup>e</sup> Salon autour de Marguerite-Duras. Au programme également littérature jeunesse et anglophone en présence de Douglas Boyd, Phi-

lip Grover, Julia Watson (Mairie de Duras, 47120 Duras, tél. : 05-53-83-74-02).

● **LE 15 MAI. CHRISTA WOLF.** A Paris, Christa Wolf fera une lecture, suivie d'un débat avec Alain Lance, autour de *Médée*, sur des improvisations picturales de Helge Leiberg, avec un accompagnement musical de Lothar Fiedler et Tina Wrase (à 20 heures, Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020 Paris, réservations : 01-44-62-52-69).

● **DU 17 AU 21 MAI. JEUNESSE.** A Villeurbanne, la « Fête du Livre Jeunesse », autour du thème « Avis de passages », sera l'occasion de rencontres et animations (hôtel de ville, place Lazare-Goujon, 69601 Villeurbanne, tél. : 04-78-03-67-41).

## L'art au « LU »

Un Salon à Nantes pour « Le Mai du livre d'art »

Le livre d'art a vécu une rude décennie 90. Les éditeurs se sont retrouvés coincés entre une double concurrence : celle de la Réunion des musées nationaux, qui exploitait le succès des grandes expositions, et celle de Taschen, qui produit des livres vendus dans le monde entier, à un prix bas. Le prix de vente des livres d'art a chuté, le chiffre d'affaires a reculé, passant de 736 millions de francs en 1994 à 645 millions en 1998, ce qui représente une baisse de 12 %, selon les statistiques du Syndicat national de l'édition (SNE).

Dans ce climat défavorable, a été lancé le « Mai du livre d'art », dans le but de promouvoir ces ouvrages, en dehors de la période de Noël. Chaque éditeur participant proposait un prix de lancement pour une ou deux nouveautés. Chantal Desmazière, présidente du groupe Art du SNE veut profiter de l'année 2000 pour franchir une nouvelle étape.

L'opération commerciale se poursuit, mais le prix de lancement n'est plus une nécessité. « Cela devenait trop contraignant, explique Chantal Desmazière, les livres d'art ne sont plus des livres à 1 000 francs, et ça perturbait les éditeurs qui calculent leur prix au plus juste et pénalisait les livres peu chers. On veut faire passer le message que le livre d'art ce n'est

pas que des gros livres chers. » Sur les 45 livres retenus pour « Le Mai du livre d'art » à peine une quinzaine dépassent 400 francs. Une place a été faite également aux essais.

La grande nouveauté de l'année 2000, c'est l'organisation d'un salon du livre d'art, du 12 au 14 mai, à Nantes. La manifestation se tient dans les anciennes usines des biscuits LU, transformé en centre artistique baptisé le Lieu Unique. Sept libraires nantais se sont associés pour organiser la Très Grande Librairie d'art, qui présentera 5 000 ouvrages.

La manifestation propose des débats et des rencontres, avec notamment Sophie Calle, Alain Fleischer, Jacques Henric, Jean Clair, Adam Biro ou Michel Lacle, qui a constitué, à l'occasion du Mai, sa bibliothèque idéale du livre d'art. L'un des débats sera consacré aux « artistes face à la situation politique en Autriche aujourd'hui », avec notamment le directeur de l'École des beaux-arts de Nantes, l'Autrichien Robert Fleck, et le cinéaste Michael Haneke. Plusieurs débats seront consacrés à la photographie et à l'édition de l'art contemporain.

A.S.  
★ **Le Livre et l'art, les 12, 13, 14 mai, de 12 heures à 20 heures, au Lieu Unique de Nantes (Loire-Atlantique), quai Ferdinand-Favre, entrée libre, tél. : 02-40-12-14-34.**

## A L'ÉTRANGER

## ● ESPAGNE : Carmen Balcells prend sa retraite

Carmen Balcells, qui fut la première des agents littéraires espagnols, va probablement prendre sa retraite d'ici à la fin du mois de mai, à soixante-dix ans, et après quarante années de travail. Parmi les quelque 150 auteurs qu'elle représente, on compte quatre Prix Nobel (elle gère les droits pour Vicente Aleixandre et Pablo Neruda, et veille sur Camilo José Cela et Gabriel García Márquez) mais aussi sur les grands écrivains d'Amérique latine comme Guillermo Cabrera Infante, Jorge Edwards, Isabel Allende, Mario Vargas Llosa ou Carlos Fuentes et, parmi les auteurs espagnols, Eduardo Mendoza, Félix de Azúa, Juan Goytisolo, Juan Marsé, Manuel Vázquez Montalbán, pour n'en citer que quelques-uns. Son agence continuera à fonctionner entre les mains de ses adjointes, Gloria Gutiérrez, Maribel Luque et Carina Pons

## ● Nouvelle collection

Plaza & Janès lance une nouvelle collection intitulée « Modelos de mujer », qui a pour objectif de rendre compte du panorama féminin de la fin du siècle de façon ethnologique. Quatre premiers titres donnent le ton : *Mujeres en el arte* (les femmes dans l'art) d'Amparo Serrano, *La Tiranía de la belleza* (la tyrannie de la beauté) de Lourdes Ventura, *El Largo Camino hacia la igualdad* (le long chemin vers l'égalité) de Pilar Cernuda et *¿Qué me pongo?* (qu'est-ce que je mets ?) de Clara Obligado. Des auteurs masculins devraient être présents pour la suite.

## ● GRANDE-BRETAGNE : Germaine Greer séquestrée

Germaine Greer, écrivain (*La Femme eunuque*, Laffont), chroniqueuse, professeur de littérature comparée à l'université de Warwick, et féministe, a été séquestrée chez elle, dans sa propriété de Great Chesterford, près de Saffron Walden (Essex), où elle vit seule avec ses caniches et ses chats. Son agresseur présumé, une jeune femme de dix-neuf ans, a été interpellée par la police.

## ● Best-seller posthume

Catherine Cookson est toujours la romancière anglaise la plus populaire, bien qu'elle soit décédée depuis deux ans : deux de ses romans, *Kate Hannigan's Girl* et *The Blind Years*, figurent en tête des listes de best-sellers tant en édition générale qu'en éditions de poche.

● COLOMBIE : XIII<sup>e</sup> Foire du livre

La XIII<sup>e</sup> Foire du livre de Bogota a ouvert ses portes le 26 avril et les fermera le 8 mai. Les organisateurs espèrent y accueillir, comme l'an dernier, quelque 260 000 visiteurs. Le pays invité est l'Italie, mais d'autres pays sont représentés comme l'Espagne, le Mexique, l'Argentine, la Grande-Bretagne, les États-Unis et la France. Le thème général est « La passion de lire, lectures et lecteurs ». Un pavillon est consacré au livre électronique.

—ÉTVDES— MAI 2000

L'humanitaire par delà la légende  
Rony BRAUMAN

Le millénarisme et ses métamorphoses  
Henri MADELIN

60 F - 144 pages - <http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/>  
14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48

chapitre.com

Tous les livres français même les introuvables

380 000 livres neufs et 220 000 livres anciens

Commandez et recevez tous les livres français  
Lancez gratuitement la recherche de livres anciens ou épuisés

www.chapitre.com  
e-mail : [librairie@chapitre.com](mailto:librairie@chapitre.com)  
Fax : 01 55 33 60 61 - 3615 Alit (z.fz.m)